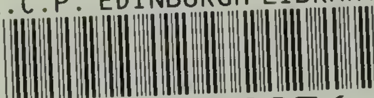
Dr CH. FÉRÉ



L'Instinct Sexuel

Evolution et Dissolution




R.C.P. EDINBURGH LIBRARY
R28393M0236



COLLECTION MÉDICALE

Élégants volumes in-12, cartonnés à l'anglaise, à 4 et 3 francs.

Chirurgie de la face, par les Drs Félix Terrier, membre de l'Académie de médecine, professeur de médecine de Paris, Guillemain, chirurgien des hôpitaux, et Malherbe, ancien interne des hôpitaux, avec 214 gravures . . . . 4 fr.

Chirurgie du cou, par *les mêmes*, avec 101 gravures . . . . 4 fr.

Chirurgie du cœur et du péricarde, par les Drs Félix Terrier et Reymond, avec 79 gravures . . . . 3 fr.

Chirurgie de la plèvre et du poumon, par *les mêmes*, avec 67 figures dans le texte . . . . 4 fr.

Manuel théorique et pratique d'accouchements, par le Dr A. Pozzi, professeur à l'École de médecine de Reims, 2e édit., avec 138 gravures . . . . 4 fr.

La mort réelle et la mort apparente, nouveaux procédés de diagnostic et traitement de la mort apparente, par le Dr S. Icard, avec gravures (*récompensé par l'Institut*) . . . . 4 fr.

Le Phtisique et son traitement hygiénique, par le Dr E.-P. Léon Petit, médecin de l'hôpital d'Ormesson, avec 20 gravures (*couronné par l'Académie de médecine*) . . . . 4 fr.

Hygiène de l'alimentation dans l'état de santé et de maladie, par le Dr J. Laumonier, avec gravures, 2e édition . . . . . 4 fr.

L'alimentation des nouveau-nés. *Hygiène de l'allaitement artificiel*, par le Dr S. Icard, avec 60 gravures (*couronné par l'Académie de médecine*) . . . . 4 fr.

L'hygiène sexuelle et ses conséquences morales, par le Dr S. Ribbing, professeur à l'Université de Lund (Suède) . 4 fr.

Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens, par le Dr F. Lagrange, lauréat de l'Institut, 4e édition . . 4 fr.

De l'exercice chez les adultes, par le Dr F. Lagrange, 3e édit. 4 fr.

Hygiène des gens nerveux, par le Dr Levillain, 3e édition. 4 fr.

L'idiotie. *Psychologie et éducation de l'idiot*, par le Dr J. Voisin, médecin de la Salpêtrière, avec gravures . . . . 4 fr.

La famille névropathique. *Hérédité, prédisposition morbide, dégénérescence*, par le Dr Ch. Féré, médecin de Bicêtre, avec gravures. 2e édition . . . . 4 fr.

L'Instinct sexuel, *évolution, dissolution*, par *le même*. . . . 4 fr.

L'éducation physique de la jeunesse, par A. Mosso, professeur à l'Université de Turin. Préface de M. le commandant Legros 4 fr.

Manuel de percussion et d'auscultation, par le Dr P. Simon, profess. à la Faculté de médecine de Nancy, avec gravures 4 fr.

Éléments d'anatomie et de physiologie génitales et obstétricales, par le Dr A. Pozzi, professeur à l'École de médecine de Reims, avec 219 gravures . . . . 4 fr.

Le traitement des aliénés dans les familles, par le Dr Féré, médecin de Bicêtre. 2e édition . . . . 3 fr.

Petit manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales, par les Drs Félix Terrier, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, et M. Péraire, ancien interne des hôpitaux, assistant de consultation chirurgicale à l'hôpital Bichat, avec gravures. . . . . 3 fr.

Petit manuel d'anesthésie chirurgicale, par *les mêmes*, avec 37 gravures. . . . . 3 fr.

L'opération du Trépan, par *les mêmes*, avec 222 gravures. 4 fr.

Manuel d'hydrothérapie, par le Dr Macario . . . . 3 fr.

La fatigue et l'entraînement physique, par le Dr Ph. Tissié, préface de M. le professeur Bouchard, avec gravures (*couronné par l'Académie de médecine*). . . . . 4 fr.

Morphinomanie et morphinisme, par le Dr P. Rodet (*couronné par l'Académie de médecine*) . . . . 4 fr.

L'éducation rationnelle de la volonté, *son emploi thérapeutique*, par le Dr Paul-Émile Levy, préface de M. le professeur Bernheim, de Nancy . . . . 4 fr.

Envoi franco contre mandat ou timbres-postes.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

L'INSTINCT SEXUEL

AUTRES OUVRAGES DE M. CH. FÉRÉ

Du cancer de la vessie, in-8°, 1881.

Contribution à l'étude des troubles fonctionnels et la vision par lésions cérébrales. 1 vol. in-8°, 1882.

Sensation et mouvement. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec figures dans le texte, 1887. F. Alcan. . . . . 2 fr. 50

Les épilepsies et les épileptiques. 1 vol. grand in-8°, avec 67 gravures et 12 planches hors texte, 1890. F. Alcan. . . 20 fr. »

Traité élémentaire d'anatomie médicale du système nerveux. 1 vol. in-8°, 2e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, 1891, avec 242 figures. F. Alcan. . . . . 10 fr. »

La pathologie des émotions, études cliniques et pathologiques. 1 vol. grand in-8°, 1892. F. Alcan. . . . . 12 fr. »

Le traitement des aliénés dans les familles. 2e édition, 1893, augmentée. 1 vol. in-12 de la *Collection médicale*. F. Alcan. Cartonné . . . . 3 fr. »

Le magnétisme animal. 4e édit. 1894. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*, en collaboration avec M. Binet. F. Alcan. Cartonné . . . . 6 fr. »

Dégénérescence et criminalité. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec figures. 2e édition, 1895. F. Alcan . . . . 2 fr. 50

La famille névropathique. 2e édition 1898. 1 vol. in-12 de la *Collection médicale*. F. Alcan. Cartonné . . . . 4 fr. »

De l'aphasie et de ses différentes formes, par D. Bernard. 2e édition, avec une préface et des notes, par Ch. Féré. 1 vol. in-8°. F. Alcan. . . . . 5 fr. »

Hysteria, epilepsy and the spasmodic neuroses. (*Twentieth century pratice of medecine*.) New-York, 1897.

L'INSTINCT SEXUEL

ÉVOLUTION ET DISSOLUTION

PAR

CH. FÉRÉ

Médecin de Bicêtre



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1899

AVANT-PROPOS

Les livres relatifs à l'instinct sexuel et à ses anomalies ont été souvent accusés de constituer un danger pour la morale publique. Il n'y a pas longtemps que l'éditeur de la traduction française d'un ouvrage allemand sur ce sujet s'est vu menacé de la sévérité des lois. Tout récemment M. Havelock Ellis a été réduit à publier d'abord son livre sur l'inversion sexuelle en langue étrangère, et depuis, son éditeur anglais a été poursuivi pour avoir vendu un livre « obscène et tendant à corrompre la morale des sujets de Sa Majesté Britannique [1] ».

La vérité et la science ne sont jamais immorales, mais l'on ne peut guère nier que le récit des faits relatifs à la physiologie et à la pathologie sexuelle soit capable d'éveiller, si on néglige de mettre en lumière leur signification, des perversions chez des sujets prédisposés. Le danger paraît plus grand à ceux qui pensent que les perversions peuvent se développer chez des individus normaux sous l'influence du milieu. Il semble plus menaçant encore lorsque l'instinct sexuel est représenté comme un instinct incoercible auquel tous sont réduits à obéir, si anormale que soit la forme sous laquelle il se manifeste.

(1) Havelock Ellis. *A note on the Bedborough trial*, in-8°, 1898.

Mais l'évolution de l'instinct sexuel nous montre qu'il s'est soumis au contraire aux nécessités du milieu et qu'il a joué un rôle prédominant dans le développement de la morale. L'histoire des perversions sexuelles établit l'évidence qu'elles ne se développent que chez des individus qui diffèrent du type normal individuellement et dans leur descendance, ou qui se trouvent dans des conditions pathologiques. Le défaut de contrôle de l'instinct aussi bien que ses perversions, constituent des tares, tout aussi préjudiciables à l'individu qu'au milieu social. Le libre arbitre est nié par la science, mais la nécessité des actes de l'individu implique la nécessité des actes des sociétés. L'absence de libre arbitre ne peut pas avoir pour conséquences des faits d'un tout autre ordre, tels que l'absence de la responsabilité, nécessité de la conservation sociale et l'absence de la liberté individuelle, nécessité du progrès de l'humanité. La responsabilité devant la société est un des facteurs les plus utiles au développement du contrôle des instincts. En réalité il n'y a aucune raison pour que les actes sexuels échappent à la responsabilité et les faits montrent qu'ils n'y échappent pas ; la nature et la société éliminent les pervertis et favorisent les sobres.

Ce livre a pour but de mettre en lumière la nécessité du contrôle et de la responsabilité dans l'activité sexuelle tant au point de vue de l'hygiène qu'au point de vue de la morale. Il ne compte pas sur toutes les sympathies.

L'INSTINCT SEXUEL

ÉVOLUTION ET DISSOLUTION

CHAPITRE PREMIER

L'INSTINCT SEXUEL. — GÉNÉRALITÉS ÉVOLUTION

L'instinct est caractérisé par une activité héréditaire définie, qui n'est pas acquise par l'expérience personnelle ; il diffère de l'habitude qui est le résultat d'une acquisition individuelle[1].

Les activités instinctives peuvent se manifester sitôt après la naissance ou beaucoup plus tard : elles peuvent être congénitales ou retardées.

L'instinct n'est, en somme, qu'un réflexe complexe (H. Spencer) ; il est mis en jeu par des excitants extérieurs qui éveillent une potentialité héréditaire. On dit souvent que les activités naturelles des êtres vivants sont innées ; mais en tant que ces termes impliquent qu'elles se produisent sans excitation, c'est évidemment faux[2]. Les nourrices savent que l'enfant ne cherche pas le sein sans une expérience préalable. En général, les activités instinctives se manifestent d'abord d'une manière plus ou moins maladroite, elles ont besoin d'être perfectionnées par l'habitude[3].

(1) Lloyd Morgan. *Habit and Instinct*. 1896, p. 16.

(2) W.-K. Brooks. *The fondation of zoology*. 1889. p. 7.

(3) Lloyd Morgan. *An introduction to comparative psychology*,

L'imitation joue un rôle important dans l'évolution de l'instinct, en provoquant la mise en train : quand un jeune oiseau imite le vol de sa mère et réussit à la première tentative, c'est qu'elle a stimulé son activité; mais il n'a pas pu apprendre individuellement tous les détails du mécanisme du vol. L'histoire du mimétisme, surtout chez les animaux dont le développement intellectuel est rudimentaire, nous montre que l'initiation est un phénomène biologique. La tendance à imiter est basée sur un penchant inné et constitutionnel à prendre plaisir à la reproduction de ce que font les autres. L'initiation est d'autant plus facile qu'il s'agit d'un acte auquel le sujet est préparé par une aptitude congénitale. L'imitation intentionnelle ne peut se manifester que s'il existe une expérience préliminaire ; mais la vue d'un mouvement peut déterminer sa reproduction, indépendamment de l'intention d'obtenir le résultat inconnu de cette activité ; c'est le phénomène de l'induction psycho-motrice [1], qui laisse des traces indélébiles.

Il n'y a pas de preuve évidente que l'automatisme secondaire de l'habitude soit transmis par hérédité, de manière à donner naissance à l'automatisme primitif de l'instinct. Cependant l'intelligence acquise d'une génération paraît s'obtenir avec une économie d'effort dans les suivantes, comme si une modification acquise préparait la voie à une variation congénitale, ou déterminait une plasticité congénitale, une aptitude à se modifier sous l'influence de l'expérience.

Chez l'adulte, les impressions provoquent la représentation d'impressions semblables ou d'impressions asso-

1894. — Ch. Féré. *Note sur l'instinct des poussins produits de l'incubation artificielle* (C. R. Soc. de Biol., 1895, p. 118). — *Expériences relatives à la peur instinctive chez les oiseaux* (*ibid.*, 1896, p. 790).

(1) Ch. Féré. *Sensation et mouvement*, 1887, p. 13 (Paris, F. Alcan).

ciées perçues pendant la jeunesse ; c'est ce qui constitue le souvenir. Chez le jeune, les impressions paraissent provoquer des représentations d'impressions remontant à l'enfance de la race et constituant des souvenirs héréditaires. Ces souvenirs héréditaires que Platon croyait les « réminiscences d'une vie antérieure », que Descartes appelait les « idées innées », bien que ne se manifestant qu'à propos d'excitations venues de l'extérieur, ne paraissent pourtant pas acquises par l'individu lui-même ; il a hérité de potentialités qui n'ont pu être éveillées que par des excitations extérieures, mais que les excitations extérieures n'éveillent pas à elles seules, en dehors des conditions constitutionnelles.

On peut considérer l'habitude comme une activité ayant une base instinctive congénitale, modifiée par l'expérience acquise. Une courte expérience est souvent suffisante pour établir une association. La répétition de l'activité déterminée par l'expérience individuelle, produit un automatisme qui ne diffère pas de l'automatisme instinctif. L'habitude est une seconde nature ; et qu'il s'agisse d'automatisme instinctif ou d'automatisme d'habitude, les excitants appropriés déterminent un état d'instabilité qui ne cesse que par la réalisation de l'activité habituelle [1]. L'impulsion est ainsi constituée.

C'est dans la période plastique de la jeunesse que l'intelligence joue le plus grand rôle dans la genèse de l'automatisme d'habitude. Plus intense est la prédisposition congénitale, plus facilement se développe l'automatisme ; plus ancienne est l'habitude, plus énergique est l'impulsion à lui obéir. La puissance de choix chez les jeunes est favorisée par la mobilité, le besoin de voir et de chercher, surtout marqués chez les jeunes vigoureux ; l'expansion exubérante des jeunes est une condition favorable à la

(1) Lloyd Morgan. *Habit and instinct*, p. 142.

variation, elle est liée à une plasticité propice à l'adaptation. Mais cette adaptation ne peut s'écarter de l'instinct que faiblement et lentement ; elle ne peut pas contrecarrer les acquisitions ancestrales devenues instinctives, parce qu'elles étaient avantageuses pour la race.

L'habitude ne peut que difficilement prendre position contre l'instinct qui se transmet en même temps que la constitution somatique[1], et qui, lié aux structures, fait agir, dans les mêmes conditions d'environnement, comme les ancêtres et comme tous les individus du même type organique.

Les instincts s'établissent suivant un ordre qui constitue une hiérarchie persistante : les premiers en date sont relatifs à la préservation de l'individu ; puis en apparaissent d'autres qui ont pour effet la préservation de l'espèce ; puis enfin d'autres qui ont pour effet la préservation des groupes sociaux.

L'instinct sexuel a pour effet la préservation de l'espèce ; il se développe chez l'homme, beaucoup plus tard que les instincts relatifs à la préservation personnelle. C'est un instinct secondaire ; du reste nombre d'animaux inférieurs qui se reproduisent sans conjugaison, ne manifestent que des instincts individualistes. Les instincts individualistes sont plus persistants et l'instinct de la reproduction ne se montre que quand les instincts individualistes sont satisfaits. Un instinct utile à l'espèce ne peut s'établir que s'il est conciliable avec l'intérêt de l'individu dans les conditions du milieu. Si la reproduction sexuelle constitue une condition indispensable à la persistance de l'espèce, les instincts individualistes doivent se subordonner dans une certaine mesure. Un effet analogue doit se produire à mesure que les ins-

(1) H. Rutgers Marshall. *Instinct and reason*, 1898, p. 70.

tincts sociaux se développent : l'instinct de la reproduction est nécessairement influencé.

L'instinct sexuel est un instinct secondaire qui présente, dans la série animale et chez les individus, une évolution progressive ; se confondant tout d'abord avec les instincts individualistes, il se rapproche progressivement des instincts sociaux dans le développement desquels il joue un rôle prédominant. Dans l'enfance, les instincts relatifs à la demande d'aliments et de protection, dominent l'instinct sexuel et l'instinct social. Au début de l'âge adulte, l'instinct sexuel tient la première place. Chez l'homme complètement développé, les instincts sociaux prennent le pas sur les autres. Quand les conditions de la vie deviennent anormales, quand la nutrition s'affaiblit comme dans la vieillesse, la hiérarchie des instincts se trouble, les instincts relatifs au groupe social et à l'espèce tendent à se subordonner aux instincts individualistes, il se produit involution qu'on a interprétée comme une tendance à la régression, au retour à un état ancestral ou à un état infantile.

L'instinct sexuel a d'abord pour effet l'acte de la conjugaison ; peu à peu il se complique : 1° d'instincts relatifs à la poursuite et à l'attraction sexuelle ; puis 2° d'instincts relatifs à l'union permanente et à la protection des jeunes. Ce qui est fécondé dans l'échange mutuel des infusoires, c'est en somme l'animal tout entier, car le tout ne forme qu'une agglomération de matière vivante[1]. Historiquement la génération a pu être comparée à une digestion mutuelle, née d'un besoin de nutrition, d'une faim[2]. La génération n'est qu'une croissance plus ou moins discontinuée (Geddes et Thompson), le résultat d'un excès de

(1) P. Geddes et A. Thompson. *L'évolution du sexe*, trad. H. de Varigny, 1892, p. 78.

(2) S.-V. Clevenger. *Comparative physiology and psychology*, 1885, p. 13.

nutrition. Les organismes inférieurs, en absorbant dans leur milieu plus d'éléments qu'il n'en faut pour réparer leurs pertes, augmentent de volume ; quand cette augmentation dépasse une certaine limite, l'individu se fragmente pour former des êtres nouveaux. Le procédé est plus complexe chez les animaux supérieurs, mais il est au fond le même, et Hæckel a pu appeler la reproduction une excroissance de l'individu.

Les meilleures conditions de la génération sont les meilleures conditions de la nutrition. L'observation aussi bien que l'expérimentation nous montrent que tous les troubles de la nutrition des générateurs influent sur la valeur du produit [1]. Les conditions physiques favorables à la génération s'accompagnent d'états de conscience caractérisés par un sentiment général de bien-être, par un besoin d'expansion dont l'appétit sexuel n'est qu'une manifestation. L'appétit sexuel est tout d'abord un besoin général de l'organisme ; il a à sa base une sensation de plénitude, une sorte de besoin d'évacuation. Chez les animaux la saison des amours provoque une dépense inaccoutumée d'énergie sous forme de chants, de danses, etc., qui a pour effet de provoquer chez leurs congénères une émotion concordante.

Comme la faim qui peut être provoquée par la vue des aliments mais se manifeste souvent en dehors de toute suggestion produite par les aliments, le besoin sexuel peut apparaître chez l'homme en dehors de toute provocation objective [2]. Mais de même que la faim, qu'elle soit provoquée ou non par une présentation, s'accompagne de phénomènes objectifs et en particulier par des manifestations d'excitation locale des organes qui entrent les premiers

(1) Ch. Féré. *La famille névropathique. Théorie tératologique de la prédisposition et de l'hérédité morbides et de la dégénérescence*, 2ᵉ éd., 1898, p. 324 (Paris, F. Alcan).

(2) H. Rutgers Marshall. *Instinct and reason*, p. 347.

en jeu dans la satisfaction du besoin, la congestion des glandes de la bouche et la salivation : de même le besoin sexuel s'accompagne de phénomènes périphériques caractéristiques qui ont pour siège les organes génitaux.

Il y a une corrélation intime entre le fonctionnement des glandes séminales et le besoin sexuel. La distension des réservoirs des glandes sexuelles a paru l'excitant par excellence de l'appétit. « L'amour, dit Montaigne, n'est autre chose que la soif de cette persistance en un subiect désiré, n'y Vénus autre chose que le plaisir de décharger ses vases. » Les physiologistes admettent que le besoin sexuel est lié à la présence des éléments séminaux mâles ou femelles, spermatozoïde ou ovule, et que toutes les conditions qui entraînent le défaut de la production de ces deux éléments abolissent le besoin sexuel [1]. Les expériences de Tarchanoff sont particulièrement aptes à mettre en lumière le rôle de la distension des vésicules séminales chez la grenouille.

On peut, comme l'avait déjà vu Spallanzani, mutiler un mâle au moment de l'accouplement, sans le faire cesser. Tarchanoff a extirpé le cœur, les poumons, le testicule même avec le même résultat négatif, tandis que l'extirpation ou la simple section des vésicules séminales qui les vidait de leur contenu faisait immédiatement cesser l'accouplement ou l'empêchait de se produire quand il n'avait pas été commencé. La dilatation des vésicules séminales par un liquide comme le lait, suffisait, au contraire, pour produire un besoin sexuel artificiel.

On est tenté, en considérant ces faits, d'admettre avec Delbœuf que dans tous les actes relatifs à l'instinct sexuel, la direction appartient au spermatozoïde ou à

(1) Beaunis. *Les sensations internes*, p. 49 (Paris, F. Alcan).

l'ovule [1]. Venturi a vu que dans la folie, où l'instinct sexuel est généralement aboli, il existe souvent de l'azoospermie ou de l'atrophie ovarique [2]; Mantegazza avait déjà vu aussi l'azoospermie chez un aliéné [3].

Cependant la corrélation de l'évolution de l'appareil génital et de l'instinct sexuel peut paraître en défaut dans un certain nombre de circonstances. Il est vrai qu'on observe assez souvent un développement précoce de la puberté dans les deux sexes [4]; on n'en peut pas douter; on en a même pu observer des signes non douteux dès la naissance [5]. On a observé des ovules bien

(1) Delbœuf. *Pourquoi mourons-nous?* (*Rev. philosophique*, 1891, t. XXXI, p. 225). (Paris, F. Alcan.)

(2) Venturi. *Corrélations psycho-sexuelles*, 1899, p. 137. 144.

(3) Mantegazza. *L'hygiène de l'amour*, p. 61.

(4) Nicolas du Saulçay. *Description d'un enfant de près de trois ans d'une force externe ordinaire et qui a les marques extérieures de la virilité* (*Recueil périod. d'anat. de méd. de chir. et pharm.*, 1757, VII, p. 221). — J.-L. Moreau. *Fragment d'une notice sur un jeune homme de onze ans chez lequel on a observé tous les signes extérieurs de la virilité, accompagnés d'accroissement extraordinaire d'un état pathologique du testicule* (*Journ. de med. chir. et pharm.*, 1806, XII, p. 274). — G. Breschet. *Description d'un enfant de trois ans offrant tous les signes de la puberté* (*Bull. Fac. de Méd. de Paris*, 1820-21, VII, p. 302). — Presle Duplessis. *Notice sur un enfant qui a donné des signes de puberté à dix-huit mois* (*Journ. compl. du dict. des sc. méd.*, 1821, VIII, p. 277). — J.-F. South. *History of a case of premature puberty* (*Med. chir. trans.*, 1822, XII, p. 76). — A. Cooper. *Case of premature puberty in the female* (*Med. chir. trans.*, 1813, IV, p. 204). — A. Lopez. *A case of remarkable precocity in a male* (*Am. journ. of. med. sc.*, 1843, V, p. 500). — J.-F. Dieffenbach. *Frühzeitige Entwicklung eines neunzehnmonatlichen Mädchens* (*Arch. f. Anat. u. Phys.*, 1827, p. 367). — A.-E. Ames. *Case of menstruation by a child of fives years old* (*Chicago med. journ.*, 1866, XXIII, p. 387). — Lendesdorf. *Abbildung eines frühreifen Knaben* (*Verhandl d. Berl. Geselsch. f. Anthrop.*, 1876, p. 86). — W.-B. Clarke. *A case of early puberty* (*Trans. of path. Soc. of London*, 1886, XXXVII, p. 358).

(5) J. Lidseau. *Congenital puberty* (*London med. Gaz.*, 1832, XI, p. 9). — J. Le Beau. *Case of premature puberty* (*Am. journ. of med. sc.*, 1832, XI, p. 42).

formés chez des petites filles avant deux ans et même à la naissance (Raciborski, Liégeois, etc.); mais on n'a guère étudié la précocité de la spermatogénèse, qui ne paraît guère être établie que vers treize ans et demi en général [1]. Mais les manifestations anormalement précoces de l'instinct sexuel s'éveillent assez souvent avant que la maturité des éléments sexuels sont bien établie; on les a observées à cinq ou six ans, et même plus tôt, en dehors de tout signe extérieur de puberté, c'est-à-dire dans des conditions où il n'est pas permis de supposer que la spermatogénèse et l'ovulation peuvent permettre la fécondation. Il existe donc alors un défaut de corrélation entre le développement sexuel et celui des organes spéciaux; ce défaut de corrélation constitue une anomalie. Il est bon de remarquer d'ailleurs que bien que les observateurs se soient peu occupés de l'étude d'ensemble des cas de puberté précoce, on y trouve assez souvent des anomalies qui méritent d'être rapprochées des stigmates tératologiques des dégénérescences: chez le petit garçon cité par Lopez et dont le pubis était couvert de poils après la première année, les testicules n'étaient pas descendus; dans un cas de Woods [2] il y avait des anomalies des dents : c'était d'ailleurs un mauvais sujet placé dans un asile spécial et fils d'un aliéné; dans un autre cas il existait des troubles de la parole et une grande tendance aux colères violentes [3].

Du reste la précocité instinctive se montre surtout chez des anormaux, chez des névropathes. Cette précocité

(1) M. Leprince. *Le début de la spermatogénèse dans l'espèce humaine*. th., 1899, p. 49.

(2) T. Woods. *An extraordinary case of early puberty in a boy* (*The Lancet*, 1882, t. II, p. 377).

(3) R.-K. Stone. *Extraordinary precocity in the development of the male sexual organs and muscular system of a child four year old* (*Am. journ. of med. sc.*, 1852, XXIV, p. 561).

d'ailleurs ne prouve pas du tout l'absence d'une irritation locale qui peut être provoquée non seulement à la surface des organes génitaux mais aussi à la surface des organes voisins ayant une innervation connexe, par des oxyures, par des inflammations rectales, etc., et encore par des anomalies de structure. On sait, par exemple, que dans l'ectopie testiculaire, et même chez les tout jeunes enfants, les éléments épithéliaux spécifiques qui font défaut, sont remplacés par des éléments fibreux (Griffith, Félizet et Branca) qui peuvent exercer une compression sur les filets nerveux. La précocité prouve seulement qu'une irritation provoquée par une sécrétion spécifique n'est pas indispensable pour éveiller l'appétit sexuel.

La castration intentionnelle comme la castration parasitaire (Giard), comme la castration pathologique [1], qui modifie les caractères sexuels secondaires [2] aussi bien que l'instinct sexuel, agit avec d'autant plus d'efficacité qu'elle agit plus tôt.

La castration aussi bien chez les animaux que chez l'homme n'abolit pas complètement les désirs sexuels ; on les voit persister dans bon nombre de cas, aussi bien chez

(1) Lereboullet. *Atrophies testiculaires et hypertrophies mammaires à la suite de certaines orchites* (*Gaz. hebd. de méd.*, 1877, p. 533, 549).

(2) La restauration de la nutrition du testicule peut coïncider avec la restauration des caractères sexuels secondaires. Vidal de Cassis raconte qu'un jeune homme porteur d'un varicocèle congenital double perdit sa voix de castrat et recouvra les attributs de son sexe après la double opération du varicocèle (*De la cure radicale du varicocèle par l'enroulement des veines du cordon*, 2e éd., 1850, p. 23, 81). — La réimplantation d'un testicule n'a eu que des effets negatifs chez le poulet (Hanau, *Versuche über den Einfluss der Geschlechtsdrüsen auf die secundären Sexualcharactere* in *Arch. f. die gesam. Physiologie*, 1897, Bd. 65, p. 516) : il y a résorption rapide de l'organe greffé en raison d'une activité phagocytaire particulière chez ces animaux (Ch. Féré. *Note sur la réaction des poulets aux greffes d'embryons*, C. R. Soc. de Biol., 1897, p. 988). — *Note sur la persistance des tératomes expérimentaux*, etc., *ibid.*, 1898, p. 1059).

la femme[1] que chez l'homme qui est sujet à s'en affecter à tel point qu'on n'a pas hésiter à recourir à la prothèse[2]. Les manifestations de l'instinct sexuel survivent à la ménopause chez nombre de femmes ; et quelquefois même elle les exaspère, tout comme la castration d'ailleurs. Si après la castration, tout continue à se passer comme s'il partait encore des excitations périphériques de l'organe amputé : on peut l'attribuer à ce que les nerfs de cet organe peuvent encore être excités dans le tissu de la cicatrice et donner lieu à des sensations spéciales analogues à celles qu'on signale chez les amputés qui sont quelquefois pour leur vie sujets à des illusions bien connues[3].

On a donné comme preuve de l'indépendance des besoins sexuels de l'état des organes génitaux, la possibilité de la persistance du désir sexuel après que les organes génitaux ont été satisfaits, et sont même dans l'impossibilité de renouveler l'acte sexuel[4]. Cette persistance peut s'expliquer encore par la persistance de l'irritation locale provoquée par la congestion liée au fonctionnement récent de l'organe aussi bien que par la persistance de l'irritation centrale.

D'autre part, on sait bien que lorsqu'un organe est de-

(1) Jayle. *Effets physiologiques de la castration chez la femme* (*Rev. de gynécologie et de chirurgie abdominale*, 1897, p. 403). — A. Pfister. *Die Wirkung der Castration auf den weiblichen Organismus* (*Arch. f. Gynæk.*, 1898, LVI, p. 483). — R. Abrant. *Etude comparative des troubles physiologiques consécutifs à l'hystérectomie simple et à l'oophoro-hystérectomie*. Th. 1899.

(2) F. Vouillac. *Etude sur la prothèse testiculaire*, Th. 1899. Ces appareils qu'ils soient en verre, en argent, en marbre, en ivoire, en aluminium, en celluloïde, en soie, peuvent jouer strictement le rôle de faux temoins ; c'est un fait qui n'a peut-être pas suffisamment frappé l'attention des chirurgiens.

(3) A. Pitres. *Étude sur les sensations illusoires des amputés* (*Ann. méd. psych.*, 1897, 8e série, t. V, p. 5 et 177).

(4) J. Roux. *Psychologie de l'instinct sexuel*, 1899, p. 21.

venu le siège d'une activité normale ou anormale, sous l'influence d'une excitation externe ou interne, cette activité liée à la mise en jeu d'éléments nerveux ne disparaît pas toujours par le seul fait de la disparition de la cause d'irritation : dans les folies dites sympathiques, par exemple, quand la cause excitatrice a disparu, le cerveau est devenu le siège d'une affection tellement propre, comme disaient les anciens, qu'elle est devenue indépendante et permanente.

Les recherches de Duplay [1] en grande partie confirmées par celles de Dieu [2], ont montré que si les désirs sexuels manquent chez le vieillard, ce n'est pas que les spermatozoïdes fassent toujours défaut dans le liquide séminal; on en trouve souvent à un âge très avancé. La disparition de la virilité n'a du reste pas d'époque fixe ; on peut la voir à 40 ans, mais des vieillards de 70 et 80 ans peuvent conserver des désirs sexuels et la puissance.

Chez la femme, la ménopause qui entraîne l'atrophie de tout le système génital marque souvent la fin des manifestations de l'instinct sexuel ; et s'il y a des exceptions fréquentes, il s'en faut qu'on puisse les considérer comme des manifestations normales [3].

Brantome a laissé un chapitre « sur aucunes dames vieilles qui aimaient autant à faire l'amour comme les jeunes [4] » ; mais il ne faut pas y voir la preuve d'exceptions fréquentes. La menstruation peut persister très longtemps après l'âge habituel de 45 à 50 ans. J'ai connu une femme qui n'a cessé d'être réglée qu'à 70 ans ; elle est morte à 72 : jusqu'à la fin, chaque menstruation a été pré-

(1) Duplay. *Rech. sur le sperme des vieillards* (*Arch. gén. de méd.*, 1852, XXX, 4e série. p. 385).

(2) Dieu. *Rech. sur le sperme des vieillards* (*Journ. de l'anat. et de la phys.*, 1867, IV, p. 449).

(3) Brantome. *Vie des dames galantes*, disc. V.

(4) N. Guéneau de Mussy. *Clinique médicale*. 1875, t. II, p. 343.

cédée d'une période d'excitation sexuelle avec pollutions nocturnes. Elle était devenue épileptique à 66 ans, mais ses crises n'avaient aucun rapport avec la menstruation ni avec l'excitation sexuelle. Haller et d'autres ont cité des femmes qui ont conçu après la soixantaine.

Il faut remarquer d'ailleurs que les désirs sexuels qui se manifestent en dehors de la corrélation, se présentent souvent sous une forme assez anormale pour qu'on puisse reconnaître que leur point de départ n'est pas un processus physiologique régulier.

L'activité normale de l'instinct sexuel reste liée à des conditions générales de l'organisme et à des conditions spéciales des organes adaptés.

Toutes les excitations périphériques, toutes les représentations, toutes les émotions qui sont susceptibles d'agir sur la tonalité de l'organisme, sont aussi capables d'agir sur la sexualité. Chacun présente à cet égard une susceptibilité individuelle. Tous ne réagissent pas de la même manière à la même excitation : les excitations tactiles, odorantes, visuelles, acoustiques, gustatives peuvent avoir sur un individu une action prépondérante, tellement qu'il peut arriver qu'elle égale ou qu'elle surpasse celles des excitations qui portent directement sur les organes génitaux. La sensibilité individuelle constitue la base physique du choix qui devient exclusif chez les individus doués d'une idiosyncrasie bien marquée.

Tout aussi bien que les excitations physiques, les émotions peuvent agir sur la tonalité et s'accompagner d'états affectifs très analogues à ceux qui résultent des excitations physiques, elles agissent aussi sur la sexualité à des degrés variables suivant les individus. Comme les excitations des sens spéciaux, les représentations des qualités morales et intellectuelles peuvent agir chez certains individus d'une manière efficace et même prépondérante sur la sexualité ; ces qualités constituent des éléments de

choix qui jouent un rôle important chez les sujets cultivés. L'amour peut se présenter sous deux faces : l'une organique, un besoin, l'autre psychologique, un sentiment, qui sont en corrélation variable [1] ; l'une ou l'autre peut même faire défaut.

Aimer, dit Stendhal, c'est avoir du plaisir, à voir, toucher, sentir par tous les sens et d'aussi près que possible un objet aimable et qui nous aime. Si on reconnaît que les excitations de toute nature peuvent agir sur les manifestations de la sexualité, on est amené à admettre que les formes les plus étranges de l'amour ne s'éloignent pas du mécanisme normal, ou du moins ne s'en éloignent qu'en raison des conditions physiques spéciales.

La sélection sexuelle est subordonnée au développement des instincts relatifs aux moyens de poursuite et d'attraction. Si on y regarde de près, on voit qu'ils ne sont pas moins automatiques que les instincts relatifs à la conjugaison. On les voit obéir aux lois de la concurrence. Chez les sauvages, l'homme court plus de chances de rester seul ; il fait le possible pour augmenter ses moyens d'attraction en soignant sa parure ; c'est le contraire chez les peuples civilisés, où la femme déploie plus d'activité dans le même but [2]. Les femmes des sociétés les plus avancées conservent une tendance très marquée à mettre en évidence les caractères sexuels : le corset qui fait saillir les seins et les hanches, marque bien cette tendance. Le changement de mode auquel les hommes ont à peu près renoncé est basé sur ce fait que la tendance à réagir à une excitation, diminue avec la durée de son action. Son attachement à la parure montre que la femme compte encore plus sur ses moyens physiques que sur ses moyens intellectuels et moraux d'attraction.

(1) T. Ribot. *La philosophie de Schopenhauer*, 1893, p. 132. (Paris. F. Alcan.)

(2) Westermark. *History of the human marriage*, 1891, p. 185.

On a reconnu que le choix est inconscient (Chamfort, Schopenhauer, Hartmann, Delbœuf, etc.) et plusieurs admettent encore, avec Schopenhauer, qu'il faut considérer l'amour comme un instinct qui pousse à l'union sexuelle deux êtres, dont, en raison d'une convenance spéciale, la conjugaison donnerait le produit le plus conforme à l'intérêt de l'espèce. La conformité du choix à l'intérêt de l'espèce peut être la caractéristique de l'amour physiologique, mais elle n'est pas consciente. Cette conformité du choix n'est pas limitée systématiquement à une seule combinaison : des produits conformes à l'intérêt de l'espèce peuvent être obtenus par un même individu dans des accouplements divers. Si, pour quelques-uns, l'amour nécessite la systématisation [1], elle n'est pas indispensable à l'intérêt de l'espèce [2]. Si une seule femme convenait à un seul homme et inversement, il y aurait bien des chances pour que le but de la nature, livré au hasard, ne fût jamais rempli et l'espèce serait déjà éteinte. Il serait même facile de donner des preuves que les unions qui résultent des tendances les plus instinctives, les plus impulsives, les plus systématiques aboutissent le plus souvent à une dissolution, ou ne produisent qu'une descendance défectueuse. Les dégénérés se cherchent et se trouvent, ce n'est qu'indirectement que leur attraction systématique est conforme à l'intérêt de l'espèce : elle précipite leur élimination.

La systématisation exclusive de l'excitabilité sexuelle caractérise une tare de l'instinct. Si les diverses excitations sensorielles peuvent, chez des individus normaux, éveiller l'instinct sexuel, il n'est pas moins vrai que la puissance exclusive de l'excitation de l'odorat ou du goût à éveiller l'appétit sexuel, coïncide souvent avec des anomalies de la fonction et caractérise une tendance à la dis-

(1) Danville. *La psychologie de l'amour*. 1894. (Paris, F. Alcan.)

(2) Geoffrey Mortimer. *Chapters on human love*. 1898, p. 83.

solution. Il n'est pas douteux que l'importance que les qualités intellectuelles acquièrent dans la détermination du choix, produit une forme supérieure de l'amour qui tend à se rapprocher du but, l'intérêt de l'espèce. Cette forme, qui tend à atténuer progressivement le rôle du besoin sexuel, permet aux individus du type le plus élevé, d'aimer jusqu'à l'extrême vieillesse, alors que la fonction sexuelle est définitivement éteinte depuis longtemps. Il n'y a point de vieille femme, dit Michelet [1]. Ce ne sont pas seulement les hygiénistes qui considèrent comme immoral l'instinct sexuel considéré comme motif isolé de s'unir [2] : les sociologistes concordent avec eux.

Dans les sociétés civilisées l'élément intellectuel prend une telle prépondérance dans l'union sexuelle que Starcke [3] déclare que parmi les différentes manières d'offenser le mariage, les offenses intellectuelles sont les plus graves.

Cependant il faut bien convenir que la systématisation du choix, basé exclusivement sur les qualités intellectuelles et morales, courrait grandes chances d'aboutir à l'élimination. D'ailleurs les unions qui ont leur origine dans des sentiments qu'on peut considérer comme très moraux, mais qui sont étrangers à l'instinct spécial manquent ordinairement leur but. Mantegazza n'a pas tort de ranger parmi les mauvaises sources de l'amour, à côté de la vanité, de la vengeance et de la luxure, la reconnaissance et la compassion. Plus les éléments intellectuels ont été isolés dans le choix, plus sont grandes les chances de dissolution ; la moindre antithèse psychologique peut mettre en échec les sympathies physiques. Ce n'est pas sans raison qu'on entend dire que les êtres les plus aimés sont les plus brutaux ou les plus grossiers ; leurs moyens d'attraction sont les plus matériels et les plus fixes. Ce ne

(1) J. Michelet. *L'amour*, 4e édit., 1859.

(2) Starcke. *La famille dans les différentes sociétés*, p. 13, 21.

(3) *Loc. cit.*, p. 64.

sont pas quelques qualités spéciales qui peuvent donner la mesure de la valeur d'une union, c'est plutôt l'harmonie, qui peut exister entre des individus imparfaits. L'union harmonique d'individus médiocres donne souvent des produits supérieurs à ceux de l'union discordante d'individus doués de qualités supérieures.

L'instinct sexuel ne fonctionne normalement que lorsqu'il est éveillé par les excitants normaux. Mais les excitations sensorielles extra-génitales ne peuvent être considérées comme jouant un rôle anormal, que lorsqu'elles agissent avec une prédominance marquée ou exclusivement. L'évolution du sexe nous montre en effet que certains phénomènes qui accompagnent l'excitation sexuelle, sont susceptibles de se traduire à la vue, à l'ouïe, à l'odorat ; on sait bien par exemple que les glandes odorantes de beaucoup de mammifères, plus développées chez le mâle, fonctionnent spécialement pendant la saison de l'accouplement ; les boucs, les cerfs, les musaraignes, les éléphants, etc., en fournissent des exemples. Les sentiments associés suscités par les qualités intellectuelles ou morales, constituent aussi des excitants normaux, tant qu'ils ne sont pas exclusifs tout comme les sentiments relatifs à l'amour de l'approbation, au plaisir de la possession, de la conquête, etc.

L'éducation dans la famille est en quelque sorte la continuation de la gestation. L'évolution de l'instinct sexuel chez l'homme, tend non seulement à la production des individus les plus conformes à l'intérêt de l'espèce, mais aussi à assurer à ces produits l'éducation la plus propre à l'évolution sociale. Elle ne nécessite pas seulement une sélection relative aux caractères physiques les plus importants au point de vue de l'individu, mais aussi une sélection relative aux caractères intellectuels et moraux les plus importants au point de vue social. Cette évolution tend à augmenter la part des parents dans l'éduca-

tion qui est la base de la puissance à lutter pour l'adaptation au milieu. Sous l'influence de l'habitude, les défauts d'éducation entraînent des perversions qui deviennent tout aussi constitutionnelles que les perversions congénitales; ils peuvent réaliser un « second péché originel », suivant l'expression de Fénelon [1].

L'amour des enfants, qui est souvent plus développé qu'on ne pourrait le croire, chez les animaux [2], est le principal agent de la survivance et du succès du type le plus intelligent. Chaque fois qu'une espèce cesse de lutter par sa fertilité, on lui voit donner naissance à des produits plus développés et leur donner des soins plus prolongés. Chaque perfectionnement dans l'éducation diminue la nécessité du nombre. C'est un fait qu'on peut observer chez les poissons, chez les reptiles et chez les animaux inférieurs en organisation; les oiseaux dont le nid est le plus soigneusement fait, donnent moins d'œufs. On observe la même progression chez les mammifères. La période de gestation s'accroît avec le développement du système nerveux et le nombre des petits diminue. Chaque augmentation de volume du cerveau et de la complexité des nerfs implique une plus longue période de développement. Chaque animal, dans la période embryonnaire, résume l'histoire de l'évolution de sa race, et à mesure que cette histoire s'allonge, la période de développement augmente aussi. A mesure que l'intelligence se développe, la maturité est plus tardive, la lenteur du développement se manifeste tout de suite par la durée de la gestation, qui, en tenant compte du volume, est proportionnelle au développement intellectuel. Il n'en est pas autrement dans l'espèce humaine. Les filles des races sauvages se

(1) Fénelon. *Education des filles*, ch. III.

(2) J. Weir. *The dawn of reason, or mental traits in the lower animals*, 1899, p. 134.

marient très tôt ; à mesure que la civilisation avance, le mariage se fait plus tard, bien que l'instinct sexuel soit souvent éveillé plus tôt, le nombre des produits diminue, mais l'éducation y gagne d'autant. Chez les peuples les plus civilisés, les filles des classes les plus cultivées sont celles qui se marient le plus tard ; on suit le mouvement dans toutes les classes et en même temps on voit progresser les soins donnés aux enfants. L'amour des enfants est le ferment du développement intellectuel qui influe à son tour sur l'amour parental. Le besoin de sympathie croît avec l'évolution intellectuelle. Les animaux les plus capables de sympathies sont ceux qui ont le plus de moyens d'exprimer les émotions (singes, perroquets). A mesure que l'amour parental et la prudence s'accroissent dans les générations successives, il y a une tendance à diminuer la famille et à prolonger la période d'éducation. La contrainte intelligente n'apparaît, chez l'homme, que comme le résultat d'un progrès intellectuel ; les sauvages et les barbares ont des moyens plus radicaux. C'est l'instinct paternel, le dernier développé, qui cède le premier. Le sauvage n'exerce pas la contrainte sur lui-même, il l'exerce sur la femme et plus facilement encore sur l'enfant. La faim est plus forte que l'amour. Quand elle commence à exercer sa puissance, c'est l'enfant qui en souffre. Le moyen de contrainte de l'instinct reproducteur chez le sauvage, c'est l'infanticide. A mesure que l'intelligence se développe et avec elle la prévoyance, on voit l'avortement prendre progressivement la place de l'infanticide. L'infanticide chez les sauvages errants n'est pas le résultat d'un défaut absolu d'amour paternel, c'est une question de nécessité ; il faut vivre et il faut marcher vite quand le danger est pressant. L'amour des enfants se manifeste même chez les sauvages qui pratiquent l'infanticide, par ce fait que lorsque l'enfant a été épargné pendant quelques jours, la sympathie s'est assez développée pour qu'il ne

courre plus aucun risque, ou au moins pour que ses risques diminuent fortement. A mesure que la civilisation fait des progrès, l'infanticide et l'avortement déclinent pour devenir une exception chez les peuples plus civilisés. Tandis que chez les peuples errants l'infanticide est fréquent, il commence à diminuer quand l'homme a une demeure.

A une évolution intellectuelle plus avancée correspondent des moyens de contrainte moins violents. C'est d'abord le retard du mariage qui diminue le nombre des enfants et tend à allonger la période d'éducation. Le perfectionnement de l'éducation réalise une supériorité dans la lutte pour l'existence. L'évolution de l'amour parental réalise un agent de sélection puisqu'elle tend à l'élimination des types chez lesquels l'amour parental est le moins développé : la mortalité comparée des enfants élevés par leurs parents et des enfants élevés en nourrice suffit à donner une preuve de cette sélection.

La sympathie et l'intelligence, qui sont liées dans l'évolution, dépendent du développement du système nerveux ; or le développement d'un système nerveux très complexe implique une période prolongée d'immaturité qui exige une sympathie parentale croissante.

La sympathie parentale est la base de toutes les autres formes de sympathie, c'est la base de tout sentiment moral [1] : elle est à l'origine de l'amour conjugal, de l'amour fraternel, de l'amitié, etc.

Comme le fait remarquer Starcke, l'insouciance avec laquelle dans les sociétés primitives le mari tolère l'infidélité de sa femme tient au peu d'intérêt qu'éveille en lui la véritable origine de ses enfants [2]. Si l'amour des enfants développe l'amour conjugal, réciproquement la sympa-

(1) Alex. Sutherland. *The origin and growth of the moral instinct*, 1898.

(2) C.-N. Starcke. *La famille primitive, ses origines et son développement*. Trad. fr., 1891, p. 165. (Paris, F. Alcan.)

thie conjugale apporte un appoint considérable à l'éducation des enfants. Mais cette sympathie concourt à la restriction de la progéniture ; à mesure que la sympathie et l'intelligence se développent, l'amour du bien-être collectif dans le présent et dans l'avenir s'accentue, les besoins augmentent et aussi la nécessité des restrictions sexuelles. La population ne s'accroît pas toujours et partout avec la même intensité, elle tend même à cesser de s'accroître dans les démocraties les plus éclairées [1] où tous peuvent prétendre à tout.

L'organisation sociale n'est pas seule en jeu dans les variations de la fécondité ; la question de race n'y est pas étrangère. Starcke fait remarquer que tandis que les races latines sont portées à sacrifier les époux à la famille, les Germains ont pour principal but leur bonheur personnel.

La tendance à la culture intensive, à l'éducation intégrale ne peut que diminuer la reproduction avec un déchet d'autant plus considérable que l'évolution artificielle est plus rapide. La civilisation est un phénomène spontané qui doit rester spontané : lorsque la loi intervient pour rendre obligatoire une culture prématurée elle fait courir des risques aux réserves de la race. Mais si les dégénérés, et les dystrophiques en général, recherchent les aliments et les stimulants les plus propres à hâter leur déchéance [2], les peuples qui dégénèrent manifestent la même tendance.

Dans chaque milieu, il y a une tendance à l'union des plus sympathiques parmi les mâles et les femelles les mieux pourvus de caractères attractifs ; cette action relative se montre parmi les plus cultivés malgré les obsta-

(1) Arsène Dumont. *Natalité et Démocratie*, 1898. — R. Gonnard. *La dépopulation de la France*, th. Lyon, 1898.

(2) Ch. Féré. *Dégénérescence et criminalité*, 1888, p. 92. (Paris. F. Alcan.)

cles sociaux : c'est un agent de progrès pour l'éducation qui tend à se prolonger de plus en plus.

A l'époque de ses premières manifestations, l'instinct sexuel n'est pas exclusif, c'est le sentiment qui le devient. L'adolescent aime l'autre sexe tout entier : c'est que les jeunes se souviennent des différentes périodes de l'évolution de l'espèce, ils se souviennent de la promiscuité sexuelle des premiers âges de l'humanité.

C'est à tort qu'on s'autoriserait de Rousseau pour considérer la vie sauvage comme la plus innocente ; les sauvages n'ont rien à apprendre au point de vue de la perversion sexuelle, et la chasteté est un produit de la civilisation.

La chasteté de la femme s'est manifestée la première, elle n'était à l'origine qu'une exigence du mâle, du propriétaire qui punissait l'adultère comme un vol mais cédait sa femme par intérêt ou par plaisir ; elle a évolué avec la sympathie conjugale.

Chaque progrès de la sympathie coïncide avec un progrès de l'intelligence et chaque progrès de l'intelligence coïncide avec un progrès de la prévoyance qui est la base de l'éducation. La victoire est aux plus chastes. La conquête de la femme par la capture a peut-être été moins générale qu'on l'a affirmé (Mac Lennan)[1], elle a été remplacée par l'achat. La notion de possession tendait à rendre le mariage indissoluble, en même temps qu'elle inspirait à la femme la chasteté autant par crainte que par sympathie. L'évolution de la chasteté a été plus tardive chez l'homme, en raison de l'intensité de la passion sexuelle, de la moindre intervention des parents moins intéressés, de l'absence de la notion d'appartenir à une femme plus forte que lui (Sutherland). A mesure que s'accroît la sympathie conjugale la distinction tirée de la force s'efface et la femme

(1) Sutherland. *Loc. cit.*, t. I, p. 196.

gagne en dignité sinon en bonheur. Elle acquiert d'autant plus de droit aux égards que la chasteté s'impose plus à elle.

L'évolution de la femme comme propriétaire a précédé son évolution morale.

Quand la femme au lieu d'être vendue peut posséder, sa dignité progresse et la chasteté a plus de prix pour elle. La sympathie conjugale préside à l'évolution de la chasteté chez l'homme; c'est elle qui est la base de la stabilité de l'union; son évolution coïncide avec celle de l'amour parental qui est l'origine de la famille et de la société.

L'évolution de l'union sexuelle permanente se fait dans le sens d'une liberté individuelle toujours croissante surtout pour la femme [1]; mais la dissolution des liens légaux qui s'objective par l'augmentation de fréquence du divorce ne fait que mettre en relief l'importance du consentement mutuel.

C'est l'amour réciproque qui établit la morale et l'hygiène de la vie commune. Cet amour réciproque ne peut survivre que dans l'union permanente, dans le mariage. On peut craindre que l'amélioration du sort de la femme favorise la dissolution de cette union : plus un individu a le sentiment de sa force, moins il sent le besoin de chercher un appui dans un lien indissoluble. « L'amour libre ne peut être réalisé que dans le communisme, grâce à l'indépendance économique des époux [2] » et à l'abandon des enfants à l'État, doit-on ajouter. Mais la capacité de se suffire n'implique pas qu'il y ait bénéfice à se suffire, ni que la femme ait intérêt à établir l'égalité des sexes. L'union libre a au moins le tort d'offrir une occasion favorable à ceux qui ne sont pas sincères, et d'inspirer le doute.

(1) Ch. Letourneau. *L'évolution du mariage et de la famille*. 1888. p. 445.

(2) Ch. Albert. *L'amour libre*, 2e ed., 1899, p. 213.

L'idéal des religions qui poursuivent la répression absolue de tous les instincts sexuels a sa base dans l'évolution spontanée qui aboutit à une restriction des manifestations brutales. La soumission de l'instinct sexuel à la volonté est une acquisition des générations successives qui a son fondement dans la sympathie ; mais elle n'est pas la négation de l'instinct sexuel. La civilisation a pour effet général de soumettre les instincts à la volonté; l'homme acquiert progressivement le pouvoir d'ajourner ses besoins ; et c'est à son grand profit, « sache seulement retenir ta langue un jour, dit Herr Teufelsdrœckh : combien le matin suivant tes projets et ton devoir t'apparaîtront plus clairement [1] ». L'ajournement d'un besoin est d'autant plus nécessaire que sa satisfaction est plus subordonnée à l'environnement. La satisfaction du besoin sexuel, comprise dans le sens le plus étendu, est la plus subordonnée, elle a dû subir l'ajournement le plus prolongé, mais cet ajournement ne peut pas toujours être indéfini. S'il n'est pas douteux que beaucoup d'individus peuvent le rendre définitif, il s'en faut que ce soit la règle ; un petit nombre est capable de tenir à vie un vœu de chasteté. Les défaillances ont suggéré que la continence est contraire aux lois physiologiques, et on en a cru trouver la preuve dans les troubles pathologiques qui ont pu se développer en conséquence de la lutte. L'histoire racontée par Buffon du malheureux curé de La Réole dont la raison a succombé à un effort prolongé, a paru tout à fait péremptoire. Elle prouve seulement que tous ne sont pas capables d'ajourner indéfiniment la satisfaction de l'instinct sexuel, qu'on commet une imprudence en s'engageant à un ajournement définitif; mais elle ne prouve pas qu'elle ne puisse pas être ajournée du tout, ni que l'ajournement ne puisse pas être assez prolongé pour assurer une adaptation à l'intérêt social.

(1) Th. Carlyle. *Sartor resartus*, ch. III.

L'état morbide que les anciens désignaient sous le nom de « mal d'amour », la chlorose [1], est liée à de tout autres causes.

Des sophistes ignorants de l'évolution, soutiennent qu'un besoin instinctif ne peut qu'être obéi sitôt qu'il se fait sentir et que l'obéissance s'impose d'autant plus, quand il s'agit de l'instinct sexuel, que la nutrition des organes est subordonnée à leur fonction et que la résistance, c'est la destruction de l'espèce.

La subordination de la nutrition à la fonction en ce qui concerne les organes sexuels résulte d'une généralisation tout à fait gratuite. Les auteurs les plus autorisés qui ont traité de l'impuissance ne citent pas l'abstinence parmi ses causes [2], ou ne réussissent pas à démontrer son rôle isolé [3].

Les organes sexuels sont autant les organes de l'espèce que les organes de l'individu ; ils conservent leur potentialité indépendamment de l'exercice ; personne n'a vu l'atrophie du testicule chez les continents. De la puberté jusqu'à la vieillesse les testicules continuent à sécréter le sperme sans stimulation. et ne perdent pas plus leur fonction que l'ovaire de la puberté à la ménopause, que l'utérus, que les mamelles qui peuvent rester au repos pendant de longues années sans perdre la faculté de répondre à l'appel. Ceux qui sont capables de chasteté psychique peuvent garder la continence sans avoir rien à craindre pour leurs testicules et pour leur fécondité et ils n'ont rien à craindre non plus pour leur santé qui ne

(1) Grasset. *Le médecin de l'amour au temps de Marivaux. Étude sur Boissier de Sauvages d'après des documents inédits*, 1896. — H. Meige. *Le mal d'amour* (*Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière*, 1899, p. 57, 227, etc.).

(2) S.-W. Gross. *A practical treatise on impotence, sterility and allied disorders of the male sexual organs*, 2e ed., 1887.

(3) F. Roubaud. *Traité de l'impuissance et de la stérilité*, 3e éd., 1876, p. 309.

dépend pas de la satisfaction de l'instinct sexuel. Et le sentiment ne court pas plus de risques que les organes ; l'amour ne meurt jamais de besoin, il meurt souvent d'indigestion : c'est une remarque qu'on attribue à un juge éclairé par l'expérience, Ninon de l'Enclos. La nécessité de l'obéissance immédiate à l'instinct sexuel ne s'impose qu'aux animaux soumis au rut périodique, mais non à l'homme auquel l'évolution a donné le choix du temps. Et les animaux eux-mêmes sont souvent indépendants des impulsions sexuelles. Les animaux domestiques qui n'ont à lutter ni pour leur défense ni pour les nécessités de la vie, sont remarquables par leur précocité sexuelle. Cependant, bien qu'en général la précocité sexuelle coïncide avec une certaine hyperesthésie, on peut souvent priver les animaux domestiques de tout rapport sexuel pendant toute leur existence sans aucun dommage pour leur santé ; il suffit de quelques précautions d'hygiène portant sur le régime et sur l'exercice.

Les médecins compétents qui se sont occupés d'hygiène sexuelle ne mettent pas en doute l'innocuité de la continence [1]. Beale, professeur au collège royal de Londres, dit qu' « on ne saurait trop répéter que l'abstinence et la pureté la plus absolues sont parfaitement compatibles avec les lois physiologiques et morales [2] ».

Les habitudes conjugales elles-mêmes n'imposent pas la nécessité des rapports sexuels qui subissent des interruptions naturelles. Sans doute, il y a des maris qui trouvent leur femme trop faible pour allaiter, sans hésiter à leur infliger une nouvelle grossesse quelques semaines après l'accouchement ; mais il n'en manque pas qui sont capables de respecter la grossesse et l'allaitement, et ne

(1) Seved Ribbing. *L'hygiène sexuelle et ses conséquences morales*, 1895. p. 88. (Paris. F. Alcan.)

(2) L.-S. Beale. *Our morality and the moral question, chiefly from the medical side*, 2e ed., 1893, p. 64.

sont ni malades, ni infidèles. Il n'y a pas de pathologie de la continence, et Acton et Ribbing sont bien autorisés à affirmer que le médecin n'a pas à prescrire de rapports sexuels extra-conjugaux.

Hammond[1] émet à propos de l'hystérie une opinion qui peut s'appliquer à d'autres conditions : « A mon avis, dit-il, la disposition plus marquée des filles à l'hystérie ne tient ni à ce que leur instinct génital n'est pas satisfait, ni à l'inactivité des organes génitaux ; cette névrose doit être plutôt attribuée à ce qu'il manque un véritable but à ces femmes et à ce qu'elles rapportent constamment toutes leurs réflexions, toutes leurs pensées, toutes leurs sensations à leur « moi »... Les femmes non mariées qui doivent subvenir elles-mêmes à leur entretien, ne sont pas plus prédisposées à l'hystérie que les femmes mariées.

Chez les dégénérés les préoccupations sexuelles sont souvent en raison inverse de la puissance sexuelle ; les nations qui succombent à l'infécondité sont remarquables par la licence de leurs mœurs. Il en est de même chez les individus ; on attribue à la préoccupation sexuelle les maux hystériques[2], mais cette préoccupation constitue déjà un symptôme. Du reste l'hystérie, pas plus que la chlorose qui a été attribuée à la diète d'amour, ne manque de stigmates anatomiques qui montrent bien qu'il s'agit d'une maladie somatique[3] et non point d'une maladie mentale essentielle.

L'évolution de l'instinct sexuel aboutit à la chasteté et ceux qui l'ont observée sont les meilleurs époux et les

(1) W. Hammond. *A treatise on the diseases of the nervous system*, 1882, 7e ed., p. 750.

(2) Ch. Wittmaack. *Die Hysterie* (Hyperaesthesia psychica sexualis, etc.). 8e Leipzig, 1857.—Breuer and Freud. *Studien über Hysterie*, 1895.

(3) Ch. Féré. *Hysteria* (*Twentieth century practice of medicine*, t. X, 1897, p. 551).

meilleurs parents : ils ont évité les maladies liées à la promiscuité et ils laissent une progéniture exempte de prédispositions au vice et à la dégénérescence. Ils se sont d'ailleurs conformés à leur propre intérêt physique et moral, en évitant les chances des maladies contagieuses transmissibles au conjoint et aux enfants, les chances de stérilité liées à ces maladies et en évitant aussi les risques de la procréation d'enfants illégitimes, d'abandon de la mère, etc. Ceux qui, trompés par leur éducation, ont subi ces déboires reconnaissent bien qu'ils auraient pu ajourner plus longtemps une satisfaction qu'ils ont cherchée plutôt par un amour-propre mal éclairé que par besoin urgent.

L'éducation a pour but la capacité de maîtriser les instincts : c'est elle qui élève l'homme au-dessus des animaux. Que la chasteté soit le couronnement de l'évolution, personne ne le met en doute en ce qui concerne la femme qui perd tout droit à l'estime en perdant sa chasteté. L'histoire de l'évolution nous montre que la chasteté s'impose plus péniblement à l'homme, mais ce n'est pas en niant ses avantages biologiques et sociaux et moins encore en lui attribuant des inconvénients qui ne lui appartiennent point qu'on peut espérer la développer. On déplore les progrès de la prostitution et des maladies vénériennes qui déciment la population et jouent le rôle le plus important dans la dégénérescence; mais toutes les mesures restrictives qui ont été proposées s'adressent à la femme. L'iniquité n'a pas passé inaperçue. Martineau, qui définit la prostitution le commerce du plaisir sexuel, admet qu'il faut appliquer les mêmes mesures aux hommes et aux femmes qui y prennent part [1], c'est-à-dire aux prostituées et aux proxénètes des deux sexes.

On ne peut guère se flatter de faire disparaître des maladies contagieuses qu'on n'a osé attaquer que sur une

(1) L. Martineau. *La prostitution clandestine*, p. 207.

catégorie mal caractérisée, quand tous les hommes peuvent semer sans être inquiétés. Les mesures prises contre les maladies contagieuses qui n'ont rien à faire avec le sexe sont moins limitées. Les hommes qui font les lois ne peuvent pas être moins tolérants pour leur sexe au point de vue de l'hygiène qu'au point de vue de la morale.

Le respect de la liberté individuelle empêche d'intervenir légalement dans la satisfaction de l'instinct sexuel autant au point de vue moral qu'au point de vue hygiénique. L'éducation qui a pour but de restreindre les instincts ne doit pas encourager l'homme au « no-restraint » aux dépens de la femme. Aussi bien dans les sociétés modernes que dans les sociétés primitives l'homme a conservé son rôle aggressif dans la fonction sexuelle, c'est bien lui l'agent provocateur de la prostitution et des maux qui en résultent.

Cependant la nécessité de la chasteté de la femme qui s'impose autant au point de vue biologique qu'au point de vue moral, entraîne la nécessité de la chasteté de l'homme.

Si la sympathie de l'homme a favorisé l'évolution intellectuelle et morale de la femme en tendant à l'égalité des sexes devant les lois, on peut s'étonner qu'elle ne proclame pas la nécessité de l'égalité des sexes devant les risques sexuels. Cette égalité serait la plus légitime et la plus féconde au point de vue de l'hygiène et de la morale.

Schopenhauer est un de ceux qui ont le plus contribué à répandre l'opinion que la nature a fait l'homme polygame et la femme monogame ; d'après lui : « L'amour de l'homme décline sensiblement à partir du moment où il a reçu satisfaction : presque toutes les femmes l'attirent plus que celle qu'il possède déjà ; il aspire au changement. L'amour de la femme au contraire augmente à partir de ce moment[1]. » Cette disposition, si elle était réelle,

(1) Schopenhauer. *Le monde comme volonté et comme représentation*, trad. Burdeau. 1890, t. III, p. 352. (Paris, F. Alcan.)

ne pourrait caractériser une adaptation à la conservation de l'espèce que si les hommes étaient beaucoup plus nombreux, ce qui n'est pas.

On ne peut guère espérer de changer les mœurs en racontant l'histoire de l'évolution; mais on peut bien dire que c'est au nom de la psychologie de bêtes soumises à la folie du rut périodique et non pas au nom de la psychologie de l'homme civilisé qu'on affirme l'irrésistibilité des impulsions sexuelles et qu'on laisse croire aux jeunes gens qu'ils ne peuvent prouver leur virilité que par l'incontinence et que plutôt ils ont jeté leur gourme, plutôt ils ont démontré leur maturité intellectuelle. L'ignorance est la mère du vice. Comme le dit justement Foster Scott, des milliers d'hommes seraient restés purs s'ils avaient compris la responsabilité et les dangers de l'impureté [1] et si on leur avait appris que si l'instinct sexuel convenablement restreint est capable d'élever l'homme au plus haut degré de sa puissance, lorsqu'il est abandonné à lui-même il peut le précipiter dans la dégradation physique et morale où il entraîne ses proches et ses descendants.

Ce n'est pas en enseignant que les instincts sont irrésistibles, et que tous sont égaux devant l'instinct, que l'on peut espérer obtenir les restrictions indispensables à l'hygiène aussi bien qu'à la morale. Il n'y a que les êtres incapables d'éducation qui sont inévitablement soumis à l'instinct. Le premier effort de la pensée, dit Émerson [1] est d'écarter le despotisme des sens. La virginité parfaite, la condition angélique (Debreyne) est rare ; il y a des tempéraments qui résistent plus mal aux impulsions sexuelles ; mais si naturelles qu'elles soient, les défaillances doivent être considérées comme des accidents défavorables tant

(1) J. Foster Scott. *The sexual instinct, its use and dangers as affecting heredity and morals*, 1899, p. 26.

au point de vue de l'individu qu'au point de vue de l'espèce : on ne doit pas les laisser s'installer à l'état d'habitude ni échapper à la responsabilité.

Ce serait à tort que l'on pourrait croire que la moralité sexuelle est indépendante de la moralité générale. On ne conteste pas que la chasteté de la femme soit la condition de la civilisation, mais il n'en est pas autrement de celle de l'homme si on considère que ses défauts entraînent l'adultère, la production d'enfants illégitimes, la dégradation de leurs mères, la propagation des maladies infectieuses. D'ailleurs il y a une connexion remarquable entre les conséquences physiques et morales des abus sexuels et la nécessité de la dissimulation et du mensonge, le défaut de compassion et de sentiments altruistes qui dominent l'étiologie de la criminalité.

CHAPITRE II

LA DISSOLUTION DE L'INSTINCT SEXUEL

L'évolution de l'instinct sexuel montre que les instincts individualistes cèdent peu à peu aux instincts sociaux : la sympathie sociale a sa source dans la sympathie conjugale et familiale qui, elle-même, trouve son appui dans la sympathie parentale, dans l'amour des enfants. L'adaptation est fondée sur l'équilibre qui s'établit entre ces diverses sympathies. L'individu ne peut continuer à vivre et à se reproduire que s'il reste en harmonie avec le milieu ; tout excès, toute insuffisance détermine une incompatibilité.

Si le succès du jour appartient au meilleur lutteur, au plus fort, la survie et la postérité appartiennent à celui qui sait le mieux s'adapter aux conditions les plus précaires : les animaux gigantesques des périodes géologiques ont disparu, tandis qu'un bon nombre de leurs contemporains plus faibles ont persisté.

On peut dire que la perte des instincts sociaux est intimement liée à la dissolution des instincts sexuels les plus élevés, qu'il y a incompatibilité entre criminalité et famille. L'histoire naturelle du criminel est assez féconde en faits démonstratifs pour qu'il soit inutile d'insister sur ce sujet.

Après les instincts sociaux, ce sont les instincts relatifs

à l'union permanente qui sont atteints les premiers et le plus fréquemment dans la dissolution du sexe. Mais ces instincts sont tellement liés aux instincts sociaux en général et sont tellement influencés par les conditions sociales qu'on ne saurait guère les en séparer. Il paraîtrait étrange de traiter des défauts d'harmonie conjugale et du divorce comme de symptômes. Cependant le médecin habitué à interroger les antécédents psychologiques des névropathes et de leurs ascendants et à considérer les effets de la discorde familiale sur l'évolution mentale et sur le développement des maladies en général et des troubles nerveux et psychiques en particulier, pourrait tenter une séméiologie de ces défauts d'harmonie qui ne manquerait pas d'intérêt tant au point de vue médico-psychologique qu'au point de vue sociologique. En étudiant leur étiologie, on ne manquerait pas de servir à leur prévention. Je ne m'arrêterai pas à montrer dans qu'elle mesure les statistiques du divorce sont capables de mettre en lumière leur fréquence et leur progression. Je me contenterai de relever que leur fréquence est plus grande que celle des défauts de sympathie parentale, que les statistiques de l'abandon des enfants et de l'infanticide ne permettent aussi de mesurer qu'imparfaitement.

Les jeunes, avons-nous dit, se souviennent des différents stades de l'évolution de l'espèce ; les adolescents se souviennent de la tendance de leurs ancêtres sauvages à la promiscuité sexuelle ou à une polygamie sans règle. Cette tendance ancestrale à la promiscuité qui est plus persistante chez l'homme, et qu'on a été tenté de considérer comme un arrêt de développement, se retrouve dans la régression sénile ou dans la régression pathologique des déments ; on la voit encore dans bon nombre de cas de développement défectueux du système nerveux, chez les imbéciles. Dans les cas où elle se manifeste sans la coïncidence de troubles d'évolution ou de nutrition

d'une observation facile, on doit aussi la croire liée à un trouble d'évolution ou de nutrition. Sa persistance chez l'adulte dans des conditions normales d'environnement, indique un trouble dans l'évolution de l'instinct sexuel. Tout trouble d'évolution de l'instinct, si léger qu'il soit, trahit un trouble de développement. On a voulu expliquer la tendance à la promiscuité et en particulier la tendance à la prostitution, par un phénomène d'atavisme qu'ils considèrent comme une forme d'hérédité qui aurait même une prédominance marquée sur l'ensemble des phénomènes.

L'atavisme est caractérisé par l'apparition chez un individu déterminé, animal ou végétal, de caractères que ne possédaient pas ses parents directs, mais dont on constate l'existence chez des êtres que l'on peut à d'autres titres considérer comme figurant parmi ses ancêtres [1].

L'atavisme comprend au moins deux groupes de faits qui méritent d'être distingués.

On sait que les plantes perfectionnées par les cultures retournent très facilement au type primitif sous l'influence du manque de soins, c'est-à-dire sous l'influence d'une nutrition mal appropriée à l'état acquis. On peut imaginer et même reproduire expérimentalement chez ces plantes des alternatives qui rappelleront les générations alternantes. Il s'agit là d'un atavisme complet, si on peut dire, qui reproduit des êtres capables d'évoluer comme les ancêtres.

Chez l'homme, l'atavisme ne se présente pas sous cette forme. Jamais peut-être un individu ne reproduit un ancêtre dans sa totalité. Ce qu'on observe vulgairement, c'est un retour dysharmonique ou plutôt partiel, relatif à un ou plusieurs organes, et constituant pour l'organisme entier, une cause d'inaptitude à l'adaptation au milieu

(1) De Lanessan. Art. « Atavisme ». *Dict. des Sc. anthrop.*, p. 142.

actuel. Cette réversion dysharmonique serait d'ailleurs aussi incompétente dans le milieu contemporain de la forme ancestrale que rappelle l'anomalie.

En réalité cet atavisme partiel reproduit les déformations tératologiques que l'on voit se manifester dans des conditions défectueuses de la nutrition pendant la période embryonnaire. De Lanessan, d'ailleurs, admet que chez l'homme et chez les animaux supérieurs, l'atavisme agit souvent par arrêt de développement, et il accepte avec Vogt et nombre d'auteurs que la microcéphalie constitue un fait d'atavisme, le bec-de-lièvre, la persistance des fentes branchiales aussi. En général, chez l'homme, les caractères dits d'atavisme, anatomiques ou physiologiques peuvent s'expliquer par l'arrêt de développement : mais ils n'ont rien à faire avec l'hérédité normale. Dans l'hérédité normale, nous voyons la mémoire se manifester comme une fonction générale de la matière organisée suivant l'expression de Hering[1]. Dans l'atavisme déformant que l'on observe le plus souvent dans l'espèce humaine, ce ne sont pas les produits d'une mémoire organique douée d'une activité spéciale ou exaltée que nous observons, mais au contraire nous trouvons des produits d'une mémoire organique en défaut. La mémoire organique qui se manifeste par le développement embryonnaire, la croissance et la continuité de la vie organique[2] a fait défaut à une certaine période et n'a plus reproduit les dernières phases de développement, les dernières acquisitions de l'espèce. C'est l'arrêt de développement qui réalise des malformations que l'on considère souvent comme des caractères d'atavisme. Cet atavisme dysharmonique ou

(1) Hering. *Ueber das Gedächtniss als eine allgemeine Function der organisirten Materie*, 2te Auf. Wien, 1876.

(2) Ch. Creighton. *Illustrations of insconscious memory in disease, including a theory of alteratives*, 1886, p. 16.

partiel caractérise plutôt une dissolution de l'hérédité qu'une forme de l'hérédité normale.

Dans les faits d'atavisme où les caractères généraux de ressemblance se transmettent en sautant une ou deux générations, on peut aussi faire intervenir le défaut de mémoire organique qui, sous l'influence d'un trouble de nutrition de la vie embryonnaire n'a pas gardé la trace des acquisitions des dernières générations. Le terme de dissolution dont je me suis déjà servi ailleurs[1] me paraît préférable à celui de régression. La dégénérescence, la décadence n'est pas, quoi qu'on en ait dit, un retour en arrière. Cette régression n'est pas l'envers dé l'évolution progressive [2]. La dégénérescence est si peu une régression ou retour à un ancien état que ceux qui soutiennent la synonymie de deux termes reconnaissent que les organes disparus ne reparaissent pas et que même les organes réduits ne reprènnent pas leur fonction primitive.

La dégénérescence est caractérisée par une diminution congénitale ou acquise de la vitalité générale ou partielle ayant pour effet la substitution aux formes et aux structures normales de formes et de structures d'une organisation inférieure avec tendance à l'altération ou à la perte de la spécialisation fonctionnelle de chaque partie affectée. Les parties affectées par cette diminution de la vitalité sont plus sujettes aux réactions qui affectent l'organisme sous l'influence d'un trouble général de la nutrition [3]. Dans le domaine des fonctions de relation, la dissolution de la spécialisation fonctionnelle se manifeste d'abord le plus souvent par la diminution des processus relatifs au choix ou au contrôle ; aussi peut-on donner le nom de stigmates psychiques de dégénérescence

(1) *La famille névropathique*, etc., 1894. (Paris, F. Alcan.)

(2) Demoor, Massart et Vandervelde. *L'évolution régressive en biologie et en sociologie*, 1897, p. 18, 163. (Paris, F. Alcan.)

(3) R. Maguire. *The involution of life*, 1899.

à des vices qui ne s'accompagnent d'aucune anomalie morphologique grossière ; ces vices n'ont aucun rapport avec l'automatisme ancestral.

Les anomalies fonctionnelles, les anomalies instinctives, comme les anomalies morphologiques, ne sont pas dues à un retour sans conditions matérielles à un état ancestral, elles sont liées à une anomalie d'évolution organique. La tendance à la promiscuité qui se manifeste souvent suivant les conditions sociales, soit par le célibat, soit par la prostitution, est fréquente dans les familles de dégénérés ; elle est fréquente aussi dans la descendance des alcooliques.

Si en général la malformation est une condition de prédisposition morbide[1], la même relation s'observe dans l'anomalie d'évolution des instincts qui ne peuvent qu'être liés à des conditions organiques. En ce qui concerne l'instinct sexuel nous verrons que son retard et sa précocité se trouvent souvent à la base de ses perversions.

Les troubles de l'instinct comme les troubles de l'esprit sont les manifestations d'une évolution défectueuse ou incomplète ou de processus régressifs ou destructifs. A l'évolution de l'instinct correspond nécessairement une évolution des organes appropriés à la fonction et en particulier aux éléments nerveux. Les éléments les plus élevés et les plus récemment perfectionnés sont les plus complexes, les plus délicats et les plus sujets, toutes les autres conditions égales, à être altérés sous l'influence de troubles de nutrition ; quand survient une condition pathologique, ce sont eux qui souffrent les premiers et avec eux les fonctions qui leur correspondent. Mais l'ordre de la dissolution n'est pas invariable ni possible à

(1) Ch. Féré. *La famille névropathique, théorie tératologique de l'hérédité et de la prédisposition morbides et de la dégénérescence* 2e éd., 1898.

prévoir à coup sûr; une structure ancienne peut devenir moins stable dans des conditions très variées.

La dissolution se manifeste le plus communément par la perte des acquisitions les plus récentes, des instincts qui touchent l'intérêt du groupe social et de l'espèce, le défaut de soins moraux, intellectuels et physiques à donner aux enfants. Ce défaut de soins peut se manifester plus souvent chez le père que chez la mère, mais il est commun aux deux sexes, il peut aboutir à l'abandon complet et même à l'infanticide. Les dégénérés ont une grande tendance à donner à leurs enfants l'éducation la plus propre à développer leurs défauts congénitaux. Cette tendance, d'ailleurs néfaste en apparence, est en réalité favorable à l'espèce puisqu'elle précipite l'élimination des produits inutiles ou nuisibles à la société ou à l'espèce.

Mais les dégénérés caractérisés par des malformations, ou des tares caractéristiques, ne sont pas les seuls qui se montrent incapables de remplir les devoirs élémentaires de la famille, qui abandonnent leurs enfants ou les laissent sans surveillance. Rien n'est plus désastreux pour les jeunes enfants que l'abandon de leurs parents ; les mauvais effets se manifestent par une faible vitalité avec diminution de la taille et du poids, une mortalité plus grande et une plus grande fréquence de la délinquance. Or, la délinquance juvénile a une grande importance sociale puisque c'est la base de la délinquence habituelle ; la répétition habituelle des petites fautes est la préparation des grandes [1]. L'absence de volonté chez les parents, l'absence de résistance aux impulsions ne fait que renforcer les mauvaises tendances héréditaires ; l'absence d'affection enraye le développement des sentiments. L'influence du milieu familial est décisif dans les premières années ; on peut donc voir chez les paresseux,

(1) W. Douglas Morrison. *Juvenile offenders*. 1896, p. 56.

chez les individus incapables de résister au besoin d'excitants, une tare qui les rend incapables de supporter le fardeau d'une famille et une tendance à la dégénérescence qui s'accentue chez leurs produits. La tendance à la négligence des enfants se manifeste quelquefois exclusivement et sans cause à l'égard de quelques-uns. C'est une trace de dissolution de l'instinct qui peut se montrer héréditaire ou familiale.

La perte des instincts relatifs à la protection des jeunes est étroitement liée à la perte des instincts relatifs à l'union permanente des sexes.

La corrélation bien équilibrée et adaptée au milieu social des facteurs physiques, intellectuels et moraux de l'attraction réciproque réalise l'idéal de l'adaptation dans l'union sexuelle. Cet équilibre peut permettre non seulement d'assurer aux enfants l'éducation la plus convenable au milieu, mais peut aussi assurer aux conjoints la persistance de sentiments affectueux lorsque les conditions somatiques de l'attraction sexuelle ont disparu.

La beauté intellectuelle et la beauté morale peuvent soutenir une affection qui ne passe pas avec la jeunesse et survit aux attraits de la beauté physique.

« C'est un signe très mauvais pour un temps, dit Michelet, quand les hommes ne sentent plus la beauté de la bonté [1]. »

Lorsque l'équilibre est rompu, lorsqu'un des facteurs a acquis une importance prédominante par le défaut des autres, l'attraction sexuelle manque son but puisqu'elle donne des produits défectueux soit de leur naissance, soit par suite d'une mauvaise éducation.

La tendance à la dissolution de l'union permanente qui peut se manifester d'ailleurs en raison de conditions qui ne touchent qu'indirectement l'instinct sexuel, a constam-

(1) *L'amour*, p. 384.

ment pour effet de nuire à l'éducation des enfants et par conséquent à l'évolution de l'espèce; souvent elle est liée à des anomalies psychiques et on l'a même accusée d'être héréditaire[1]. Ce ne sont pas d'ailleurs seulement les défauts psychiques qui favorisent cette tendance, mais aussi les défauts physiologiques et anatomiques qui caractérisent la dégénérescence des moyens de protection sexuelle (Venturi).

La dissolution des instincts relatifs à la protection des jeunes et à l'union permanente, représente en quelque sorte le premier degré de la déchéance.

Une marque plus grave de la dissolution est la perte des instincts relatifs à la poursuite et à l'attraction sexuelles.

La sélection sexuelle n'est qu'un cas spécial du processus plus général de la sélection naturelle; elle dépend de l'avantage qu'ont certains individus sur d'autres du même sexe et de la même espèce au seul point de vue de la reproduction (Darwin). Elle commence par la sélection de ceux qui ont le plus de succès dans l'excitation de l'instinct sexuel. C'est dire que la perte des instincts relatifs à la poursuite et à l'attraction sexuelles supprime les chances de sélection.

La nature a armé les mâles pour la conquête des femelles. Dans presque toutes les espèces le rôle du mâle dans l'activité sexuelle a un caractère agressif ou au moins provocateur[2]. Dans l'espèce humaine il n'y a que de rares peuplades chez lesquelles l'initiative paraisse appartenir à la femme[3]. Ce sont les caractères sexuels

(1) Afranio Peixoto. *A herança do adulterio* (*Arch. de jurisprudencia medica e anthropologia*, 1898. II. p. 28. Rio de Janeiro).

(2) Darwin. *The descent of man and selection in relation to sex*, 1871.

(3) Letourneau. *L'évolution du mariage et de la famille*, 1888, p. 391.

secondaires qui constituent d'une manière générale les moyens de conquête sexuels. Les retards de développement, le développement insuffisant, les anomalies morphologiques, les défauts de la stature et de la physionomie, l'involution précoce peuvent diminuer les chances de succès ; il en est de même des défauts de l'énergie motrice, de l'allure, de la voix, de la parole, de la sensibilité, des sécrétions et des odeurs qui s'en dégagent, etc. Mais en dehors des conditions anatomiques et physiologiques, on voit intervenir dans la conquête des qualités de maintien, d'expression verbale ou mimique, d'humeur, d'intelligence qu'on a pu considérer comme des caractères sexuels tertiaires (Kurella). La détérioration de ces moyens réalise chez l'homme la dissolution de l'instinct de la poursuite. Il en est réduit à la poursuite brutale qui devient d'autant plus violente qu'elle éprouve plus de résistance et il aboutit aux attaques de vive force.

Les individus condamnés pour des attentats à la pudeur sont souvent aussi défectueux au point de vue psychique qu'au point de vue physique[1]. La détérioration des moyens et de l'instinct de la poursuite laisse persister les besoins sexuels qui s'exaspèrent par la privation, deviennent impulsifs, c'est-à-dire antipathiques et perdent presque toutes leurs chances d'aboutir au but de la nature, à la fécondation. Il peut arriver d'ailleurs que le désir non satisfait amène une résignation définitive. C'est un autre processus de dissolution.

Quand les instincts relatifs à la poursuite sexuelle sont réduits à leur minimum, l'instinct sexuel ne consiste plus guère que dans le besoin de conjugaison ou d'évacuation. C'est du reste ce qu'on observe au début de la vie sexuelle,

(1) H. Colin. *Sur l'état mental et physique des individus condamnés pour attentats à la pudeur* (*Rev. de psychiatrie*, 1897, p. 171).

chez les individus dont le développement a été défectueux comme les idiots.

Un retour à l'instinct sexuel élémentaire se retrouve souvent chez ces aliénés comme Venturi le fait remarquer avec raison.

L'instinct de la poursuite inspire au vieillard des moyens de corruption ; cette forme de délinquance sénile coïncide avec l'involution des caractères sexuels et l'azoospermie.

Le rapt brutal, la prise de possession de la femme comme d'un instrument de plaisir a été considéré comme un phénomène d'atavisme; c'est un phénomène de dissolution, qui constitue un symptôme dans plusieurs états morbides.

Si l'instinct sexuel se manifeste chez le mâle par la tendance à la poursuite et l'agression, la femelle malgré ses instincts d'attraction oppose une résistance instinctive qu'on observe dans la plupart des espèces et qui a pour effet de l'exalter. Cependant on observe chez quelques mâles la manifestation d'instincts d'attraction et chez quelques femelles la manifestation d'instincts de poursuite : c'est en réalité une variété d'inversion sexuelle. Le défaut de résistance chez la femelle constitue un caractère de dissolution du sexe tout aussi bien que le défaut d'initiative chez le mâle. Il est notoire d'ailleurs que le défaut de résistance ou la tendance à l'aggression chez la femme s'accompagne souvent d'autres caractères de dégénérescence : chez les prostituées constitutionnelles on observe souvent des stigmates physiques et psychiques de la dégénérescence [1] ; et depuis longtemps on les accuse de stérilité. Chez la femme, l'involution sénile s'accom-

(1) Pauline Tarnowsky. *Etude anthropométrique sur les prostituées et les voleuses*, in-8°, 1889. — Lombroso et Ferrero. *La femme criminelle et la prostituée*, in-8° 1896 (Paris, F. Alcan).—E. S. Talbot. *Degeneracy, its causes, signs and results*, 1898, p. 319.

pagne de modifications somatiques qui rappellent les caractères masculins ; et dans les psychoses chroniques on voit apparaître des caractères de masculinité précoce (Venturi), qu'on retrouve encore chez les femmes criminelles.

Les instincts relatifs à l'attraction sexuelle se manifestent chez la femme par les activités les plus variées qui ont pour but de mettre en valeur les caractères sexuels.

La tendance à la résistance qui se manifeste chez la plupart des femelles, constitue en réalité un moyen de séduction. La pudeur représente chez la femme le plus haut degré d'évolution de cette tendance et la forme la plus élevée de la séduction ; elle suit le progrès intellectuel et moral. L'involution de la pudeur est le premier phénomène de la dissolution des instincts relatifs à l'attraction sexuelle ; mais elle laisse souvent des traces chez les types les plus déféminisés de la prostitution. L'involution de la pudeur se manifeste parallèlement à l'involution sénile. Chez les aliénés chroniques on observe souvent une involution précoce. La pudeur fait défaut dans l'idiotie qui, au point de vue sexuel aussi, est la patrie d'origine de la délinquance congénitale (Venturi).

La dissolution des instincts relatifs à l'attraction sexuelle se manifeste d'abord par l'involution des moyens de séduction moraux et intellectuels : la mise en valeur des moyens physiologiques et anatomiques persiste plus souvent. Mais sa disparition totale n'est pas exclusive de la conjonction.

Les instincts relatifs à l'attraction sexuelle ne pèchent pas seulement par défaut, ils peuvent encore pécher par excès ou par perversion ; nous aurons à revenir sur ces faits en étudiant les perversions sexuelles.

La dissolution des instincts d'attraction se montre encore dans toutes conditions où des éléments étrangers aux caractères sexuels primaires, secondaires ou tertiaires peuvent jouer un rôle dans le choix. En se bornant à la

richesse, on peut dire que plus la fortune s'élève plus le nombre de ceux qui la possèdent est restreint : les chances de la sélection diminuent à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie ploutocratique.

Les instincts relatifs à la conjugaison peuvent eux-mêmes manquer, soit par défaut de développement, soit par involution précoce, soit par trouble de nutrition générale.

Chez les dégénérés inférieurs il existe souvent une véritable idiotie sexuelle (Venturi) qui peut tenir essentiellement à des insuffisances psychiques, sensorielles, organiques, séminales. L'involution précoce, liée à la sénilité précoce des sujets mal développés ou la sénilité précoce liée à des troubles de nutrition, peut produire des états analogues d'apathie sexuelle, coïncidant ou non avec des troubles de l'ovulation et l'azoospermie. Dans toutes les infections et dans toutes les intoxications, le pouvoir sexuel est lésé; la pellagre, l'ergotisme, l'alcoolisme, la morphinomanie, etc., fournissent de nombreuses illustrations à cette règle. Venturi fait remarquer avec raison que dans la folie personne n'est devenu amoureux au sens normal du mot, que rarement un fou demande sa sortie sous un prétexte érotique.

L'absence de tout désir sexuel n'est pas négatif de toute perversion d'apparence sexuelle. Les phénomènes d'excitation qui se manifestent quelquefois chez des enfants âgés de quelques mois, et qui sont généralement des enfants délicats issus de névropathes ou de parents infectés ou intoxiqués, n'ont rien à faire avec la fonction sexuelle. Il s'agit en général d'un priapisme réflexe lié à des irritations locales ou de voisinage, à des excitations mécaniques, provoquées par le hasard ou la corruption. S'il conduit à des habitudes d'onanisme, ce n'est pas en raison d'un plaisir sexuel, mais bien plutôt d'une satisfaction analogue à celle qui provient du chatouillement

d'une région particulièrement sensible. Ce n'est vraiment qu'à l'adolescence que l'onanisme se rapproche physiologiquement de l'acte sexuel vrai [1]. Chez les vieillards on peut voir les mêmes habitudes s'établir indépendamment de l'instinct sexuel, il s'agit souvent d'une sorte d'automatisme. Venturi cite un célèbre philosophe italien, mort il y a peu de temps à un âge avancé, qui se masturbait tranquillement devant des personnes qui lui rendaient visite en continuant à s'entretenir avec elles. On peut voir l'onanisme s'établir à la suite de maladies qui avaient supprimé complètement toute trace d'instinct sexuel. Cet onanisme asexuel peut se fixer comme une autre activité qui devient automatique par l'habitude et amener une véritable impuissance sexuelle pouvait servir de base aux anomalies les plus variées. L'onanisme dans l'idiotie sexuelle est une manifestation de l'arrêt de développement, et dans tous les cas l'onanisme habituel est une marque de la dissolution du sexe. Il aboutit d'ailleurs souvent à l'abolition de l'instinct sexuel et quelquefois même à l'atrophie des organes [2].

La dissolution de l'instinct sexuel, et aussi bien la dissolution du sexe, ne se manifeste pas seulement par des perversions sexuelles qui en somme ne peuvent pas se multiplier indéfiniment puisqu'elles aboutissent à la stérilité, mais aussi par la diminution générale des tendances sexuelles. Cette diminution se traduit par la fréquence croissante de l'effémination chez l'homme et de la viraginité chez la femme.

L'effémination et la viraginité marquent la tendance à l'effacement des différences sexuelles. Cet effacement peut

(1) Venturi. *Corrélations sexuelles*, p. 6.

(2) R.-H. Alnatt. *Case of atrophy of the testicule from excessive masturbation* (*The Lancet*, 1842-3, II, p. 654).

se comprendre comme le résultat d'une modification de la nutrition.

On conçoit aujourd'hui la matière vivante ou protoplasma comme une substance complexe ou instable dont les changements constants ont reçu le nom de *métabolisme*. Le protoplasma est sans cesse reconstitué par de nouveaux apports de matière nutritive qui subit des changements multiples avant d'atteindre la limite de sa complexité et de son instabilité. Cette synthèse est désignée sous le nom d'*anabolisme*. Mais le protoplasma vivant d'autre part, subit une transformation continuelle en composés de plus en plus stables constituant des produits de désassimilation. Les processus de désassimilation sont compris sous le nom de *catabolisme*. Les théoriciens du sexe considèrent la femelle comme l'expression de l'anabolisme prépondérant, et au contraire le mâle comme l'expression du catabolisme prépondérant. Nous appelons mâle, dit Rolph, l'organisme le moins nourri et le plus petit, le plus affamé et le plus mobile... Les petites cellules mâles affamées recherchent les cellules femelles grandes et bien nourries dans le but de la conjugaison, but pour lequel la dernière plus grande et mieux nourrie a pour sa part moins d'inclination [1]. La plus grande variabilité des mâles [2] concorde avec leur catabolisme prépondérant. On peut voir dans l'effémination une tendance à la diminution du catabolisme masculin et dans la viraginité une tendance inverse. La tendance à l'égalisation réalise la négation du sexe ou sa dissolution. L'effémination et la viraginité s'accompagnent de modifications physiques d'intensité très variable, quelquefois nulles ou peu s'en faut, quelquefois si marquées que l'illusion peut être complète, comme dans le féminisme et le

(1) Rolph. *Biologische Problem*. Leipzig, 1884.

(2) W.-K. Brooks. *The Law of heredity*. Baltimore, 1883.

masculisme; l'androgynisme et la gynandrie constituent des formes intermédiaires.

Si les tendances anaboliques de l'efféminaton s'affirment par l'inaction, les tendances cataboliques de la viraginité sont encore mieux mises en évidence par l'activité du mouvement féministe qui est à la fois un symptôme et un facteur de la dissolution du sexe ; il objective la tendance au nivellement et l'exagère en dérivant les activités les plus utiles à l'efficacité de l'instinct sexuel, en détournant la femme de son principal rôle social, la maternité [1].

L'homme et la femme étant l'un et l'autre, disent les féministes des personnes humaines, doivent avoir les mêmes droits, les mêmes devoirs, les mêmes libertés dans une égalité absolue. L'éducation sera égale et commune pour les garçons et pour les filles [2]. On oublie un peu trop qu'il leur manque l'égalité biologique. En réalité, comme disait Kant, l'homme et la femme ne constituent l'être humain complet que réunis ; un sexe complète l'autre. Michelet ne changeait que les termes en disant que « l'homme et la femme sont deux êtres incomplets et relatifs, n'étant que deux moitiés d'un tout [3]. »

Les adversaires les plus intéressés du féminisme sont bien obligés de convenir que le sort de la femme n'est pas réglé pour le mieux par les lois humaines [4]; mais la nécessité du nivellement ne ressort pas de cet aveu. La tendance au nivellement des caractères sexuels secondaires et tertiaires indispensables au fonctionnement des instincts relatifs à la poursuite et à l'attrac-

(1) Anna Lampérière. *Le rôle social de la femme*, 1898, p. 35 (Paris. F. Alcan).

(2) S. Bebel. *La femme dans le passé, le présent et l'avenir*, trad. fr., 1891, p. 307.

(3) J. Michelet. *La femme*, 9e éd., 1872, p. 330.

(4) Aug. Rosler. *La question féministe*, trad. de Rochay, 1899.

tion sexuelles, est exagérée par la tendance au nivellement dans l'éducation et dans l'instruction. Mais la réalisation de cette communauté d'éducation et d'instruction sera heureusement impossible. Si on admettait cette autre proposition, beaucoup mieux justifiée de Bebel : « La connaissance de la physiologie et de l'anatomie des organes sexuels et de leurs fonctions tant chez l'homme que chez la femme, devrait être tout aussi largement répandue que toute autre partie de la science humaine[1] », la femme apprendrait qu'elle ne peut lutter contre l'homme qu'en cessant d'être femme : elle peut y tendre d'abord en renonçant au rôle de mère. Tout ce qu'on doit demander pour elle, c'est la liberté qui lui permette une évolution naturelle[2]. Il n'est pas douteux d'ailleurs qu'il existe une tendance à mettre au même rang, l'homme et la femme devant la justice[3] et que si les garanties sont encore insuffisantes[4], l'égalité se prépare dans les démocraties les plus avancées[5].

Chez les organismes les plus simples, la conjugaison se fait entre des individus de formes semblables qui ne présentent entre eux aucune différence sexuelle. Le dimorphisme n'apparaît que chez les organismes plus complexes. Les différences sexuelles les plus prononcées se montrent dans les types plus élevés et les plus récents[6]. Elles ne se produisent qu'en raison des avantages qu'elles présentent relativement à la reproduction et à l'éducation des jeunes, et elles coïncident nécessairement avec des différences intellectuelles et morales. La tendance au nivel-

(1) *Loc. cit.*, p. 61.

(2) J. Lourbet. *La femme devant la science contemporaine*, 1896.

(3) Starcke. *La famille dans les différentes sociétés*, 1899, p. 14.

(4) Bridel. *Les droits de la femme et le mariage*, 1893, p. 93.

(5) Bryce. *The american commonwealth*, 3e éd., 1895, t. II, p. 737.

(6) J. Berry Haycraft. *The role of sex* (*Natural science*, 1895, VII, p. 194).

lement de ces différences tant somatiques que psychiques, ne peut donc que trahir une tendance à la dissolution.

La nationalisation des enfants, qui est la conséquence nécessaire de l'égalisation des sexes au point de vue social, et qui, d'ailleurs, ne paraît pas répugner aux apôtres du féminisme, ne paraît pas sur la voie d'une évolution progressive. Substituer l'État à la famille dans la direction de l'éducation, sous prétexte que beaucoup de familles sont incapables, ne constitue pas un perfectionnement. L'uniformité de l'éducation tend au nivellement et à l'arrêt de l'évolution qui est graduelle et pour laquelle il faut des réserves.

La tendance à l'égalisation par des procédés artificiels, légaux, est négative du progrès ; en augmentant les chances du plus grand nombre, elle contraint l'élite de la race à perdre sa force dans la lutte et elle retarde son perfectionnement.

S'il y a un rapport nécessaire entre le bon fonctionnement du cerveau et la santé générale, s'il est tout à fait paradoxal d'affirmer que le penseur est un mauvais animal[1], il n'est pas moins vrai qu'une culture trop intense appliquée à des individus insuffisamment préparés par l'évolution, peut avoir des effets désastreux.

La démographie nous montre que la natalité tend à s'abaisser dans les diverses catégories d'individus qui s'élèvent dans la hiérarchie sociale. La culture intellectuelle tend en même temps à diminuer les aptitudes physiques et à multiplier et à exalter les besoins qui aboutissent à des excitations diverses dont les excès ont pour effet de diminuer la vitalité de l'individu et sa valeur reproductive. D'ailleurs, la culture intellectuelle, en dehors de son action dégénérative directe, en développant la

(1) A. Lalande. *La dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*, 1899, p. 166 (Paris, F. Alcan).

prévoyance, tend à limiter la natalité en inspirant les restrictions. Elle constitue en réalité un agent de dissolution de la race.

Si, considérés individuellement, les dégénérés tendent à choisir le régime qui, en les relevant momentanément, en apparence du moins, tendent à leur élimination. les nations dont la diminution de la natalité trahit une évolution fatale, manifestent les mêmes tendances. L'intérêt d'un peuple qui va disparaître est de s'efforcer de laisser le plus possible de monuments scientifiques. artistiques et littéraires : l'éducation intégrale dont le programme consiste à apprendre tout à tous, paraît le plus propre à atteindre ce but ; mais il est aussi le plus propre à précipiter la stérilité de la race.

Les perversions sexuelles bien accentuées qui s'objectivent par des rapports anormaux habituels, caractérisent une tare organique. Même si elle est acquise, la pédérastie trahit en général une constitution anormale chaque fois qu'elle se manifeste dans un milieu où elle est exceptionnelle et condamnée. qu'elle soit liée à la névropathie ou à la délinquance, ou qu'elle paraisse isolée. Dans certaines conditions de milieu, les habitudes pédérastiques ont pu se montrer avec une grande fréquence sans qu'on puisse dire qu'il s'agisse de perversions instinctives. Lorsque, comme chez les Grecs, on fait de tels efforts pour sauver la chasteté de la femme qu'elle devient inaccessible en dehors du mariage ou du gynécée [1], lorsqu'en raison des occupations habituelles, la vie commune entre l'homme et la femme n'existe pas et lorsque les hommes vivent sans cesse rapprochés dans les camps et sur la place publique [2], la pédérastie peut se développer en

(1) L. Ménard. *La morale avant les philosophes*. 2e éd., 1863, p. 281.

(2) L. Dugas. *L'amitié antique d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes*, in-8°, 1894 (Paris, F. Alcan).

dehors de toute perversion instinctive. Si les anthropologistes ne confondent pas les deux ordres de faits [1], il n'en est pas de même des médecins, qui tendent à établir que l'inversion sexuelle a toujours existé, quand en réalité on ne la connaît que depuis un quart de siècle, depuis le travail de Westphal. Il n'y a que l'état de conscience des sujets incriminés qui puisse nous renseigner sur sa réalité, or l'enquête ne peut pas être faite dans l'histoire et elle ne peut même pas être faite chez les contemporains qui ont échappé à la civilisation et sont incapables d'exprimer leurs sentiments d'une façon précise.

Il est certain que dans les conditions de la vie moderne, les agents provocateurs n'agissent que chez des individus qui ne se recommandent guère par leurs qualités physiques ou morales.

Quant aux perversions congénitales, ou innées, ou précoces et à l'inversion sexuelle en particulier, elles constituent, à n'en pas douter, des formes de dissolution du sexe qui, même lorsqu'elles ne coïncident pas avec des troubles psychiques ou nerveux, ou avec des malformations tératologiques ou des anomalies de développement trahissent une tendance à la dégénérescence.

Krafft-Ebing a soutenu que les tendances aux perversions, qu'elles soient congénitales ou acquises, ont quelques chances de s'accentuer dans la descendance. Cette transmission héréditaire montre bien qu'elles sont liées à des conditions somatiques. Rien ne prouve actuellement que les habitudes acquises et se traduisant par une activité automatique, peuvent se transmettre par hérédité ; mais des troubles de la nutrition embryonnaire peuvent se manifester non seulement par des malformations tératologiques grossières, mais aussi par des malformations tardives qui entraînent des troubles fonctionnels et des

(1) P. Mantegazza. *L'amour dans l'humanité*, 1886, p. 111.

perversions instinctives qui caractérisent les dégénérescences.

Que leur perversion soit congénitale ou acquise, la descendance des pervertis n'est pas souhaitable, et elle l'est d'autant moins que la perversion a été plus précoce et plus tenace. Sans doute on peut considérer comme moins exposés à une progéniture défectueuse, ceux qui n'ont conservé que peu de temps des perversions développées sous l'influence de conditions pathologiques ou de conditions temporaires d'environnement, comme on considère comme guéris et non exposés à la transmission héréditaire, des sujets qui ont été atteints de troubles nerveux passagers, comme un accès de chorée, une attaque de convulsions au cours d'une intoxication, etc. ; mais on ne peut pas en dire autant des sujets atteints de perversions instinctives permanentes et devenues constitutionnelles.

Ces réserves sur la valeur reproductrice des pervertis ne peuvent rester sans influence sur les indications du traitement qui leur convient.

Le rétablissement des rapports normaux peut paraître, au premier abord, le but à atteindre ; mais le danger ne réside pas dans l'anomalie des rapports sexuels, il est dans l'avenir de l'espèce qui est menacé par leur descendance. La multiplication des dégénérés constitue une charge sociale croissante qui impose aux sujets normaux un surcroît de travail au moins inutile. Le rôle du médecin n'est pas de favoriser la reproduction des dégénérés, mais, au contraire, d'éviter les conséquences de la dissolution du sexe [1]. Le rétablissement des rapports normaux a rarement pour effet de donner la satisfaction aux anormaux congénitaux. La nécessité de limiter ou de supprimer la descendance des dégénérés a conduit à proposer des me-

(1) Harry Campbell. *An essay on the marriage of the unfit* (*The Lancet*, 1898, II, p. 678).

sures légales contre le mariage des aliénés, des épileptiques (Texas, Massachusetts), des syphilitiques, etc. On tente même de trancher les difficultés des restrictions au mariage des dégénérés en préconisant la stérilisation chirurgicale [1] dont on ferait bénéficier les pervertis sexuels [2].

N'est-on pas autorisé à chercher à obtenir le même résultat par la suppression des rapports sexuels ? Cette suppression n'est-elle pas plus facile à obtenir que la modification des rapports anormaux d'origine instinctive? On sait quelles angoisses accompagnent souvent les tentatives de changement chez les invertis. Si, comme on le dit, la suggestion peut donner des résultats merveilleux, en ramenant aux rapports normaux les invertis, elle a au moins autant de chances de les convertir à la continence. Il est bon de rappeler d'ailleurs que l'excitation sexuelle que l'on peut combattre par un traitement médicamenteux, par certains agents physiques et surtout par la discipline, est loin d'être constante ; un grand nombre de pervertis sexuels sont plus près de l'impuissance qui est même souvent le point de départ de la perversion.

(1) Hammond. *A new substitute for capital punishment and means for preventing the propagation of criminals* (*New-York med. Exam.*, 1891-2, I, p. 190). — E. Stuver. *Asexualisation for the limitation and punishment of crime* (*Ohio med. journ.*, 1895, VI, p. 193). — Flood. *Intestinal antisepsis and castration in relation to epilepsy* (*The journ. of Amer. med. ass.*, 1896, t. XXVII, p. 69). — *The advantages of the castration in the defectives* (*ibid.*, 1897, t. XXIX, p. 833). — Lydson. *Asexualisation in prevention of crime* (*Med. News*, N.-Y., 1896, LXVIII, p. 573). — W.-J. Corbett. *Plain speaking about lunacy* (*The Westminster review*, 1897, vol. CXLVIII, p. 117). — Alf. Wilmarth. *The rights of the public in dealing with the defective classes* (*The journ. of Amer. med. ass.*, 1898, XXXI, p. 1276). — J.-H. Mc Cassy. *How to limit the over production of defectives and criminals* (*ibid.*, p. 1343). — Forel. *Münchener medicin. Wochenschrift*, 1898, p. 68.

(2) E. Stuver. *Would asexualization of chronic criminals, sexual perverts, and hereditary defectives benefit society and elevate human race?* (*Ohio med. journ.*, 1897, VIII, p. 4.)

Si la discipline sociale s'établit automatiquement pour favoriser les processus d'évolution, en ce qui concerne les anomalies sexuelles, elle doit favoriser l'élimination. L'évolution spontanée des pervertis tend à la stérilité; les meilleures mesures à prendre à leur égard sont celles qui peuvent favoriser cette tendance naturelle. Il faut leur conseiller la continence et réduire autant que possible à l'impuissance ceux qui résistent au conseil.

Si les changements qui se manifestent entre les réactions du nouveau-né et celles de l'adulte, tiennent à des changements de structures, nous pouvons penser aussi que les changements de réaction liés à l'évolution et la civilisation tiennent encore à des changements de structures. L'évolution de la sympathie qui réunit dans les agglomérations croissantes de nos immenses cités les descendants des sauvages qui toléraient à peine une seule compagne pendant la durée d'une gestation suppose une évolution des structures qui rend impérieuses les réactions sympathiques des peuples cultivés relativement aux incompétences pour lesquelles les sauvages et les barbares sont sans pitié.

On est frappé de ne rencontrer chez les sauvages et chez les barbares que de rares infirmes, fous ou idiots. Ce n'est pas qu'il n'en naisse jamais ; mais ils périssent faute de soins si on ne les détruit pas volontairement. La sympathie des peuples civilisés favorise une cause de misère en favorisant la survie et la reproduction d'une grande quantité de dégénérés qui constitue une charge sociale ; elle s'affirme encore par la tendance à l'adoucissement du traitement des criminels.

Cette sympathie se montre aussi relativement aux anomalies sexuelles.

Les conditions qui troublent le développement de l'embryon agissent le plus souvent en produisant des retards généraux ou des arrêts partiels ; l'anomalie paraît

fonction du retard. En général aussi les embryons partiellement anormaux sont en retard. Toutefois il arrive que dans les mêmes conditions certains embryons non seulement ne sont ni retardés ni anormaux, mais prennent une avance notable par leur évolution et leur volume ; d'autres qui présentent des arrêts de développement partiels présentent un développement général au-dessus de la moyenne. C'est qu'en somme les agents troublants agissent en provoquant une tendance à la variation [1] qui est souvent minorisante ou dégénérative mais qui peut aussi être majorisante et progressive.

C'est ce qui se passe aussi dans la dissolution de l'hérédité dans les familles pathologiques ; souvent les produits sont défectueux, mais quelquefois aussi, sont surnormaux. Si on peut discuter la nature névrosique du génie et du talent on ne peut guère nier, du moins, leurs rapports familiaux avec les névropathies. La dégénérescence est la manifestation d'une tendance à la variation, qui produit aussi des surnormaux auxquels est réservé un rôle important dans l'évolution de l'espèce. Souvent le mouvement intellectuel débute en plein désordre social [2].

S'il est impossible de prévoir les effets de la suppression des conditions de la dégénérescence qui sont souvent liées aux conditions de la civilisation, il n'est guère permis de chercher à la réaliser par des mesures générales.

Cependant on a proposé des mesures de ce genre sur lesquelles nous aurons à revenir encore.

M. Pinard [3] qui accepte un peu trop facilement les con-

(1) Ch. Féré. *Faits relatifs à la tendance à la variation sous l'influence du changement de milieu* (C. R. Soc. de Biol., 1896, p. 790). — *Influence du repos sur les effets de l'exposition préalable aux vapeurs d'alcool avant l'incubation de l'œuf de poule* (ibid., 1899, p. 255).

(2) Ad. Coste. *Les principes d'une sociologie objective*, 1899, p. 16 (Paris, F. Alcan).

(3) A. Pinard. *De la conservation et de l'amélioration de l'espèce* (*le Bulletin médical*, 1899, p. 145).

clusions d'expériences discutables[1] sur l'influence des états morbides des pères sur le produit, les conjure, sans épargner les mères d'ailleurs, de « s'abstenir de procréer autrement que dans un état physiologique aussi bon que possible »; il exclut de la procréation « le syphilitique, l'alcoolique, le goutteux, le convalescent » et aussi « les surmenés et les déprimés ». L'obligation de ne procréer qu'après un examen bien consciencieux de leur état physiologique pourrait bien être une cause de dépression pour les générateurs, et limiterait sans doute le nombre des produits utiles dans les ménages les plus normaux. Il est plus prudent de laisser à la sélection naturelle le soin de l'élimination que de prohiber la production.

La civilisation agit sur la fonction reproductrice en multipliant les variations et en diminuant la fécondité. Les variations sont plus souvent défectueuses que progressives. L'intensité du travail implique un accroissement de déchets; les peuples dont l'évolution est la plus avancée fournissent le plus de dégénérés; mais s'ils disparaissent, l'humanité n'en continue pas moins l'évolution dont ils ont marqué un stade.

Le progrès intellectuel et moral correspond à l'évolution de l'instinct sexuel. A mesure que ses manifestations les plus élevées se perfectionnent on voit la natalité diminuer et se réduire au minimum dans les races les plus avancées en organisation sociale. D'autre part, nous voyons le nombre des dégénérés, des non-valeurs et des nuisibles augmenter chez les peuples les plus civilisés. La dégénérescence constitue un déchet de la civilisation; elle est d'autant plus intense que la civilisation évolue plus rapidement. Les dégénérés sont les moins résistants à toutes les causes de destruction; leur disparition est en somme la conséquence de la sélection naturelle qu'on ne

(1) Ch. Féré. *La famille névropathique, etc.*, 2e éd. 1898. p. 240.

peut pas comprendre sans élimination. La diminution de la natalité et la dégénérescence sont des conséquences nécessaires de la civilisation, mais elles n'entraînent pas la déchéance de la race. La diminution de la natalité peut être compensée en partie par la diminution de la mortalité, conséquence nécessaire des progrès de l'hygiène. La puissance numérique d'un peuple peut diminuer au bénéfice de l'humanité. Les progrès de l'humanité ne peuvent s'effectuer comme les progrès d'un peuple, que par l'évolution intellectuelle qui entraîne la dégénérescence et la diminution de la natalité, se manifestant d'abord dans les nations les plus civilisées, et qui doivent s'attendre à s'éliminer les premières. Le progrès de l'espèce est au prix de la déchéance des nations qui y ont pris part les premières. Telle est la signification de la dégénérescence. Si la nature paraît favoriser l'évolution de l'espèce, elle n'a pas plus souci des nations que des individus.

Les pays les plus civilisés sont exclusivement peuplés de métis; on n'y trouve plus aucun représentant d'une race pure; une race ne peut ni se flatter ni se plaindre d'être la première dans l'évolution et dans la dégénérescence. Il s'est passé sur son territoire des faits de biologie générale auxquels les peuples des pays limitrophes ont pris une part plus ou moins active.

La dégénérescence est le procédé d'élimination nécessité par l'évolution ; il rend inutile les précautions inspirées par Malthus.

La dissolution de l'instinct sexuel paraît le phénomène de dégénérescence le plus propre à mettre en évidence la tendance naturelle à l'élimination des dégénérés.

Si le suicide n'est pas l'équivalent d'une psychose ni lié à une psychose caractérisée, il n'en constitue pas moins la manifestation d'une anomalie. A de rares exceptions près, il est moins lié à l'impossibilité matérielle de continuer à vivre qu'au défaut de sympathie pour l'environ-

nement. Que le suicide soit intimement lié à la dissolution de l'instinct sexuel et des instincts familiaux, on en voit la preuve dans sa fréquence relative chez les célibataires; il est d'ailleurs favorisé par les conditions qui réalisent la dissolution des liens conjugaux et des liens de famille, par le veuvage, par le défaut de progéniture, par toutes les conditions qui éloignent de la vie conjugale, qui la rendent moins intime ou la troublent[1]. Adolphe Bertillon[2] a attribué au célibat une mortalité plus forte, une plus grande fréquence de l'aliénation, du suicide, des violences contre les personnes, des attentats contre les propriétés ; mais le célibat n'est pas la cause, il est la résultante d'une infériorité somatique, psychique, économique. La crainte des risques du mariage est déjà une manifestation de l'infériorité mentale.

La nature dégénérative de la dissolution du sexe et de ses perversions est souvent mise en lumière par la coïncidence d'autres stigmates fonctionnels et de stigmates tératologiques de la dégénérescence.

L'étude succincte des variétés de perversion de l'instinct sexuel que nous allons entreprendre, montrera que chacune d'elles tend à la restriction et à la suppression de la descendance. Si l'intervention médicale paraît servir les intérêts privés, c'est souvent aux dépens de l'intérêt de la société et de l'espèce.

(1) P. Hauviller. *Du suicide*. th., 1899.

(2) A. Bertillon. Art. MARIAGE, in *Dict. encycl. des sc. méd.*, 2e série, t. V, 1874.

CHAPITRE III

LES PERVERSIONS SEXUELLES CHEZ LES ANIMAUX

La rareté des documents relatifs aux anomalies psychiques chez les sauvages ne prouve pas qu'elles ne se produisent jamais ; elle peut être attribuée à ce que ceux qui en sont atteints sont dans l'impossibilité de vivre dans leur milieu. La même remarque peut s'appliquer aux animaux. Malgré leur rareté les documents que nous fournit la psychopathologie comparée pourront peut-être jeter quelque lumière sur la question qui nous intéresse.

Un bon nombre des troubles mentaux ou névropathiques qui sont fréquents chez l'homme se rencontrent chez les animaux [1]. On les observerait sans doute plus souvent si les animaux n'étaient pas soumis à la sélection naturelle et à la sélection industrielle. Cependant les névroses comme l'hystérie [2], les tics [3], l'épilepsie sont fré-

(1). Ch. Fr. Hensinger. *Recherches de pathologie comparée*, 1853, I. p. 145.

(2) Eletti. *Storia di un isterismo annuo in una cavalla* (*Gaz. med. ital. lomb.*, 1853, IV, p. 265). — Oliver. *Hysteria in a mare* (*Veter. j. and ann. comp. path.*, London, 1878, VII, p. 367). — J.-M. Charcot. *Episodes nouveaux de l'hystéro-épilepsie : zoopsie, catalepsie chez les animaux* (*Gaz. des hôp.*, 1878, p. 1097). — Aruch. *Revue scientifique*, 1889, 3e série, XLIV, p. 443. — H. Higier. *Hysterie bei einer Katze und einem Kanarienvogel* (*Neurol. Centralbl.*, 1898, p. 597). — Stephen Arnault. *Accidents hystériques chez un chat* (*Rev. scient.*, 1898, 4e série, t. X, p. 698).

(3) Hadden. *The pathology of canine Chorea* (*Trans. of the path. Soc. of London*, 1882-3, p. 308).

quentes chez eux ; l'épilepsie en particulier s'observe sous les formes les plus variées [1], et elle peut simuler la rage [2].

La folie chez les animaux n'est pas très rare, elle a fait l'objet de travaux assez nombreux [3]. Les émotivités morbides ont souvent appelé l'attention [4], en particulier les

(1) Laville de La Plaigne. *L'épilepsie et la rage chez l'homme et chez les animaux*, in-8°, 1864 Bayonne, p. 444. 496. — E. Leuck. *Accès épileptiformes chez un cheval pendant le cours d'une pneumonie* (*Bull. de la Soc. méd. et pharm. de la Haute-Vienne*, 1868, 359). — P. Mégnin. *Sur une affection épileptiforme et contagieuse observée chez le chien, causée par un acarien du conduit auditif* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1881, p. 62). — Calissoni. *Due casi di eclampsia nella vacca*, in-8°, Milano, 1882. — Ch. Féré. *Note sur l'épilepsie et le bromisme chez les oiseaux* (*C. R. Soc. de Biol.*, 1893, p. 601). — *Note sur un poussin mort à la suite d'un accès d'épilepsie* (*ibid.*, 1894, p. 618). — *Note sur l'épilepsie hémiplégique chez les oiseaux* (*ibid.*, p. 837). — *Un cas d'épilepsie procursive chez le chien* (*ibid.*, 1896, p. 311). — *Note sur un cas d'épilepsie spontanée chez un lapin* (*ibid.*, p. 422). — *Epilepsie chez un coq* (*ibid.*, p. 514). — *Note sur un corbeau atteint d'épilepsie* (*ibid.*, p. 575). — *Note sur une zone épileptogène spontanée chez un chat* (*ibid.*, 1898, p. 698). — *La faim-valle épileptique* (*Rev. de médecine*, 1899, p. 497). — R. Bassi. *L'asimmetria del cranio, nell'epilessia del cavallo* (*Arch. di psichiatria*, 1894, XV, p. 122).

(2) P. Mégnin. *Les fausses rages chez le chien* (*Bull. Acad. de médecine*, 19 janvier 1897).

(3) Ennemoser. *Beiträge zur Seelenkunde der Thiere* (*Zeitschr. f. psych. Aerzte*, 1820, III, p. 49). — Nasse. *Vom Irresein der Thiere* (*ibid.*, p. 170). — Pierquin. *Traité de la folie des animaux*, 2 vol. in-8°, 1839. — Lindsay, *Madness in animals* (*The Journal of mental science*, 1871-1872, p. 181); *The Pathology of mind in the lower animals* (*ibid.*, 1877, p. 17); *Mind in the lower animals*, 2 vol., 1879. — Seguin. *An instance of hallucination in a fowl* (*Arch. of comparative med. and surg.*, N.-Y., 1880, p. 100). — Mendel. *Ueber paralytischen Blödsinn bei Hunden* (*Allg. med. centr. Zeit.*, Berlin, 1884, I. III, p. 569). — Vogel, *Ueber Psychopathien besonders Tobsuchten bei den Hausthieren* (*Rep. der Thierheilk.*, Stuttgard, 1888, XLIX, p. 241). — Ch. Féré. *L'immobilité du cheval* (*Revue neurologique*, 1895, p. 38). — Thirion. *Hallucination* (de la vue) *consécutive à la maladie du jeune âge chez une chienne* (*Rec. de Méd. vétérinaire*, 1898, 8e série, V, p. 688).

(4) Rodet. *Doctrine physiologique appliquée à la médecine vétérinaire*, 1828, p. 272.

émotivités contagieuses comme les paniques [1]. La contagion chez les animaux n'est pas limitée aux émotions passagères, elle peut s'étendre à des états morbides plus durables, à des phobies spécialisées, en particulier à l'agoraphobie [2].

La contagion par imitation n'est pas le seul moyen de propagation de l'homme aux animaux; on a vu des animaux, chats, chiens, singes, devenir opiomanes, en prenant goût à la fumée dans la compagnie de fumeurs [3].

A côté des émotivités morbides on ne s'étonnera pas de retrouver chez les animaux des faits qui puissent être rattachés à l'histoire du vice et du crime [4].

On peut retrouver chez les animaux la plupart des perversions de l'instinct sexuel que l'on observe chez l'homme. Ces perversions peuvent se manifester chez eux aussi dans les différents actes de la fonction génitale.

Les perversions de l'instinct sexuel chez les animaux peuvent consister : 1° en anomalies de la conduite relative à la progéniture ; 2° en anomalies instinctives relatives à la gestation ou à l'incubation; 3° en anomalies de l'appétit et des rapports sexuels.

(1) Decroix. *La panique chez les animaux* (*Bull. de la Société imp. et centrale de méd. vétérinaire*, 1870, p. 104). — P. Delorme. *Études sur les terreurs paniques chez les animaux* (*Recueil de médecine vétérinaire*, 1871, p. 733). — G. Fleming. *Panics among horses* (*The Veterinarian*, 1871, t. XLIV, 706, 777). — Lindsay. *Mental Epidemics among the lower animals* (*The Journ. of mental Science*, 1871-1872, p. 425). — Abadie. *Panique chez les animaux* (*Revue vétérinaire* de Toulouse, 1887, t. 11, p. 496).

(2) Ch. Féré. *La folie communiquée de l'homme aux animaux* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1893, p. 204).

(3) Jammes. *Quelques cas de morphinomanie chez les animaux* (*C. R. Ac. des Sc.*, 1887, CIV, p. 1195).

(4) E. Ferri. *L'Omicidio*, 1895, p. 5.

I

La perte de l'instinct familial, paternel ou maternel, se manifeste assez souvent chez les animaux. Les femelles aussi bien que les mâles peuvent, sous l'influence du rut, maltraiter ou tuer leurs petits. Burdach et Marc ont depuis longtemps comparé les tendances infanticides de la folie puerpérale de la femme, aux violences que les vaches et les juments nymphomanes exercent sur leurs petits, non seulement à l'époque du rut, mais aussi dans l'intervalle. D'autres mammifères et un bon nombre d'oiseaux sont capables des mêmes méfaits. Les dindons mâles dévorent souvent les œufs de leurs femelles, qui sont réduites à les leur cacher[1]. Les mâles détruisent les petits pour libérer la mère[2]. Mais en dehors de ces faits qui mériteraient plutôt d'entrer dans l'histoire de la fureur érotique, on observe quelquefois chez les animaux la perte de l'amour de la progéniture se manifestant en apparence isolément.

Un bon nombre de mammifères détruisent leurs petits en dehors de la période du rut. Les rongeurs, principalement, sont sujets à manger leurs petits, et souvent sans motif apparent ; quelquefois ces infanticides paraissent motivés par la constatation d'un dérangement dans leur nid et par crainte d'un nouveau danger à courir. Les rats, les lapins, les cochons d'Inde détruisent ou mutilent leurs petits quand on les a touchés. C'est même une circonstance fort gênante, au point de vue de l'étude de l'état des nouveau-nés. Dans le cas de maladie ou de malformation, si on fait l'exploration tout de suite après la naissance, on ne peut pas conserver les animaux ; si on attend,

(1) Audubon. *Scènes de la nature*, t. I, p. 29.

(2) L. Tillier. *L'instinct sexuel chez l'homme et chez les animaux*, 1889, p. 146.

on ne peut plus savoir si les lésions ou les difformités que l'on constate sont congénitales ou acquises. Cette tendance à l'infanticide peut être attribuée dans un certain nombre de cas à une disposition individuelle ; on élève à l'hospice de Bicêtre un grand nombre de lapins qui servent à la fois à l'utilisation des débris de légumes et à l'alimentation des malades ; on a remarqué souvent que quand une lapine a tué une fois ses petits, elle recommence à la portée suivante, quelques précautions qu'on prenne. On élimine tout de suite ces mères dénaturées.

Les rongeurs ne sont pas d'ailleurs les seuls mammifères qui soient capables de tuer leurs petits ; nous avons cité déjà les vaches et les juments ; les chiennes, les chattes peuvent être accusées des mêmes actes, quoique exceptionnellement. Les femelles des ouistitis mangent quelquefois la cervelle de leurs petits, ou leur écrasent la tête contre un arbre quand elles sont fatiguées de les porter.

Un bon nombre d'oiseaux abandonne leur nid s'ils s'aperçoivent qu'on a touché leurs œufs ; d'autres, dans les mêmes conditions, brisent leurs œufs ou tuent leurs petits. Cet abandon ou cette destruction est peut-être en rapport avec l'horreur qu'inspirent à ces animaux, les difformités et les maladies. On voit souvent les poules abandonner ou même tuer leurs poussins chétifs ou difformes, tout en continuant à prendre soin de ceux qui sont bien constitués et vigoureux. Ce n'est là d'ailleurs que la manifestation d'un sentiment qui n'est pas spécial aux mères. Bon nombre d'animaux manifestent leur horreur pour les difformes et les malades, principalement parmi les oiseaux ; j'ai déjà relevé que la tendance agressive envers eux se manifeste chez les poussins dès les premiers jours [1].

Dans tous ces actes on ne peut découvrir que difficile-

(1) Ch. Féré. *Note sur les difformités congénitales des membres inférieurs chez les oiseaux* (*C. R. Société de Biologie*, 1895, p. 311).

ment les mobiles qu'on retrouve ordinairement dans la criminalité humaine et même dans la criminalité des premiers âges de la civilisation ou chez les peuples arriérés qui ne sacrifient guère les enfants, les vieillards et les infirmes ou les difformes [1], que lorsqu'il y a évidence d'intérêt personnel. Il semble que les animaux réagissent contre une douleur, dont on peut découvrir quelquefois la cause dans un désir actuel qui trouve un obstacle à sa satisfaction ; le plus souvent l'origine de cette douleur reste à déterminer.

Cette douleur, on en comprend bien les effets dans les cas où les petits portent obstacle à la satisfaction d'un désir actuel, comme à l'époque du rut, lorsqu'ils constituent une cause de fatigue ou de privation de nourriture ; mais on saisit moins bien son rôle lorsque l'infanticide se produit à propos d'un dérangement du nid, ou de la présence d'un ennemi réel ou supposé. On peut admettre que la peur agit à titre de douleur morale.

J'ai observé un fait qui me paraît de nature à jeter quelque lumière sur la psychologie de ces actes criminels [2].

Une poule conduisait dans un verger huit poussins nés depuis dix jours. Ils étaient éloignés d'elle de deux mètres au plus, sauf un qui était à environ six mètres. Une pie qui était perchée sur un pommier voisin s'élança tout à coup vers le poussin isolé; mais apercevant sans doute quelque objet qui l'effraya, elle changea subitement de direction, si bien que dans le crochet qu'elle exécuta dans son vol, elle n'approcha pas le poussin à moins d'un mètre. La pie était déjà loin et dans une autre direction, quand la poule arriva près du poussin qu'elle paraissait

(1) G. de Molinari. *La Viriculture*. 1897, p. 167.

(2) Ch. Féré. *Note sur la psychologie de l'infanticide chez les animaux* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1897, p. 669).

vouloir secourir, mais auquel elle envoya un coup de bec qui le tua net, puis elle s'en retourna en courant couvrir ses autres petits de ses ailes. La poule a eu peur, elle a réagi à la douleur, en frappant l'objet qui occupait le plus fortement son attention. Ce n'est pas abuser de l'hypothèse que d'admettre que des animaux, qui, ayant trouvé leur nid en désordre, ou ayant entendu un bruit suspect, ont sous l'impression d'un danger actuel, ou de la représentation d'un danger supposé, eu peur comme cette poule, et réagi de même.

Ce n'est pas seulement chez les animaux que la peur est suivie des manifestations d'un état sthénique secondaire, qui caractérise la colère, on voit la même succession de phénomènes émotionnels chez l'homme[1], aussi bien à l'état physiologique qu'à l'état pathologique ; un exemple fréquent, c'est celui d'une mère qui vient d'assister, terrifiée, à un accident dont son enfant a failli être victime, sans qu'on puisse l'accuser d'autre chose que de faiblesse, elle se précipite sur lui avec l'expression de la fureur, et lui administre une correction disproportionnée même à une faute grave.

C'est un processus psychologique qui tient une place importante dans les manifestations si contradictoires des dégénérés qu'on voit s'emporter contre les personnes qu'ils chérissent le plus, pour la seule raison qu'une attention bienveillante a manqué son effet pour une cause fortuite. Ce sont d'ailleurs des faits qu'on peut retrouver dans la conduite de gens parfaitement sains.

Dans plusieurs espèces la mère se conduit bien à l'égard de son produit comme s'il s'agissait d'une véritable excroissance de son propre individu. On le voit par exemple, dans les soins de propreté que la mère n'interrompt qu'en raison de conditions physiques qu'il est

(1) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*. 1892, p. 350 (Paris, F. Alcan).

possible de déterminer et qui sont liées à l'évolution du produit [1].

Dans ses intéressantes recherches sur le développement psychique des jeunes animaux, Wesley Mills cite un jeune chat qui réussissait mal à prendre du lait, dans une coupe, le vingt-huitième jour et qu'on avait vu deux jours auparavant chercher un coin en criant pour évacuer [1]. Le rapprochement de ces dates m'a frappé, parce qu'il était en contradiction avec une observation que j'ai faite, il y a quelques années et que j'avais communiquée, en 1896, à M. Ballion, parce qu'elle me paraissait entrer dans le cadre de ses études [3].

Je reproduis cette communication :

« ... J'avais, l'année dernière à la campagne, une chatte à laquelle on n'avait laissé qu'un petit qu'elle allaitait. Nous avions placé la mère et l'enfant dans une caisse dont le fond était garni d'un coussin recouvert d'un linge parfaitement propre. La mère ne quittait ce local que pour ses besoins personnels et il était facile de constater qu'elle n'emportait jamais son fils. Cependant le linge de la caisse était resté parfaitement immaculé. Cette remarque me fit supposer quelque habitude bizarre, ou du moins inconnue pour moi. Je surveillai de près les deux bêtes, et je remarquai bientôt qu'aux heures où on devait servir son repas à la mère, prévoyant qu'elle allait sortir, elle se mettait en devoir de lécher la région ano-génitale du petit avec une énergie remarquable, et on pouvait s'assurer qu'elle exprimait du rectum aussi bien que de la

(1) Ch. Féré. *Note sur la durée de l'allaitement maternel exclusif chez le jeune chat, et son influence sur l'excrétion* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1898, p. 924).

(2) Wesley Mills. *The nature and development of animal intelligence*, 1898, p. 183, 185.

(3) P. Ballion. *De l'instinct de la propreté chez les animaux*, in-8° Bazas, 1895, p. 151.

vessie les matières. Lorsqu'elle sortait de son local et qu'on la retenait dehors, à sa rentrée, elle se précipitait pour répéter cette opération dont l'urgence s'objectivait par cette circonstance que sitôt que le petit était retourné sur le dos on voyait perler une goutte d'urine aussitôt recueillie. Ce devoir maternel n'a cessé d'être accompli que le dix-huitième jour de la naissance, époque à laquelle le petit avait accepté une petite quantité de lait de vache. A partir de ce moment, la mère sortait le petit de la caisse pour qu'il s'exonérât dehors. »

J'ai répété l'expérience au mois d'août 1898 avec un résultat identique, sauf que le petit chat n'a accepté que le vingtième jour le lait de vache qu'on lui offrait dans une soucoupe depuis le quinzième ; sa tentative de la veille avait été suspendue par des éternuements répétés.

Si le changement des ingesta agissait directement sur le petit, la modification imprévue de sa conduite laisserait des traces sur la litière. C'est la conduite de la mère qui change : il est vraisemblable que ce changement est commandé par un changement des caractères organoleptiques des excreta. A en juger par les cris du petit, les premières excrétions en masse sont très douloureuses.

Ce parallélisme n'est pas constant chez les animaux. On en voit, avons-nous dit, qui abandonnent leurs petits ou même les détruisent. On peut invoquer pour l'explication de ces soi-disant crimes un besoin de satisfaction sexuelle auquel les petits peuvent mettre obstacle ou une douleur dans l'amour des jeunes peut être le point de départ et qui provoque une réaction aveugle. En somme les écarts de conduite chez les animaux peuvent généralement s'expliquer par des conditions physiques.

II

Passons maintenant aux anomalies instinctives relatives à la gestation ou à l'incubation.

Les anomalies de la gestation chez les mammifères présentent des analogies assez intéressantes avec celles qu'on observe dans l'espèce humaine.

On décrit chez la femme, sous le nom de grossesse imaginaire, grossesse nerveuse, grossesse hystérique, grossesse fantôme, un ensemble de phénomènes tant somatiques que psychiques qui imitent la grossesse véritable, à tel point que dans certains cas ils en imposent aux accoucheurs les plus compétents : suppression des phénomènes périodiques, augmentation de volume du ventre, troubles digestifs, sensations associées dans les mamelles, sécrétion lactée même, rien n'y manque. Aussi l'illusion est complète et on assiste à tous les préparatifs que peut inspirer l'amour maternel.

Le plus souvent, la grossesse imaginaire se produit après une longue attente chez des femmes mûres, mais elle peut se reproduire dans les conditions les plus diverses. Les manifestations psychiques ont souvent une intensité qui n'est pas en rapport avec les conditions physiques ; mais, dans certains cas, ces conditions physiques se présentent sous une forme telle que le doute est bien permis : tels sont ceux où il se produit une tuméfaction nettement limitée, et où la sécrétion lactée s'établit [1].

(1) Villebrun. *Des fausses grossesses*, th. 1865. — Solomé Hern. *Contrib. à l'ét. de la grossesse imaginaire*, thèse de Paris, 1896. — Dubruel. *Consid. sur la pseudo-grossesse*, thèse de Bordeaux, 1896. — B. Pailhas. *Signes de grossesse nerveuse chez une hystérique ayant simulé la grossesse et l'accouchement* (*Arch. d'Anthrop. crim.*, 1896, p. 379). — S. Kheifetz. *Des fausses grossesses et fausses tumeurs hystériques*, th. 1898.

Ces manifestations qu'on attribue généralement à l'imagination lorsqu'il s'agit de la femme et qui peuvent être la conséquence d'une illusion pure ou d'une illusion motivée par une lésion locale[1], se reproduisent chez un grand nombre de femelles d'animaux qui présentent les mêmes phénomènes physiques et psychiques et font des préparatifs analogues. On en a cité des exemples chez la plupart des animaux domestiques, surtout chez les quadrupèdes : chez la jument (Delore), la vache (Girard), chez des femelles de daim (Harvey), chez la lapine, chez la chienne ; on l'a observé chez une femelle de zèbre du jardin zoologique de Dublin. Certaines femelles ont présenté le même phénomène à plusieurs reprises : Bouchacourt cite une chienne qui eut trois fausses grossesses[2].

Chez les chiennes on observe souvent deux mois après le rut un état mélancolique, avec apathie et inappétence, s'accompagnant d'un gonflement des mamelles, dont on peut faire sourdre un liquide lactescent ; sous l'influence d'un purgatif, ces phénomènes tant somatiques que psychiques disparaissent en quelques jours.

Chez une ânesse qui vivait avec un zèbre, Haughton a observé plusieurs grossesses nerveuses successives qui se terminaient brusquement à l'époque du rut[3].

Des influences nerveuses peuvent aussi chez les animaux, précipiter l'issue de la gestation ; on a signalé la contagion de l'avortement[4].

L'existence de la fausse grossesse chez les animaux rend vraisemblable que le développement de ce complexus

(1) Eustache. *Des fausses grossesses ou grossesses par illusion* (*Nouv. arch. de Gynécologie*, 1894, p. 481).

(2) *Lyon médical*, t. LXIX, p. 20.

(3) Haughton. *Case of phantom tumour simulating pregnancy which occurred in the zoological garden* (*Dublin journ. of med. sc.*, 1880, LXIX p. 340).

(4) Heusinger. *Loc. cit.*, p. 175.

symptomatique peut être sous la dépendance d'une lésion organique, d'une irritation locale.

Ce n'est pas seulement chez les quadrupèdes, que ces illusions relatives aux fonctions de reproduction peuvent se produire : les oiseaux domestiques y sont aussi sujets, notamment la poule. Des faits analogues peuvent être observés chez des oiseaux captifs. M. Larcher a rapporté le cas d'un linot mâle et d'un hybride femelle, provenant de l'union d'un chardonneret et d'une femelle de serin qui s'accouplèrent, firent un nid, et se mirent à couver sans qu'aucun œuf ait été pondu dans le nid[1].

On reconnaît généralement aux oiseaux la connaissance instinctive de l'état de leurs œufs pendant l'incubation. Les poules, par exemple, ont la réputation de reconnaître les œufs pourris et de les rejeter de leur nid, de reconnaître que les œufs contiennent des poussins vivants ou morts et de ne les abandonner, dans le dernier cas, qu'au terme normal de l'incubation. J'ai une poule, issue dans l'étuve d'un œuf qui avait reçu avant l'incubation une injection d'alcool, et qui a présenté pendant longtemps d'ailleurs une répulsion marquée pour le mâle ; elle a fait preuve de défaut d'instinct remarquable pendant l'incubation. Le garçon de laboratoire qui lui donnait à manger, lui plaçait ses aliments assez près de son nid pour qu'elle pût les prendre sans se lever. Il en résulta que ses œufs se trouvèrent barbouillés d'excréments et que le développement fut arrêté à une période plus ou moins avancée dans huit œufs sur douze. Ces huit œufs pourrirent, cependant la poule les couva avec les autres jusqu'au vingt et unième jour ; elle laissa passer à peine de quelques heures le terme. Quand elle les eut abandonnés, on examina les œufs : ceux dans lesquels on n'entendait pas de fluctua-

(1) O. Larcher. *Note sur un cas d'illusion génésique observé chez deux oiseaux de l'ordre des passereaux* (*C. R. Soc. de Biol.*, 1865, p. 167).

tion, furent mis à l'étuve, et le lendemain les quatre poussins brisèrent leur coquille spontanément. L'instinct s'était trouvé en défaut sur deux points : la poule n'avait pas éliminé les œufs pourris qui avaient pourtant une odeur non douteuse ; et elle n'avait pas reconnu ceux qui contenaient des poussins vivants. Elle commit exactement les mêmes fautes à la couvée suivante ; on lui avait donné sa nourriture à distance du nid et ses œufs étaient restés intacts ; mais, avant l'incubation, ils avaient été soumis à des vapeurs de musc, et il ne s'était produit que quatre développements sur douze. Les quatre poussins brisèrent leur coquille le vingt-troisième jour dans l'étuve.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les erreurs de réaction de la poule en rapport avec l'évolution de l'œuf ne sont pas limitées au domaine psychique. On sait que certaines poules, dans des conditions de santé défectueuses, donnent des œufs sans jaune qui sont quelquefois expulsés en dehors d'une période de ponte. Les organes sécréteurs de l'albumen et des éléments de la coquille ont réagi à une irritation qui n'était pas celle qui est produite par la descente du jaune. Les réactions cérébrales qui sont beaucoup plus complexes, peuvent être au moins aussi facilement provoquées par des excitations diverses.

III

On pouvait s'attendre à retrouver chez les animaux les diverses perversions de l'appétit sexuel ; c'est ce qui arrive en effet.

Les animaux sont sujets au satyriasis et à la nymphomanie [1], aux habitudes les plus variées d'onanisme [2].

(1) Lauder Lindsay. *The pathology of mind in the lower animals* (*The journ. of mental sc.*, 1877, p. 17).

(2) Blanc. *Cas d'onanisme dans le cheval* (*Rec. de méd. vét. pratique*, 1852, p. 868).

On en a observé chez le cheval, chez le chien, le chameau, l'éléphant[1], etc.

La fureur érotique est commune à un grand nombre d'animaux. Elle ne se manifeste pas seulement par des luttes entre concurrents mâles ; mais encore par une lutte plus ou moins inégale entre les deux partenaires. Dans certaines espèces, les rapports sexuels ne s'accomplissent jamais sans lutte ; c'est le mâle qui attaque. L'impatience du désir constitue un état pénible et provoque une émotion sthénique secondaire, une véritable colère qui se traduit par ses manifestations propres[2]. La fureur érotique des animaux peut se reproduire chez l'homme comme manifestation morbide[3]. Elle n'indique pas du tout l'existence chez eux d'une cruauté morbide analogue à ce qu'on appelle le sadisme chez l'homme. Les blessures que certains animaux se font à propos de l'acte sexuel paraissent même quelquefois avoir une utilité : « Les colimaçons sont munis d'une sorte de dard ou appendice calcaire rigide que les deux hermaphrodites se fichent dans la peau près de la vulve avant leur double accouplement. Le dard reste souvent dans les tissus et y détermine l'excitation que l'imagination seule suffit à produire chez les animaux supérieurs[4]. »

La non-satisfaction d'un besoin organique détermine souvent chez les animaux des réactions de fureur. Le chat par exemple a l'habitude lorsqu'il va exonérer son intestin de préparer une cavité dans le sol; en général cette préparation lui paraît suffisante en quelques coups de patte d'une énergie modérée ; s'il fait des efforts

(1) De Montègre. Art. CONTINENCE. *Dict. des sciences méd.*, 1813, VI, p. 119.

(2) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, p. 350 (Paris, F. Alcan).

(3) Ch. Féré. *L'ivresse érotique* (*Revue de médecine*, 1895, p. 553).

(4) Espinas. *Les sociétés animales*, 2e éd., 1878, p. 286.

inutiles d'expulsion on le voit s'exciter à creuser la cavité avec une fureur croissante, envoyant au loin la terre dont il aura besoin tout à l'heure.

Les perversions de l'appétit génésique se manifestent sous d'autres formes [1].

L'instinct génésique non satisfait pousse souvent les animaux des étables, des écuries et des basses-cours à des actes contre nature entre animaux du même sexe. H. Sainte-Claire Deville [2] a relevé l'importance de l'isolement des sexes dans la genèse des perversions sexuelles. Il cite l'exemple des béliers isolés des brebis qui reprennent leurs habitudes normales en revenant à la vie commune. Les chevaux, les ânes peuvent fournir des exemples analogues. Huber a observé que, lorsque les fourmis mâles manquent de femelles, elles violent les ouvrières qui en meurent, parce que leurs organes atrophiés ne comportent pas l'exercice de la fonction. Dans plusieurs espèces, on a vu des mâles violer des femelles non nubiles.

L'isolement des sexes est la condition la plus générale des perversions sexuelles acquises, aussi bien chez les animaux que chez l'homme.

L'histoire de la castration nous montre que la suppression des organes génitaux modifie les caractères sexuels accessoires, le système pileux, les mamelles, les dents [3], etc. Les lésions pathologiques unilatérales peuvent produire le même effet ; un cerf femelle peut avoir une corne ou une

(1) Lombroso. *L'homme criminel*, 1887, ch. I (Paris, F. Alcan). — Lacassagne. *De la criminalité chez les animaux* (*Revue scientifique*, 1882, 3e série, t. III, p. 35). — A. Goubaux. *Des aberrations du sens génésique et de l'hybridité chez les animaux : les jumarts* (*Nouv. Arch. d'obstétrique et de gynécologie*, 1888, t. III, p. 455, 492). — E. Marchi. *La delinquenza negli animali* (*Arch. di psichiatria, scienze penali e antrop. crim.*, 1898, p. 145).

(2) H. Sainte-Claire Deville. *L'internat dans l'éducation* (*Revue des cours scientifiques*, 1871, 2e série, t. I, p. 219).

(3) Heusinger, *loc. cit.*, p. 181.

poule un éperon et dans ces cas on découvre souvent une maladie des ovaires [1].

Sous l'influence des modifications spontanées ou artificielles des organes sexuels, on voit souvent se modifier aussi la conduite sexuelle des animaux : le fait n'est pas rare chez les poules, qui devenues vieilles prennent les allures du coq. La castration parasitaire, si bien étudiée par M. Giard, nous en montre des exemples chez d'autres espèces : les succulines en s'attaquant aux crabes mâles déterminent de fausses femelles.

Les éleveurs savent depuis longtemps que les individus de races diverses d'une même espèce ont moins de disposition à s'unir que les individus de la même race [2]. Cependant on observe chez nombre d'animaux la possibilité d'unions avec des individus d'une autre race et d'une autre espèce et même d'un autre genre : diverses races de cygnes, cygne et oie, oies et bernaches, tétras noirs et faisans, sarcelle mâle et cane [3], paon et canard (Montègre), faisan et poule, canard et poule, et *vice versa*, perruche et serin, bouc et brebis, lapin et lièvre, cheval et âne, et *vice versa*, taureau et jument (Buffon), cheval et vache (Bourgelat), taureau et ânesse, âne et vache (Goubaux), élan ou bison et vache domestique, chien et chacal, chien et loup, chien et truie (Buffon), saumon et truite, etc. [4]. Réaumur avait pris le soin d'observer par lui-même le lapin et la poule de l'abbé de Fontenu qui avaient des rapports fréquents [5]. Broca cite d'après un témoin ocu-

(1) Geddes et Thomson. *L'évolution du sexe*, p. 95.

(2) Agassiz. *Nature et définition des espèces* (*Revue des cours scientifiques*, 1868-69, t. VI, p. 167).

(3) Darwin. *La descendance de l'homme*, trad. Barbier, 2e éd., 1874, t. II, p. 122.

(4) Houzeau. *Études sur les facultés mentales des animaux, comparées à celles de l'homme*, Mons, 1872, t. II, p. 395.

(5) De Réaumur. *Art de faire éclore*, 1749, t. II, p. 309.

laire le cas d'un chien et d'une oie de Guinée [1]. M. Cadiot a rapporté récemment à la Société de médecine vétérinaire le cas analogue d'un chien et d'une poule [2].

L'histoire de l'hybridité contient un grand nombre de faits d'accouplements spontanés ou provoqués d'animaux de différentes races. Le plus souvent les rapports anormaux ne sont obtenus qu'au prix d'une séquestration exclusive, et c'est surtout chez les animaux domestiques que l'expérience réussit, au moins pour le premier acte de la génération ; les autres animaux échappent souvent à ce genre de criminalité expérimentale par la bonne raison, qu'en captivité, le rut leur fait défaut.

En captivité, ces accouplements anormaux ne s'obtiennent pas aussi facilement avec tous les animaux domestiques de même race : ils s'obtiennent plus facilement avec les jeunes mâles qu'avec les vieux. Les plus aisés sont ceux qui sont le plus susceptibles d'être féconds : cheval et ânesse ou âne et jument, lièvre et lapin, bélier et chèvre, hémione et âne, hémione et jument, chacal et chien.

On a vu s'accoupler des animaux de même sexe et d'espèce différente (coq et canard) réduits au strict isolement.

En général ces unions anormales paraissent d'autant plus monstrueuses qu'elles se font entre sujets de races plus différentes et qu'elles ne peuvent pas être suivies de fécondation.

Les différents procédés de masturbation se retrouvent chez les animaux, notamment chez les singes, les moutons, les chiens, les chevaux ; Montègre [3] accuse aussi le chameau et l'éléphant. On observe assez souvent des animaux

(1) P. Broca. *Mémoire sur l'hybridité en général sur la distinction des espèces animales et sur les métis obtenus par le croisement du lièvre et du lapin* (*Journ. de la physiologie de l'homme et des animaux*, 1858, p. 522).

(2) *Société centrale de médecine vétérinaire*, avril 1896.

(3) Montègre. Art. Continence. *Dict. des sc. méd.*, t. VI, p. 118.

qui au moment du rut se frottent les parties génitales contre des objets résistants qui se trouvent à leur portée. La belette de Buffon se satisfaisait sur un autre animal empaillé. La masturbation mammaire s'observe aussi chez certains animaux femelles et même mâles, comme le chien et le chat; elle est en général provoquée au début par une irritation locale.

En somme, les animaux se laissent rarement dépasser par l'homme dans la variété des perversions sexuelles acquises.

Il faut remarquer que, dans tous les cas que nous venons de rappeler, les rapports anormaux sont déterminés par des conditions spéciales, comme l'absence d'un animal de même espèce et de sexe différent, ou la perte des caractères sexuels chez un animal vieux ou mutilé. L'anomalie fonctionnelle disparaît quand les conditions normales sont rétablies. En réalité, l'existence de l'inversion sexuelle telle qu'on l'entend chez l'homme, l'amour homo-sexuel congénital n'est pas du tout démontrée chez les animaux : leurs perversions sont accidentelles ou acquises. On pourrait accuser les vaches taurelières d'inversion sexuelle, mais en général elles ne refusent pas le mâle et d'ailleurs, dans leurs démonstrations, les organes sexuels ne sont guère en jeu.

Jusque dans ces derniers temps on considérait les anomalies de l'appétit vénérien, chez les animaux supérieurs, comme des perversions acquises en raison de conditions connues. Ils cherchent à satisfaire leurs désirs, comme s'il s'agissait d'un besoin d'expulsion. On ne peut guère trouver plus de perversion dans les cas qui précèdent que dans le cas du crapaud, qui, trompé par la ressemblance, répand son sperme sur des œufs de grenouille.

Muccioli a signalé chez des pigeons des pratiques homosexuelles malgré la présence d'individus du sexe con-

traire[1]; mais il ne dit pas si c'était à l'exclusion de rapports normaux antérieurs ou contemporains. Ce défaut d'exclusion supprime toute la valeur de l'observation au point de vue de la perversion instinctive congénitale. On voit en effet assez souvent des poules qui après avoir vécu normalement pendant plusieurs années, cherchent des contacts homosexuels en même temps qu'elles chantent comme des coqs. On sait que les changements des caractères sexuels accessoires sont souvent liés à des lésions irritatives ou destructives des organes génitaux qui peuvent modifier du même coup les fonctions génésiques. D'autre part les anomalies des caractères sexuels accessoires sont propres à provoquer des réactions anomales chez un individu de même sexe. Un anomal peut donc éprouver et provoquer des anomalies de la conduite sexuelle par le fait de son anomalie, qu'elle soit congénitale ou acquise.

Les accouplements anormaux ne sont pas très rares non plus chez des insectes[2]. On les a observés chez des *lucanus cervus*, chez des abeilles, et particulièrement chez des hannetons. On conserve au musée de Turin, dit Lombroso, deux hannetons mâles accouplés. M. Laboulbène[3], l'abbé Maze[4], M. Gadeau de Kerville[5] en ont observé des exemples. Ce dernier auteur est le seul qui désigne ces faits sous le nom de pédérastie ; et il admet deux groupes :

(1) Muccioli. *Degenerazione e criminalita nei columbi* (*Arch. di psichiatria*, 1893, p. 40).

(2) Paul Noel. *Les accouplements anormaux chez les insectes* (*Miscellanea entomologica*, 1895, t. III, n° 9).

(3) A. Laboulbène. *Examen anatomique de deux melolontha vulgaris trouvés accouplés et paraissant du sexe mâle* (*Ann. de la Soc. entomologique de France*, 1859, p. 567).

(4) Abbé Maze. *Journ. off. de la Rép. franç.*, 18 août 1884, p. 2103 (Congrès des sociétes savantes).

(5) Gadeau de Kerville. *Perversion sexuelle chez des coléoptères mâles* (*Bull. de la Soc. entomol. de France*, 1896, p. 85).

pédérastes par nécessité et pédérastes par goût. Les pédérastes par nécessité seraient ceux qui se trouveraient sous l'influence d'un impérieux besoin de s'accoupler en l'absence des femelles disponibles ; les pédérastes par goût seraient ceux qui copuleraient avec un autre mâle malgré la présence de femelles disponibles. Au premier abord, on pourrait considérer ces derniers comme des invertis : mais leur goût ne me paraît pas suffisamment établi. On sait que les odeurs sexuelles sont senties à des distances considérables par les insectes, ce sont elles qui paraissent jouer le plus grand rôle dans les excitations sexuelles ; un hanneton mâle qui vient de se livrer à la copulation est nécessairement empreint d'odeurs bien faites pour attirer un autre mâle, et d'autre part, il est à demi mort d'épuisement et parfaitement incapable de résister ; il se prête, on ne peut mieux, à l'erreur, tout aussi bien que les mâles d'autres espèces féminisés par un parasite. Il faut remarquer que la dissection de M. Laboulbène montre qu'il ne s'agissait pas d'une pédérastie vulgaire, la pénétration avait eu lieu dans la gaine pénienne laissée libre par la rétraction de l'organe mâle du succube.

Dans une note ultérieure, M. Gadeau de Kerville cite des observations de Peragallo[1] relatives à l'accouplement de lucioles mâles avec des téléphores du même sexe, de *ragonycha* mâles avec des lucioles mâles, et il fait suivre la citation de la conclusion singulière qui suit : « Certes il n'y a pas dans cette fort intéressante observation émanant d'un entomologiste sérieux et distingué, la preuve que les *ragonycha* mâles étaient des pédérastes par goût. Toutefois il est important de faire observer que ces mâles devaient avoir à leur disposition, sinon des femelles de leur espèce, tout au moins des lucioles femelles, puisque

(1) Peragallo. *Seconde note pour servir à l'histoire des Lucioles* (*Ann. de la Société entomologique de France*. 1863, p. 661).

les cas de pédérastie en question furent observés en des endroits où abondaient les deux sexes des lucioles dont il s'agit. En conséquence ces *ragonicha* mâles étaient des pédérastes par goût et non des pédérastes par nécessité [1]. » Entre deux déductions contradictoires, M. Gadeau de Kerville interpose une supposition gratuite [2].

J'avais déjà fait des réserves sur cette interprétation pensant que l'odeur des femelles dont peuvent s'imprégner les mâles est capable de provoquer une erreur. Cette supposition était d'autant plus probable que les expériences de Raphaël Dubois [3] montrent clairement dans quelle mesure l'olfaction peut produire des erreurs de l'appétit sexuel chez certains insectes. Ayant touché avec une baguette de verre qui avait été en contact avec les organes sexuels d'une femelle de bombyx mori, des femelles de diverses espèces de papillons, il vit les mâles de bombyx mori chercher à pratiquer l'accouplement malgré l'impossibilité opposée par la disposition des organes.

J'ai réalisé la démonstration expérimentale de mon hypothèse de la manière suivante [4]. J'ai fait recueillir un grand nombre de hannetons qui ont été d'abord séparés par sexe. Le lendemain, on mettait dans un large vase de verre rempli de feuillage un nombre déterminé de mâles et de femelles. Les hannetons accouplés étaient mis à part, et à mesure qu'ils se séparaient, les mâles émérites étaient placés avec autant de mâles neufs dans un récipient convenable.

(1) H. Gadeau de Kerville. *Obs. relatives à une note intitulée « Perversions sexuelles chez les coléoptères mâles »* B ? 8°. Rouen, 1896, p. 10.

(2) Ch. Féré. *Les perversions sexuelles chez les animaux* (*Rev. phil.*, 1897, t. XLIII, p. 499).

(3) Raphaël Dubois. *Sur le rôle de l'olfaction dans les phénomènes d'accouplement chez les papillons. Ass. pour l'avancement des sciences*, 1895, 1re partie, p. 293.

(4) Ch. Féré. *Expériences relatives aux rapports homosexuels chez les hannetons* (*C. R. soc. de Biologie*, 1898, p. 549).

D'autre part, des mâles isolés au moins depuis vingt-quatre heures étaient imprégnés d'odeurs de femelles en introduisant leur extrémité caudale dans le cloaque de femelles où se déversent des glandes dont la propriété excitante pour les mâles a été signalée depuis longtemps[1]; on plaçait ces mâles avec autant de mâles neufs non préparés dans un récipient semblable au précédent, où on pouvait les surveiller.

L'observation a donc porté sur trois groupes : 1° des mâles neufs ; 2° des mâles neufs avec des mâles imprégnés artificiellement d'odeurs de femelles ; 3° des mâles neufs avec des mâles émérites, ayant eu récemment des rapports normaux. Les hannetons imprégnés et émérites étaient rendus reconnaissables par la section d'un élytre.

Le tableau suivant montre bien le résultat de l'expérience.

	NOMBRE des couples en expérience.	NOMBRE des accouplements homosexuels.
1° Hannetons neufs.	300	0
2° Hannetons neufs et hannetons imprégnés	208	2
3° Hannetons neufs et hannetons émérites.	210	17

Dans ces 19 accouplements, tous les « passifs » ont un élytre coupé, c'est-à-dire qu'ils ont été choisis par les mâles neufs parmi les imprégnés ou les préalablement normalement accouplés. Dans 2 accouplements, 1 du 2e et 1 du 3e groupe, l' « actif » et le « passif » avaient un élytre coupé : ces exceptions prouvent seulement que la

(1) Straus-Durkheim. *Consid. gén. sur l'anatomie comparée des animaux articulés, auxquelles on a joint l'anatomie descriptive du melolontha vulgaris* (*hanneton*), 1828, in-4°, p. 300.

section d'un élytre n'empêche pas l'excitation sexuelle ; et cet accouplement du 3e groupe montre que l'excitation sexuelle peut se reproduire chez le hanneton mâle après un intervalle de vingt-quatre heures.

Le grand nombre d'accouplements homosexuels dans le 3e groupe, semble montrer que les conditions de fatigue des hannetons qui viennent d'accomplir le coït normal les prédispose au rôle passif ; mais la condition la plus favorable est la rétraction du pénis : car, comme l'avait déjà vu M. Laboulbène, et comme je l'ai vérifié, la pénétration se fait dans la gaine de la verge et non dans l'anus. Les figures de Boas font bien comprendre comment la pénétration ne peut se faire que dans l'état de repos [1].

L'état de repos qui est mieux réalisé chez les hannetons émérites n'est pas la seule condition favorable, il faut encore que l'attention de l'animal neuf ou reposé soit appelée par l'odeur de la femelle : il n'y a aucune victime parmi les mâles non imprégnés, soit parmi les mâles isolés, soit parmi les mâles qui vivaient avec les femelles.

Le rôle de l'odorat peut, peut-être d'ailleurs, être illustré par l'expérience suivante.

Cinquante hannetons mâles auxquels on avait coupé les antennes, placés dans une caisse bien aérée avec le même nombre de femelles, n'ont donné aucun accouplement en deux jours ; tandis qu'on en a trouvé 18 dans une autre caisse contenant le même nombre de hannetons intacts.

Lorsqu'on tue ces hannetons accouplés pour les conserver, il arrive, quelquefois, qu'ils se séparent ; cependant, en dehors de deux couples qui ont servi à la dissection, je puis montrer encore 13 couples homosexuels. Ce sont des hannetons pris au piège bien plutôt que des

(1) J.-E.-V. Boas. *Organe copulateur et accouplement du hanneton. Oversigt over det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabes*, etc. Copenhague, 1892.

hannetons invertis ou criminels. Tant qu'on n'aura pas exclu les conditions qui peuvent constituer un piège, les observations des faits isolés ne pourront pas prouver la réalité de l'inversion volontaire ou instinctive dont on a accusé ces animaux.

Plusieurs des observations faites sur les hannetons méritaient confirmation [1].

1° Lorsqu'on mettait en présence un nombre correspondant d'individus des deux sexes, on n'observait jamais de rapprochements homosexuels ; il en était de même lorsque des mâles neufs étaient réunis à l'exclusion de femelles ;

2° Rarement on a vu un mâle neuf s'accoupler à un autre mâle imprégné artificiellement d'odeur de femelle;

3° Assez souvent on a observé des mâles récemment séparés d'une femelle se soumettre à des mâles neufs. Cette dernière constatation indiquait que le rôle passif dans les rapports homosexuels est favorisé par la fatigue.

Le fait que quelques mâles imprégnés d'odeur de femelles sans avoir eu de rapports sexuels avaient pu être victimes de mâles neufs, semblait indiquer que l'odeur de la femelle avait pu jouer le rôle d'un excitant spécifique sur les mâles neufs actifs dans l'accouplement. L'influence des impressions de l'odorat, dont les antennes passent pour être les organes, pouvait encore être soutenue par les expériences dans lesquelles des hannetons mâles privés de leurs antennes n'avaient eu aucun rapport sexuel avec les femelles qui vivaient avec eux en nombre égal.

J'ai repris ces expériences avec les bombyx du mûrier soigneusement isolés et observés depuis la sortie du cocon :

(1) Ch. Féré. *Expériences relatives à l'instinct sexuel chez le bombyx du mûrier* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1898, p. 845).

1° Les lots de mâles placés avec un même nombre de femelles n'ont jamais fourni d'exemples du rapport homosexuel. Les lots de mâles privés de femelles ont présenté des périodes d'agitation qui n'ont jamais abouti à des rapports anormaux.

2° Les mâles dont l'extrémité caudale a été imprégnée de liquide provenant de femelles, ne se sont jamais soumis aux mâles neufs mis en contact avec eux.

3° Les mâles (émérites) récemment séparés des femelles. placés avec des mâles neufs leur laissent assez souvent réaliser un accolement solide par les parties génitales. Cet accouplement peut durer une demi-heure ou une heure, même plus ; puis le bombyx passif commence à s'agiter et se dégage. Les tentatives pour fixer l'accouplement dans la mort dans le but d'une dissection ont échoué.

4° Le bombyx mâle qui vient de se séparer de la femelle, est beaucoup moins épuisé que le hanneton dans les mêmes conditions, et il est souvent capable de résister aux tentatives des mâles neufs, mais il peut être mis artificiellement dans un état de réceptivité remarquable par la section des antennes au ras de la tête.

Immédiatement après la section, l'agitation cesse et il subit l'accouplement si un autre mâle se trouve là pour le rechercher. La même section peut avoir le même effet, mais plus rarement, sur des mâles qui ont eu une longue période de repos après un coït normal, ou même sur des mâles neufs [1].

5° Les mâles qui, après avoir eu des rapports normaux, ont été privés de leurs antennes et se sont laissé subjuguer par des mâles neufs, sont capables de retrouver leur

(1) Trois fois sur quatre, les mâles neufs auxquels on a coupé les antennes restent pour un temps incapables de rapports sexuels normaux et accessibles aux autres mâles ; les autres se précipitent sur la femelle immédiatement après l'opération.

activité sexuelle et d'avoir de nouveau, au bout de peu de temps, des rapports normaux avec des femelles.

Ce dernier fait montre que si les antennes sont les organes de l'odorat, elles ne sont pas indispensables à la fonction sexuelle. Il ressortait, du reste, des expériences de M. Balbiani, qui a bien vu que des bombyx mâles privés d'antennes, qui ne s'agitaient pas comme les autres en présence d'un objet imprégné d'odeurs de femelles, étaient néanmoins capables de remplir leurs fonctions sexuelles lorsqu'ils étaient mis en contact avec elles [1]. La section des antennes détermine un état de choc traumatique éphémère pendant lequel la fonction sexuelle la plus fragile est assez affectée pour que l'animal se soumette aux approches d'un autre mâle ; mais il ne s'agit pas d'une action spécifique permanente.

L'influence de l'odorat sur la fonction sexuelle pourrait paraître confirmée par l'attraction (non suivie de rapports anormaux) exercée quelquefois par les mâles qui ont été au contact des femelles sur les autres mâles.

Le résumé des expériences permettra d'apprécier la valeur des conclusions :

	NOMBRE des couples en expérience.	NOMBRE des accouplements homosexuels.
1° Mâles neufs	100	0
2° Mâles émérites et mâles neufs.	108	22
3° Mâles émérites amputés des antennes et mâles neufs.	82	63
4° Mâles neufs amputés des antennes et mâles neufs.	54	14
5° Mâles neufs imprégnés d'odeurs femelles et mâles neufs. . . .	32	0

En somme, chez le bombyx comme chez le hanneton, les rapports homosexuels ne se produisent que dans des

(1) Maurice Girard. *Traité élémentaire d'entomologie*, 1873, p. 87.

conditions anormales. La recherche d'un autre mâle ne se montre qu'en l'absence de femelles, et les rapports ne sont possibles que si un autre mâle a été rendu tolérant par une cause d'épuisement bien caractérisée, comme un coït récent ou un traumatisme. Jusqu'à démonstration expérimentale contraire, l'inversion sexuelle spontanée peut être niée aussi chez le bombyx.

On peut d'ailleurs reconnaître encore dans d'autres conditions les rapports qui existent chez les animaux entre la perte du soi-disant sens moral et les troubles de la sensibilité ; l'homophagie chez le chien peut être liée à un défaut sensoriel [1].

Des stratagèmes analogues à celui que nous avons employé, ont été utilisés dans le métissage chez des animaux plus élevés en organisation et chez lesquels on a obtenu des accouplements féconds.

Dans l'accouplement des insectes mâles, pas plus que dans les accouplements anormaux des autres animaux, on ne trouve la preuve de l'existence de l'inversion sexuelle congénitale, comme on l'entend chez l'homme. Rien ne prouve que les animaux incriminés soient incapables de se livrer à des rapports normaux, quand ils sont dans des conditions normales.

Si on admettait l'existence d'un animal atteint d'inversion sexuelle, à un degré si atténué que ce soit, il aurait peu de chance de survivre étant mal accueilli de ses congénères, et en tout cas il serait sûr de ne pas faire souche, puisque rien ne pourrait l'engager à vaincre ses tendances pour tenter de se reproduire.

L'inversion sexuelle congénitale paraît exclusive à l'homme. Il est vraisemblable que la tolérance que les invertis trouvent dans leur milieu et l'entraînement mal

(1) Ch. Féré. *Remarques sur la perte du sens moral chez le chien présenté par M. Richet* (*C. R. Soc. de Biol.*, 1892, p. 148.

compris auquel ils sont soumis, peut exagérer l'intensité de leurs tendances et même leur nombre. Il était utile de réagir contre cet entraînement[1].

On ne peut guère admettre que les anomalies fonctionnelles puissent exister sans une condition anatomique anormale. Or, un grand nombre de faits montrent que les anomalies anatomiques se transmettent par hérédité, et il arrive que l'anomalie en se transmettant s'aggrave[2]. La prudence commande donc d'éviter la reproduction de tout individu qui présente des anomalies même légères de la fonction génitale, et elle interdit de l'encourager.

Il est assez de mode de proposer comme exemple la sélection que les éleveurs mettent en pratique pour les animaux domestiques. La pratique des éleveurs n'est pas toujours digne de servir de modèle à notre point de vue actuel.

M. Cornevin[3] rapporte que, dans un haras de Hongrie, il a vu un étalon plein de santé qui, placé près d'une jument en rut, n'entrait jamais en érection. Pour qu'elle se produisît, il fallait qu'un palefrenier claquât du fouet et de temps en temps lui en fît sentir le contact dans les jambes. On n'a pas remarqué d'ailleurs que la proportion de fécondations fût moindre chez les juments avec lesquelles il s'accouple que chez celles qui ont été saillies par d'autres étalons. Cet animal fournit un exemple propre à illustrer l'histoire de l'influence morbide de la douleur et des émotions pénibles (masochisme) sur les fonctions

(1) Ch. Féré. *La descendance d'un inverti. Contribution à l'hygiène de l'inversion sexuelle* (*Revue gén. de clinique et de thérap.*, 1896, p. 561).

(2) Ch. Féré. *La famille névropathique, théorie tératologique de l'hérédité et de la prédisposition morbides et de la dégénérescence*, 1894. — *L'hérédité tératologique* (*Journ. des connaissances médicales*, 1896, p. 125, 132, 139.).

(3) Cornevin. *Perversion du sens génésique chez un étalon* (*Arch. d'anthropologie criminelle*, 1896, p. 95).

génésiques. Cette influence bien connue des anciens, met en lumière une anomalie qu'il ne peut guère être avantageux de propager ou d'aggraver. Il serait du moins aussi intéressant d'être renseigné sur la valeur de ses descendants que sur leur nombre.

Les anomalies isolées ou collectives de la satisfaction sexuelle ne se produisent chez les animaux qu'à titre de phénomènes réflexes ou automatiques. Leurs manifestations, si fréquentes qu'elles paraissent, n'impliquent nullement qu'elles soient légitimes chez l'homme, chez qui elles ne peuvent se montrer que dans les conditions d'animalité, c'est-à-dire en dehors de l'éducation qui a pour but et pour effet de restreindre l'animalité au profit de l'humanité.

CHAPITRE IV

LES ANOMALIES DE L'AMOUR PARENTAL CHEZ L'HOMME

En général on ne comprend parmi les perversions sexuelles que les perversions de l'instinct relatif aux rapports sexuels. Mais l'histoire de l'évolution de l'instinct sexuel nous apprend que les sentiments relatifs aux produits et au conjoint qui concourt à leur éducation sont devenus aussi instinctifs dans la suite des générations. Les phénomènes instinctifs les plus complexes et les derniers acquis sont les plus fragiles et les plus sujets à la dissolution non seulement sous l'influence des troubles de nutrition des individus, mais aussi sous l'influence des mauvaises conditions du milieu.

Chez l'homme, l'instinct sexuel n'est pas seulement troublé dans ses premières manifestations; il peut encore l'être dans les phases ultérieures de l'évolution du produit pendant la grossesse, au moment de l'accouchement, pendant l'éducation. Nous avons déjà relevé chez les animaux un certain nombre de faits de cet ordre. S'ils ont été peu étudiés jusqu'à présent dans l'espèce humaine, ce n'est pas qu'ils manquent d'intérêt. Nous nous bornerons à quelques indications, nous réservant de revenir sur ce sujet.

Houzeau fait remarquer que c'est seulement pendant

l'allaitement que chez plusieurs animaux il existe des relations intimes entre la mère et les petits. La mère éprouve un plaisir évident à la succion. Il en est d'ailleurs de même chez les femmes, quelques-unes prolongent l'allaitement pour leur propre plaisir. La succion mammaire provoque, on le sait, chez quelques femmes le plaisir en dehors de l'allaitement ; elles la recherchent pour satisfaire leurs besoins sexuels. Hyrtl, dans son anatomie topographique cite, d'après Hildenbrandt, une femme qui provoqua un allongement tel de ses mamelles qu'elle arrivait à les sucer elle-même [1]. De même le besoin d'évacuation joue un rôle important chez la nourrice. Ce n'est pas par une hypothèse invraisemblable, que dans le discours sur l'origine et les fondements de l'égalité parmi les hommes, J.-J. Rousseau dit : « La mère allaitait d'abord les enfants pour son propre besoin ; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissait ensuite pour le leur. » Chez les peuples primitifs, l'amour maternel semble s'éveiller avec l'allaitement ; si la mère tue souvent l'enfant qu'elle n'a pas allaité, l'infanticide est rare plus tard. Mais de même que suivant les progrès de l'évolution, l'amour n'est plus lié exclusivement au développement et au fonctionnement des organes génitaux, l'amour maternel n'est plus lié non plus exclusivement au développement et au fonctionnement des glandes mammaires et aux soins corrélatifs que l'enfant nécessite. C'est là toutefois une concordance dont il pourra être intéressant d'étudier la fréquence.

L'observation nous montre qu'en général, dans la plupart des espèces, l'amour de la progéniture, considéré comme instinct, évolue parallèlement à la maturation de l'œuf. Certains préparatifs ont souvent précédé le terme ;

(1) J. Hyrtl. *Handbuch der topographischen Anatomie*, 5e éd., 1865, t. I, p. 552.

et à la naissance des petits, les parents, chacun dans une mesure variable, sont préparés à leur donner les soins nécessaires à leur existence et à leur développement. Le parallélisme entre l'évolution des sentiments familiaux des parents et l'évolution biologique de leurs produits est une condition tout aussi indispensable de la perpétuité de la race que l'attraction sexuelle. Cette corrélation qu'on peut être tenté de considérer comme générale, n'est pas facile à constater chez les animaux, car sauf les cas rares où on peut se livrer à une observation attentive de leurs actes, nous ne connaissons guère les sentiments des animaux que par leur analogie avec des sentiments que nous imaginons pouvoir éprouver nous-mêmes dans les mêmes circonstances. C'est ainsi que l'on peut admettre que l'infanticide chez les animaux peut s'expliquer encore par une condition qui montre son efficacité dans l'espèce humaine et sur laquelle nous pouvons obtenir quelques renseignements.

Dans l'espèce humaine, l'évolution de l'amour de la progéniture n'est pas toujours parallèle à l'évolution du produit.

Dans l'un et l'autre sexe on peut voir une ébauche de ce sentiment même avant l'apparition de l'appétit sexuel. L'amour des petits peut être indépendant de la fonction sexuelle. Mais les conditions dans lesquelles il s'en montre indépendant peut servir à mettre en lumière plusieurs facteurs importants de l'amour de la progéniture. Si les manifestations en sont plus fréquentes dans le sexe féminin, elles ne lui sont pas exclusives. Chez les petites filles elles se montrent très tôt dans les jeux, dans l'attraction pour les poupées, etc. L'amour des poupées peut s'installer définitivement et se substituer pour toute la vie à l'amour de la progéniture, coïncidant ou non avec d'autres anomalies effectives ; il n'est pas très rare de voir des femmes chez lesquelles l'amour de la poupée persiste

dans un âge avancé, ou est remplacé par une autre idiosyncrasie : l'amour des bêtes.

L'amour des petits chez les jeunes enfants paraît surtout lié au plaisir de la puissance, de la protection, de l'autorité, de l'approbation, etc. Plusieurs de ces éléments se trouvent représentés dans le complexus sentimental de l'amour de la progéniture.

L'amour des petits peut persister jusqu'à l'adolescence et plus tard sans se combiner à aucune perversion émotionnelle. Il peut se manifester pour la première fois avec intensité concurremment à l'attraction sexuelle. L'observation journalière fournit de nombreux exemples dans lesquels on voit les sentiments tendres à l'égard des enfants, chez des adolescents ou des adultes de l'un ou l'autre sexe, annoncer des tendances matrimoniales inavouées.

L'amour des petits du même sexe, surtout chez l'homme, peut être une manifestation de la tendance à l'inversion sexuelle.

L'amour de la progéniture présente des variétés considérables au point de vue de la date de son apparition, au point de vue de son intensité, au point de vue de sa durée.

Chez le père surtout, dont l'amour pour les enfants n'a pas au même titre que chez la mère une base physiologique, mais est plutôt un produit de l'évolution sociale, les variétés sont fréquentes et étendues. Il n'est pas rare de voir des preuves évidentes de sa faiblesse et de son absence. A partir de la fécondation, le père est étranger à l'évolution du produit de la conception. Sa sollicitude envers lui est surtout liée aux sentiments qui l'attachent à la mère. On sait d'ailleurs que ces sentiments peuvent être assez vifs pour se manifester par des phénomènes physiques. Il n'est pas très rare de voir des maris prendre leur part des vomissements de la grossesse, Weir Mit-

chell[1] en a cité des exemples qu'on pourrait aisément multiplier. On aurait même observé les vomissements du mari avant qu'on eût connaissance formelle de la grossesse[2]. Ces faits permettent de comprendre comment par une sorte de contagion morale, le père peut participer de l'état affectif de la mère pendant la grossesse et au moment de l'accouchement[3].

La « couvade » est une coutume bizarre qu'on retrouve chez des peuplades d'origine très diverse et qui consiste dans l'imitation par le mari du rôle de l'accouchée. Cette imitation, plus ou moins fidèle, se traduit principalement par une période de repos dans une attitude de souffrance. On l'a attribuée à la volonté du père de prendre à tous égards la place de la mère, au temps où le patriarcat se serait substitué à la filiation maternelle. On l'a attribuée aussi à l'intention de transmettre, par l'exemple de la patience à supporter la douleur, un courage viril aux enfants[4].

A ces explications qui ne reposent sur aucun fait d'observation, la clinique neuropathologique permet d'en opposer une autre qui n'est pas sans vraisemblance.

Les faits de contagion sont probablement plus fréquents que la pénurie de la littérature médicale ne semble l'indiquer. Depuis une douzaine d'années que mon attention a été appelée sur ce sujet par la lecture de la leçon de Weir Mitchell, j'ai eu connaissance de trois cas de

(1) S. Weir Mitchell. *Lectures on diseases of the nervous system, especially in Women*, 2e éd., 1885, p. 63.

(2) Hamill. *Morning sickness in the husband* (*New-York med. journ.*, 1888, XLVII, p. 635).

(3) Ch. Féré. *Contrib. à la pathologie de la sympathie conjugale : une interprétation physiologique de la couvade* (*C. R. Soc. de Biol.*, 1899, p. 258).

(4) Ch. Letourneau. *L'évolution du mariage et de la famille*, 1888, p. 394. — C.-N. Starcke. *La famille primitive, son origine et son développement*, trad. fr., 1891, p. 49 (Paris, F. Alcan).

ce genre qui se sont tous présentés chez des neurasthéniques. Je rappellerai succinctement les principales circonstances d'un de ces cas, parce qu'aux vomissements se sont ajoutés d'autres troubles qui indiquent que l'imitation n'est pas le seul facteur, et ces cas sont particulièrement intéressants au point de vue de l'interprétation de la coutume de la « couvade ».

Observation I. — *Sympathie conjugale ; couvade.* — J'ai observé à différentes reprises, depuis une dizaine d'années, un neurasthénique dont les troubles psychiques se bornaient à de l'indécision et à des scrupules. Sous l'influence de changements de milieu, il obtenait d'assez longues trêves uniformément interrompues par un projet de mariage provoquant des scrupules variés, et aboutissant à une crise neurasthénique et au renoncement. Cependant, en 1895, ses scrupules de neurasthénique furent vaincus par une coïncidence remarquable de circonstances favorables. Il se maria dans les meilleures conditions possibles. Pendant dix-huit mois, il ne fut plus question des troubles neurasthéniques. Je le revis au mois de mai 1896, il avait trente-deux ans. Il se plaignait de vomissements qui avaient commencé dix jours auparavant et qui se produisaient soit le matin, peu de temps après le réveil, soit après le repas de midi. Le vomissement de midi était alimentaire, il s'était produit l'avant-veille et le jour même ; le vomissement du matin s'était produit tous les jours avec une uniformité remarquable, il rendait un liquide filant et clair dont il estimait la quantité à un quart de litre. Dans tous les cas, le vomissement était précédé d'une nausée qui apparaissait brusquement. Il fournissait spontanément l'explication de son mal : sa femme était enceinte de deux mois et demi. La veille du jour où il avait été pris, sa femme, qui n'avait jusque-là présenté aucun trouble notable, raconta en rentrant de la promenade, qu'elle avait eu des nausées et qu'elle avait rendu quelques glaires ; elle était complètement remise, et n'éprouva rien de semblable jusqu'au moment où lui-même fut pris le lendemain matin. Il avait été frappé fortement par le récit de sa femme, parce que, disait-il, dans sa propre famille, les

femmes vomissent pendant la grossesse : sa mère, sa tante et ses deux sœurs, auraient eu, à chaque grossesse, des vomissements incoercibles, alarmants. La mère a confirmé plus tard ce renseignement, et elle affirma que la femme n'avait eu que sept ou huit crises de nausées avec expulsion peu abondante de glaires, dont le mari n'avait pas été témoin et qui lui avaient été dissimulées avec soin. Cependant, lui, a vomi chaque matin, pendant trois semaines ; la nausée arrivait d'emblée sans avoir été précédée d'aucune représentation mentale consciente. Il n'a jamais eu le temps de mettre en pratique les mesures préventives qu'on lui avait conseillées. Les vomissements ont cessé définitivement quand il eut quitté le domicile conjugal, et ils ne se sont plus reproduits à son retour qu'il n'a pu retarder de plus de huit jours. Tout alla bien jusqu'au mois de novembre : la femme, qui approchait du terme, se plaignait de douleurs dans les reins. Le mari commença à se plaindre de douleurs lombaires, d'affaiblissement des membres inférieurs. Au bout de deux jours, la marche était devenue très difficile ; il y avait une céphalée intense et continue, le sommeil était à peu près nul, interrompu par des chocs céphaliques très violents qui lui arrachaient des cris. On le transporta chez son père dans un état de neurasthénie aiguë, caractérisée par une anxiété permanente : sans cesse préoccupé des dangers de mort que courait sa femme, blessé par toutes les excitations sensorielles, redoutant autant la lumière que le bruit, que les odeurs, poussant des cris à chaque changement de position qui provoquaient des douleurs rachidiennes. La peau de l'abdomen et des régions mammaires était d'une sensibilité exquise. Aucun stigmate hystérique : les testicules n'étaient pas douloureux ; il n'y avait aucune modification des réflexes patellaires. Quand il apprit l'heureuse terminaison de l'accouchement, il se fit une détente dans l'anxiété ; mais bien que l'alimentation ait toujours été suffisante, l'amélioration ne commença réellement que lorsqu'il revit sa femme au bout de trois semaines. A partir de ce moment, la restauration fut rapide.

Une seconde grossesse est survenue à la même époque en 1898. On s'était bien promis de ne lui parler ni de vomissements ni de nausées, qui étaient rares comme la première fois,

mais il se produisit une crise en sa présence. C'était après le déjeuner du matin ; il fut pris immédiatement d'un vomissement alimentaire. Les jours suivants, sitôt après le lever, il se produisit un vomissement glaireux ; la séparation opérée le dixième jour suspendit les vomissements. Il put revenir impunément au bout d'une semaine, sa femme étant libérée de cet accident rare et bénin chez elle. A la fin d'octobre, et cette fois sans aucune provocation, la crise neurasthénique à forme anxieuse s'est renouvelée, reproduisant la première, à quelques détails près, et qui suivit la même marche pour ne se terminer qu'en février dernier.

On retrouve dans ce fait, comme dans ceux de Weir Mitchell, les vomissements qu'on peut attribuer à la contagion ; mais la crise neurasthénique qui se manifeste aux approches de l'accouchement, s'accompagne non seulement de douleurs, mais encore de troubles parétiques qui ne figurent pas, dans la grossesse et qui paraissent les conséquences du choc émotionnel chez un sujet prédisposé.

Ces phénomènes réalisent une « couvade » qui n'a rien de symbolique. L'imitation et la sympathie se sont combinées pour constituer un état morbide qui peut se reproduire dans différentes conditions de dépression générale plus ou moins analogues à celles de la neurasthénie, et communes chez les gens exposés aux privations, aux intempéries, et prédisposés à l'imitation par l'ignorance.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que la couvade sympathique constitue un caractère de perfectionnement de l'instinct paternel, il s'en faut : travailler pour assurer le bien-être de la mère serait beaucoup plus utile au produit. Cette aptitude à la contagion est au contraire un caractère de dissolution.

Apres la naissance, la voix du sang ne parle pas à tous les pères. Chez un bon nombre elle n'est que partiellement suppléée, au moins pour un temps, par leur attachement au

foyer : c'est la mère qui sert de liaison entre les enfants et leur père, qui les lui fait aimer, et lui donne la confiance de les appeler siens [1].

Le défaut de sentiment paternel n'entraîne pas communément chez l'homme de réactions nuisibles ; si le père ne sent pas ses obligations, il s'en décharge et ne souffre guère de privation. Ce n'est que lorsque l'enfant est une cause de misère ou au moins d'embarras qu'il a à souffrir du défaut de développement de l'amour paternel. Mais en dehors des conditions où il s'objective par des mauvais traitements et un manque de soins, ce défaut peut exister à des degrés divers. Il se manifeste soit par une diminution, soit par un défaut de sympathie, soit par un retard de son développement. Il n'est pas rare d'entendre des pères reconnaître que leur enfant a été tout d'abord pour eux un objet d'horreur et de répulsion, et que les sentiments tendres ne se sont éveillés que plus tard, quelquefois après quelques jours ou après quelques semaines, souvent après des mois et même des années. Le plus souvent l'évolution est lente et graduelle ; l'habitude, les diverses circonstances qui flattent d'autres sentiments y contribuent. Exceptionnellement le développement se produit à la suite d'un choc dont la banalité indique bien l'anomalie du terrain sur lequel il a pu agir. Un héréditaire qui a eu lui-même plusieurs accès hypochondriques n'avait jamais senti que de l'indifférence pour son fils, et il ne commence à éprouver pour lui des sentiments tendres que lorsqu'à l'âge de 17 ans passés il lui entendit exprimer avec chaleur, relativement à un fait historique, une opinion que lui-même avait partagée autrefois et que d'ailleurs il avait abandonnée depuis. La reconnaissance dans un enfant d'un caractère physique, timbre de la voix, démarche, attitude, geste, ou d'un caractère psy-

(1) J.-J. Rousseau. *Emile*, liv. V.

chique, rappelant soit le père lui-même, soit un autre ascendant qui a pu agir de même. L'apparition tardive des sentiments paternels peut varier avec le sexe de l'enfant. Ces sentiments électifs sont souvent d'ailleurs très précoces et précèdent la naissance. Les projets faits dans l'attente et déçus par le sexe de l'enfant s'effondrent en laissant un sentiment pénible qui peut se manifester par une antipathie généralement éphémère, mais qui peut persister chez les individus mal équilibrés.

Des variétés du même genre peuvent se rencontrer dans l'évolution de l'amour maternel, qui peuvent présenter un intérêt particulier en raison de l'influence qu'elles impriment à la conduite.

Plus souvent que chez l'homme, l'amour de la progéniture se manifeste chez la femme à la même époque que l'appétit sexuel. Il peut se développer à la suite des premiers rapports sexuels sans aucun signe de fécondation. Plus souvent il s'éveille après la conception ; et en dehors de tout autre signe, quelques multipares peuvent reconnaître la fécondation à la préoccupation qui s'impose de se préparer à recevoir un nouveau-né. Cette préoccupation peut se manifester exclusivement à propos des fécondations qui produiront un enfant d'un sexe déterminé. Chez certaines femmes, il se développe au cours de la grossesse soit isolément, soit concurremment à des phénomènes physiques, normaux ou pathologiques liés à la fécondation ou à une période de l'évolution du produit : vomissements, mouvements spontanés du fœtus, gonflement des seins, apparition de douleurs. D'autres fois il n'apparaît qu'après l'accouchement, à la vue de l'enfant ou au cours de l'allaitement à une époque plus ou moins éloignée.

Il est exceptionnel que le sentiment maternel ne se développe pas du tout ; mais des femmes avouent que la sympathie pour leur enfant ne s'est développée qu'après plusieurs années de soins rendus par devoir. Or-

dinairement le retard d'évolution des sentiments maternels diminue à chaque nouvelle grossesse et c'est surtout chez les multipares qu'il se développe préventivement. Chez une femme qui avait eu 7 enfants, il n'était apparu à la naissance qu'à la quatrième grossesse. Quelquefois le retard est plus grand pour les enfants d'un sexe déterminé.

Il est difficile d'obtenir des documents propres à établir la fréquence relative des anomalies d'évolution des sentiments maternels ; mais l'aveu de nombreuses femmes qui ne sont pas dans le cas d'avoir à chercher une excuse ou une circonstance atténuante ne manque pas d'intérêt au point de vue de la criminalité féminine spéciale, de l'infanticide.

L'homme qui oublie plus facilement que l'amour est consentement et qui se laisse souvent aller à la brutalité dans la poursuite sexuelle, brutalité objectivée par le viol et le rapt, n'épargne pas toujours ses enfants. L'inceste est beaucoup plus fréquent chez l'homme que chez la femme.

Nous verrons que dans certaines conditions de prédisposition héréditaire ou congénitale, dans certaines conditions physiologiques ou pathologiques qui réalisent un état de dépression générale de l'organisme, des circonstances banales sont susceptibles de provoquer des perversions de l'instinct sexuel. Les anomalies d'évolution de l'instinct parental, la précocité aussi bien que les retards, indiquent aussi une tendance aux perversions sous l'influence de conditions extérieures. Sous l'influence de causes de dépression générale d'ordre physiologique, comme l'accouchement ou l'allaitement, même en dehors de toute condition pathologique, ou d'ordre social, misère ou déboires de toutes sortes, des réactions violentes peuvent se produire isolées de tout autre trouble psychopathique apparent.

Ces réactions se traduisent par l'avortement, l'infanticide, l'abandon ou la négligence des enfants, la rupture

des liens conjugaux. Cette simple énumération suffit pour permettre de juger de la fréquence des manifestations de la dissolution des instincts les plus complexes relatifs à la fonction sexuelle. Il n'est pas besoin de statistiques pour faire comprendre que ce sont les instincts les plus élevés et les derniers acquis qui sont le plus souvent atteints dans la dégénérescence.

La forme la plus commune de la dissolution de l'amour parental se caractérise par l'absence de soins d'éducation, par la tolérance des actes réflexes et instinctifs et des tendances les plus contraires à l'hygiène et à la morale. Ce défaut d'éducation supprime toute chance d'adaptation ; l'enfant mal élevé tout comme le dégénéré congénital est dépaysé dans la société et dans la nature qui finissent par l'éliminer. Ce défaut d'adaptation n'est pas sans intérêt dans l'étude de la régression des instincts familiaux. La déchéance des enfants qui détruit toute harmonie entre eux et leurs parents a pour effet secondaire de détruire aussi l'intimité et le bon accord entre les parents [1]. L'amour des enfants a servi de base à l'évolution des sentiments conjugaux ; leur dissolution est souvent la conséquence de la dissolution des sentiments filiaux.

(1) F. Nicolaï. *Les enfants mal élevés*, 18e éd., 1899. p. 49.

CHAPITRE V

LES ANOMALIES DE L'INSTINCT SEXUEL CHEZ L'HOMME

Les anomalies de l'instinct sexuel sont surtout caractérisées par un défaut d'harmonie entre l'évolution psychique et l'évolution somatique. Les troubles de la nutrition peuvent agir sur l'instinct sexuel comme les troubles de l'évolution.

I

L'évolution défectueuse de l'organisme peut se manifester par la précocité, par le retard ou par la perversion. L'évolution défectueuse peut aussi se manifester par ces trois groupes d'anomalies.

Sans insister maintenant sur les perversions qui seront étudiées à part, nous devons relever l'importance au point de vue de la dégénérescence de l'espèce des anomalies de l'évolution ou de l'involution (Paradoxie de Krafft-Ebing).

La précocité de l'évolution de l'instinct sexuel coïncide en général avec un certain degré d'exaltation, aussi bien chez la femme que chez l'homme. C'est un rapport méritant d'être rapproché d'un autre signalé par Hannover qui a observé que les règles apparaissent à des intervalles un peu plus courts chez les femmes à menstruation pré-

coce. La précocité de l'instinct sexuel, outre qu'elle est souvent nuisible à l'individu, n'est pas favorable à l'espèce. On sait que la génération précoce donne souvent des produits défectueux; et souvent même, les rapports sexuels prématurés, paraissent une cause de stérilité. Les mauvais effets de la précocité sur la descendance peuvent se manifester même lorsque l'un des partenaires a atteint son complet développement.

La tare est plus marquée lorsqu'il y a défaut d'équilibre entre le développement de l'instinct et celui des organes sexuels. Ce défaut d'harmonie entraîne généralement des perversions sexuelles ou coïncide avec elles. Toutefois l'inversion sexuelle se manifeste souvent chez des enfants dont les organes génitaux n'ont pas un développement prématuré.

Les premières manifestations de l'instinct sexuel à la puberté [1] se font souvent remarquer par l'absence de choix: l'âge, les qualités propres à déterminer l'attraction paraissent indifférents. Cette indifférence s'exagère dans les cas de précocité où les mauvais exemples peuvent déterminer des dépravations. L'indifférence sexuelle de la puberté a suggéré l'idée que l'inversion sexuelle peut être un arrêt de développement [2]. L'imitation qui permet de réaliser l'exécution d'actes normaux à un âge précoce peut avoir sa base dans l'hérédité; celle qui aboutit à l'exécution d'actes anormaux trahit au contraire une dissolution des acquisitions ancestrales, liée à la dégénérescence, à un trouble d'évolution embryonnaire appréciable ou non par des caractères morphologiques.

Il faut distinguer les cas dans lesquels l'onanisme a pour origine une irritation locale causée par un phimosis,

(1) Marro. *La Puberta*. Torino, 1898.

(2) Havelock Ellis. *Studies in the psychology of sex.*, 1897, t. I, p. 39.

la balanite, les oxyures du rectum ou du vagin, etc. Le grattage réflexe détermine des sensations agréables dont la recherche devient habituelle. Ces mauvaises habitudes qui se développent souvent de très bonne heure, sont primitivement indépendantes de l'excitation sexuelle.

La perversion instinctive se montre nettement dans un cas de Marc, où l'onanisme précoce coïncidait avec d'autres perversions instinctives.

Le retard de l'évolution, s'il constituait une anomalie isolée, n'aurait d'autre importance au point de vue de l'espèce que de retarder les chances de reproduction ; mais l'observation montre que souvent le retard coïncide avec des anomalies et qu'il paraît entraîner une caducité précoce. La tératologie expérimentale nous montre d'ailleurs qu'en général les conditions qui nuisent à l'évolution produisent en même temps qu'un retard de développement, des anomalies et une caducité précoce.

La sénilité précoce apparaît souvent chez des individus affectés d'infantilisme, ou de juvénilité persistante; on observe assez souvent la même corrélation dans l'évolution du sexe. Mais l'évolution précoce n'est pas toujours spontanée, elle peut être provoquée par des maladies qui affectent la nutrition ou par des affections locales des organes génitaux. Elle peut être utile à la préservation de l'individu, mais elle est préjudiciable à l'espèce, au moins en diminuant les chances de multiplication.

Quant à l'évolution retardée, elle peut paraître au premier abord avantageuse à l'individu et à l'espèce, en mettant en évidence une exaltation de la vitalité. Il convient de faire des réserves. La détérioration des moyens d'attraction sexuelle coïncidant avec l'activité de l'instinct inspire souvent des moyens de conquête plus ou moins dépravés qui ne sont pas toujours inoffensifs. Cette

dépravation fait perdre les avantages qui pourraient résulter de l'évolution des instincts sociaux à l'âge mûr. D'autre part nous savons qu'en général, les produits des générateurs âgés sont défectueux même lorsqu'ils se sont associé un partenaire d'âge mûr ou jeune.

Ces anomalies les plus simples de l'instinct sexuel aboutissent souvent à la production d'anormaux ou de malades ou à la stérilité ; on peut donc les considérer comme liées à la dégénérescence. D'ailleurs, si l'instinct se transmet héréditairement, c'est qu'il est lié à des particularités de structure ; ses anomalies sont aussi liées à des anomalies de structure qui peuvent coïncider avec des anomalies morphologiques.

Les manifestations de l'instinct sexuel jusqu'à un âge avancé ne doivent pas toujours être considérées comme pathologiques, mais il n'en est pas de même de leur retour après une suspension graduelle. Ce réveil est souvent le précurseur de la démence sénile, et il peut apparaître longtemps avant l'affaiblissement intellectuel. Ce réveil symptomatique se manifeste d'ailleurs souvent sous une forme anormale : souvent il s'adresse à des enfants ou à des personnes du même sexe ; il peut ne se montrer que dans les gestes et les paroles, mais il n'est pas rare qu'il s'objective par des actes plus caractéristiques, comme l'exhibition, les attouchements, le viol accompagné ou non de violence, de flagellation. Les déments séniles n'épargnent pas les animaux auxquels ils infligent en même temps des tortures. Tardieu, Brouardel, Lacassagne, ont remarqué qu'en général dans les attentats aux mœurs, l'âge de la victime décroît à mesure que croît l'âge du criminel. Chez les vieillards en effet la dissolution du sexe se manifeste assez souvent par la recherche de filles impubères ou même de jeunes garçons.

Mais la recherche des enfants n'est pas exclusive aux

vieillards, on la retrouve aussi chez les individus épuisés par les excès, chez les cérébrasthéniques. Cependant peut se manifester d'une façon précoce et en apparence spontanément indépendamment de toute condition pathologique, chez des dégénérés. On en peut citer des exemples aussi bien dans un sexe que dans l'autre. Magnan a rapporté l'exemple d'une fille de vingt-neuf ans qui éprouvait une attraction anormale pour un petit garçon de deux ans [1].

II

Si on doit considérer la conservation de l'espèce comme une fonction de l'individu sain, l'absence du désir sexuel ne peut pas être conciliable avec l'état de santé [2]. Cependant Hammond admet l'existence d'hommes normaux n'ayant jamais eu de désirs sexuels. Zacchias a signalé chez la femme la *naturæ frigiditas* qui est beaucoup plus fréquente que l'anesthésie de l'homme et souvent liée à un état névropathique; elle se traduit souvent par une lenteur extrême de la production de l'orgasme ou des défaillances.

La frigidité peut être liée à des anomalies des organes génitaux, elle est fréquente dans tous les cas d'ambiguïté sexuelle [3].

La femme est sujette à une frigidité physiologique fréquente à partir de la fécondation et se prolongeant après

(1) Magnan. *Des anomalies, des aberrations et des perversions sexuelles* (*Ann. méd. psych.*, 1885, 7e série, t. I, p. 455).

(2) Belkowsky. *Ein eigenthümlicher Fall von Impotenz aus Mangel des Geschlechtstriebes* (*Allg. Zeitsch. f. Psych.*, 1899, LV. 5, p. 717).

(3) J.-C. Carson and Alois F. Hedlicka. *An interesting case of pseudo hermaphroditismus masculinus completus* (*Albany Med. annals*, 1897, n° 10).

l'accouchement jusqu'à la réapparition des règles; elle se prolonge souvent pendant l'allaitement.

L'absence de désir est plus souvent acquise. Elle peut être la conséquence du défaut d'excitation, surtout sous l'influence d'une activité physique ou mentale très intense; mais alors elle n'est pas définitive. Elle peut être temporaire ou définitive à la suite d'excès sexuels. Bien qu'on puisse voir le désir survivre à la cessation de la fonction menstruelle ou l'ablation, ou à la destruction pathologique de l'ovaire ou du testicule, en général la perte de l'organe entraîne la perte de la fonction. Les troubles de la nutrition générale ont aussi une grande influence sur la fonction sexuelle qui est souvent suspendue ou détruite par les infections ou les intoxications dans le diabète, dans le morphinisme, le cocaïnisme, le caféisme. Souvent l'absence de désirs a une origine toxique que l'on peut attribuer aux bromures, au plomb (Tanquerel des Planches), à l'antimoine, à l'arsenic (Orfila, Devergie, Delioux de Savignac, Rayer, Biett, Charcot), au sulfure de carbone (Delpech), à l'iode.

L'alcool qui a eu longtemps la réputation d'augmenter les désirs comme l'énergie motrice [1], n'a cette action que d'une façon tout à fait éphémère. Il diminue la résistance aux tendances perverses (Anstie, Marie Manacéine [2], Forel, etc. [3]), qui sont plutôt liées à l'impotence; l'absence de désirs vient bientôt. Dans l'alcoolisme, comme dans la neurasthénie en général [4], les désirs sexuels sont quelque-

(1) E. Destrée. *Influence de l'alcool sur le travail musculaire* (*Journ. méd. de Bruxelles*, 1897, p. 547, 573). — De Boeck et Deladrier. *De l'influence de l'alcool sur le travail musculaire* (*ibid.*, 1899, p. 43).

(2) Marie Manacéine. *Le surmenage mental dans la civilisation*, 1890, p. 120.

(3) G. Scagliosi. *L'alcool nelle perversioni sessuali e nell'epilepssia* (*Riforma med.*, 1898, IV, p. 75).

(4) Th.-D. Savill. *Clinical lectures on neurasthenia*. 1899, p. 33.

fois augmentés pour un temps, mais la puissance sexuelle est généralement diminuée.

Les lésions de la moelle épinière qui affectent directement ou indirectement le centre génital peuvent aussi produire l'anesthésie qu'on observe encore dans certains cas de lésions de l'écorce du cerveau, notamment dans la paralysie générale progressive. Ce que réalisent des lésions grossières et permanentes de l'écorce, des troubles de nutrition peuvent le reproduire comme on le voit dans l'hystérie, l'hypochondrie, la mélancolie.

La neurasthénie se trahit souvent par des troubles de la sexualité [1] plus fréquents chez l'homme que chez la femme ; ils consistent principalement en une excitabilité excessive coïncidant avec une impuissance d'abord relative et quelquefois absolue et s'accompagnant de perversions diverses.

La préoccupation mentale peut supprimer les désirs sexuels sous quelque forme qu'elle se présente : travaux de l'esprit [2], émotions, etc. Le désir peut être interrompu par des représentations rendues inséparables de l'excitation sexuelle par association, comme une image comique (Hammond) ou une scène de violence.

L'instinct sexuel peut être altéré consécutivement à des troubles fonctionnels ou à des lésions organiques des organes génitaux qui peuvent être affectés dans leur sensibilité, leurs sécrétions et leur motilité.

La sensibilité peut être diminuée ou troublée ; les organes génitaux peuvent être affectés d'anesthésie ou de dysesthésie. Ce qu'on désigne sous le nom de d'hyperesthésie, de sensibilité exaltée, ne doit pas être considéré

(1) G. Beard. *Sexual neurasthénie*, etc., 1884. — A. Eulenburg. *Sexuale genitale Neurosen und Neuropsychosen der Mænner und Frauen*, Leipzig, 1895.

(2) Réveillé-Parise. *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, 1853.

comme un perfectionnement de la sensibilité, mais bien plutôt comme une sensibilité douloureuse ou une excitabilité anormale qui détermine des réactions fortes pour des excitations faibles.

La sécrétion peut être diminuée ou augmentée. L'aspermie et la polyspermie de l'homme ont leurs analogues chez la femme ; l'ovulation peut manquer ou augmenter de fréquence. Il n'est pas rare même de voir des femmes affectées d'anomalies de l'instinct sexuel, présenter des fluxions intercalaires se reproduisant à une époque fixe de la période intermenstruelle et se manifestant par une douleur locale[1] avec pesanteur et quelquefois même par un écoulement peu abondant et des phénomènes d'excitation corrélatifs.

Les troubles moteurs sont surtout liés à des affections spinales ou cérébrales qui peuvent agir directement sur l'érection et sur l'éjaculation, mais ils peuvent aussi être d'origine réflexe.

La plupart des anciens et en particulier Galien confondirent le priapisme et le satyriasis. C'est Paul d'Egine qui paraît avoir le premier établi la distinction entre le satyriasis, maladie qu'on peut considérer aujourd'hui comme une forme de délire aigu, et le priapisme, symptôme.

Le priapisme est caractérisé par l'érection extrême du pénis dont la courbure s'exagère avec la distension ; cette érection s'accompagne d'une sensation d'étranglement et d'ardeur douloureuse à l'exclusion de tout désir vénérien. Ce symptôme plus ou moins durable, est quelquefois simulé par un épanchement de sang dans les corps caverneux d'origine traumatique ; il est souvent réflexe, et se développe en conséquence de la simple plénitude de la vessie[2] ou de lésions irritatives de l'urètre, de la vessie,

(1) M. Fassina. *Des douleurs intermenstruelles*. Th. 1899.

(2) J.-R. Smith. *Idiopathic priapism* (*The New Orleans journ. of med.*, 1869. XXII. p. 57).

des vésicules séminales (d'irritations mécaniques, équitation, voyages en voiture) ; mais il peut être produit par l'ingestion de cantharides. Goltz a vu que lorsque l'on coupe la moelle au-dessus du centre génito-spinal chez le chien, l'érection est plus facilement provoquée. Il peut être la manifestation locale d'états névropathiques multiples, affections encéphaliques ou médullaires, maladies infécticuses, tétanos en particulier, névropathies [1]. L'épilepsie ne figure dans son étiologie que d'une manière un peu vague [2].

Taylor a fait récemment à l'Association américaine des chirurgiens génito-urinaires une communication sur le priapisme dont il donne une classification étiologique dans laquelle on ne trouve point l'épilepsie [3].

Cependant Hargis [4] avait observé un nègre, non épileptique, sujet après le coït à des crises de priapisme paraissant dues à un état spasmodique et cédant au bromure de potassium. Et Legros Clark [5] cite un individu qui succomba dans le coma à une affection de la rate et qui avait présenté outre des attaques d'épilepsie plusieurs attaques de priapisme du corps caverneux seul, des migraines, du délire, etc.

En raison de la nature au moins douteuse de ces cas, le fait suivant m'a paru mériter attention.

(1) Magnan. *Des anomalies, des aberrations et des perversions sexuelles* (*Ann. med. psych.*, 1885, 7e série, t. I. p. 451).

(2) Spring, Van Lair et Masius. *Symptomatologie ou traité des accidents morbides*. t. II, p. 1047.

(3) *Medical News*. 1897. LXX. p. 775.

(4) R.-B.-S. Hargis. *Obs. on persistent priapism. with a case treated successfully by the bromide of potassium* (*The New Orleans journ. of med.*, 1869, XXII, p. 442).

(5) Legros Clark. *Some records of surgical experience* (*Saint-Thomas's hosp. Rep.*, 1887, XVI, p. 19).

OBSERVATION II. — *Priapisme épileptique*[1]. — O..., 12 ans. — Son père est un homme de 40 ans, vigoureux, bien portant. Il a deux frères un peu plus jeunes, indemnes de tares nerveuses. Le grand-père a 78 ans et la grand'mère 76, tous deux d'une remarquable santé. — Sa mère a 33 ans, aussi sans antécédents névropathiques et bien portante ; elle a un frère plus âgé qu'elle qui a eu plusieurs attaques de rhumatisme articulaire aigu, mais n'est pas nerveux. Le grand-père est mort d'apoplexie cérébrale à 66 ans, la grand'mère est morte d'un cancer de l'utérus à 55 ans.

O... a un frère d'un an plus âgé et deux sœurs de 2 et de 4 ans plus jeunes qui sont bien portants, ont été sujets à des fièvres éruptives et à des angines, mais n'ont jamais eu aucun trouble nerveux ni aucune anomalie de croissance jusqu'à présent.

Lui-même est né à terme comme les autres, mais la grossesse avait été troublée par une peur au sixième mois. Il est venu au monde chétif ; s'est bien porté cependant jusqu'à l'époque de la première dentition, où il a eu à plusieurs reprises des convulsions.

Il a marché et parlé à l'âge normal comme ses frères et sœurs et a été propre de bonne heure. Il a eu la scarlatine, la rougeole sans accidents nerveux. A 9 ans et demi il a eu, dans l'espace de six semaines, quatre accès convulsifs avec perte de connaissance, miction, morsure de la langue, stupeur consécutive. Il n'a gardé aucun souvenir de ces attaques, et on ne sait si elles étaient annoncées par des phénomènes subjectifs quelconques.

Quand il fut débarrassé de ses vers, les attaques convulsives n'ont plus reparu, mais elles ont été remplacées par des éblouissements que l'enfant décrivait et décrit encore d'une manière très précise. Tout à coup, généralement dans les premières heures de la matinée, les objets et tout ce qui l'entourait paraissait rouge, puis au bout d'un instant l'intensité de la couleur augmentait rapidement et il ne voyait plus que du rouge, toutes les formes disparaissaient. Il avait une sensation de

(1) Ch. Féré. *Priapisme épileptique* (*la Médecine moderne*, 1899, p. 74).

nausées, et expulsait par régurgitation deux ou trois gorgées de liquide clair. Le tout durait environ une minute, il ne perdait pas connaissance, entendait ce qui se disait autour de lui, mais il était très pâle et avait l'air ahuri.

Ces crises d'érythropsie se sont reproduites une ou deux fois chaque jour pendant environ deux mois, puis elles ont disparu tout à coup sans alternative ni éloignement préalables. On avait, dans cet intervalle, donné plusieurs fois des vermifuges, mais il ne s'était produit aucune expulsion de vers. Pendant deux ans, la santé de l'enfant fut parfaite : il était exempt de tout trouble nerveux, son sommeil était bon. Une nuit, vers deux heures du matin, le père fut réveillé par un grand cri : il se précipita vers le lit de son fils et il le trouva découvert, tenant le pénis à deux mains et se tordant de douleur. Il existait une érection très intense ; le gland, complètement, était distendu et violacé. Presque instantanément, il s'est fait une résolution complète. Il y avait de la lumière dans la chambre, le père s'était levé tout de suite au cri, il avait été très frappé de cette chute subite, d'autant plus que l'enfant n'avait pas paru avoir conscience de son arrivée. Malgré les pleurs de l'enfant, il conservait des doutes sur l'origine du phénomène, ou plutôt il était convaincu qu'il y avait eu une provocation, puis une surprise ou de la douleur. L'enfant fut surveillé de près, mais on ne put surprendre aucune trace de mauvaises habitudes. Un mois plus tard, la même scène se reproduisit, à peu près à la même heure; puis encore quinze jours plus tard, une heure environ après le coucher. Deux heures plus tard, on entendit l'enfant pousser un cri étrange, et on le trouva en pleines convulsions, l'écume à la bouche. Au bout d'une minute ou deux, il retomba dans un sommeil profond, et ne se réveilla que le lendemain matin, courbaturé, hébété. Il avait uriné dans son lit et s'était mordu la langue. Il paraissait complètement remis lorsque, six semaines plus tard, au milieu du déjeuner, on le vit tout à coup prendre une expression d'effroi, pâlir, et porter brusquement les deux mains aux organes génitaux en criant ; on constata la même érection violente qui, au bout d'un temps qui n'a pas dépassé deux minutes, est tombée brusquement. L'enfant n'avait pas

perdu connaissance. Il a décrit à plusieurs reprises, uniformément, le phénomène comme un choc brusque, terrible, avec distension presque instantanée et bientôt extrêmement douloureuse.

Quelques jours plus tard, l'enfant a commencé un traitement bromuré : pendant les six mois qui ont suivi, il ne s'est produit ni accès convulsif, ni accès de priapisme, mais plusieurs vertiges, avec perte de connaissance, qui doivent inspirer des réserves sur le résultat définitif du traitement, mais qui servent au moins à confirmer le diagnostic.

Il n'a existé aucune cause d'irritation locale : ni constipation, ni vers intestinaux, ni lésion de la verge ou de l'urètre. La miction est facile et normale ; le prépuce n'est pas étroit, et sa muqueuse pas plus que celle du méat et du gland ne présente aucune trace de lésion irritative, les testicules ont leur volume normal, sont bien descendus et ne peuvent pas être repoussés dans les trajets inguinaux. Il n'existe aucun signe de puberté, ni du côté des organes génitaux ni du côté du larynx ; rien d'anormal dans les régions mammaires.

Ces accès de priapisme se manifestant brusquement et cessant de même, d'une durée très courte, coïncidant avec des attaques convulsives et des vertiges, supprimés ou au moins, éloignés par le traitement bromuré peuvent être, il me semble, considérés à bon escient comme des manifestations épileptiques.

D'ailleurs si on faisait des réserves sur les caractères positifs de la nature épileptique de ces paroxysmes, on éprouverait une grande difficulté à les rattacher à un autre état morbide. On observe, il est vrai, quelquefois chez les ataxiques du priapisme et du clitoridisme sous forme d'accès analogues aux autres crises paroxystiques ; mais dans les cas que j'ai observés et que j'ai rencontrés aussi chez des paralytiques généraux (qu'on pourrait rapprocher d'ailleurs dans l'espèce des épileptiques), ces crises étaient graduelles à leur début et à leur terminaison et surtout plus durables, se rapprochant par consé-

quent des priapismes qu'on observe dans diverses affections de la moelle épinière ou à la suite des traumatismes spinaux.

III

Où commence l'excès du désir sexuel ? Emminghaus admet que le réveil immédiat du désir après sa satisfaction, ou son excitation par des objets qui n'ont pas normalement cette propriété caractérise l'anomalie.

Cet excès peut se manifester à propos de crises physiologiques, à la puberté dans les deux sexes, comme prélude ou à la suite des périodes menstruelles et à la ménopause chez les femmes. L'euphorie consumptive des phtisiques peut se manifester sous forme d'excitation sexuelle. Les irritations locales des organes génitaux ou des organes voisins peuvent la provoquer surtout chez des individus nerveux. Les excitations sensorielles peuvent produire le même effet chez les mêmes sujets. L'hyperesthésie sexuelle peut être épisodique ou passagère dans certaines affections sujettes à des alternatives dans leur marche, dans la paralysie générale, dans la démence sénile. Les lésions médullaires produisent rarement l'augmentation des désirs sexuels ; cependant on la retrouve assez souvent dans les antécédents des ataxiques, et je suis porté à croire qu'elle joue plutôt chez eux le rôle de symptôme que celui de cause : ne fait pas qui veut d'excès sexuels.

L'excitation sexuelle symptomatique, s'objective généralement par des rapports normaux ; mais quelquefois son caractère morbide s'accentue par la coïncidence d'anomalies instinctives : onanisme, bestialité, homosexualité, etc.

Dans l'excitation sexuelle symptomatique, l'équilibre des facteurs physiques, intellectuels et moraux de l'activité sexuelle est souvent rompu ; l'un d'eux prend

une importance inusitée plus ou moins exclusive et une circonstance qui, en général, n'a qu'une influence négligeable, acquiert un rôle primordial. Le plus souvent ce sont les facteurs physiques qui sont exclusivement en cause et les réactions sont exclusivement physiques, mais il n'en est pas toujours ainsi. L'excitation sexuelle vésanique peut jeter quelque lumière sur ce sujet.

Ball [1] admet trois formes d'excitation sexuelle : la forme hallucinatoire, la forme aphrodisiaque, la forme obscène.

1° Dans la forme hallucinatoire l'excitation résulte d'hallucinations relatives aux organes génitaux. Quel que soit son sexe le malade est victime d'attouchements variés qui provoquent un éréthisme plus ou moins permanent. Ces hallucinations peuvent faire partie d'un délire de persécution. L'excitation d'ailleurs n'est pas exclusivement déterminée par des hallucinations tactiles des organes génitaux. Toutes les hallucinations des sens dont l'excitation peut déterminer par association ou par suggestion l'excitation sexuelle, peuvent avoir le même effet, en particulier les hallucinations olfactives (Krafft-Ebing, Savage) [2], et visuelles.

Cette excitation hallucinatoire peut se produire sous forme épidémique dans un milieu favorable à l'hystérie ; on en a vu plusieurs exemples célèbres dans les couvents, ils ont donné lieu à des procès retentissants. Ces hallucinés peuvent accuser les personnes de leur entourage ou celles qui sont accidentellement en contact avec eux ; il n'est pas prudent de les visiter sans témoins.

Les hallucinations peuvent être précédées par des obses-

(1) B. Ball. *La folie érotique*, 1888.

(2) F. St. John Bullen. *Olfactory hallucinations in the insane* (*The jour. of mental sc.*, 1899, p. 530).

sions. Les idées obsédantes relatives à l'instinct sexuel ne coïncident pas nécessairement avec une excitation physique, on peut même les voir se développer chez certains neurasthéniques héréditaires à mesure que l'impuissance s'accentue.

2° L'excitation sexuelle à forme aphrodisiaque est caractérisée par l'exaltation de l'appétit sexuel. Cette exaltation s'observe dans un grand nombre de maladies mentales. Elle n'est pas rare chez les imbéciles. On la voit chez bon nombre d'excités maniaques, particulièrement dans la puerpéralité; elle est fréquente dans la première période de la paralysie générale progressive. Elle a des rapports remarquables avec les délires religieux [1].

Peut-elle constituer à elle seule toute la maladie comme le veut Ball, qui n'en donne comme exemple que la vieille femme de Trélat, sur laquelle il est permis de faire des réserves? Que l'excitation aphrodisiaque soit continue, ou intermittente comme la dipsomanie, elle paraît toujours liée à d'autres tares.

3° L'excitation sexuelle à forme obscène de Ball se rencontre chez des sujets dont le langage, l'attitude et les gestes sont constamment lubriques, sans que l'état physique réponde à cette excitation psychique. Ce sont, dit-il, des fanfarons du vice, le plus souvent impuissants. Cette forme se rencontre dans la démence sénile, dans la paralysie générale, dans l'excitation maniaque de l'hystérie et de la puerpéralité principalement.

On désigne souvent sous les noms de nymphomanie et de satyriasis des formes d'excitation sexuelle intense, Ball réserve avec raison ces deux termes à une affection grave résultant d'une lésion des organes génitaux ou des centres nerveux; on la voit à la suite d'infections ou de

(1) J. Weir. *The psychical correlation of religious emotion and sexual desire*, 2e éd., 1897.

chocs moraux ou physiques. Chauffard, d'Avignon, a vu le satyriasis à la suite d'une chute sur la nuque [1].

On peut distinguer deux formes, une chronique qui s'exprime par une excitation sexuelle exagérée et moins dangereuse, et une forme aiguë souvent accompagnée de fièvre à marche rapide et souvent terminée par la démence ou par la mort. La caractéristique est l'insatiabilité du désir dont la satisfaction n'est suivie d'aucune détente. Les troubles généraux qui l'accompagnent rappellent assez bien le délire aigu, mais les conditions anatomiques en sont encore mal connues. Le satyriasis, fureur érotique de l'homme, ne diffère guère de la nymphomanie, fureur érotique de la femme, que par l'intensité de ses tendances aggressives ; il est plus rare. Les images sexuelles remplissent l'esprit sous forme d'illusions ou d'hallucinations.

Le satyriasis comme la nymphomanie ne constituent pas toujours des formes de délire aigu ; ils ne sont quelquefois qu'un symptôme épisodique d'une psychopathie, comme la paralysie générale, la démence sénile, la folie périodique ou à double forme. On peut les rencontrer encore chez les dégénérés sous forme de crises impulsives, irrésistibles, angoissantes.

La nymphomanie peut se présenter sous forme platonique ; Charcot et Magnan ont cité une femme qui n'avait jamais cédé à ses désirs. D'autres fois l'excitation génitale est telle qu'elle est mise en jeu par des excitations douloureuses. Mantegazza cite une nymphomane qui éprouva une pollution au moment de la section du clitoris.

On peut ranger parmi les obscènes les exhibitionistes de Lasègue [2], qui prennent plaisir à exhiber en présence

(1) Chauffard. *Satyriasis consécutif à un coup sur la région occipitale inférieure* (*Arch. gén. de méd.*, 1829, t. XIX, p. 263).

(2) Ch. Lasègue. *Études médicales*, 1884, t. I, p. 692.

d'enfants, de filles, de femmes, leurs organes génitaux. L'excitabilité morbide se traduit souvent par le besoin d'activité sans la puissance d'activité : il n'est pas rare que l'exhibition ne s'accompagne d'aucun éréthisme local ; tout se borne à une mimique sans résultat autre que le scandale. D'autres fois l'exhibition en présence d'enfants ou de femmes provoque une excitation physique suivie de manœuvres qui aboutissent au spasme. L'exhibitionisme constitue un syndrome commun à un grand nombre d'états morbides ; on le rencontre chez les faibles d'esprit, les idiots et les imbéciles ; chez les paralytiques généraux principalement au début, plus souvent chez l'homme, mais aussi chez la femme (Magnan) ; chez les déments séniles, chez les alcooliques, chez les épileptiques. Chez les dégénérés il se présente souvent sous une forme angoissante ; et les crises sont fréquemment provoquées par un appoint alcoolique. Il s'est manifesté quelquefois dans le somnambulisme. Les exhibitionistes se font souvent remarquer par la répétition des mêmes actes sous une forme en quelque sorte stéréotypée.

L'érotomanie constitue une forme idéale (platonique, céladonique) de l'amour morbide, l'appétit sexuel avec ses accompagnements physiques lui est, en général, complètement étranger. La représentation de l'être ainsi s'impose à l'esprit ; c'est une obsession sans rémission. L'érotomane fait en quelque sorte abstraction de sa personnalité, c'est un idéal qu'il poursuit. Ce peut être un besoin de possession, une tendance conjugale sans élément sensuel et sans réaction, une sorte de gamomanie [1], ou désir de possession morale d'un individu de l'autre sexe. Le désir de possession, quelle que soit sa forme, peut être provoqué soit par l'ensemble des qualités de

(1) Legrand du Saulle. *Obs. d'un cas de gamomanie* (*Gaz. des hôp.*, 1857, p. 42).

la personne qui en est l'objet, soit par une qualité spéciale, soit encore par un caractère physique ou moral sans importance aux yeux du commun : c'est-à-dire qu'il existe un fétichisme érotomaniaque. L'érotomanie s'accompagne d'angoisse comme la dipsomanie ou la kleptomanie ; elle peut être tout aussi irrésistible.

L'érotomane objective son idéal dans la personne qui a frappé son attention, et il en arrive à lui attribuer les charmes qui lui sont le plus étrangers, toutes les qualités qui peuvent successivement provoquer le désir dans son imagination : il réalise au plus haut degré ce que Stendhal [1] désignait sous le nom de « cristallisation ». Don Quichotte attribuait des mains de princesse à une fille d'auberge. Du reste l'érotomane s'adresse en général à une personne d'une position plus élevée que lui, une reine, une princesse, une actrice célèbre. C'est la reine du ciel, la sainte Vierge qui a le plus souvent inspiré la folie de l'amour chaste. L'érotique semble aimer l'inaccessible. On peut rapprocher de lui certains amoureux idéalistes qui ayant trouvé dans une personne un des caractères qui les impressionnent particulièrement, exigent d'elle qu'elle ait toutes les qualités qu'ils associent à ce caractère dans leur idéal [2]. Cette forme d'anomalie est aussi négative des fins de l'instinct sexuel que l'érotomanie. Foster Scott [3] range aussi l'amour romanesque parmi les formes anormales de l'amour : quand le roman finit, l'amour finit aussi, dit-il.

Les érotomanes réagissent très différemment à leur passion amoureuse ; le plus souvent ils sont entreprenants et même agressifs et persécuteurs. Cependant cer-

(1) De Stendhal (Henry Beyle). *De l'amour. — Le rameau de Saltzbourg.*

(2) Ch. Féré. *La pathologie des émotions.* 1892, p. 435. (Paris, F. Alcan.)

(3) J. Foster Scott. *The sexual instinct.*, etc., p. 141.

tains débiles se bornent à gémir de leur indignité et la subissent avec une résignation relative. Du reste, chez les imbéciles et les débiles, l'amour, quand il ne se montre pas impulsif jusqu'à la violence, est souvent capable de toutes les résignations, acceptant les humiliations les plus révoltantes.

Mantegazza, considère que la coquetterie, qui n'est qu'une forme de l'art de séduire et de conquérir, appartient à la pathologie[1]. Bien qu'elle existe chez l'homme, elle est plus fréquente chez la femme. L'amour-propre y occupe une si grande place que son étude rentre plutôt dans celle de l'orgueil que dans celle de l'amour. La séduction physiologique est un besoin, la coquetterie est un vice. Le besoin de plaire est une des nécessités les plus fondamentales de l'amour, et l'un de ses instruments les plus actifs; la coquetterie est à elle-même sa propre fin. Quand la conquête est faite, la séduction physiologique désarme ; la coquetterie, au contraire, est permanente. « Dans les cas les plus graves, dit Mantegazza, le cœur ne peut se donner à aucun, parce qu'il est promis à tous, et l'atroce fatigue de plaire à un grand nombre lasse tellement le sentiment qu'elle rend impossible le développement d'une affection sérieuse. » La coquetterie exaltée exclut l'amour ; malgré les apparences, elle constitue un caractère de la dissolution de l'instinct sexuel. Du reste, il n'est pas rare de la voir coïncider avec des anomalies des réactions sexuelles et la stérilité qui constituent des caractères de la dissolution du sexe.

La coquetterie peut exister d'ailleurs en dehors de la sexualité dont elle est la négation dans la forme que Näcke[2] appelle *Narcismus* ou amour de soi-même.

(1) P. Mantegazza. *La physiologie de l'amour* (trad. de la 4e éd. ital.), p. 85.

(2) P. Näcke. *Die sexuellen Perversitäten in der Irrenanstalt* (*Psychiatrische en Neurologische Bladen*, 1899, p. 128).

Dans les deux sexes, la jalousie peut se manifester comme une anomalie de l'instinct relatif à la poursuite ou à l'attraction sexuelle. La jalousie constitue une douleur morale qui peut avoir pour cause légitime un sentiment blessé, amour ou amour-propre, une atteinte à la propriété, mais qui souvent se manifeste sans provocation, par une suspicion habituelle, constitutionnelle en quelque sorte. C'est une véritable psychalgie où l'amour-propre tient plus de place que l'amour. La nature asexuelle de la jalousie-psychose se montre surtout lorsqu'elle s'exerce à propos de personnes qui n'ont rien à faire avec la concurrence sexuelle, comme les parents de ceux qui l'excitent. Elle est liée à la débilité nerveuse. Plus souvent que les hommes, elle conduit les femmes à l'asile d'aliénés[1] ; c'est en effet souvent une véritable folie[2] ; elle se développe souvent à la puberté ou à la ménopause[3] ; elle peut être liée à l'hypochondrie[4] ; mais elle se montre souvent sous la forme obsédante chez les dégénérés ; elle peut se manifester sous forme d'accès d'anxiété chez les épileptiques[5]. La prédisposition à la jalousie de l'adulte peut être mise en lumière par l'existence d'accidents analogues dans l'enfance : les enfants nerveux sont, comme on sait, sujets à des jalousies provoquées aussi bien par des animaux, par des objets que par des personnes[6].

Les conditions de dépression générale soit d'ordre phy-

(1) Virey. Art. JALOUSIE. *Dict. des sc. méd.*, XXVI, 1818, p. 303.

(2) Trélat. *La folie lucide*, 1861, p. 137. — Dorez. *La jalousie morbide*, th. 1889.

(3) P. Bruant. *De la mélancolie survenant à la ménopause*, th. 1888, p. 55.

(4) A. Journiac. *Rech. clin. sur le délire hypochondriaque*, th. 1888, p. 34.

(5) Ch. Féré. *Les phobies épileptiques* (*la médecine moderne*, 1898, p. 185).

(6) Joux. *Sur la jalousie considérée comme cause de maladies dans le jeune âge* (*Gaz. des hôpitaux*, 1853, p. 447).

sique, soit d'ordre moral dans lesquelles se développe ordinairement la jalousie morbide[1], indiquent assez qu'elle constitue un caractère de dissolution. Chez les dégénérés la jalousie symptomatique peut s'adresser aux animaux[2].

On considère quelquefois la jalousie morbide comme le résultat d'un amour exalté, mais en réalité il s'agit en général de toute autre chose. Si on examine les faits rapportés par les auteurs qui ont pris la peine de noter leurs observations, on voit qu'il s'agit de dégénérés ou d'aliénés dont l'état mental présente d'autres caractères morbides. Le meurtre et le suicide par amour, qu'ils soient ou non liés à la jalousie, sont aussi des manifestations psychopathiques qu'on ne peut en général rattacher exclusivement à une perversion de l'instinct sexuel.

(1) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 419.

(2) Ch. Féré. *Note sur les alcoolisables* (*C. R. et memb. Soc. méd. des hôp.*, 1885, p. 293).

CHAPITRE VI

LES ANOMALIES DE L'INSTINCT SEXUEL CHEZ L'HOMME

PARESTHÉSIES SENSORIELLES

A côté des anomalies relatives à l'âge et à l'intensité, l'instinct sexuel présente encore des anomalies relatives aux agents provocateurs du plaisir. Tandis qu'à l'état normal le patient est éveillé surtout par un individu de l'autre sexe susceptible par ses caractères physiques, intellectuels et moraux de concourir le plus efficacement à la reproduction sexuelle et à l'éducation des produits, on le voit mis en jeu par des excitants étrangers à la fonction sexuelle ou qui ne sont en rapport avec elle qu'à titre accessoire ou épisodique. Krafft-Ebing désigne ces anomalies sous le nom collectif de paresthésies du sens sexuel. On peut diviser les paresthésies en deux groupes : paresthésies sensoriellles et paresthésies psychiques. Dans les paresthésies sensorielles, l'éveil de l'instinct est provoqué par des excitations physiques anormales ; dans les paresthésies psychiques, il est exalté par des états affectifs divers.

L'appétit sexuel est éveillé surtout par des représentations ou des excitations directes portant sur les organes génitaux; cependant l'éveil peut être déterminé par des excitations et des représentations très variables.

Mantegazza fait remarquer avec juste raison que c'est

le tact qui tient le premier rang parmi les sens susceptibles d'éveiller l'instinct sexuel [1]. Tantôt c'est le toucher actif, le palper qui est particulièrement excitant, d'autres fois c'est le toucher passif, l'excitation provoquée par le contact d'un individu de l'autre sexe. Quelquefois c'est une région très limitée qui provoque cette attraction ou jouit de cette sensibilité particulière qui peut aller jusqu'à l'orgasme : les lèvres, la langue, le lobule de l'oreille, la nuque, le petit doigt, etc.

On arrête quelquefois dans les foules ou dans les promenades des individus qui cherchent à toucher avec leurs mains ou avec leurs parties génitales certaines parties du corps des personnes de l'autre sexe ou même du leur, et qui sont connus sous le nom de « frotteurs ».

L'observation suivante en fournit un exemple de cette sensibilité spéciale du toucher actif :

Observation III. — *Traumatisme cranien. — Emotivité morbide. — Aliénation mentale ultérieure.* — Un élève de la Salpêtrière, sur l'hérédité duquel je n'ai aucun renseignement précis, mais qui avait subi dans son enfance un traumatisme cranien qui avait laissé une cicatrice profonde et avait été suivi d'une obtusion intellectuelle qui avait duré plusieurs mois, me signala un jour une émotion singulière qu'il venait d'éprouver. Il y avait dans la salle ci-devant Saint-Alexandre une vieille rhumatisante chronique, avec déformations considérables des mains et des pieds qui était bien incapable d'éveiller, même chez un jeune homme vigoureux (ce n'était d'ailleurs pas le cas), aucun sentiment esthétique. Cette femme présentait une atrophie de la peau qui donnait au tégument des mains principalement une douceur extrême, une consistance velvétique qui n'est pas rare chez les malades de ce genre complètement réduits à l'inaction. Le simple contact de ces mains provoquait l'érection chez ce jeune homme ; plusieurs fois il avait non sans étonnement répété l'expérience, et l'aveu qu'il m'en fit fut pro-

(1) Mantegazza. *La physiologie de l'amour*, p. 146.

voqué par la circonstance suivante. La malade souffrait d'une mauvaise dent et qu'il avait fallu arracher. Pendant que j'exécutais cette opération, l'élève en question s'était chargé de maintenir les mains. Sous l'influence du contact intime, il s'était produit une éjaculation avec tout son cortège émotionnel. Ce jeune homme avait à peine conquis son grade de docteur qu'il dut être séquestré pour un accès de délire mélancolique, et il est mort dans un asile depuis plusieurs années.

Cette forme d'émotivité, qui n'est en somme qu'une variété du délire du toucher, tient une place importante dans l'émotivité morbide qui pousse certains individus à s'emparer des cheveux des femmes, ou de certains objets de leur toilette, à couper les nattes[1], à voler les mouchoirs dans les foules.

L'attraction par une région spéciale constitue une forme de fétichisme; mais l'excitabilité élective qui peut aussi s'expliquer par l'association, peut rentrer dans le groupe de faits que Robert Whytt, La Mettrie, J. Hunter, J. Müller, Gubler, ont désigné sous les noms de syncinésies, de synesthésies, de synalgésies et qui ont surtout été bien étudiés dans ces dernières années[2] et qui consistent en sensations qui sont perçues sur certains points du corps à propos d'excitations portées sur des points plus ou moins éloignés; mais qui ne leur sont unis par aucune connexion nerveuse connue.

Chez quelques hystériques, il existe sur certains points du corps des régions qui ne sont pas sans analogie avec les zones hystérogènes et dont le simple attouchement soit à l'état normal, soit dans le somnambulisme provoqué.

(1) Macé. *Un joli monde*, p. 265.

(2) De Fromentel. *Les synesthésies et les synalgésies*, in-8°, 1888. — S. Weir Mitchell. *Wrong reference of sensation of pain* (*The med. news*, 1895, n° 11, p. 281). — Ch. Féré. *Note sur un cas de synalgésie persistante* (*Flandre médicale*, 1895, n° 18, I, p. 517).

détermine des sensations génitales assez intenses pour amener l'orgasme et des sécrétions abondantes. L'excitation de ces *zones érogènes*[1] peut donner lieu à des accusations difficiles à repousser. Mais ce n'est pas seulement chez les hystériques que la sensibilité cutanée peut éveiller des sensations et des désirs sexuels.

Ferrand[2] fait allusion à une « personne qui ne pouvait toucher une petite verrue qu'elle portait à la face sans ressentir la délectation vénérienne ». J'ai observé un individu qui signalait le même effet à propos de l'attouchement d'un fibro-cartilage préauriculaire : c'était un dégénéré phobique mais sans stigmates hystériques.

Cabanis a signalé la coïncidence de l'érection du clitoris avec celle du mamelon chez les nourrices. Pendant la gestation l'excitation du mamelon produit des contractions de l'utérus que l'on a pu utiliser pendant la délivrance[3]. Des effets analogues se produisent souvent chez la femme en dehors de la grossesse ; la masturbation mammaire n'est pas rare. On voit aussi des imbéciles mâles qui entretiennent l'érection par la titillation des mamelons.

Le sens de l'odorat a des rapports très variés avec la fonction génésique[4]. Un grand nombre d'animaux sont pourvus de glandes dont la sécrétion spéciale dégage au moment du rut une odeur très intense, dont l'action spécifique est des plus nettes. Si c'est souvent le mâle qui fournit

(1) Chambard. *Du somnambulisme en général ; nature, analogies, signification nosologique*, etc., th. 1881. — Ch. Féré. *Les hypnotiques hystériques considérées comme sujets d'expérience en médecine mentale*, etc. (*Arch. de Neurologie*, 1883, t. VI, p. 131).

(2) Debreyne. *La théologie morale et les sciences médicales*, 6e éd., par A. Ferrand, 1884, p. 48.

(3) Dufrèche. *Essai sur les appareils mammaires et de la gestation dans leurs relations*, th., 1896.

(4) Gust. Jæger. *Lehrbuch der allgemeine Zoologie*, III, *Psychologie*, 1880.

les sécrétions aux odeurs les plus pénétrantes, les femelles n'en sont pas dépourvues, et on sait quel rôle le flair joue dans la recherche sexuelle dans la plupart des races domestiques elles-mêmes. Un grand nombre de physiologistes et en particulier Tiedemann ont noté que ces odeurs sont plus intenses au moment du rut. L'odeur des produits de sécrétion animale n'est pas sans effet chez l'homme : le musc en particulier joue chez beaucoup d'individus un rôle d'excitant génésique très efficace. Chez certains, des parfums d'origine végétale produisent des effets analogues : une dame citée par Mantegazza[1] disait : « J'éprouve tant de plaisir à sentir une fleur qu'il me semble que je commets un péché. » Il n'est pas d'ailleurs sans intérêt de remarquer que quelle que soit l'odeur qui provoque une sensation agréable, les mouvements mimiques du nez et de la lèvre supérieure en particulier, rappellent ceux qui accompagnent l'excitation génésique.

Si les excitations de l'odorat retentissent facilement sur le sens génital, inversement les excitations des organes génitaux peuvent retentir sur l'organe de l'olfaction. Des excitations des organes génitaux sont capables de provoquer des phénomènes analogues à ceux qui sont normalement produits par des excitations directes de la muqueuse olfactive ; on a vu des épistaxis, des crises d'éternuement se produire en conséquence d'activité physiologique ou de lésions pathologiques des organes génitaux. Romberg cite un jeune homme qui éternuait toutes les fois qu'il avait une pensée érotique. Mackensie a noté un enchifrènement passager ou des lésions inflammatoires permanentes à la suite d'excès vénériens. Heschl a rapporté un cas d'absence des deux

(1) Mantegazza. *La physiologie de l'amour*, p. 151. — *Hygiène de l'amour*, p. 174.

nerfs olfactifs coïncidant avec un défaut de développement des organes génitaux [1].

On peut donc admettre que les excitations du sens génital ou de l'olfaction sont capables de provoquer des effets généraux identiques, et par conséquent une émotion semblable; il s'agit d'une équivalence d'excitations comparable à ce qui se produit dans l'audition colorée et qui ne nécessite pas une association préalable.

L'influence des excitations odorantes sur la fonction génésique doit être considérée comme normale [2], et à plus forte raison les odeurs du corps humain. Mais chez certains individus le rôle de l'odorat devient très prédominant à tel point qu'en l'absence des excitations de ce sens l'activité génésique est nulle, ou que les excitations de l'odorat déterminent des impulsions irrésistibles. Cette émotivité olfactive rend compte de mésalliances momentanées ou définitives qu'on est étonné de voir faire à des hommes d'une culture élevée, mais qui sont en réalité des déséquilibrés : elle fait comprendre comment on peut chanter *Elvire* et *le Lac* et ne pas dédaigner les filles d'auberge. « Il y a des personnes si aveugles de leur concupiscence qu'elles n'aimeront pas moins Hécube qu'Hélène et Thersite qu'Achille [3]. »

L'excitation n'est pas provoquée seulement par l'odeur des sécrétions annexées aux organes de la génération, mais par les sécrétions cutanées en général, et quelquefois par une sécrétion locale. Certains individus sont excités par l'odeur de l'urine des femmes (renifleurs de Tar-

(1) Heschl. *Mittheilungen aus der path. anat. Anstalt in Krakau* (*Œsterreichische Zeitsch. f. prakt. Heilk.*, 1861, VII. p. 177).

(2) Althaus. *Beiträge zur Phys. u. Pathol. des Olfactorius* (*Arch. f. Psych.*, 1882, XII, p. 122).

(3) J. Ferrand. *De la maladie d'amour ou maladie érotique*, in-8°. 1723, Paris, p. 70.

dieu[1]). Ces sensibilités électives sont au seuil de la pathologie.

OBSERVATION IV. — *Emotivité olfactive.* — Il y a une vingtaine d'années, j'avais occasion de chasser souvent avec un homme déjà âgé de près de 60 ans, d'une santé robuste, sans défectuosité apparente, et dont la famille, que je connaissais presque tout entière, ne présentait pas de tares névropathiques grossières. Cet homme avait l'habitude de lutiner les filles ou les femmes, quelquefois même assez vieilles, d'une façon qui me surprenait fort. Il ne s'attaquait qu'aux femmes qui travaillaient dans les champs, en chemise à manches courtes, et il s'acharnait à elles jusqu'à ce qu'il fût parvenu à introduire sa main jusqu'à leur aisselle. Quand il avait atteint son but, que ne paraissaient pas du tout comprendre ses victimes, il s'en allait satisfait, mais pendant longtemps, il portait sa main contaminée à son nez avec une expression évidente de plaisir. Après de longues hésitations, je finis par lui demander une explication qu'il me donna comme la chose la plus naturelle du monde. « C'est une odeur qui me remonte, qui me ferait faire des lieues », et il me raconta que lorsqu'il était plus jeune, les femmes qui avaient une sécrétion fortement odorante étaient capables de lui faire faire des exploits extraordinaires, et que dans ces dernières années, c'était les seules qui pussent obtenir quelque chose de lui. Il prétendait être capable de reconnaître la continence et le moment le plus propice pour l'attaque à fond rien qu'aux qualités de l'odeur. Étant enfant, il aimait cette odeur sans savoir pourquoi. Toute sa vie, le coryza s'est accompagné chez lui d'une excitation générale persistante.

Je rapprocherai de cette observation le fait suivant qui paraît montrer que l'action excitante des odeurs du corps n'est pas nécessairement liée à l'association d'une émotion sexuelle. Quelques années plus tard j'ai habité en face

(1) A. Tardieu. *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, 1867, p. 183.

d'un atelier de blanchisseuses, où les femmes travaillaient souvent l'été fort peu vêtues et les manches relevées. Une femme âgée, qui avait sa place contre la fenêtre m'avait frappé tout de suite en raison du souvenir de mon compagnon de chasse. Très souvent et surtout vers la fin du jour, où le geste n'était pas cinq minutes sans se reproduire, elle introduisait sa main droite dans son aisselle sous sa manche, puis la portait à son nez comme pour prendre une prise. Evidemment cette manœuvre ne pouvait avoir pour but qu'une excitation agréable, et l'autre sexe n'y était pour rien. D'ailleurs je tiens d'un de mes confrères, qui a souvent occasion de fréquenter des ateliers où des hommes et des femmes travaillent dans une tenue appropriée, que ce geste n'est pas rare et qu'il est commun aux deux sexes.

L'action excitante des parfums en général au point de vue génésique n'a pas échappé aux philosophes.

« Le doux parfum d'un cabinet de toilette, dit Jean-Jacques Rousseau [1], n'est pas un piège aussi faible qu'on pense ; et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter. »

Les parfums les plus actifs sont ceux qui se rapprochent le plus de l'odeur des sécrétions sexuelles ou qui en dérivent comme le musc.

Les odeurs des sécrétions cutanées varient beaucoup suivant les individus, les roux ont souvent une odeur plus pénétrante. Ces différences ne sont pas sans influence sur l'émotivité élective. C'est un fait qui a été noté de tout temps et a servi de base à des légendes. « Alexandre estait aimé des Dames plus que les autres princes pource que sa sueur estait plus odoriférante [2]. »

(1) J.-J. Rousseau. *Émile*. Amsterdam, 1772, t. I, p. 282.

(2) Jacques Ferrand, Agenois. *Traicté de l'essence et guérison de l'amour ou de la mélancolie érotique*. Tolose, 1712, p. 49.

Le coup de foudre peut être l'effet d'une impression olfactive : « En 1572 on célébra au Louvre le mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois et celui du prince de Condé avec Marie de Clèves, douée, dit l'Étoile (*Journ. de Henri III*, année 1574), d'une singulière beauté et bonté et âgée de seize ans. Après avoir dansé longtemps et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, cette princesse passa dans une garde-robe où une des femmes de chambre de la reine-mère lui fit changer de chemise. Elle venait de sortir quand le duc d'Anjou (Henri III) y entra pour raccommoder sa chevelure, et s'essuya par mégarde le visage avec la chemise qu'elle venait de quitter. Depuis ce moment, le prince conçut pour elle la passion la plus violente [1]. »

On a remarqué la répugnance particulière des impuissants pour les odeurs sexuelles ; et les aliénistes ont relevé depuis longtemps la fréquence des hallucinations olfactives dans les folies à forme érotique.

Une sensibilité spéciale de l'ouïe est capable à elle seule d'éveiller l'amour [2]. A. Dumas fils [3] en a observé un exemple intéressant. Il est certain que beaucoup d'individus sont particulièrement sensibles à tel ou tel timbre de voix, à tel ou tel accent même ; mais il n'existe pas, à ma connaissance, d'observation régulière relative à une excitation génitale se manifestant brusquement par des caractères objectifs assez nets pour être considérés comme morbides sous l'influence seule du son de la voix humaine, ou d'un instrument de musique. Les excitations génésiques qui peuvent accompagner les émotions esthétiques provoquées par la musique (Stendhal), résultent de con-

(1) H. Cloquet. *Osphrésiologie*, 2e édit., 1821, in-8°, p. 128. — E. Tardif. *Étude critique des odeurs et des parfums, leur influence sur le sens génésique*, th. Bordeaux, 1898.

(2) Mantegazza. *La physiologie de l'amour*, p. 148.

(3) Binet. *Études de psychologie expérimentale*, 1888, p. 30.

ditions tellement complexes, qu'il est impossible d'en dégager la valeur de tel son, ou de tel timbre en particulier.

Certaines conditions pathologiques pourtant peuvent momentanément mettre en évidence une émotivité auditive passagère. Lorsque j'étais interne à l'hôpital du Midi, j'ai observé un jeune homme atteint de blennorrhagie aiguë qui se plaignait d'avoir une recrudescence des érections chaque fois qu'il entendait à travers la porte la voix, fort agréable d'ailleurs, de la surveillante de la lingerie qu'il n'avait jamais pu voir. Cet effet disparut lorsque la période aiguë de la maladie fut passée.

Ce fait n'a rien qui puisse surprendre. On a observé assez souvent des perversions sexuelles liées à des lésions irritatives des organes génitaux et surtout de leurs téguments [1]. Des sensations spéciales à un sens peuvent être provoquées par l'excitation d'un autre sens ; c'est ce qu'on voit par exemple dans l'audition colorée [2].

Le goût qui participe aux joies de l'amour et aux orgies de la luxure [3], peut être aussi sujet à des anomalies fonctionnelles qui entraînent une émotivité morbide. Peyer a observé l'affaiblissement des sensations gustatives et la perversion du goût dans la neurasthénie sexuelle [4].

C'est sans contredit la vision qui tient la première place dans la détermination des émotivités morbides relatives à l'amour. Mais la vue joue surtout un rôle par les associations qui ont pour origine les impressions qu'elle reçoit. Nous retrouverons la vision dans l'histoire du féti-

(1) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, p. 31.

(2) P. Moreau (de Tours). *Des aberrations du sens génésique*, 2e éd., 1880, p. 91.

(3) Mantegazza. *L'amour dans l'humanité*, p. 93.

(4) A. Peyer. *Ueber abnorme Geschmackempfindung bei Neurasthenia sexualis* (*Corr. bl. f. schw. Aerzte*, 1890, p. 291).

chisme, qui a des analogies avec les paresthésies sensorielles. Saint Liguori admettait que des chirurgiens pouvaient être excités jusqu'à la pollution à la vue des organes génitaux de la femme pendant les opérations dont ils sont le siège [1].

On connaît un certain nombre d'individus pour qui le spectacle des rapports sexuels constitue une attraction irrésistible et peut suppléer toute autre excitation : les maisons de tolérance ont une clientèle de *voyeurs* des deux sexes.

Les sensations de mouvement peuvent aussi chez quelques individus provoquer l'excitation sexnelle. L'érection peut être excitée par des contractions musculaires violentes : dans l'action de monter à une corde avec les mains, dans l'adduction forcée des cuisses, dans la constriction d'un corps volumineux entre les genoux, etc. Des pertes séminales peuvent se produire en conséquence d'un effort musculaire comme en conséquence d'une émotion forte [2]. Certains individus, des femmes surtout, sont particulièrement excités par certains exercices : la machine à coudre, le cycle, le chemin de fer, etc.

Ces idiosyncrasies sensorielles constituent en réalité des anomalies fonctionnelles liées à des anomalies de structures qui restent à déterminer.

Le plus souvent, elles sont insuffisantes pour provoquer une satisfaction complète à elles seules, aussi jouent-elles un rôle considérable dans le développement de l'onanisme ; c'est-à-dire que même lorsqu'elles sont développées à un faible degré, elles constituent une forme de la dissolution de la fonction sexuelle qui manque son but.

(1) Debreyne. *Mœchialogie. Traité des péchés contre le sixième et le neuvième commandement du décalogue*. 3e éd., 1865, p. 11.

(2) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 258.

CHAPITRE VII

LES ANOMALIES DE L'INSTINCT SEXUEL CHEZ L'HOMME

PARESTHÉSIES PSYCHIQUES

Si on considère avec Krafft-Ebing la paresthésie sexuelle comme une excitabilité des fonctions sexuelles par un stimulus non approprié, on doit ranger parmi les paresthésiques les individus qui aiment à se procurer la satisfaction sexuelle par l'évocation d'images diverses et sont capables d'obtenir l'orgasme. Cette forme d'onanisme psychique est moins rare qu'on ne pense dans les deux sexes. Si son histoire est brève, c'est que c'est une des plus discrètes des perversions sexuelles bien qu'on l'ait vue s'exercer en public [1]. Cette perversion n'est du reste intéressante qu'au point de vue de l'intensité de l'excitabilité spéciale. Il faut distinguer l'excitabilité mise en jeu par des représentations évoquées à plaisir, des obsessions génitales qui peuvent provoquer une excitation angoissante. Toutefois les deux phénomènes ne sont pas sans analogies et se développent sur le même terrain.

Cette excitabilité tient une place importante dans les rêves érotiques, qui peuvent s'accompagner de représentations tellement vives qu'elles persistent quelquefois

(1) Ch. Féré. *La médecine d'imagination* (*le Progrès médical*, 1886, p. 742).

au réveil avec une intensité telle qu'elle entraîne la conviction de la réalité d'un attentat.

Le *sadisme* consiste en un besoin d'association de violence ou de cruauté à la jouissance sexuelle. La violence ou la cruauté peut être ou non exercée d'ailleurs par celui qui recherche le plaisir sexuel dans cette association. Il suffit d'un spectacle de souffrance dans un bon nombre de cas. La violence active et le spectacle de la souffrance peuvent à eux seuls provoquer une satisfaction générale qui n'a qu'un rapport indirect avec le sens sexuel. Le goût des spectacles sanglants, des combats d'animaux ou d'hommes, des exécutions capitales, en est une manifestation : il se retrouve d'ailleurs souvent chez les imbéciles et chez les criminels, chez les prostituées ; chez les enfants il se traduit par des mauvais traitements infligés aux animaux. La satisfaction éprouvée dans ces conditions paraît avoir pour base le sentiment de puissance personnelle éveillé par la souffrance ou l'impuissance de la victime. Chez certains individus doués d'une irritabilité sexuelle particulière l'effet de l'excitation se manifeste avec une prédominance marquée sur le sens génital. Le nom qui a été donné à cette perversion instinctive est tiré de celui du marquis de Sade dont les livres obscènes contiennent les descriptions de la perversion dont il était lui-même atteint.

Le sadique éprouve de la satisfaction lorsqu'il inflige des douleurs morales, des humiliations [1]. C'est souvent sous cette forme que le sadisme se présente chez la femme, quelquefois avec une périodicité remarquable, qu'on observe aussi pour d'autres formes [2]. Brantome cite

(1) Marciat. *Le marquis de Sade et le Sadisme*, in Lacassagne. *Vacher l'éventreur*, p. 185.

(2) V.-N. Peskov. *Un cas de manie sexuelle pendant les règles avec sadisme féminin* (*Arch. d'Anthrop. crim.*, 1898, p. 568).

une femme qui ne se laissait soumettre en aucune circonstance et qui ne tolérait pas le rôle de succube.

Le sadisme peut précéder, accompagner ou remplacer le coït. Certains individus ne peuvent arriver à l'intensité efficace du désir sans provoquer ou au moins être témoins d'une souffrance; chez d'autres la conjonction ne peut arriver à sa conclusion naturelle, à l'orgasme, sans la même association. D'autres fois l'orgasme peut se produire sans aucune excitation locale, sans aucun contact des organes sexuels. Les cas dans lesquels l'acte sadique est un équivalent du coït, qu'il remplace, montrent bien que cette anomalie n'est pas un retour à une manière ancestrale de faire l'amour. Si on a pu voir une analogie entre le sadisme et la brutalité des moyens de conquête, des animaux et des sauvages[1], elle est tout à fait superficielle.

Comme la plupart des perversions instinctives le sadisme peut se manifester dans le rêve ; des pollutions se produisent à propos d'une scène de carnage ou de brutalité, ou de tel autre acte qui s'est associé une première fois à la satisfaction sexuelle. Ces rêves peuvent se produire chez des individus qui n'ont jamais eu, et n'auront jamais de tendance sadique à l'état de veille. Ils peuvent se manifester au cours de troubles généraux de la nutrition et disparaître avec eux.

Les mêmes représentations peuvent se montrer dans la rêverie; le sadisme peut n'exister qu'en imagination. La représentation d'actes de cruauté, comme la flagellation provoque une excitation sexuelle, sans aucune tendance à l'exécution. Le sadisme imaginaire peut être partiellement soumis à la volonté ou se produire sous forme d'obsession; on ne le voit guère d'ailleurs que chez les névropathes.

Le sadisme vrai s'objective par les actes les plus variés.

(1) Lasserre. *Origine animale, innéité et éclosion de la perversion sadique*, th. Bordeaux, 1898.

Krafft-Ebing cite un homme auquel il n'arriva qu'une fois d'éprouver la volupté sexuelle : c'est lorsqu'il viola une jeune fille. Tantôt tout se borne à des mauvais traitements ou à des souillures : pincement, piqûres, flagellation, badigeonnages avec des substances malpropres, injonctions humiliantes[1], etc. Tantôt c'est la mutilation ou le meurtre qui s'impose. On a observé plusieurs sadiques qui n'éprouvaient une véritable satisfaction sexuelle qu'en étranglant leur victime ou en la découpant, en la mutilant (Jack l'éventreur, Vacher). Le sadique ne prend pas toujours une part active au meurtre; le spectacle suffisait au marquis de Rays.

Le sadisme manifeste souvent son caractère morbide par la forme impulsive des procédés, par l'angoisse qui l'accompagne. Il se traduit souvent identiquement par le même acte. On retrouve cette criminalité à répétition stéréotypée chez plusieurs assassins célèbres, notamment chez plusieurs découpeurs qui enlèvent ou mutilent les organes génitaux[2]. Le plus souvent c'est la vue du sang qui paraît plus particulièrement efficace. Un sadique cité par Brierre de Boismont forçait sa victime à se poser des sangsues aux organes génitaux avant d'avoir des rapports avec elle. D'autres ont du plaisir à sucer le sang des plaies qu'ils ont faites.

Les médecins légistes ont observé des variétés multiples de *piqueurs de filles* qui s'attaquent toujours aux mêmes parties, il y a des piqueurs de fesses, des piqueurs de jambes, des piqueurs de doigts, des piqueurs de bras[3].

(1) E. Régis. *Un cas de perversion sexuelle à forme sadique* (*Arch. d'anthrop. crim.*, 1899, XIV, p. 399).

(2) J. G. Kiernan. *Sexual perversion, and the Whitechapel murders* (*Med. Standard*, nov. 1888). — Lacassagne. *Vacher l'éventreur et les crimes sadiques*, 1899.

(3) L. Thoinot. *Attentats aux mœurs et perversions du sens génital*, 1898, p. 450.

On a arrêté il y a quelques années au bois de Vincennes un coupeur d'oreilles.

Le sadique est souvent satisfait par la seule exécution de l'acte de cruauté qui attire l'attention et provoque l'intervention de la police[1]. Ce sont quelquefois des animaux qui sont victimes de ces actes de cruauté[2] ; dans plusieurs circonstances on a observé sur des troupeaux des accidents qui pouvaient éveiller l'idée d'une épizootie[3].

Le sadisme est souvent combiné chez le même individu à d'autres anomalies. Krafft-Ebing rapporte plusieurs cas dans lesquels il coïncide avec le masochisme sur lequel nous reviendrons et qui consiste à associer le plaisir sexuel à sa propre souffrance.

Le plaisir sadique n'est pas toujours provoqué par une personne de l'autre sexe en âge d'éveiller l'instinct sexuel normal. Le sadique s'adresse quelquefois exclusivement aux enfants de l'un ou de l'autre sexe ou à une personne de son propre sexe : le sadisme peut coïncider avec l'inversion sexuelle. Certains individus éprouvent des sensations voluptueuses à voir torturer des animaux ou abattre du bétail. Hoffmann cite un « monsieur aux poules » qui avait besoin de s'exciter en faisant tuer des poules devant lui ; un autre faisait torturer des poules et des lapins. La vue de la souffrance d'un animal dans un exercice forcé peut avoir le même effet ; je citerai un exemple dans lequel l'excitation sexuelle est provoquée par le spectacle

(1) Mac Donald. *Obs. pour servir à l'étude de la sexualité pathologique et criminelle* (*Arch. de l'anthrop. criminelle*, 1892-93). — H. Coutagne. *Note sur un cas de perversion sanguinaire de l'instinct sexuel* (*Ann. méd. psych.*, 1893, 7e série, t. XVIII, p. 88).

(2) Vernant. *De la masturbation de la jument par l'homme : de ses conséquences et de l'état des organes sexuels au point de vue médico-légal* (*Rec. de méd. vétérinaire*, 1879, p. 251).

(3) A. Guillebeau. *Des blessures faites aux animaux domestiques par des personnes atteintes de psychopathie sexuelle* (*Journ. de méd. vétérinaire et de zootechnie*, 1899, p. 1).

de chevaux surmenés. Dans un cas de Payer, l'excitation sexuelle était provoquée par la vue de tableaux de bataille (Krafft-Ebing).

Le sadique peut s'adresser aux cadavres. On a observé plusieurs nécrophiles particulièrement excités par le contact de cadavres et surpris en flagrant délit de viol. Le sergent Bertrand déterrait des cadavres des deux sexes qu'il mutilait. Il éprouvait plus de plaisir à les déterrer qu'à les violer.

Krafft-Ebing cite un individu chez lequel la simple représentation du sang ou de scènes sanglantes était suffisante à produire l'orgasme ; Mac Donald[1] en cite un autre qui éprouvait la même sensation à la lecture d'actes de violence. Il semble que l'émotion suffise à réaliser l'excitation sexuelle chez ces sujets prédisposés par une irritabilité spéciale. Les émotions les plus diverses d'ailleurs peuvent provoquer cette surexcitation : Lacassagne a observé un individu qui était excité aux cérémonies funéraires, Schulz un qui ne pouvait avoir de rapports sexuels qu'après s'être mis en colère ; il est des hommes qui ne retrouvent leur puissance que lorsqu'ils ont à craindre d'être surpris et qui recherchent le plaisir dans les lieux publics.

Plusieurs auteurs comprennent dans le sadisme, l'excitation brutale qui se manifeste après les rapports sexuels. Ces manifestations ne sont pas associées au plaisir sexuel puisqu'ils ne servent pas à le provoquer, ne l'accompagnent pas, puisque leur suppression même n'empêcherait pas le fait principal ; ce sont des phénomènes d'excitation consécutive qui se rapprochent de l'ivresse émotionnelle[2] et qui caractérisent une véritable ivresse érotique sur laquelle nous reviendrons.

(1) Mac Donald. *Observ. pour servir à l'étude de la sexualité pathologique et criminelle*, trad. Coutagne (*Arch. d'anthrop crim.*, 1892, p. 637).

(2) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, p. 226.

Le sadisme peut se développer tardivement : le trop fameux sire de Rays fut inspiré à un âge déjà avancé par la lecture de Suétone ; mais plus souvent il coïncide avec une précocité sexuelle anormale.

Krafft-Ebing a désigné sous le nom de *masochisme*, du nom du romancier Sacher Masoch qui a mis en scène des individus qui en étaient atteints, une anomalie de l'émotivité consistant dans la recherche de souffrances réelles ou imaginaires, soit pour exciter et faciliter le plaisir sexuel, soit pour constituer un véritable équivalent des excitations sexuelles provoquant l'orgasme. L'acte physiologique peut n'être même pas tenté. Il s'agit d'une sorte d'algophilie sexuelle [1]; les individus qui sont affectés de cette anomalie ne trouvent de plaisir que dans des pratiques douloureuses ou honteuses, à jouer un rôle passif [2] ; ils se font fouetter, pincer, frapper, piétiner par l'objet de leur passion, lui lèchent les pieds, etc. Hammond [3] rapporte le cas d'un individu ordinairement d'une moralité exemplaire et bon père de famille qui de temps en temps se rendait dans une maison mal famée, se déshabillait jusqu'à la ceinture, gardant son pantalon et ses bottes, et se faisait piétiner la poitrine et la face par trois filles plantureuses, qu'il payait sans leur avoir demandé autre chose. D'autres éprouvent du plaisir à la flagellation ; M[lle] Lambercier fouettant Rousseau ne tarda pas à s'apercevoir que le « châtiment n'allait pas à son but ». « Être aux pieds d'une maîtresse supérieure » constituait encore pour Rousseau une « très douce jouissance ».

Les anciens avaient déjà noté l'influence de la douleur dans certaines régions sur la fonction sexuelle et en parti-

(1) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 445, 446.

(2) Stefanowsky. *Le passivisme* (*Arch. d'anthrop. criminelle*. 1892, p. 294).

(3) W. Hammond. *Sexual impotence in the male*, 1883, p. 32.

culier des applications chaudes et caustiques sur la région lombaire [1] ; Acton [2] recommande de ne pas fouetter les enfants sur les fesses pour ne pas les exciter.

Le masochisme se révèle le plus souvent dès les premières manifestations de l'instinct sexuel. Non seulement il est précoce, mais souvent il paraît spontané et provoqué par des coïncidences. Quelquefois cependant il est acquis et se développe tardivement. Cette algophilie acquise peut s'expliquer par l'effet de l'habitude qui émousse les sensations. Les auteurs du Compendium de médecine citent une prostituée qui éprouvait un vif plaisir quand on lui coupait des végétations de la vulve. Une perversion sensorielle du même ordre se retrouve chez les individus qui cherchent le plaisir sexuel en s'introduisant dans le rectum (masturbation pédérastique) ou dans l'urèthre (pseudonanisme) des corps étrangers plus ou moins bizarres qui ont souvent exercé la patience des chirurgiens [3]. Krafft-Ebing cite un masochiste qui présentait à l'anus une zone érogène, dont l'irritation avec les doigts suffisait à provoquer l'orgasme.

Le masochisme existe dans les deux sexes. Il est plus fréquent chez la femme dans les formes atténuées. La femme veut être conquise; chez elle, dit Michelet « c'est une sensualité d'amour que d'obéir, que de sentir qu'on est possédée » ; « ce que la femme entend par amour, dit Nietzsche est assez clair : complet abandon de corps et d'âme sans égard ni restriction »; les plus grossières aiment non seulement à être dominées mais même à être battues, dit-on. Doit-on considérer chez elles le maso-

(1) Meibomius. *De usu flagrorum in re medica et venerea lumborumque et renum officio*. Francfurts, 1650.

(2) W. Acton. *Fonctions et désordres des organes de la génération*, trad. 1863, p. 11.

(3) L. Frigerio. *Anomalie sessuali, autopederastia e pseudonanismo* (*Arch. de Psich.*, vol. XIV, 1893).

chisme comme une exagération d'une tendance spontanée. Il n'est pas douteux que lorsque l'excitation douloureuse constitue un équivalent, il s'agit d'une anomalie tout aussi négative de la fonction génitale chez la femme que chez l'homme. Le masochisme peut être homosexuel dans les deux sexes, c'est-à-dire coïncider avec l'inversion du sens sexuel. Bien que Krafft-Ebing l'ait considéré comme l'opposé du sadisme, on trouve dans ses observations plusieurs coïncidences des deux anomalies qui se montrent sur des sujets affectés d'autres anomalies de l'instinct sexuel comme le fétichisme et d'autres signes de dégénérescence, de névropathies, et appartenant à des familles morbides.

L'importance du rôle de la douleur physique ou morale est très différente chez les masochistes. Chez les uns la douleur met en éveil l'activité sexuelle dont les derniers actes s'effectuent normalement ; c'est une excitation préparatoire. Chez d'autres la douleur doit continuer son action jusqu'au bout et le partenaire ne joue qu'un rôle effacé et absolument passif. Chez d'autres enfin, elle suffit à elle seule à procurer la satisfaction avec tous ses accompagnements physiques ; le contact d'une personne de l'autre sexe est tout à fait inutile et peut même provoquer une répugnance absolue ; les rapports sexuels peuvent perdre toute signification et n'inspirer que le dégoût. La représentation mentale de mauvais traitements ou d'une subjection quelconque suffit souvent à provoquer l'éréthisme sexuel. Quelques masochistes éprouvent une grande déception quand ils subissent en réalité les mauvais traitements sur lesquels ils fondaient tant d'espérances.

L'excitation provoquée par la flagellation ou toute autre manœuvre douloureuse est souvent indépendante de toute expérience préalable. Les pratiques religieuses de *Flagellation*, peuvent faire naître l'excitation sexuelle, si elles n'ont pas eu pour but sa recherche.

L'intensité des violences capables de produire l'éréthisme sexuel est très variable ; le masochiste peut désirer la mort et n'éprouver de jouissance que sous la menace ; d'autres fois il lui faut des blessures d'où le sang coule, il peut se contenter au contraire de manifestations purement symboliques (Krafft-Ebing); il lui suffit d'être abandonné nu dans l'obscurité d'une chambre, d'être mis à la porte.

On peut rapprocher du masochisme la tendance à exécuter des actes humiliants systématisés, comme le désir de lécher les bottines de femme, qui se confondent d'autre part avec le fétichisme. Krafft-Ebing considère comme du masochisme larvé la satisfaction que certains individus trouvent dans des actes dégoûtants, lécher des régions couvertes de sueurs, les aisselles, les pieds (Cantarano), se faire souiller d'urine ou de matières fécales (Cantarano, Pelanda) ou à sentir les odeurs des excréments (reniflears de Tardieu).

Certains individus recherchent les femmes présentant des particularités morphologiques qui peuvent paraître répulsives : on a accusé Beaudelaire d'avoir du goût pour les négresses, les naines et les géantes ; d'autres recherchent des difformités, du rachitisme. La double luxation congénitale de la hanche qui produit un balancement bien caractéristique du tronc pendant la marche peut aussi avoir des effets électifs. On cite des individus qui recherchent les femmes obèses. Lydston rappelle le cas d'un homme qui recherchait des femmes dont un membre inférieur avait été amputé [1].

Mais l'idée d'humiliation n'entre guère dans la pathogénie de ces spécialités qui paraissent surtout se développer chez les débauchés comme effet d'une curiosité

(1) G. Frank Lydston. *Addresses and essays*, 2e éd. 1892, p. 257.

spéciale. On n'observe pas chez ces sujets la spécialisation des rêves que l'on observe chez les masochistes comme chez tous les pervertis congénitaux ou précoces et qui reflète exclusivement les idiosyncrasies.

Le *fétichisme*, culte des brimborions (Max Müller), tient une place importante dans l'évolution des religions : le fétichisme religieux consiste dans l'adoration d'un objet matériel auquel on attribue un pouvoir mystérieux. L'excitation sexuelle obsédante que certains individus éprouvent à l'occasion d'une qualité physique ou psychique, d'un vêtement ou de tout autre objet d'usage habituel, d'une personne de l'un ou de l'autre sexe, mérite bien la dénomination de fétichisme que lui a donnée M. Binet[1].

Tandis que dans l'amour normal tous les éléments de la personne semblent concourir à l'attraction; dans le fétichisme amoureux, c'est une partie seulement et exclusivement qui joue ce rôle. Il n'est pas douteux que chaque individu soit particulièrement sensible à certains caractères spéciaux tant physiques que psychiques, soit attiré par certaines couleurs ou certaines formes du vêtement. C'est le rôle exclusif de ces divers facteurs qui constitue la monstruosité, le caractère de la dissolution de l'instinct sexuel et du sexe, puisqu'il le détourne des fins de la reproduction.

Les caractères physiques qui ont fixé le fétichisme sont des plus variables. Un malade de Ball était obsédé par l'œil ; un jeune homme cité par Binet était attiré par la main ; d'autres ne sont préoccupés que des cheveux. L'odeur, la voix peuvent jouer le même rôle. On a remarqué souvent que les fétichistes sont particulièrement touchés des grandes dimensions des organes ou des parties

(1) A. Binet. *Études de psychologie expérimentale*, 1888. — P. Garnier. *Les fétichistes pervertis et invertis sexuels*, 1896.

qui les obsèdent : l'amant de l'œil, de Ball, admirait les yeux énormes, et en figurait de démesurés ; l'amant de la main de Binet, préférait aussi les mains de grandes dimensions. C'est l'œil, la main, la bouche, l'oreille, la nuque, qui résument l'être aimé, etc.; il peut manquer de toute autre qualité physique ou morale. Le choix est déterminé exclusivement par une partie du corps dont le contact ou la vue, etc., peut déterminer plus facilement la satisfaction sexuelle que les rapports normaux. Tel trouvera sa satisfaction au contact, ou à la sensation en général, des cheveux appartenant à une femme quelconque, cependant des cheveux de femme détachés à la montre d'un coiffeur par exemple, n'ont aucun effet sur lui. De simples particularités physiques ou mentales peuvent affecter une personne de l'autre sexe comme un fétiche qui constitue un symbole individuel ayant nécessairement un effet individuel. L'amour est un instinct secondaire complexe qui présente beaucoup plus de variétés individuelles que tous les autres instincts.

Le fétichisme peut s'adresser non seulement à une partie du corps, ou à des qualités psychiques ; mais il peut aussi s'attacher à un objet (amour azoophilique)[1]. On a cité des amants du costume, costume d'italienne (Binet), de nourrice (Garnier), l'amant du bonnet de nuit, l'amant des clous de bottines, l'amant du tablier bleu, les amants du mouchoir, des gants, des bottes vernies, etc.[2]. Tantôt l'objet n'a d'effet que s'il est porté par un individu de l'autre sexe, tantôt il agit par lui-même.

Les amants des cheveux et les amants des mouchoirs sont ceux qui se sont acquis le plus de notoriété en

(1) J. Chevalier. *L'inversion de l'instinct sexuel au point de vue médico-légal*, 1885.

(2) G. Petit. *Fétichisme de la toilette, perversion sexuelle* (*l'Indépendance médicale*, 1898, p. 98). — A. Pichon. *Un cas d'obsession fétichiste de la robe* (*Journ. de méd. de Bordeaux*, 20 fév. 1898).

raison des actes impulsifs auxquels leur perversion donne lieu. Ils sont souvent arrêtés comme coupeurs de nattes ou comme voleurs de mouchoirs. On constate souvent que la simple possession de l'objet dont ils se sont emparés suffit à leur bonheur, quelques-uns se masturbent en le contemplant, mais ils n'en sont pas moins en dehors des voies qui conduisent à la reproduction.

Ce ne sont pas seulement les objets qui servent à la toilette des femmes en eux-mêmes qui peuvent fixer l'attention des fétichistes, c'est aussi leur constitution et leur couleur : tel a une préférence exclusive pour un vêtement de soie, de velours, de fourrures, de plumes; tel autre pour un objet de couleur rouge ou verte; tel autre pour des chaussures de cuir verni : Krafft-Ebing en cite un qui était excité par les vêtements de femme s'ils étaient mouillés mais non s'ils étaient secs. Quelquefois il est nécessaire que l'objet apppartienne à une catégorie particulière d'individus. Les fétichistes n'ont ordinairement de pollutions nocturnes qu'à propos de rêves fétichistes.

La tendance du fétichiste à s'attacher à un caractère spécial l'amène à ne tenir aucun compte de la personne qui possède ce caractère. La présence du fétiche est la condition *sine quâ non* de la puissance (Krafft-Ebing). C'est ce caractère qui l'attire partout où il le rencontre, son choix n'a guère de chance de se fixer sur une seule personne : or cette fixité est une condition de l'amour normal : c'est la plus favorable à la reproduction. Quelques fétichistes peuvent avoir des rapports sexuels en l'absence de leur objet de prédilection; mais le succès est dû à la représentation qu'ils peuvent s'en faire. C'est cet objet qui figure dans leurs rêves érotiques. Chez quelques-uns les rapports sexuels sont possibles en dehors du fétiche ou de sa représentation, mais alors le but est péniblement atteint et l'orgasme est suivi d'une prostration

inaccoutumée. Les rapports sexuels ne sont pas toujours nécessaires pour amener la satisfaction ; souvent il suffit du contact ou de la vue du fétiche qui ne rappelle aucune personne de l'autre sexe ou du même sexe, mais agit par lui-même.

On admet généralement, avec Binet, que les fétichistes ont eu dans leurs antécédents une circonstance qui s'est associée une fois pour toutes à l'excitation sexuelle. On rapporte que Descartes ayant eu dans sa jeunesse une affection pour une femme louche ne put s'empêcher pendant toute sa vie d'avoir un penchant pour celles qui avaient ce défaut. Roubaud cite un homme qui ayant eu ses premiers rapports sexuels avec une femme vêtue et chaussée était impuissant dans toute autre circonstance ; Howe a rapporté un cas analogue[1]. J'ai observé moi-même un fait du même genre, où on voit que l'association s'est produite sur un terrain préparé par la névropathie ; du reste Krafft-Ebing a fait remarquer que le fétichisme est lié aux psychopathies et souvent combiné à l'inversion du sens sexuel ou à d'autres perversions et à l'hyperesthésie sexuelle.

OBSERVATION V. — *Emotivité morbide. — Amour des femmes rousses.* — M. B..., diabétique, âgé de 60 ans, est un névropathe héréditaire ; il offre plusieurs anomalies anatomiques, et a été migraineux pendant trente ans. Il présente une particularité qui consiste en ce que chaque fois qu'il rencontre dans la rue ou ailleurs une femme rousse, il cherche à s'en rapprocher, la suit et pousse l'aventure jusqu'au bout, si les circonstances s'y prêtent ; que la femme soit jeune ou vieille, belle ou affreuse, élégante ou repoussante de malpropreté, peu importe. Il lui est arrivé souvent de se livrer à ces poursuites, qu'il juge à leur valeur, même au voisinage de sa demeure ; rencontrant sa propre femme, il trouve un subterfuge pour

(1) J.-W. Howe. *Excessive venery, masturbation and continence*, N.-Y., 1884, p. 86.

continuer l'expédition. L'impulsion se produit même lorsque l'objet est à une distance considérable ; il est difficile de croire que l'odeur contribue à sa détermination. M. B... a parfaitement conscience de l'inconvenance de ses démarches : il a eu d'ailleurs plusieurs fois l'occasion d'en supporter les conséquences matérielles et morales ; mais il lui est impossible de résister, aussi bien depuis que les fonctions génitales sont affaiblies par l'âge et la maladie que lorsqu'il était plein de vigueur. C'est une femme rousse qui aura ses dernières caresses. M. B... explique son émotivité spéciale par cette circonstance que la première femme qu'il ait aimée et possédée à l'âge de dix-huit ans était rousse [1].

L'impossibilité de la satisfaction en dehors de la présence du fétiche entraîne aux tentatives de pollution des régions qui n'ont aucun rapport avec le sexe, au vol et à la pollution d'objets. Les fétichistes sont souvent des collectionneurs : on retrouve chez eux un grand nombre de mouchoirs, de mèches de cheveux et autres objets qu'ils ont achetés et plus souvent volés. J'ai eu dans mon service un individu qui avait un nombre considérable de paquets de « petits cheveux » qu'il avait coupés au pubis ou dans les aisselles de filles qu'il avait poursuivies sans autre but. La contemplation prolongée de ces « petits cheveux » amenait la satisfaction complète. C'était en même temps un fétichiste de la couleur : il suivait les femmes qui portaient des étoffes rouges ou vertes. Magnan [2] a cité un fétichiste de la peau qui ne se satisfaisait qu'en mordant la peau d'une fille, la peau fine des naseaux d'un cheval et qui fut arrêté au moment où il se mutilait lui-même le bras. Il y avait combinaison de fétichisme et de sadisme. Du reste le fétichisme est aussi quelquefois lié au besoin

(1) *La pathologie des émotions*, p. 443.

(2) Magnan. *Héréditaires dégénérés* (*Arch. de Neurol.*, 1892, XXXIII, p. 304).

de destruction : on cite des fétichistes qui n'avaient de satisfaction qu'à déchirer du linge de femme (Diez). A défaut de leurs fétiches, plusieurs en sont réduits à l'excitation psychique ou aux formes variées d'onanisme.

Parmi les émotivités morbides[1], les sentiments excessifs pour les animaux tiennent une place intéressante ; on peut voir d'ailleurs les sentiments inverses se succéder chez la même personne : la zoophilie faisant place à la zoophobie[2]. L'amour exagéré des bêtes, n'est pas sans intérêt au point de vue des perversions sexuelles auxquelles on peut le trouver lié.

Les animaux qui vivent habituellement dans la société de l'homme lui inspirent souvent des sentiments qui paraîtraient devoir s'appliquer à son semblable. Ces sentiments sont d'autant plus vifs que l'homme est plus misérable et plus isolé : son compagnon fidèle a partagé avec lui les intempéries, la faim et la soif, il est venu à son secours dans le danger, il ne lui a jamais refusé ses caresses, jamais il n'en a subi un rebut ni un reproche : c'est sûrement son meilleur ami. Dans ces cas on ne peut guère considérer ces sentiments d'affection, même exclusifs, comme une perversion.

La passion de l'homme s'adresse quelquefois, suivant les conditions d'isolement où il est, en raison de leur bizarrerie ou de leur rareté, à des animaux qui ne vivent pas ordinairement dans son intimité et qui ne peuvent lui rendre aucun service : des souris, des tortues, des lièvres, des lézards, des araignées, etc., saint François d'Assise avait plaisir à parler aux hirondelles, saint Bernard tremblait pour un lièvre poursuivi par un chien. Les animaux

(1) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 448.

(2) Ch. Féré. *Zoophilie et zoophobie* (*la Belgique médicale*, 1897, t. II, n° 47).

peuvent vieillir et devenir répugnants par leurs infirmités sans que les sentiments qu'ils inspirent soient en rien modifiés : saint Philippe de Néri aimait une vieille chatte qu'il soignait avec passion [1].

Mais ce sont surtout les animaux qui répondent le mieux à l'affection de l'homme qui lui inspirent les sentiments les plus vifs : on ne saurait s'en étonner. Les passions inspirées à l'homme par les chiens a été connue de tous temps : les poètes grecs et latins nous renseignent sur un grand nombre de faits [2].

La mode joue un rôle important dans le développement et dans la spécialisation de ces passions. Les idées religieuses, la croyance à la métempsycose ont dû les favoriser singulièrement, de même que certaines idées philosophiques. Le transformisme a sans doute contribué pour sa part à l'éclosion d'une nouvelle forme épidémique de l'amour des bêtes qui se manifeste assez souvent en notre temps. Sur le fait qu'aux premières périodes de leur développement embryologique de grandes ressemblances de formes existent entre l'homme et les animaux qui ne sont pas même voisins de lui à l'état adulte, on peut appuyer des arguments à tournure scientifique relativement à leur parenté. L'homme peut à bon droit considérer les animaux comme ses frères et les faire bénéficier du précepte : il faut traiter ceux qui sont au-dessous de vous comme vous voudriez être traité par ceux qui sont au-dessus de vous. On a institué des hôpitaux d'animaux, dont les installations plus ou moins confortables, ont provoqué les protestations d'humanitaires qui contestent la légitimité de ces générosités tant qu'il existe des hommes manquant d'assistance [3].

(1) H. Joly. *Psychologie des saints*, 1897, p. 62.

(2) Engerand. *La dévotion aux petits chiens dans l'antiquité et en France* (*Revue des Revues*, 1er sept. 1897).

(3) G. Tyrrell. *Zoolatry* (*The Month*, sept. 1895). — Frances

Quand l'amour des animaux coïncide avec des sentiments normaux pour l'homme et quand il ne se manifeste pas avec des caractères d'excentricité bien marqués, on ne peut guère le qualifier de morbide. Il n'en est plus de même quand il se montre exclusif et surtout chez des individus qui n'ont jamais eu à souffrir de leur milieu ou de la société. Quelques individus sont portés invinciblement à aimer un animal, souvent un animal appartenant à une espèce faible ou même dégénérée spontanément ou artificiellement. Son caractère acariâtre, sa malpropreté, ses infirmités, ses maladies ne constituent pas des obstacles. Il devient la préoccupation exclusive et constante. Le moindre mouvement de l'animal suffit pour attirer l'attention du zoophile qui devient incapable de suivre une conversation, de s'intéresser à rien de ce qui se passe autour de lui ; un mouvement d'oreille ou de queue suffit pour fixer son regard et son esprit. Il n'est pas rare de voir un maniaque de ce genre enlever avec une infinité de précautions son chien pour lui faire traverser la rue à sec, tandis que son jeune enfant suit au hasard, abandonné aux risques. Le caractère exclusif de ces sentiments antihumains n'a pas manqué de frapper l'observation vulgaire qui a relevé qu'en général ceux qui sont entraînés vers les bêtes manquent de sentiments normaux envers leurs semblables et même envers leurs proches. Un proverbe dit : ami des bêtes, ennemi des hommes. Souvent en effet les zoophiles négligent non seulement leurs devoirs sociaux, mais aussi leurs devoirs de famille et même assez souvent leurs devoirs envers eux-mêmes, les soins personnels. Il en est surtout ainsi lorsque la sollicitude s'adresse à un grand nombre d'animaux qu'ils appartiennent ou non à la même espèce. On voit de temps en

Power Cobbe. *The ethic of zoophily* (*The contemporary review*, oct. 1895).

temps de ces déséquilibrés qui consacrent leurs dernières ressources à prodiguer leurs soins à des animaux recueillis au hasard de la rue et souvent repoussants par leurs infirmités, et finir par être réduits à partager leur nourriture et leur abri sordide.

La zoophilie est plus fréquente chez les femmes, mais elle ne leur est pas exclusive. Si elle peut être une manifestation d'un état d'affaiblissement général, un symptôme neurasthénique, elle se développe souvent sous des influences tellement légères qu'elle paraît spontanée et liée à un état constitutionnel héréditaire ou congénital. Elle se manifeste souvent dans les premières années de la vie, ou au moment de la puberté comme un grand nombre d'autres formes d'émotivité morbide.

Les zoophiles sont peu prodigues d'explications relatives à leur penchant. Quelques-uns invoquent la supériorité morale des animaux qui ne connaissent pas les intérêts humains ; d'autres invoquent la fraternité et la solidarité universelle des animaux, sans se demander si l'homme n'est pas plus frère de l'homme que des autres animaux. Quelques-uns reconnaissent que leur penchant tient à des conditions individuelles qui excluent toute générosité. L'amour immodéré des animaux peut servir à mettre en lumière un défaut d'adaptabilité au milieu humain. On en trouve la trace chez quelques enfants qui préfèrent les animaux qui supportent leurs tracasseries aux personnes qui leur prodiguent les soins les plus affectueux et les plus dévoués. Les dégénérés qui ne tolèrent que difficilement la résistance à leurs désirs et la discussion qui met facilement en évidence leur infériorité, s'accommodent mieux de la société des bêtes qui tolèrent leurs caprices et ne discutent pas. On peut s'expliquer de la même manière le goût persistant pour les poupées, qui n'est pas rare non plus chez les dégénérées et que l'on voit quelquefois durer toute la vie. Je connais une

maniaque raisonnante de 60 ans, qui toute sa vie a vécu dans le monde en faisant le tourment de ceux qui l'ont approchée et qui déclare n'avoir encore de bons moments que ceux qu'elle passe avec une poupée emballée avec sollicitude dans le coin le mieux abrité de sa chambre : elle oublie enfants et petits-enfants.

Les médecins ont bien reconnu qu'en dehors de quelques conditions spéciales de milieu, l'amour exclusif des bêtes est souvent lié à la folie. Campagne [1] a signalé sa fréquence chez les fous raisonnants ; elle n'est pas rare dans les autres catégories de dégénérés. Elle paraît plus fréquente chez les individus qui en raison de défauts physiques ou psychiques sont restés dans le célibat, chez les femmes stériles ; il n'est pas rare non plus chez celles qui plus ou moins volontairement tendent à constituer le troisième sexe [2].

Suivant que la zoophilie s'adresse à un animal en particulier ou à une espèce particulière ou à tous les frères inférieurs, elle entraîne des particularités différentes de la conduite. Ceux qui ne chérissent qu'un individu unique se contentent de mesures de précaution, des soins individuels qui peuvent ne choquer que par leur singularité. Ceux au contraire dont les sentiments s'étendent à toute une espèce ou à l'ensemble de l'animalité, prennent plus volontiers une attitude d'apôtres préconisant l'assistance, défendant les intérêts des animaux maltraités. C'est dans cette catégorie que se recrutent les antivivisectionnistes militants dont M. Magnan [3] a bien établi le bilan psychique.

La zoophilie peut se manifester par l'abstinence systématique d'aliments d'origine animale, par le végétarisme

(1) Campagne. *Traité de la manie raisonnante*. 1869, p. 100.

(2) Ferrero. *Le troisième sexe* (*Revue des Revues*, 1895, n° 1, p. 9).

(3) Magnan. *La folie des antivivisectionnistes* (*C. R. Soc. de Biol.*, 1884, p. 99).

qu'il ne faudrait pas considérer d'ailleurs comme lié nécessairement aux émotivités morbides et qui repose sur des bases très physiologiques.

Les animaux ont souvent à souffrir de ces sentiments morbides. L'attention dont ils sont l'objet n'est pas toujours dirigée vers la satisfaction de leurs besoins ou de leurs désirs, mais bien plutôt par la bizarrerie du maître qui apporte souvent des restrictions nuisibles à leur liberté et à leur santé. Le baiser est autant que le rire le propre de l'homme, et les animaux n'en partagent guère le plaisir. En raison des liens étroits, et de la communauté constante de la vie il se produit quelquefois des phénomènes d'induction psychomotrice, de contagion des sentiments par l'imitation des gestes et on peut voir les anomalies de la conduite du maître gagner la bête. On peut citer des cas de phobies communiquées de l'homme à l'animal [1].

Si la zoophilie peut conduire aux perversions sexuelles, elle n'a généralement rien à faire avec la sexualité.

La *bestialité* au contraire est moins une anomalie de l'affectivité qu'une perversion sexuelle. Elle consiste dans la recherche des rapports sexuels avec des bêtes. Cette perversion qui peut être acquise chez les animaux montre bien que l'appétit génésique n'est qu'un des facteurs de la reproduction de l'espèce, il excite l'individu à dépenser son excédent de vitalité même avec des êtres tellement différents que la fécondation est impossible. Il n'est guère douteux que cette perversion sexuelle peut être favorisée par un contact prolongé dans l'isolement.

Mais souvent la tendance se manifeste avant l'âge de l'évolution normale du sexe. On a vu des hommes attirés

(1) Ch. Féré. *La folie communiquée de l'homme aux animaux* *C. R. Soc. de Biologie*, 1893, p. 204).

par des oiseaux, oies, canards, poules[1] ou par des mammifères, juments, brebis, chèvres. Les femmes atteintes de cette perversion sont surtout attirées par les chiens.

La preuve des rapports anormaux a pu être faite par la constatation de la présence de spermatozoïdes d'une autre espèce qui ont une forme caractéristique (Guillebeau).

(1) P. Mantegazza. *L'amour dans l'humanité*, 1886, p. 124. — Boissier et Lachaud. *Perversion sexuelle à forme obsédante* (*Arch. de Neurologie*, 1893, t. XXVI, p. 383).

CHAPITRE VIII

INVERSION SEXUELLE

Jusqu'à la fin du second tiers du siècle qui finit, les perversions sexuelles étaient considérées comme des vices acquis, et les médecins ne s'en occupaient guère qu'au point de vue de la recherche des lésions physiques qui pouvaient en résulter. Les médecins légistes, cependant, avaient cherché à rattacher à la pathologie certains assauts violents, certains actes de bestialité, de vampirisme ou de nécrophilie, exécutés dans des circonstances spéciales semblant caractériser des impulsions irrésistibles, ou par des individus affectés de troubles mentaux plus ou moins classés.

A partir du moment où Westphal[1] a démontré l'existence d'une perversion instinctive plus forte que la volonté et poussant certains individus à réaliser le plaisir sexuel avec d'autres individus du même sexe, il s'est fait une évolution graduelle des idées qui a abouti à un changement absolu ; aujourd'hui, on tend à rapporter toutes les pratiques vicieuses à un état pathologique. La recherche de la satisfaction sexuelle dans un rapprochement avec un individu du même sexe, ne caractérise pas une per-

(1) Westphal. *Die conträre sexual Empfindung, Symptom eines nevropatischen Zustandes* (*Arch. f. Psych.*, 1870, Bd. II, p. 73).

version instinctive, l'inversion du sens génital, lorsqu'il s'agit d'un individu isolé avec des individus du même sexe et absolument privé d'individus du sexe opposé. L'isolement absolu des sexes peut entraîner des habitudes qui ne constituent pas la preuve d'une perversion instinctive, pas plus que l'onanisme qui est souvent lié à des causes locales d'irritation.

La pédérastie peut être le résultat de la luxure et de la dépravation ; elle peut être une profession : il existe une prostitution masculine dont le chantage est le but. Elle peut être due à la crainte d'une maladie vénérienne ou des suites naturelles d'un rapport normal avec une femme. Ces craintes peuvent d'ailleurs être, elles-mêmes, les symptômes d'un état morbide, comme les craintes de l'acte génital [1].

Elle peut être due à des vices de conformation des organes génitaux qui rendent difficiles ou impossibles les rapports naturels ; à des troubles mentaux qui déterminent un besoin immédiat et exclusif de tout discernement ; les épileptiques, les déments, les paralytiques généraux, les vésaniques peuvent en fournir des exemples.

Les habitudes vicieuses sont tellement assimilées aux perversions instinctives que l'on arrive à déduire de la constatation des habitudes, l'existence de l'anomalie de l'instinct, et qu'on accuse des nations entières d'inversion sexuelle parce qu'elles ont eu des habitudes homosexuelles.

La perversion sexuelle instinctive consiste dans la recherche automatique, et non acquise par l'habitude de la satisfaction sexuelle par des moyens différents de ceux que la nature a réglés, en dehors de toute condition particu-

(1) F. Raymond et P. Janet. *Névroses et idées fixes*, t. II, 1898, p. 87 (Paris, F. Alcan).

lière de milieu, ou de toute condition organique acquise ou pathologique.

L'inversion sexuelle des psychoses dans lesquelles l'aliéné se croit changé de sexe, prend les costumes de l'autre sexe et cherche à avoir des rapports avec des individus de son sexe est un phénomène tout différent.

En dehors de ces conditions pathologiques et des dispositions vicieuses qui précèdent, peut-on considérer comme compatible avec un état psychique absolument naturel, la pédérastie dite de nécessité[1], qui serait une conséquence directe du milieu social? Lorsque la pédérastie est non seulement généralisée dans un milieu social, mais tolérée et même approuvée par ceux qui peuvent être considérés comme les interprètes de l'opinion publique, comme c'était le cas en Grèce, on peut admettre que l'habitude était partagée par un grand nombre d'individus parfaitement normaux. Mais il n'en est plus de même lorsque l'isolement sexuel est la seule condition anormale dans un milieu où la pratique est généralement considérée comme vicieuse. Il n'est guère douteux que, dans les conditions d'isolement sexuel réalisées à notre époque, la plupart de ceux qui ne résistent pas à l'impulsion sexuelle, sont pour la plupart des anormaux à d'autres points de vue, et le vice sexuel n'est, en général, pas le seul dont ils aient donné des preuves. Si l'isolement sexuel paraît suffire, chez certains animaux, pour provoquer les actes anormaux, c'est que, privés d'éducation, ils sont victimes d'une erreur, comme nous l'avons vu.

L'inversion de l'instinct sexuel est caractérisée par l'éveil de l'instinct par un individu du même sexe. Il ne s'agit pas toujours d'une anomalie de l'instinct lui-même, mais d'un sentiment spécial de l'individu qui se sent tout à fait étranger au sexe auquel il appartient (Westphal). L'amour

(1) J. Chevalier. *L'inversion sexuelle*, 1893, p. 199.

de l'inverti présente un caractère qu'on ne retrouve guère dans l'amitié véritable, la jalousie. La jalousie des invertis se manifeste souvent contre les femmes qu'ils considèrent comme des rivales ; elle provoque entre eux de fréquentes querelles. L'amour non partagé cause souvent chez eux des désespoirs durables. Chez certains invertis aussi : l'amour c'est l'égoïsme en deux personnes (Boullers).

Leur correspondance a toujours un caractère passionné et leurs lettres paraissent s'adresser à une femme (Tardieu). Ils conservent souvent l'empreinte de leurs premières amours et y reviennent volontiers.

La passion fait souvent disparaître pour eux toutes les différences sociales. Quand ils se sont attachés à un homme, l'amour reste la principale préoccupation de leur existence, et souvent même une préoccupation exclusive.

L'amour inverti conserve ses caractères dans les états psychiques les plus automatiques. Il existe une véritable inversion de la pudeur, l'inverti éprouve plus de gêne à se découvrir devant les personnes de son propre sexe. Dans les rêves érotiques, ce sont des individus du même sexe que l'on voit constamment apparaître. Le penchant homosexuel coïncide toujours avec un degré variable de répulsion hétérosexuelle. Nous verrons qu'on peut, avec Krafft-Ebing, distinguer l'inversion totale, dans laquelle l'homme n'est excité que par un homme, la femme que par une femme, et l'hermaphrodisme psychique ou psycho-sexuel, dans lequel l'inverti éprouve tantôt un penchant pour un individu de son sexe, tantôt un penchant pour un individu de l'autre sexe. Il existe des cas où les manifestations de l'instinct sont réduites à la sphère psychique, à un état comparable à l'érotomanie, à un uranisme purement psychique, où le désir charnel disparaît complètement [1], où

(1) A. Moll. *Les perversions de l'instinct génital; étude sur l'inversion sexuelle basée sur des documents officiels*, trad. Pactet et Romme. 1893, p. 28.

du moins il est inconscient. L'amour platonique peut se manifester exclusivement par une admiration exaltée pour la personne aimée ; d'autres fois il se caractérise par un désir de toucher, d'embrasser sans que le sens génital intervienne d'une manière consciente. Les uranistes, surtout les congénitaux, ne font pas volontiers de confidences. Ceux qui sont atteints de perversions accidentelles liées à des conditions physiques passagères, ou qui les considèrent comme telles, parlent plus volontiers ; quelques-uns paraissent se croire maîtres de sentir autrement et exprimer les sentiments d'un autre.

Ce n'est pas seulement l'instinct sexuel qui est affecté chez les invertis, ce sont encore les caractères sexuels psychiques et moraux et aussi quelquefois les caractères sexuels secondaires. Les hommes invertis présentent assez souvent des tendances mystiques : E. von Hartmann et Moll admettent que parmi les spirites et les médiums en particulier, il y a un grand nombre d'individus présentant des perversions sexuelles. Ils manifestent souvent du goût pour les arts et en particulier pour la musique. Les invertis mâles ont souvent un caractère efféminé ; les femmes, au contraire, se font remarquer par un caractère viril.

Ces anomalies se manifestent dès l'enfance avec la plupart des autres particularités émotionnelles. On signale que des petits garçons éprouvent plus de gêne à se déshabiller devant des hommes que devant des femmes. Les jeux participent à l'inversion : les garçons se plaisent à des jeux de filles et inversement. Souvent les invertis aiment à faire la cuisine, à tricoter, à broder ; ils aiment les bijoux, les costumes qui appellent l'attention par leur couleur et leur forme, suivent servilement la mode. Ils montrent souvent une politesse affectée, ont une grande tendance au mensonge, sont vaniteux, bavards et indiscrets. Ils aiment la danse, et les divertissements virils leur

répugnent. Leur tendance à l'efféminalion se manifeste souvent dans les caractères de la voix, mais l'efféminalion de la voix peut être, chez eux, congénitale. On a signalé chez l'homme l'incapacité d'apprendre à siffler. Les invertis ont souvent un goût spécial pour le costume de l'autre sexe ; on cite une célèbre actrice anglaise, Elise Edwards, qui joua sur plusieurs scènes du continent et ne fut reconnue pour un homme qu'après sa mort. Quelques-uns d'ailleurs sont obligés de reprendre le costume de leur propre sexe pour satisfaire leurs besoins sexuels. Westphal a relevé que le désir morbide de s'habiller en femme, peut exister sans inversion sexuelle, mais avec efféminalion ; il faut d'ailleurs se méfier des voleurs qui prennent volontiers ce moyen d'exercer leur métier. Les goûts féminins des uranistes peuvent rendre compte de certaines aptitudes particulières qu'on a cru remarquer chez eux. On a accusé les acteurs qui se chargent volontiers et avec succès, des rôles de femmes, les tailleurs pour dames. Cependant, il faut se garder de prendre pour des caractères d'inversion, des caractères d'efféminalion : ce ne sont que des indices.

L'attitude, les allures, la démarche peuvent prendre part à l'inversion ; on a noté souvent le balancement des hanches chez les uranistes mâles; mais chez les invertis, les caractères sexuels secondaires ne sont pas fréquemment modifiés. On signale bien chez l'homme le développement de la graisse dans la région mammaire, le volume des fesses, la pénurie du système pileux, mais ce ne sont pas des caractères liés à l'inversion. Quant aux organes génitaux eux-mêmes, ils sont rarement le siège d'anomalies : un médecin qui a communiqué son histoire à Krafft-Ebing, affirme qu'il a eu des rapports avec plus de 600 uranistes, sans avoir jamais trouvé chez eux aucune malformation des organes génitaux ; mais on peut rappeler à ce propos que les invertis sont vaniteux et menteurs, et ils ne pren-

nent peut-être pas, à chaque rencontre, la précaution de distinguer un pédéraste d'un inverti. On a dit que le fonctionnement des organes génitaux est normal chez l'inverti; mais le plus souvent, il est atteint de faiblesse irritable : l'orgasme est provoqué souvent chez lui, par un simple attouchement, par la vue ou l'odeur de celui qu'il aime.

En général, les caractères sexuels secondaires ont une tendance féminine chez les individus à sexualité ambiguë [1]. Les malformations génitales sont moins fréquentes chez eux qu'on serait tenté de le croire. La relation entre la malformation et la perversion est loin d'être constante; les anomalies génitales les plus grossières peuvent exister sans inversion [2].

Quelques invertis, remarquables par la régularité de leur développement physique, présentent des émotivités morbides caractéristiques du terrain dégénératif.

OBSERVATION VI. — *Scrupules et idées fixes, folie du doute, inversion sexuelle; amnésie consécutive à des idées obsédantes* [3]. — M. X..., 34 ans, est né à l'étranger d'un père français, exalté, mais sans troubles nerveux caractérisés; pas d'autres renseignements sur les ascendants. Il a un frère et une sœur; le le frère, plus âgé, a un caractère bizarre, il exerce la profession d'acteur avec talent et succès; il vit dans une société de pédérastes et aurait toujours eu dès l'enfance de l'inversion sexuelle. La sœur, qui est plus jeune, a ce qu'il appelle des « superstitions »; elle éprouve le besoin de répéter plusieurs fois un nombre et a des terreurs morbides.

Son frère et sa sœur ne présenteraient, d'après les rensei-

(1) Il y a souvent des ressemblances morphologiques entre les générateurs parthénogéniques et les femelles vraies d'une même espèce.

(2) E. Laurent. *Les bisexués, gynécomastes et hermaphrodites*, 1894.

(3) Ch. Féré. *Note sur une amnésie consécutive à des idées obsédantes* (*Revue Neurologique*, 1893, p. 653).

gnements qu'il donne, aucune tare physique. Du reste, lui-même, examiné avec le plus grand soin, est parfaitement exempt de tout signe de dégénérescence physique. C'est un homme de taille au-dessus de la moyenne, bien proportionné, bien musclé, sans asymétrie ; les dents, le système pileux, la peau, les organes génitaux, n'offrent aucune anomalie. La physionomie a une expression de franchise qui attire la sympathie.

C'est du reste un homme intelligent et instruit. Il est professeur de littérature française, et il a écrit plusieurs ouvrages estimés dans son pays. Lorsqu'il en parle, il reconnait spontanément que ses travaux sont surtout des travaux de critique et d'imitation et qu'il cherche en vain l'originalité. Dès son enfance il aimait la solitude, et l'introspection tenait une place importante dans sa vie psychique. On n'y retrouve d'autre trace de tempérament névropathique que de l'incontinence d'urine jusqu'à 6 ou 7 ans, et des terreurs nocturnes. Depuis l'âge de 7 ans, il est tourmenté par des scrupules relatifs à la probité et la moralité sexuelle. Il cherchait dans sa chambre et dans ses vêtements s'il ne s'y trouvait pas quelque objet qui ne lui appartenait pas ; il se demandait s'il n'avait pas défloré sa sœur parce que quelques années auparavant il lui avait touché le ventre avec la main, en jouant et sans intention, parce qu'elle avait pris un bain de mer avec lui. A 9 ans, il avait été pris d'un amour très vif pour une petite fille de 7 ans ; c'est la seule fois de sa vie qu'il ait éprouvé pour un individu de l'autre sexe un sentiment autre que le dégoût. Du reste, il prétend qu'à cette époque il n'avait aucun accompagnement physique de ses sentiments, et ce n'est qu'un peu plus tard qu'il a commencé à prendre des habitudes de masturbation qu'il n'a jamais abandonnées depuis.

C'est à partir de l'âge de 10 ans environ qu'il a commencé à se sentir attiré vers les jeunes garçons ; il affirme que malgré son désir, il n'a jamais eu que des amours sans consécration physique ; il est retenu par un scrupule qui ne se justifie pas du tout dans son opinion, et qu'il considère comme morbide. Son penchant lui a attiré bon nombre de désagréments dans sa vie pratique : il a dû quitter un établissement d'instruction où

il avait une place avantageuse, mais où ses allures lui avaient valu une sorte de brimade; il fut aussi éliminé d'une famille qui était pour lui un appui précieux en conséquence d'une pièce de vers latins adressés à un jeune homme, en l'honneur duquel il a du reste traduit en vers les œuvres d'un poète grec. Tout à coup il interrompt sa narration : « Vous ne contesterez pas, me dit-il, qu'un bel adolescent soit infiniment supérieur au point de vue de la forme à toutes les femmes. Shakespeare aimait les garçons; Marlowe disait que celui qui n'aime pas les garçons et le tabac est un imbécile. » Il ne considère pas du tout son inversion instinctive comme un état maladif; et c'est d'après lui une manière d'être tout aussi normale que l'autre. Il est d'ailleurs capable d'avoir des rapports sexuels normaux, et, sur le conseil de médecins, il en a essayé comme remède à ses habitudes de masturbation, mais ils lui laissent un dégoût profond, et des doutes au point de vue de la contagion. Il se masturbe souvent plusieurs fois par jour, et c'est en raison de l'épuisement et de l'incapacité intellectuelle qui en résultent qu'il a été amené à consulter des médecins; il n'est pas sûr qu'il réprouve son habitude au point de vue éthique, il ne fait à cet égard que des réponses ambiguës. L'état de ses fonctions sexuelles est d'ailleurs l'objet de doutes morbides: il s'est masturbé la veille ou le matin, l'idée lui vient qu'il est impuissant, il recommence; puis lui vient le doute qu'il n'a pas éjaculé avec assez d'énergie : nouvelle épreuve.

Ces excès sont suivis de périodes de dépression, avec indécision neurasthénique et doutes plus ou moins marqués : il discute avant de se lever, avant de s'habiller, avant de prendre son repas; et c'est dans ces périodes que naissent les idées fixes et les craintes morbides. Lorsque M... s'est présenté à moi pour la première fois, il était depuis deux jours, à la suite d'un accès de ce genre, en proie à la conviction qu'un bouton d'acné ulcéré qu'il avait au menton, était une manifestation de la syphilis qu'il avait dû contracter quatre mois auparavant lors de sa dernière cohabitation avec une femme. Depuis que cette crainte s'était emparée de lui, il avait lu tous les traités spéciaux qu'il avait pu se procurer. Chaque description renforçait sa conviction. Il ne présentait aucune trace d'accident

primitif et n'en pouvait décrire aucun, il n'avait eu non plus rien qui pût ressembler à un accident secondaire. Il n'avait pas contracté la syphilis quatre mois auparavant, et la lésion qu'il avait à la face ne rappelait en rien un accident syphilitique; deux spécialistes qu'il avait vus la veille le lui avaient d'ailleurs affirmé. Mais il systématisait le doute sur la question de savoir s'il n'était pas possible que l'incubation se fût prolongée et que sa petite plaie prît les caractères d'une ulcération syphilitique. On lui avait déjà affirmé qu'une incubation aussi longue était en dehors de la règle; je lui répétais l'affirmation. Il ne doutait pas moins : il voulait voir imprimée la durée de l'incubation dans un livre bien technique. Quand il l'eût vu, il partit satisfait; mais il remonta bientôt l'escalier et attendit de nouveau son tour : il voulait prendre le numéro du volume du dictionnaire et la page pour pouvoir méditer à loisir les affirmations qui s'y trouvaient. Cependant des doutes sur l'infection persistaient encore plus de trois mois après.

Je fus très étonné, dans une de ces visites, subséquentes de constater que, dans un nouveau récit de ses obsessions et de ses peurs, il oubliait complètement la syphilis. Ce ne fut pas sans peine qu'il se la remit en mémoire. Il raconta alors que ce n'était pas la première fois qu'il s'apercevait de ces oublis, que souvent les idées qui l'avaient le plus tourmenté disparaissaient pour un temps de sa mémoire et que même il ne s'en souvenait jamais que comme d'un rêve; et spontanément il me fit remarquer que du jeune homme auquel il avait fait une pièce de vers latins et qu'il avait aimé pendant plusieurs mois sans pouvoir en distraire sa pensée, il ne lui reste plus qu'une image extrêmement vague, tandis qu'il peut se représenter avec une grande vivacité les traits du père et de toutes les personnes qui fréquentaient sa maison. Il a des notes sur ses « superstitions » qui lui paraîtraient de purs romans si elles n'étaient de son écriture. Plusieurs de ces « superstitions » se sont reproduites plusieurs fois cependant à des époques plus ou moins éloignées.

Il se produit des améliorations momentanées de son état quand il reste sous une autorité morale qui réussit à modérer ses habitudes solitaires et à lui faire suivre un régime alimen-

taire convenable; mais l'altération du sens génésique n'est jamais modifiée.

Il n'est pas rare de voir des individus atteints de tics coordonnés être incapables, en dehors de leur accès, de reproduire les mouvements qu'ils répètent des centaines de fois par jour. Le même fait peut s'observer dans le cas d'exclamations spasmodiques : le malade peut être pour un temps au moins dans l'impossibilité d'énoncer volontairement les mots qu'il expulse convulsivement. On peut observer à la suite des idées obsédantes un phénomène analogue.

Westphal avait bien noté que ses sujets avaient conscience du trouble morbide qui les rendait malheureux et leur inspirait quelquefois des idées de suicide lorsqu'ils redoutaient la persistance de l'obsession et l'irrésistibilité de l'impulsion.

Si quelquefois les invertis ont horreur de l'acte vers lequel ils sont irrésistiblement poussés et éprouvent des remords après chaque défaillance, plus souvent ils sont résignés et l'âge ne les corrige guère ; Moll cite un vieillard qui avait conservé jusqu'à 82 ans ses habitudes d'inversion sexuelle et que ses partenaires appelaient la « grand'mère ». C'est d'ailleurs une habitude parmi les uranistes de se donner des qualificatifs et des noms féminins ; ils s'appellent « tante » ou « sœurs », « la blonde », etc.

Les uranistes sont souvent attirés par des hommes normaux et ont une véritable répugnance sexuelle, aussi intense que pour les femmes, pour les autres invertis. Quelques-uns préfèrent les adolescents et manifestent de l'antipathie pour les hommes faits. On en a vu qui préféraient des hommes à barbe blanche. Les libertins recherchent généralement les jeunes. On observe souvent des préférences pour certains types, les militaires.

Quelques uranistes, nous l'avons déjà relevé, ne prennent aucun souci de la tenue et même de la propreté de ceux qu'ils recherchent ; on les voit poursuivre les plus sordides.

La répugnance pour l'autre sexe n'est pas toujours portée au même degré : tandis que quelques uranistes ne peuvent supporter ni la vue ni le contact des femmes, ni leur odeur, d'autres recherchent leur société, partagent leurs goûts et leur manière de considérer les choses en général. Quelques-uns passent même pour des hommes à bonnes fortunes : ils s'occupent volontiers des vieilles filles ou des femmes délaissées à cause de l'ambiguïté de leurs caractères sexuels, et qui contribuent à leur succès par les signes d'excitation inaccoutumée qu'elles manifestent à leur approche. Quelques invertis éprouvent d'ailleurs une attraction momentanée vers la femme, attraction rapidement suivie de dégoût.

L'inversion sexuelle peut rester non seulement ignorée mais même inconsciente pendant longtemps, bien après la puberté. Elle peut se manifester par l'impuissance auprès d'une femme ou par une excitation subite en présence d'un homme ou à son contact.

La satisfaction de l'instinct inverti est d'ailleurs cherchée par des procédés très divers. Certains uranistes ne la trouvent que dans le rôle actif ; d'autres que dans le rôle passif ; d'autres encore, mais rares, manifestent une impartialité continue ou intermittente pour les deux rôles. Contrairement aux hommes normaux, les uranistes préféreraient le rôle actif dans le baiser (Ulrichs). Suivant les cas, les désirs se manifestent par des gestes exprimant la poursuite ou l'attraction.

Quant aux variétés des rapports, elles sont très multipliées et ont été assez souvent décrites pour que nous n'y insistions pas ; disons toutefois que la pédérastie est beaucoup plus rare qu'on n'aurait pu le prévoir. Un grand nombre

n'ont que du dégoût pour le coït anal; ils se satisfont par des frictions ou des frottements entre les fesses ou les cuisses (coït périnéal), par des caresses manuelles ou buccales, par des baisers. Quelques-uns sont satisfaits par la vue du nu, d'autres par la voix, plus souvent par le contact. Moll cite un uraniste qui se contente d'une excitation générale du sens du tact, il se fait frotter le corps et en particulier le front et la nuque.

Il est rare que la pédérastie passive soit recherchée par un besoin d'irritation anale. J'ai connu un uraniste passif qui était incapable d'érection en dehors du rôle passif. Un corps étranger volumineux pouvait suppléer son partenaire, comme si le bulbo-caverneux était incapable d'agir sans point d'appui sur le sphincter anal.

Des perversions sexuelles variées compliquent souvent l'inversion. On observe quelquefois le besoin d'exhibition des organes génitaux devant des individus du même sexe avec ou sans satisfaction effective. Les uranistes peuvent être en même temps fétichistes, être attirés systématiquement par une partie du corps à laquelle s'adressent leurs caresses, les pieds, les oreilles, la nuque, etc. ; d'autres fois ils sont spécialement excités par certaines parties du vêtement, les bottines, les mouchoirs ; ou par certaines étoffes, le velours, le satin, etc. (Moll, Garnier). On observe souvent chez les uranistes un besoin de soumission, une recherche de mauvais traitements plus ou moins systématiques ou de brutalités qui caractérisent le masochisme. Du reste ce caractère de soumission a été utilisé par Krafft-Ebing pour établir un rapprochement entre le masochisme et l'inversion sexuelle. Certains uranistes n'éprouvent la satisfaction sexuelle qu'à propos d'une douleur physique infligée par un individu du même sexe (flagellation, piétinement, morsures, etc.). Moll rapproche du masochisme ce qu'il appelle la mixoscopie (μίξις union sexuelle et σκοπειν

regarder), et qui s'observe aussi chez les uranistes. Le sadisme n'est pas non plus inconnu chez eux, on en cite qui n'éprouvaient de plaisir sexuel qu'à la vue de souffrances infligées en leur présence. L'homosexualité peut se combiner à la nécrophilie.

Krafft-Ebing distingue au point de vue anthropologique et clinique des degrés de développement de l'inversion proprement dite qu'il considère comme congénitale. Cette division mérite d'être adoptée dans ses grandes lignes.

1° L'hermaphrodisme psycho-sexuel où on trouve des traces d'hétérosexualité, mais où l'homosexualité prédomine. L'hermaphrodisme psychosexuel peut se manifester épisodiquement ou d'une façon continue sous la forme parallèle ou sous la forme alternative. L'inverti est attiré constamment vers les deux sexes ou alternativement vers l'un ou l'autre. Cependant, à l'état rudimentaire, l'homosexualité peut ne se présenter que d'une manière épisodique ou seulement dans les rêves. Quelquefois elle se manifeste seulement par l'onanisme passif ou l'onanisme mutuel. Pendant des périodes plus ou moins prolongées, les femmes les attirent exclusivement. Quelquefois à la suite d'un rapport normal avec une femme, il se manifeste une répulsion générale pour les femmes et une attraction intense pour les hommes. Les femmes grossières qui jurent et fument provoquent une excitation plus efficace parce qu'elles rappellent davantage les hommes. L'hermaphrodisme psycho-sexuel peut coïncider avec le sadisme, avec le masochisme, le fétichisme, avec la zoophilie [1].

2° L'homosexualité proprement dite est caractérisée par l'inclination exclusive pour les individus du même sexe. Bien que ces invertis offrent généralement de l'hyperexcitabilité sexuelle, ils sont incapables de rapports nor-

(1) C.-W. Allen. *Report of a case of psycho-sexual hermaphroditism* (*Med. Rec.*, 1898, LI, p. 653).

maux sauf quand ils peuvent évoquer à propos, avec assez d'intensité, l'image d'un individu de leur sexe. Ils n'ont d'ailleurs horreur de la femme qu'en ce qui concerne l'acte sexuel. Contrairement aux débauchés qui préfèrent les jeunes gens et pratiquent la pédérastie, ils sont peu portés vers les sujets qui n'ont pas atteint la maturité sexuelle et sont rarement pédérastes. Souvent la pédérastie ne leur donne que déception et dégoût. Le simple contact d'un individu de leur sexe leur donne une satisfaction intense, et une sensation consécutive de bien-être, tandis que les rapports avec une personne de l'autre sexe demandent un effort prolongé et laissent après eux une dépression profonde physique et mentale. L'homosexualité proprement dite peut être isolée, c'est-à-dire que l'individu a conservé, en dehors de la fonction sexuelle, tous les caractères physiques et psychiques spéciaux à son sexe ; quelquefois cependant il existe des modifications, des habitudes et même quelques caractères sexuels secondaires.

3° L'efféminisation et la viraginité au contraire sont caractérisées par une inversion corrélative de la personnalité psychique ; les sentiments, les manières sont féminins chez l'homme et masculins chez la femme invertis. Dès les premières années, le petit garçon a montré des goûts de fille et inversement. On retrouve l'anomalie dans les jeux, dans la toilette; le petit garçon vit avec des poupées, fait preuve d'une coquetterie raffinée ; la petite fille néglige sa toilette, joue au soldat, monte aux arbres, etc. Quand l'instinct sexuel se développe, les rapports avec un individu de l'autre sexe paraissent une impossibilité et dans les rapports anormaux l'homme se sent femme et la femme se sent homme ; l'homme cherche le rôle passif, c'est le succube dans le coït anal ou interfémoral, et il ne se dément pas dans le coït buccal. La conduite de la femme est identique. Ces invertis n'ont générale-

ment aucune inclination pour les individus de leur propre sexe qui n'ont pas atteint la maturité sexuelle. Ils font tous leurs efforts pour se donner l'aspect caractéristique de l'autre sexe ; les hommes ne négligent pas le corset qui en amincissant la taille tend à faire saillir la poitrine et les hanches ; les femmes au contraire cherchent à aplanir les régions saillantes propres à leur sexe ; elles font de la gymnastique, on ne les voit pas pleurer. Généralement ils aiment la danse mais avec des personnes de leur sexe. L'inversion des sentiments dans l'acte sexuel peut être si complète que l'idée d'imprégnation s'éveille chez l'homme. La satisfaction est d'autant plus grande que le partenaire offre des caractères sexuels plus marqués, tel efféminisé recherche surtout les cochers, les bouchers, les écuyers de cirques, etc., ou des individus qui ont les organes sexuels très développés ;

4° L'androgynie et la gynandrie sont caractérisées par la coïncidence de l'inversion sexuelle avec des anomalies importantes des caractères sexuels et en particulier des caractères secondaires (J. Hunter), comprenant les caractères anthropométriques [1]. Cette variété est beaucoup plus rare que les autres, elle a permis plusieurs fois des mariages dont l'anomalie a pu passer inaperçue pendant des années. L'histoire de la comtesse Sarolta est particulièrement intéressante à cet égard, et aussi l'inverti connu sous le nom de Pauline de Florange [2].

Les uranistes en général se font remarquer à la fois par leur inconstance, et par l'intensité de leurs passions qui peuvent les conduire au crime, à l'assassinat.

L'inversion sexuelle a paru plus rare chez la femme [3]

(1) Ch. Féré. *Contrib. à l'étude des équivoques des caractères sexuels accessoires* (*Revue de médecine*, 1893, p. 600). (Paris, F. Alcan.)

(2) H. Legludic. *Notes et observations de médecine légale*, 1896, p. 247.

(3) Zuccarelli. *Entersione congenita dell' istinto sessuale in due donne*, in-8°. Nap., 1888.

que chez l'homme à ceux qui se sont attachés particulièrement à l'aspect médico-légal de la question. Ceux qui ont fait leurs enquêtes dans les maisons de tolérances, l'ont trouvée fréquente. D'après Moll, 25 p. 100 des prostituées de Berlin entretiendraient des relations avec des femmes, mais ces rapports ne prouvent pas du tout l'inversion. Havelock Ellis a, dans ces dernières années, réuni un certain nombre de cas qui montrent que l'anomalie n'est pas fort rare. Comme l'inversion de l'homme, elle n'est pas le plus souvent liée à des anomalies des organes génitaux. Parent-Duchatelet, du reste, avait déjà noté que les tribades sont exemptes de vices de conformation [1]. On peut décrire cependant chez elles des variétés parallèles à celles que Krafft-Ebing a décrites chez l'homme. La répulsion pour l'autre sexe se manifeste chez elle de la même manière et se traduit aussi même dans les rapports anormaux ; le cunnilingus pratiqué par un homme peut laisser la femme uraniste dans la plus complète indifférence.

L'inverson sexuelle de la femme peut se combiner avec les autres anomalies sexuelles. Si on a pu rapprocher le masochisme chez l'homme de l'inversion sexuelle, on peut aussi rapprocher le sadisme de l'inversion sexuelle chez la femme. Scott n'hésite pas à considérer l'agression chez la femme comme une anomalie. La femme impérieuse qui excitait particulièrement Jean-Jacques n'est pas moins anormale ; et si son anomalie n'est pas négative des fins du sexe comme l'inversion, elle est au moins restrictive de la reproduction ; lorsqu'elle est unie à un homme qui n'est pas spécialement doué pour la haute lutte, elle risque fort de « nouer l'aiguillette » comme les sorciers du moyen âge, et de rester stérile. Si la for-

(1) Parent-Duchatelet. *De la prostitution dans la ville de Paris*, t. I, p. 220.

tune lui fait la faveur d'un masochiste, sa descendance ne vaut guère mieux.

L'inversion présente d'ailleurs chez la femme les mêmes caractères que chez l'homme au point de vue de l'évolution [1]; les rêves, les goûts, les allures, etc., diffèrent suivant les perversions; les préférences sexuelles s'éveillent aussi avant l'instinct sexuel dans les cas d'inversion congénitale ou précoce. Les satisfactions sexuelles sont obtenues soit par le tribadisme ou frottement mutuel des parties sexuelles ou par le saphisme ou onanisme buccal; mais souvent le simple contact suffit.

L'inversion sexuelle est une des formes les plus caractéristiques de la dissolution du sexe et de la dégénérescence; cependant elle peut coïncider avec un développement intellectuel remarquable. Sans rappeler le nom d'hommes célèbres qu'on classe, sans preuves suffisantes, parmi les invertis, on pourrait citer des hommes distingués dont l'anomalie paraît bien établie [2].

(1) Havelock Ellis. *Studies in the psychology of sex*, 1897.

(2) Charcot et Magnan. *Inversion du sens génital* (*Arch. de neurologie*, 1882, t. III, p. 54). — Laupts. *Perversions et perversités sexuelles* 1896.

CHAPITRE IX

LES PERVERSIONS SEXUELLES SYMPTOMATIQUES

Un criminaliste, confident de Moll, admet que chez la plupart des pédérastes et des uranistes la perversion date de l'enfance et qu'il s'agit d'une prédisposition congénitale. Si on admet comme Moll qu'un grand nombre de cas d'inversion sexuelle acquise doivent être considérés comme résultant de l'hermaphrodisme psycho-sexuel, on reconnaît encore le rôle de la prédisposition. Si on tient compte de l'hérédité généralement défectueuse des anormaux sexuels en général, de la coïncidence fréquente des troubles névropathiques ou psychopathiques, de l'exagération de l'excitabilité spéciale et de l'exagération des phénomènes psychiques de l'amour qui l'accompagne, de l'apparition précoce des manifestations sexuelles, on est porté à juger leur étiologie comme dominée par une condition congénitale préalable. Krafft-Ebing considère comme des caractères de la congénitalité de l'homosexualité sa manifestation d'emblée, et la persistance de la tendance aussi bien dans le rêve que dans la veille, à l'exclusion de toute tendance hétérosexuelle, sauf sous forme épisodique, comme dans ce qu'il appelle l'hermaphrodisme psycho-sexuel. L'homosexualité acquise se manifeste secondairement à la suite de troubles de la satisfaction sexuelle chez des individus qui ont préalablement

considéré les rapports homosexuels comme anormaux, et chez lesquels l'hétérosexualité reste dominante malgré l'impossibilité de la satisfaction. Il admet cependant comme probable que les individus qui en sont atteints n'avaient à l'origine qu'une faible inclination pour l'autre sexe. Ce qui revient encore à dire qu'il existe le plus souvent une prédisposition. L'inversion peut être retardée (Thoinot) ou différée, tout en étant constitutionnelle.

La prédisposition a pour elle le caractère héréditaire ou familial de certaines perversions : on connaît des cas de transmission d'hermaphrodisme psycho-sexuel héréditaire (P. Lucas); l'inversion s'est montrée chez des frères (Moll), comme le sadisme (Krafft-Ebing). Casper et Griesinger avaient déjà admis l'hérédité.

Les perversions sexuelles congénitales sont souvent liées d'ailleurs à des états morbides congénitaux. L'instinct sexuel est souvent peu développé chez les idiots, il manque même souvent complètement chez les idiots profonds. Souvent il se manifeste chez eux avec une sorte de périodicité impulsive et des anomalies diverses. Le choix fait souvent défaut; l'idiot peut s'adresser à sa mère ou à sa sœur, à un camarade, à un animal domestique. Les imbéciles sont sujets aux mêmes perversions, les uns et les autres s'attaquent rarement aux adultes de l'autre sexe ; l'onanisme est la perversion la plus fréquente chez eux, et souvent elle est purement automatique, d'origine réflexe, et sans accompagnement de satisfaction sexuelle.

Il n'est pas douteux que les perversions sexuelles en général et l'homosexualité en particulier peuvent être acquises ou secondaires ; mais l'acquisition est loin d'être constante dans les mêmes conditions. L'isolement sexuel conduit souvent à des perversions ; mais il s'en faut que tous ceux qui sont réduits à vivre exclusivement avec des personnes du même sexe ou qui s'isolent volontairement se trouvent poussés irrésistiblement à des pratiques anor-

males. On ne peut guère invoquer le rôle de la séparation des sexes chez les jeunes enfants puisque la sexualité n'a pas encore évolué chez eux ; il faut bien reconnaître que l'éveil précoce de l'instinct sexuel constitue déjà une anomalie. Le célibat obligatoire, qu'on a souvent accusé, pourrait n'avoir été préalablement accepté que par des personnes chez lesquelles l'instinct sexuel est affaibli, et tend par conséquent à se manifester sous des formes anormales. La crainte des enfants, des maladies vénériennes ne peut guère agir aussi que sur des personnes présentant une émotivité spéciale. Les habitudes de masturbation agissent surtout indirectement sur les perversions ultérieures comme cause d'anesthésie, et d'impuissance. Toutes les causes d'impuissance peuvent provoquer le développement d'anomalies ou de perversions. L'habitude émousse la sensation ; la débauche éveille la curiosité, conduit à la recherche d'excitations nouvelles, à la sodomie, perversion hétéro-sexuelle réalisant une transition vers la pédérastie, qui peut s'établir par habitude. L'agglomération d'individus du même sexe favorise la contagion : l'excitation s'impose d'autant plus impérieusement que les exemples sont plus nombreux.

Tandis que les perversions constitutionnelles s'accompagnent le plus souvent d'hyperexcitabilité sexuelle, les perversions acquises dans la débauche coïncident plus souvent avec un certain degré d'impuissance, et l'anomalie s'accentue avec l'impuissance. Un débauché cherche d'abord l'excitation au contact de filles impubères, puis il passe aux jeunes garçons, puis il subit l'éviration ; il perd les caractères psychiques de son sexe, et s'effémine quelquefois au point de rechercher la satisfaction dans les rapports passifs. Si la transformation n'est pas liée à un état pathologique curable, elle peut être définitive et s'accompagner d'inversion de caractères psychiques étrangers au sexe. S'il existe une prédisposition psychopathique,

on peut observer le sentiment de changement de sexe et ses conséquences. La neurasthénie sexuelle est souvent à la base des perversions acquises; elle est elle-même souvent la conséquence d'abus sexuels.

L'apparition tardive des perversions sexuelles est souvent liée à des affections cérébrales ; elle coïncide souvent avec des états divers de faiblesse mentale, avec la démence consécutive aux psychoses, avec la démence post-apoplectique, avec la démence consécutive aux traumatismes céphaliques, avec la démence liée à la syphilis cérébrale. Mais c'est au cours des premières périodes de la paralysie générale progressive qu'elle est le plus fréquente [1].

L'instinct sexuel est quelquefois perverti dans les formes aiguës de la folie, dans la manie, dans la folie périodique, dans la paranoia. Les persécutés peuvent présenter des perversions sexuelles épisodiques [2].

C'est surtout l'épilepsie qui présente des troubles fréquents de l'instinct sexuel.

Les organes génitaux sont souvent, chez les épileptiques comme chez les dégénérés en général, le siège d'anomalies morphologiques. Ces anomalies peuvent coïncider avec des troubles physiologiques ou psychiques, afférents à la fonction de ces organes [3]. Plus souvent, on observe chez les épileptiques, des troubles de la fonction génitale qui n'ont aucun rapport avec des anomalies anatomiques et qui paraissent liés à des désordres des centres nerveux.

Ces troubles fonctionnels peuvent être liés aux paroxysmes convulsifs, tantôt à titre de symptômes accessoires

(1) Mendel. *Die progressive Paralyse der Irren.*, 1880. — J. Mickle. *General paralysis of the insane*, 2e ed., 1886.

(2) Cullerre. *Des perversions sexuelles chez les persécutés* (*Ann. méd. psych.*, 1886, 7e série, t. III, p. 214).

(3) Ch. Féré et E.-V. Perruchet. *Anomalies des organes génitaux et du sens génital chez un épileptique* (*Nouv. Icon. de la Salpêtrière*, 1889, t. II, p. 130).

de la fin de l'accès. On voit quelquefois des phénomènes d'excitation des organes génitaux annoncer l'accès[1]. Kiernan cite un épileptique dont l'aura consistait dans la vision d'une femme dans une attitude lascive qui provoquait l'éjaculation. Rarement ces phénomènes d'excitation se reproduisent après l'accès[2]. Bien plus souvent il existe après les accès une frigidité absolue qui persiste pendant plusieurs jours.

Les rêves érotiques avec pollutions nocturnes ont été considérés quelquefois comme des manifestations épileptiques[3].

On a souvent noté l'existence de perversions sexuelles chez les épileptiques. Depuis le premier mémoire de Westphal, presque tous les travaux sur l'inversion sexuelle contiennent des observations relatives à des épileptiques. Krafft-Ebing cite un épileptique qui n'avait aucune inclination pour les femmes ni pour les hommes, mais avait des rapports avec des poules et des canards, puis avec des chevaux et des vaches. En général, cependant l'épilepsie et la perversion ne sont qu'associées sur un même terrain dégénératif. C'est principalement Tarnowsky qui, en 1886, a montré que la perversion peut être une manifestation de l'épilepsie, une forme de paroxysme.

Les impulsions sexuelles se manifestent chez les épileptiques sous des formes assez diverses. C'est souvent une excitation sexuelle intense sous forme de satyriasis. Giacchi[4] a signalé chez un alcoolique des accès de satyriasis

(1) Routh. *A case of erotic feelings preceding and following epilepsy* (*Med. Press and Circ.*, 1889, t. II, p. 440).

(2) Ch. Féré. *Les épilepsies et les épileptiques*, 1898, p. 65 (Paris, F. Alcan).

(3) Zuccarelli. *Pollutions nocturnes et épilepsie: crises d'épilepsie de nature érotique et caractérisées par des pollutions* (*Bull. de la Soc. de méd. mentale de Belgique*, 1895, p. 76).

(4) O. Giacchi. *Satiriasi recurrente in un alcoolista, etc.* (*Rev. quindicinale di psicologia, psich., neur., patol.*, 1897, I, p. 81).

qui présentent bien la forme épileptique. Krafft-Ebing en a vu un qui réclamait le coït devant sa famille assemblée, un autre qui s'attaquait à de jeunes garçons.

Plus souvent les impulsions se traduisent par l'exhibition dont, depuis Lasègue, on peut citer de nombreux exemples[1]. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que chez les épileptiques l'exhibition n'est pas toujours liée à l'excitation génitale avec ou sans masturbation ou tentative de rapprochement sexuel, elle peut être automatique et sans but, être provoquée par le besoin de miction, par la nécessité d'obéir à un ordre hallucinatoire, par une impulsion à se découvrir. Comme la perte du souvenir est fréquente, il n'est pas toujours facile de s'éclairer sur la psychologie de l'exhibition épileptique.

Les impulsions de ce genre les plus fréquentes ont pour objet la satisfaction du besoin sexuel. Le caractère particulier qui frappe tout d'abord, c'est l'étrangeté du choix qui ne paraît pas dirigé par les mobiles ordinaires ; l'épileptique peut se précipiter aussi bien sur une femme âgée ayant dépassé depuis longtemps la période sexuelle que sur des filles impubères. Le sexe même peut lui être indifférent.

Les épileptiques sont parmi les dégénérés ceux qui présentent les caractères de dissolution les plus marqués, les stigmates tératologiques les plus nombreux et les plus grossiers. On n'est guère surpris de leur voir souvent présenter aussi des caractères de dissolution de l'instinct sexuel et du sexe. Le fait est que les anomalies de l'instinct sexuel sont fréquentes chez eux. Souvent les désirs sont diminués ou abolis, les rapports ne s'effectuent

(1) Holzen. *Exhibitionen auf epileptischer Basis* (*Fridereich's Blätter f. gericht. Med.*, 1890, XLI, p. 419. — Pribat. *De l'exhibition chez les épileptiques*, th. 1894. — Lalanne. *Les exhibitionnistes*. th. 1896, p. 19. — W. Seiffer. *Ueber Exhibitionismus* (*Arch. f. Psych. u. Nervenk.*, Bd. 31, 1898, 405).

qu'avec difficulté et incomplètement. D'autres fois les rapports normaux sont rendus impossibles par l'excès d'excitation qui amène l'émission sitôt que l'érection se produit. La tendance aux habitudes solitaires est bien marquée. Chez ces malades peu sociables, hypocrites et portés à l'isolement, on a vu la masturbation pratiquée automatiquement pendant le sommeil[1]. L'attraction homosexuelle se manifeste assez souvent chez eux[2].

Ces tendances plus ou moins actives qui se laissent soupçonner à l'état habituel chez les épileptiques en raison de leur constitution vicieuse, se manifestent de temps en temps d'une manière aiguë, sous forme d'accès qui ne sont que des variétés de leurs paroxysmes impulsifs.

Tarnowsky cite un épileptique qui viola successivement un garçon et une fille au domicile de sa maîtresse absente. Il ne garda aucun souvenir de ces actes. Du reste, aujourd'hui on ne peut plus considérer la perte du souvenir comme un caractère spécifique de l'épilepsie : un bon nombre d'épileptiques ne perdent pas complètement connaissance même dans les grandes attaques convulsives, et on est en droit de considérer comme des manifestations épileptiques des accès pédérastiques périodiques sans abolition de la conscience.

Il faut remarquer que la pédérastie épileptique de Tarnowski[3] ne caractérise pas l'existence de l'inversion sexuelle. Les impulsions sexuelles sont tellement vio-

(1) E.-M. Bemiss. *Clinical memoranda* (*New Orleans journ. of med.*, 1869, XXII, p. 729).

(2) Legrain. *Note sur un cas d'inversion du sens génital avec épilepsie* (*Arch. de Neurologie*, 1886, XI, p. 42).

(3) Tarnowski. *Die Krankhaften Erscheinungen des Geschlechtsinnes*, Berlin, 1886. — *The sexual instinct and its manifestations from the double stand point of jurisprudence and psychiatry.* Trans. by Castello and Allinson. 1898, p. 71.

lentes chez ces malades qu'elles peuvent s'adresser indistinctement à l'un ou à l'autre sexe. J'en connais un qui n'épargne pas sa chèvre « il lui faut tout de suite le contact de chair vivante ». On peut voir dans ces faits le besoin obsédant, impérieux, de conjonction, mais aucune preuve d'une inversion de l'instinct. L'épileptique qui se laisse aller à ces impulsions, dans les faits observés du moins jusqu'ici, ne fait pas la preuve d'un changement d'attraction, il n'est pas porté vers un individu de son sexe ou vers un animal d'un autre sexe, par une préférence exclusive de l'attraction normale ; il est poussé par un besoin urgent dont il ne peut différer la satisfaction. L'enfant dont parle M. Chevalier « qui, à de certains moments, était pris d'une rage pédérastique d'une violence inouïe[1] », ne peut pas être cité comme exemple d'inversion sexuelle. Quand l'ictus, que l'auteur appelle gratuitement inversif, survenait, il se précipitait avec une fureur indescriptible sur le premier venu de ses camarades. Étant dans un asile avec d'autres malades du même sexe, il eût été moins exposé à s'adresser à l'autre.

Dans plusieurs des cas rapportés par Tarnowsky, sous le titre de pédérastie périodique, on trouve des perversions dont on peut soupçonner la nature épileptique, mais qui ne présentent pas cependant nettement les caractères de l'inversion sexuelle. On peut dire qu'il s'agit plutôt de besoins périodiques de débauche. On n'y trouve pas en général la preuve de l'amour exclusif pour un individu du même sexe, ni de l'antipathie ou seulement de l'indifférence pour les individus de l'autre sexe, qui constituent les caractères principaux de l'inversion instinctive.

J'ai cité un jeune garçon qui éprouvait pendant l'aura de l'attaque d'épilepsie, et quelquefois isolément sous

(1) J. Chevalier. *L'Inversion sexuelle*. 1893, p. 362.

forme de paroxysme, une modification singulière des sentiments affectifs ; il sentait tout à coup de la répulsion pour les personnes et les objets qui lui étaient chers et inversement ; il exprimait cette modification en disant : « Je change de cœur[1]. » Il est devenu tuberculeux quelque temps avant la puberté et ses troubles comitiaux étaient devenus plus rares spontanément ou sous l'influence du traitement ; il eut alors plusieurs impulsions sexuelles dans lesquelles il s'attaqua à un jeune domestique pour lequel il manifestait ordinairement du dédain. Dans l'état intercalaire il avait témoigné que les filles ne lui étaient pas indifférentes. L'uniformité des tentatives qui consistaient à attaquer de face et à chercher à introduire son membre entre les cuisse de la victime, l'hébétude et la perte du souvenir qui les suivaient, étaient bien de nature à montrer la nature épileptique des impulsions ; mais elles laissent planer le doute sur la réalité d'une inversion sexuelle transitoire.

Si la modification du sentiment qui existait chez cet épileptique rend très vraisemblable l'existence d'une inversion paroxystique de l'instinct sexuel, elle ne me paraît pas suffisante à établir directement sa réalité qui ne peut être démontrée que par des renseignements précis sur l'état de conscience.

Chez les épileptiques on observe de temps en temps la succession ou même la coïncidence de manifestations érotiques ou libidineuses, d'impulsions sexuelles et de manifestations mystiques ou religieuses. C'est une association qu'on retrouve dans plusieurs formes d'aliénation mentale, et aussi dans l'évolution du sentiment religieux. Nous avons vu que les signes extérieurs de l'excitation sexuelle peuvent se manifester chez un épileptique sous forme de priapisme, à l'exclusion des états psychiques corrélatifs.

(1) Ch. Féré. *Les épilepsies et les épileptiques*, 1890, p. 81.

Les perversions sexuelles qu'on observe souvent dans la démence sénile peuvent se manifester comme préambule d'affections provoquées par des lésions destructives et paraissant liées par conséquent à des troubles circulatoires.

Observation VII. — *Inversion sexuelle préhémiplégique.* — M. P..., 63 ans, appartient à une famille arthritique. Son père était goutteux et avait été migraineux jusqu'à la cinquantaine, son oncle paternel était aussi goutteux et asthmatique. La mère est morte d'une affection aiguë du poumon. Son unique frère est goutteux.

Lui-même a été exempt d'accidents nerveux dans ses premières années. Il avait à peine 4 ans qu'il commença à présenter des accès d'asthme, se manifestant généralement dans les premières heures de la nuit, mais aussi quelquefois en plein jour. Ces accès d'asthme qui paraissent s'être accompagnés, dans un certain nombre de circonstances, de perte de connaissance, se répétèrent en moyenne deux à trois fois par mois jusqu'à l'âge de 12 ans. Ils ont cessé alors à la suite d'une fluxion de poitrine ; mais à quelques mois d'intervalle ils ont été remplacés par des éblouissements avec sensation de rotation et obnubilation ou perte complète de la conscience. Ces vertiges se montraient principalement dans la matinée. De temps en temps le vertige s'accompagnait d'un renversement spasmodique de la tête en arrière ; il n'y avait jamais de chute et il ne lâchait pas ce qu'il tenait à la main. Comme les accès d'asthme, ces vertiges se reproduisaient tous les 10 ou 15 jours. A l'époque de la puberté, à 15 ans et demi, il se fit un nouveau changement : aux accès vertigineux succédèrent des accès de migraine avec troubles hémianopsiques, et, de temps en temps, parésie du membre supérieur droit.

La douleur commençait sur la queue du sourcil gauche, le champ visuel des deux yeux s'obscurcissait dans la moitié droite. L'accès se terminait au bout de 25 minutes exactement, par des vomissements alimentaires ou bilieux. Au bout de quelques mois la douleur était précédée par des scintillations polychromes dans la moitié droite du champ visuel et quel-

ques minutes après l'apparition de la douleur, la main droite s'engourdissait et devenait impotente. Les accès de migraine se produisaient seulement tous les 22 à 25 jours, c'est-à-dire un peu moins fréquemment que les autres accidents. A part quelques bronchites et la scarlatine à 23 ans, la migraine fut jusqu'à l'âge de 44 ans, le seul sujet de plainte.

C'est alors qu'apparurent des douleurs dans les talons, principalement du côté droit. La douleur siégeait d'abord à l'insertion calcanéenne du tendon d'Achille, puis elle s'est étendue au tendon lui-même. Au bout de trois ou quatre ans, malgré divers traitements, la tuméfaction était devenue telle qu'il était obligé à des chaussures spéciales élargies en arrière. Le calcanéum est augmenté de volume et l'insertion du tendon donne la sensation d'ossifications irrégulières dans le sens de ces fibres ; et dans la continuité du tendon on sent aussi des duretés inégales, allongées. Du côté droit, où l'épaississement du talon et les indurations du tendon sont plus étendues, on sent en pinçant le tendon d'avant en arrière une nodosité dans son épaisseur, au milieu de la partie libre, donnant la sensation d'une grosse amande de consistance osseuse.

Un peu plus tard, le malade a commencé à se plaindre pendant la marche de douleurs sous le pied droit. Mais la voûte plantaire n'est pas déformée, et l'aponévrose plantaire ne présente ni induration, ni inégalité.

A mesure que les pieds devenaient plus douloureux, les migraines diminuaient d'intensité ; elles ont disparu vers 51 ans, à peu près au même âge que chez le père. Il était resté toutefois sujet à des douleurs de tête vagues, sans localisation précise, revenant irrégulièrement, sans troubles sensoriels ou moteurs, variables dans leur durée, sans vomissements. Ces céphalées diffuses s'accompagnaient d'une dépression mélancolique d'autant plus remarquée qu'elle apparaissait et cessait rapidement, et qu'elle tranchait sur le caractère du malade, ordinairement enjoué.

M. P... avait épousé à 33 ans une femme plus âgée que lui de quelques années, qui ne lui a jamais donné d'enfants, mais avec laquelle il vivait en complète communauté d'idées, et

sa mort, qui arriva au mois de mai 1895, le laissa dans une profonde tristesse.

Pendant quelques mois il fut sujet à des céphalées beaucoup plus intenses, avec dépression plus durable; puis l'ancien état se rétablit. Le 24 septembre 1896, il se leva dans un état d'agitation qui frappa son entourage, d'autant plus qu'on l'avait toujours connu très réservé. Le fils d'une cuisinière qu'il a à son service depuis quatorze ans, un garçon de 18 ans, qui venait journellement dans la maison, n'avait jamais paru frapper son attention d'une manière particulière ; il lui marquait deux ou trois fois par an sa bienveillance par un petit cadeau, mais ne lui parlait guère, et n'avait surtout aucun contact avec lui. Dès qu'il le rencontra, il se précipita sur lui avec effusion, l'embrassa, lui fit mille caresses, l'invita à déjeuner. Il entama une longue conversation sur l'infériorité des femmes au point de vue moral comme au point de vue physique, vanta les jeunes garçons, l'amour grec, etc. Le garçon, comprenant qu'il avait affaire à un malade, s'efforçait de le calmer et cherchait à se retirer; au moment où il se leva pour sortir, le vieillard se précipita sur lui et l'attaqua dans une direction non douteuse. Quand il fut seul, il tomba dans une sorte de torpeur dont il s'éveillait de temps en temps pour appeler le jeune homme et lui exprimer ses désirs de la manière la plus nette. Pendant le reste de la journée, on l'entendit jusqu'au soir, même pendant son dîner, faire des appels ou des plaintes indiquant la même préoccupation. Cependant le soir il s'endormit. Le lendemain, après un sommeil agité, il se réveilla, se plaignant d'une douleur de tête très intense occupant la région fronto-pariétale gauche où il portait sans cesse la main, cherchant à exercer une compression. La garde-robe habituelle avait manqué, il avait de l'inappétence, était très abattu, mais ne manifestait plus les sentiments de la veille. Il ne prit que des aliments liquides et le soir le purgatif qu'il avait l'habitude de prendre quand les céphalées se prolongeaient. Le lendemain matin, on le trouva parlant avec difficulté, la face déviée à gauche, le bras droit engourdi et capable seulement de mouvements sans force. A la suite des effets du purgatif, les mouvements du bras droit parurent devenir plus libres. Mais la nuit suivante

la paralysie avait progressé de nouveau dans le bras, mais sans s'étendre au membre inférieur et la parole était devenue plus libre; l'articulation seule, d'ailleurs, avait été affectée.

La monoplégie brachiale qui était restée incomplète, s'est atténuée pendant les deux mois qui ont suivi. Le malade avait conservé le souvenir de ce qui s'était passé avant la paralysie, il ne pouvait pas comprendre le sentiment qui s'était emparé de lui dès le réveil et que jamais auparavant il n'avait éprouvé; mais il restait convaincu que s'il n'avait pas rencontré une résistance, il serait allé jusqu'au bout; il avait présenté tous les signes d'une excitation locale qu'il n'avait plus éprouvée depuis plusieurs années. Il a succombé depuis à une attaque de paralysie généralisée qui n'avait été précédée d'aucun préambule analogue.

Ces troubles du sentiment précédant l'hémiplégie peuvent être rapprochés de certaines algies qu'on observe dans les mêmes circonstances[1].

Les perversions sexuelles symptomatiques peuvent sans doute se montrer dans de nombreux états pathologiques du système nerveux où la puissance sexuelle peut être affaiblie ou abolie.

L'évidence de l'origine de ces perversions se montre lorsqu'elles cessent sous l'influence d'un traitement approprié, ou à propos d'une modification spontanée de la maladie primitive, et en particulier de l'impotence initiale.

OBSERVATION VIII. — *Perversion sexuelle liée à l'ataxie locomotrice*[2]. — M. V..., âgé de 48 ans, est le fils d'un asthmatique; son unique oncle paternel a eu un accès de mélancolie qui a nécessité un internement de plusieurs mois. Du

(1) S. Weir Mitchell. *Clinical lessons on nervous diseases*, 1897, p. 145. — Ch. Féré. *Note sur des douleurs préhémiplégiques* (*La Normandie médicale*, 1897, p. 506).

(2) Ch. Féré. *Note sur une perversion sexuelle liée à l'ataxie locomotrice* (*Belgique médicale*, vol. I, nº 2, 1897).

côté maternel, il n'existe aucune tare névropathique, mais on cite plusieurs cancéreux dans la famille. Deux frères nés avant lui sont morts de convulsions dans leur première année ; il a une sœur plus jeune que lui de deux ans qui se porte bien et a trois enfants aussi bien portants.

Dans les antécédents personnels, on ne trouve aucun accident névropathique, ni trouble de développement notable. Il est né à terme dans de bonnes conditions; a marché et parlé à l'époque convenable ; n'était sujet dans sa première enfance ni aux convulsions, ni aux terreurs nocturnes, ni aux toux spasmodiques; il a été propre de bonne heure. A douze ans, il a eu une attaque de chorée dans la convalescence d'une scarlatine; les mouvements étaient modérés, sans prédominance latérale, du moins autant qu'on s'en souvient; l'attaque a duré trois mois environ.

Vers l'âge de 18 ans, il a été sujet à des pertes séminales fréquentes, ce n'est qu'en de rares occasions qu'il s'est livré à la masturbation. Il n'avait pas vu de femmes jusqu'à 20 ans, et n'y pensait nullement; c'est par amour-propre qu'il a eu son premier rapport sexuel, entraîné par des camarades dans une maison publique. A partir de ce moment, il est devenu très porté aux plaisirs vénériens : il avait des rapports quotidiens, et souvent il se livrait à des abus, ayant huit ou dix rapports dans les vingt-quatre heures, faisant des gageures, obéisssant souvent à l'amour-propre plus qu'au désir. Ces excès ont duré pendant trois ans. Un beau jour à la suite d'un de ses exploits familiers, il se trouva complètement impuissant. Cette impuissance d'ailleurs était indépendante de tout autre trouble apparent, ne s'accompagnait notamment d'aucun trouble nerveux et ne provoqua aucune inquiétude. Les représentations sexuelles avaient disparu, comme si le sens génital avait été aboli dans son centre cérébral. Il s'en étonnait mais n'en avait aucun chagrin. Il acceptait son impuissance comme un hystérique accepte sa paralysie. Cependant il ne remarqua aucun trouble de la sensibilité, ni de la motilité, aucune modification dans ses fonctions intellectuelles ; il continuait ses études avec succès.

Pendant plus de six mois, il ne fit aucune tentative, laissant

croire à ses camarades qu'il était pris d'amour. Il n'avait spontanément aucun désir, et aucune excitation ne pouvait réussir à en provoquer ; la flaccidité des organes était absolue. Un matin sans que rien ait pu annoncer un changement, il se réveilla en érection. A partir de ce moment, il fut capable de reprendre les rapports sexuels ; mais ils restèrent rares et laissèrent après eux un état pénible de fatigue. Cette situation est restée définitive ; depuis l'âge de 24 ans, il a eu deux ou trois rapports par mois et n'en a jamais désiré davantage.

Il paraît n'avoir eu que des écoulements uréthraux éphémères ; il nie toute espèce de chancre, et ne présente aucune trace d'infection. Il s'est bien porté jusqu'à l'âge de 32 ans ; c'est à cette époque qu'il s'est marié. Rien n'a été changé dans sa vie sexuelle : les rapports s'effectuaient normalement, mais le besoin s'en faisait rarement sentir, et ils laissaient constamment après eux la même courbature. Sa femme a eu, dix mois après son mariage, un premier garçon né à terme et vigoureux. Mais à partir du huitième mois, cet enfant a commencé à avoir fréquemment des convulsions et il est resté sujet, jusqu'à cinq ans, à des pâleurs subites avec perte de connaissance et miction involontaire ; il n'a marché qu'à trois ans et a parlé un peu plus tard encore, jusqu'à 14 ans il a uriné au lit. Un deuxième enfant né douze mois plus tard est mort de convulsions à dix mois.

C'est quelques semaines plus tard, il n'avait pas 35 ans, que M. V... sentit pour la première fois des douleurs fulgurantes dans les membres inférieurs. Ces douleurs surtout siégeaient autour des genoux et des cous-de-pied et laissaient après elles une dysesthésie cutanée remarquablement persistante ; quelquefois six et huit heures après la fulguration ou la série de fulgurations, la peau de la région était encore douloureuse au frôlement le plus léger. Un peu plus tard les douleurs prirent un caractère térébrant, principalement autour de l'articulation tibio-tarsienne gauche. A la suite d'une série de crises douloureuses qui avait duré plusieurs jours, il se produisit très rapidement un gonflement énorme de cette articulation. On y aurait trouvé les caractères d'un épanchement liquide, au bout de quelques jours ; la douleur qui semblait être le résultat de

la distension disparut complètement. La marche du reste n'avait guère été entravée, et au bout d'une quinzaine de jours, le gonflement diminua spontanément et s'effaça complètement en peu de temps. Bien qu'il se soit produit souvent depuis des douleurs térébrantes périarticulaires en séries, on n'a plus observé de gonflement semblable et l'articulation paraît avoir recouvré son intégrité complète.

En 1886, trois ans après l'apparition des douleurs fulgurantes, il y a eu du ptosis à droite et une paralysie du moteur oculaire externe du même côté. Il avait à la même époque une constipation opiniâtre, et de temps en temps une certaine difficulté à pousser l'urine. Les douleurs fulgurantes et térébrantes persistaient, limitées aux membres inférieurs. Les troubles oculaires ne durèrent guère que deux mois, et les douleurs fulgurantes disparurent en même temps. Pendant plus de deux ans le malade put se croire guéri.

Au mois de novembre 1888, les douleurs fulgurantes et térébrantes reparurent avec une extrême violence dans les membres inférieurs, en même temps que des douleurs en ceinture et une impuissance complète. L'érection était tout à fait supprimée. Les fonctions urinaires et intestinales étaient restées intactes. Ces symptômes n'eurent qu'une durée de quelques semaines, et il se fit une nouvelle accalmie qui ne dura que peu de temps.

C'est en février 1889 qu'apparurent des troubles de la marche. Le malade constata que lorsqu'il se levait la nuit, il éprouvait des troubles de l'équilibre ; dans la journée, il lui arrivait de temps en temps de buter et de sentir tout à coup ses jambes fléchir; plusieurs fois il est tombé en montant un escalier. Les douleurs reparurent dans les membres inférieurs, s'étendirent à l'abdomen, à la région ulnaire des avant-bras. La puissance génitale, qui était revenue au moment de la dernière accalmie, s'était maintenue. Les troubles moteurs et sensitifs sont restés à peu près stationnaires avec de rares alternatives de mieux et de pis jusqu'en mars 1893.

A cette époque le malade fit une chute dans un escalier dont l'éclairage avait été supprimé à l'improviste. Dans la nuit qui suivit, il y eut une recrudescence de douleurs, et de l'inconti-

nence d'urine ; et le lendemain se manifesta pour la première fois de l'incoordination des mouvements des membres inférieurs. Cependant la marche était restée possible, le malade pouvait continuer à vaquer à ses occupations. L'impuissance génitale fut complète pendant trois mois environ, puis elle disparut en même temps que l'incontinence d'urine ; il se fit aussi une accalmie des symptômes douloureux, les troubles moteurs restant stationnaires.

Pendant les années 1893 et 1894, l'état général fut supportable, il y avait de temps en temps des recrudescences de douleurs, il y eut en juin 1894 une diplopie tout à fait éphémère qui disparut en une huitaine de jours. En février 1895, l'incoordination des membres inférieurs, n'ayant d'ailleurs fait aucun progrès, il se produisait de temps en temps des chutes subites : le malade s'effondrait sans aucune sensation prémonitoire ou concomitante. A la même époque, il éprouvait des crises de sueur limitée à la partie inférieure du corps jusqu'un peu au-dessous de l'ombilic. Ces sueurs se produisaient surtout après les repas et quelquefois à propos d'une émotion légère elles se sont manifestées quelquefois pendant la nuit et le malade rattache ces crises nocturnes à des rêves.

A cette époque les rapports sexuels étaient devenus impossibles; le malade avait des désirs qui ne provoquaient que des érections incomplètes. Les tentatives infructueuses amenaient des accès d'excitation très pénibles. Il avait dû renoncer à tout essai depuis plusieurs mois malgré des représentations obsédantes, lorsque au mois d'août, déjeunant à une table d'hôte dans une station maritime, il éprouva une excitation particulière au contact d'un jeune homme que le hasard avait placé à côté de lui. Lorsqu'il lui arriva de toucher directement sa main, il se produisit subitement une érection violente telle qu'il n'en avait pu obtenir depuis le mois de février. Il chercha à utiliser ce retour, mais auprès de sa femme l'impuissance resta absolue. Il constata bientôt que l'excitation momentanée qu'il avait éprouvée n'était pas la propriété élective du voisin de hasard qui l'avait provoquée tout d'abord. Plusieurs jeunes gens eurent sur lui la même influence à l'exclusion de toute femme. C'étaient des hommes de 25 à 30 ans présen-

tant tous les attributs extérieurs de leur sexe, et chez lesquels on ne pouvait remarquer aucun caractère permettant de soupçonner une anomalie instinctive ou un vice. Il ne venait pas au malade l'idée de tenter une aventure ; mais en l'absence de ces jeunes gens, des représentations vives se reproduisirent fréquemment dans le sommeil aussi bien que pendant la veille. Il devint sujet à des pollutions nocturnes qui ne s'étaient pas manifestées chez lui depuis l'adolescence. Les accompagnements physiques de ces représentations s'effaçaient sitôt qu'il se trouvait en présence d'une femme et surtout de la sienne ; du reste il éprouvait depuis que s'étaient manifestées ses premières tendances homosexuelles une répulsion générale pour les femmes et pour tout ce qui a rapport à leur sexualité. Il n'était pas moins inquiet de cette répulsion que du plaisir qu'il éprouvait à rechercher le contact des jeunes gens. Il se sentait poussé à pénétrer dans des établissements publics, cafés, lieux de réunion, dans les assemblées où il avait chance de se trouver pressé contre les individus qui réveillaient son sens génésique devenu insensible aux excitations normales. Sous des prétextes futiles il s'ingéniait à toucher les parties découvertes des jeunes gens avec qui il avait affaire. Peu à peu il éprouva le même penchant pour toutes les catégories d'individus pourvu qu'ils fussent jeunes ; il lui arrivait de se rapprocher de manœuvres qui autrefois ne lui auraient inspiré que de la répulsion.

Cet état durait depuis plus de cinq mois, lorsque le 12 janvier 1896, il se réveilla paraplégique. La paralysie des membres inférieurs et des sphincters fut complète pendant 18 jours. Toute trace d'activité génitale avait disparu ; et ceux de ses employés qui avaient sur lui l'influence la plus évidente pouvaient s'approcher et le toucher impunément. La tendance homosexuelle avait disparu en même temps que l'aversion singulière qu'il éprouvait pour les femmes.

La motilité des membres inférieurs s'est rétablie sans que l'incoordination ait fait des progrès sensibles, les douleurs se sont atténuées ; les fonctions vésicales et rectales se sont rétablies. Les réflexes patellaires sont abolis ; le signe de Romberg, le signe d'Argyll Robertson, les troubles de la vue et de

la sensibilité cutanée, ne laissent pas de doute sur la situation générale.

Cette observation nous montre deux périodes pendant lesquelles il y a abolition complète des réactions physiques des organes génitaux ; pendant la première qui a précédé de longtemps les autres phénomènes tabétiques, ainsi que pendant la seconde qui appartient à la période de la maladie confirmée, l'appétit sexuel est supprimé purement et simplement. Pendant la période qui est caractérisée dès le début par une impotence physique incomplète on voit apparaître une perversion de l'appétit sexuel, perversion qui cesse quand l'impotence physique devient totale.

Ce rapport entre la dépression de la fonction sexuelle et sa perversion dans les maladies mérite une attention particulière, parce qu'il permet de comprendre des changements momentanés de la conduite chez des personnes que leurs habitudes antérieures, suivies de près pendant de longues années, pouvaient mettre au-dessus de tout soupçon.

Il est vraisemblable que toutes les affections dans lesquelles l'activité génitale est atteinte peuvent s'accompagner de perversions analogues. Le fait n'est pas douteux pour le diabète. Quelques neurasthéniques ont pendant les exacerbations de leur dépression des périodes d'indécision sexuelle qui ne restent pas toujours dans le domaine des idées.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la goutte ont signalé la fréquence chez les goutteux, des manifestations névropathiques et phrénopathiques [1]. Ces manifestations accompagnent celles de la podagre ou les précèdent ou les suivent : souvent elle les remplace.

(1) Ch. Féré. *La famille névropathique, théorie tératologique de l'hérédité et de la prédisposition morbides et de la dégénérescence*, 2e éd., 1898, p. 81, 109, 113. (Paris, F. Alcan.)

Parmi les troubles soi-disant vicariants de la goutte, les troubles mentaux sont peut-être les plus fréquents et ils se montrent sous les formes les plus diverses parmi lesquelles les émotivités morbides qui ne sont pas les moins intéressantes.

Nombre d'auteurs ont signalé les changements de caractère, l'irritabilité, les tendances à la colère, etc. Ces changements de l'émotivité générale se traduisent rarement par de la bienveillance mais le fait cependant peut s'observer : c'est ainsi que Rennie cite un malade qui au mois de novembre, était pris d'accès de charité qui finirent par céder à un accès de goutte [1].

Les troubles mentaux chez les goutteux peuvent se présenter sous la forme d'émotivité systématique. J'ai déjà cité un goutteux dont les manifestations articulaires furent précédées pendant plusieurs années par des paroxysmes de peur de l'obscurité ; plus tard, les troubles de l'émotivité devinrent les avant-coureurs de l'accès de goutte [2].

Le malade dont il s'agit dans l'observation suivante offre des analogies avec le précédent ; mais son histoire offre un intérêt particulier au point de vue du diagnostic.

Observation IX. — *Accès périodiques de perversion instinctive chez un goutteux* [3]. — M. B... a 46 ans. Après avoir dirigé pendant près de vingt ans une industrie florissante, il s'est retiré des affaires et occupe avec honneur d'importantes fonctions publiques.

Antécédents héréditaires. — Son grand-père paternel est mort à 96 ans, il s'est alité pour la première fois pour la pneumonie qui l'a enlevé le quatrième jour. Sa femme était morte

(1) Rennie. *A treatise on gout*, 1828, p. 63.

(2) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 521.

(3) Ch. Féré. *Accès périodiques de perversion instinctive chez un goutteux* (*La Flandre médicale*, 1894, 1er juillet).

quelques années auparavant à la suite d'une chute, elle avait 89 ans.

De ce ménage étaient nés neuf enfants qui tous, sauf un, était nés chétifs et étaient morts en bas-âge, la plupart de convulsions. Le seul survivant, le père du malade en question, était vigoureux et bien portant ; il a été tué à la chasse quand sa femme était enceinte de cinq mois. — Du côté maternel, on n'a pas de renseignements précis sur les grands-parents; la mère a 66 ans et a toujours été bien portante ; elle se plaint de douleurs vagues et a des nodosités d'Héberden bien marquées ; elle n'avait qu'une sœur, qui était d'une bonne santé mais qui a succombé à la fièvre typhoïde à l'âge de 26 ans.

Bien que sa mère ait été secouée par une forte commotion pendant sa grossesse, il est né à terme et bien venant, il n'a eu dans sa première enfance aucun trouble nerveux, il a eu la rougeole et la scarlatine.

Vers 8 ans, il a une crise convulsive sans perte de connaissance ni miction, mais suivie de vomissements qu'on a attribués à une ingestion excessive de fruits. M. B... s'est marié à 22 ans, il a trois enfants qui n'ont eu jusqu'à présent aucun trouble nerveux à propos des diverses fièvres éruptives, angines, etc. qu'ils ont eu à subir ; l'aîné a 21 ans, le dernier 17 ans.

M. B... était un travailleur opiniâtre et vivait avec une discipline exacte, aucun excès d'aucun genre ne peut être relevé dans sa vie; il aimait cependant la bonne chère et supportait bien le vin. C'est à la suite d'un repas copieux qu'au mois d'avril 1883, il avait alors 35 ans, il eut une attaque convulsive avec perte de connaissance, morsure de la langue, miction involontaire et suivie d'un sommeil stertoreux de plus de deux heures. C'est à cette occasion que je fis sa connaissance.

De haute taille, les épaules larges, la barbe noire et bien fournie, M. B... respirait la force. Cependant il n'était pas exempt de tares anatomiques. Il présente en particulier une asymétrie faciale très prononcée aux dépens du côté gauche, ce n'est que plus tard que j'ai remarqué une légère asymétrie chromatique des iris. Il a eu en outre une hernie inguinale

gauche qui est sortie progressivement vers l'âge de 23 ans, et l'orifice du côté droit étant large, il porte depuis plus de dix ans un bandage double. Les organes génitaux sont normaux. M. B... ne se plaignait d'aucun trouble gastrique, ni, du reste, d'aucun trouble de la santé générale. Les conditions dans lesquelles s'était produit ce dernier accès et l'attaque convulsive antérieure indiquaient bien que les excès alimentaires jouaient un rôle dans l'étiologie. Je lui conseillai de modérer un peu son régime et je prescrivis le bromure de potassium à la dose de quatre grammes par jour ; il suivit ces conseils assez régulièrement pendant dix-huit mois ; il ne s'était rien produit. Bien que je l'aie engagé à continuer, il cessa tout traitement. Pendant un an tout alla bien. Mais en novembre 1885, il éprouva des phénomènes d'un autre ordre dont il comprit tout de suite la nature morbide, mais qu'il hésita longtemps à dévoiler. Du reste, ces phénomènes se sont reproduits périodiquement et sous une forme stéréotypée en avril et en novembre chaque année.

Un soir M. B..., qui a l'habitude de se coucher vers dix heures et de s'endormir presque immédiatement, sent une excitation singulière ; sa tête se congestionne, il change de position à chaque instant, s'assoupit, mais est bientôt réveillé par des visions de tableaux lubriques où figurent de jeunes garçons. Il a des érections pénibles qui cessent immédiatement dès que lui vient l'idée que les rapports conjugaux pourraient faire cesser cet état. Enfin vers deux heures du matin, il s'endort tout à fait, mais il est bientôt réveillé par une pollution provoquée par les mêmes tableaux. Après un sommeil profond, il se réveille le matin, brisé et découragé. Mais au bout de peu de temps les représentations reparaissent. Il ne peut se soustraire au désir de rechercher les endroits où se réunissent les jeunes garçons, il reste quelquefois des heures à les considérer et à varier son choix ; il les déshabille tous en imagination.

Quand il a bien fixé ses préférences, il se lève du banc où il était assis pour se diriger vers l'enfant, il a une pollution subite qui l'arrête net, et le laisse dans un état de découragement extrêmement pénible, il rentre chez lui confus et est souvent plusieurs heures à reprendre sa clarté d'esprit. Tant qu'il n'est pas sorti de chez lui, les affaires urgentes peuvent retarder les

événements, mais dès qu'il a trouvé son lieu d'observation, rien ne peut plus le détacher de sa préoccupation ; plusieurs fois il a été rencontré par des personnes connues qui ont lié conversation avec lui ; il se souvient vaguement de les avoir vues, sa honte en est augmentée, mais il ne saurait dire quel a été le sujet de la conversation, ni s'il a été capable de répondre correctement ; plusieurs fois sa femme s'est inquiétée de ses fugues et de son air égaré au départ, et de sa prostration au retour.

Au moment où il se lève pour se précipiter vers l'enfant, il se sent poussé irrésistiblement par le désir de le voir nu, mais il n'a l'idée d'aucune sorte de rapport anormal ; tout à coup, il a la vision nette de l'enfant nu, et c'est alors que la pollution se produit. Quand il a retrouvé son calme, à la fin de l'après-midi ou dans la soirée, suivant l'heure où s'est terminé le paroxysme, personne ne pourrait soupçonner qu'il s'est passé quelque chose de particulier.

Maïs sitôt couché, le même cycle se reproduit. La série dure de cinq à sept jours ; puis, un soir, le malade s'endort d'un sommeil normal, et tout est terminé jusqu'au nouvel accès.

Pendant tout le temps que dure la série, M. B..., qui aime beaucoup sa femme tout en n'ayant avec elle que des rapports assez rares (ce qui a toujours existé d'ailleurs), éprouve pour elle un sentiment d'aversion qu'il dissimule avec beaucoup de peine ; c'est le seul trouble qu'il se connaisse dans les accalmies vespérales.

De novembre 1885 en avril 1890, ces crises se sont reproduites régulièrement deux fois par an, sans qu'il pût se déterminer à en faire l'aveu, et ce n'est que grâce à une rencontre fortuite dans laquelle je m'informai de ces accidents convulsifs qu'il fut amené à me les raconter. Je crus qu'il s'agissait d'accidents épileptiques et je lui conseillai de reprendre le bromure et d'augmenter la dose aux époques d'accès. Bien qu'il ait pris jusqu'à 15 grammes par jour, les accidents ne furent guère modifiés, pourtant ils paraissent moins longs, mais en novembre 1891 l'accès avait été retardé, il ne se produisit qu'à la fin du mois. M. B... remarqua que la période de contem-

plation était plus longue, et surtout qu'il avait le temps de s'avancer beaucoup plus, avant que la pollution ne se produisît; j'ai craint à tort ou à raison, que le bromure ne finisse par avoir juste assez d'action pour lui permettre de commettre un crime, et je l'ai engagé à cesser le traitement. Les accès se sont reproduits depuis avec leur ancienne intensité jusqu'en avril 1892, avec la même régularité, à quelques jours près.

Le 12 novembre 1892, M. B... a commencé à éprouver le soir des phénomènes d'excitation analogues à ceux qui servaient de préludes aux précédents accès, il s'endormit toutefois sans que les phénomènes génitaux arrivassent à leur terminaison ordinaire.

A quatre heures du matin il se réveilla avec une douleur dans le gros orteil gauche, dont le siège et les caractères ne pouvaient laisser de doute. La goutte envahit successivement le cou-de-pied et le genou gauche, puis le genou droit. L'attaque dura six semaines, mais les troubles mentaux ne se reproduisirent plus. Ils n'ont plus reparu depuis, ils sont remplacés avec la même périodicité par des accès articulaires qui jusqu'à présent ne se sont pas étendus à d'autres jointures que les précitées. Ces attaques tiennent le malade au lit pendant cinq à sept semaines deux fois par an. Le malade et son médecin préfèrent de beaucoup ces manifestations à celles d'autrefois et ne leur opposent systématiquement que « patience et flanelle ».

La simple narration de ce fait suffit pour mettre en lumière son intérêt clinique et sa valeur comme document au point de vue de l'histoire médico-légale de la goutte.

Des accidents du même genre peuvent encore se rencontrer au cours des intoxications.

Observation X. — *Neurasthénie, morphinomanie, perversion sexuelle impulsive pendant l'amorphinisme, bromisme, interruption de la morphinomanie* [1].

M. P..., 44 ans, employé de bureau, est originaire d'un

(1) Ch. Féré. *Le bromisme contre la morphinomanie* (*Journ. des praticiens*, 1898, p. 673).

département de l'Est, où toute sa famille vit à la campagne, indemne de toute tare nerveuse. Son père est mort d'un refroidissement à 72 ans, sa mère vit encore et se porte bien ; il a deux frères plus âgés que lui, qui ont, l'aîné quatre enfants, et le second, six, tous vigoureux et bien portants. La nervosité dont il a toujours souffert, on l'attribue à une émotion qu'aurait eue sa mère au cinquième mois de la grossesse.

Il est né à terme, bien conformé et assez fort ; mais il n'a commencé à marcher que vers deux ans et à parler plus tard encore. Il était très sujet aux bronchites et présentait souvent des accès de faux croup qui bien des fois ont fait craindre pour sa vie. Il a eu plusieurs fois des convulsions, à partir de 4 ans, et est devenu sujet à des grincements de dents et à des terreurs nocturnes qui le faisaient se précipiter hors du lit. A 11 ans, à la suite d'une scarlatine, il a eu une attaque de chorée qui a duré plusieurs mois et paraît avoir prédominé du côté gauche. Pendant les quelques mois qui ont précédé la mue pubérale, il a beaucoup grandi, et a présenté des tics multiples des membres et de la face prédominant aussi du côté gauche. A la même époque, il a présenté des impulsions irrésistibles à exprimer des idées qu'il aurait voulu garder ; il lui est arrivé plusieurs fois d'exprimer à des personnes qu'il devait respecter et qu'il désirait respecter, son opinion sur leurs défauts physiques ou moraux et de jeter la stupéfaction. Après la puberté ces accidents spasmodiques et psychiques se sont effacés spontanément en même temps que sa santé générale s'améliorait. Il suivait avec succès les cours du collège, se livrait sans gêne aux exercices physiques ; il n'a jamais présenté aucune particularité des fonctions sexuelles ; s'est rarement masturbé. A la suite de ses examens du baccalauréat, il a souffert d'accidents neurasthéniques, céphalée, courbature, palpitation, tremblement, et en même temps indécision qui le faisait changer chaque jour d'avis sur la profession qu'il allait exercer. Cet état dura plus de deux ans pendant lesquels il resta incapable de s'occuper. L'année de service militaire qu'il fut obligé de faire amena une transformation radicale. Il rentra vigoureux, décidé et au bout de quelque temps il était engagé dans une

compagnie industrielle où il s'est montré intelligent et actif et s'est acquis rapidement une situation enviable. Il s'est marié à 27 ans. L'année suivante, à la suite d'un accouchement difficile, sa femme fut longtemps à se remettre d'accidents divers qui furent pour lui l'occasion de longues veilles et de préoccupations constantes. Il fut repris de la céphalée, de la sensation persistante de lassitude, de l'indécision qu'il avait connues. Son état était rendu plus pénible par la crainte qu'il avait de ne pas remplir ses devoirs et de perdre sa situation. Il en vint à obtenir de son beau-père de venir chez lui chaque matin et chaque après-midi pour l'assurer qu'il partait bien à l'heure. Cette peur de ne pas pouvoir se décider l'amena à être incapable de se décider en effet, et à ne pas partir sans l'injonction du beau-père. Cet état dura plusieurs mois bien que la santé de sa femme se fût rétablie. Il se trouva guéri cependant après un repos de deux mois à la montagne. La guérison n'était toutefois pas tout à fait complète de son propre aveu. Il était affecté par une particularité relative aux rapports sexuels. Après chaque rapport, il était envahi par un sentiment pénible inconnu pour lui jusque-là et qu'il appelle le « sentiment contraire ». Il se sentait pris d'une haine invincible pour sa femme, allant jusqu'à l'impulsion à la frapper et à la mordre. Il était pris d'une véritable terreur et fuyait non seulement le lit mais la chambre conjugale. Ces troubles disparurent après quelques mois d'un traitement hydrothérapique conseillé par Charcot. Quelques années plus tard, il avait 30 ans, à la suite d'une perte d'argent, il fit une nouvelle crise neurasthénique avec céphalées et phobies qui céda encore à une cure hydrothérapique. Au mois de novembre 1895, s'étant endormi dans un wagon dont une vitre était restée ouverte à son insu, il se réveilla avec une névralgie brachiale du côté gauche. Cette névralgie présentait des paroxysmes très pénibles pour lesquels on lui fit plusieurs fois des injections hypodermiques de morphine qui amenaient un soulagement immédiat et une sensation de grand bien-être. La névralgie finit par céder à des pulvérisations répétées de chlorure de méthyle. Mais il avait gardé le meilleur souvenir des piqûres de morphine, il s'était procuré une seringue et une solution au centième, et de temps en temps, quand il avait une cause

d'ennui, et même sans aucune raison, pour le plaisir il se faisait une piqûre. Il en était là lorsque au mois de mars 1896, son fils aîné, à la suite d'une chute dans un escalier eut une hémoptysie qui fut pour lui une cause d'inquiétude prolongée. Il trouva dans la morphine une consolation et le calme sommeil de la nuit. Il ne tarda pas à renouveler sans règle les piqûres. Son pharmacien s'inquiéta et refusa de délivrer de la morphine. Il ne sentit nullement le danger et obtînt ce qu'il voulut d'un autre pharmacien. Il n'y avait pas six mois qu'il avait commencé les piqûres quotidiennes qu'il prenait déjà de 10 à 12 centigrammes par jour. Il prit graduellement des solutions plus concentrées. Au mois d'octobre 1897, il prenait de 30 à 35 centigrammes, sans troubles importants, notamment sans impotence génitale. C'est alors qu'ayant brisé en route son flacon et ne pouvant se procurer tout de suite de la morphine, il éprouva pour la première fois avec intensité l'état de besoin dont il n'avait jusqu'à présent jamais dépassé les préambules. Après les bâillements, les éternûments, le larmoiement accompagnés d'un sentiment de tristesse et d'inquiétude, il sentit ses yeux se troubler, ses oreilles tintaient ; il se sentait menacé de s'évanouir. Puis tout à coup il est pris d'une sorte de tremblement, le sang lui monte à la tête, il sent une forte excitation génitale. Il est obligé de faire une heure de chemin de fer avant de rentrer chez lui, le wagon est complètement rempli, il y a plusieurs femmes dont il passe rapidement la revue : une est assez jolie mais son attention se fixe sur un sous-officier qui est assis en face de lui, il ne peut le quitter des yeux, cherche à toucher ses pieds avec les siens, engage la conversation, mais le trouble de son esprit l'empêche de trouver ses mots; il a conscience de son embarras et son trouble augmente. Au moment de descendre, le sous-officier se lève, se trouve jeté contre lui, l'excitation génitale fut portée à son apogée et une éjaculation se produisit. Il gagna une voiture sans avoir conscience de ce qu'il faisait, dans un état d'angoisse et d'obnubilation de tous les sens, ne voyant rien, n'entendant rien. Rentré chez lui il se précipita dans son cabinet, se fit une injection de 4 centigrammes. Au bout de quelques minutes il avait repris possession de lui-même. Mais ce qui s'était passé en chemin de

fer le préoccupait vivement, il était convaincu que s'il avait été seul avec l'homme qui excitait son ardeur il n'aurait pas résisté à l'attaquer directement et même au besoin à recourir à la violence. Il attribue à l'empoisonnement par la morphine les différents troubles qui avaient été provoqués par la privation, et il résolut de se débarrasser de son habitude, en procédant en sens inverse de son acquisition, c'est-à-dire en éloignant les piqûres et en diminuant la richesse des solutions. En quelques jours il put diminuer de cinq centigrammes sans inconvénient. Enhardi par ce succès et sous prétexte qu'il avait l'occasion de faire une longue course qui le distrairait, il s'était promis de supprimer un centigramme d'une seule fois ; sûr d'ailleurs de rentrer à temps pour ne pas dépasser la mesure, et plein de sincérité, il avait laissé sa seringue et sa solution à la maison. Divers menus incidents prolongèrent sa course. Une demi-heure à peine après l'heure de son injection habituelle il commence à éprouver une sensation de lassitude avec besoin de se tirer les membres, de l'éblouissement, puis à la suite d'une bouffée de chaleur survinrent des tintements d'oreilles et un singulier trouble de la vue ; il voyait tous les objets et l'espace colorés en rouge. Cette érythropsie augmentait, la teinte paraissait s'accentuer, quand tout à coup il sentit de nouveau son excitation génitale ; il s'arrêta, chercha du regard un uniforme, le sous-officier de l'accès précédent l'obsédait. Il s'était mis à suivre de très près un garçon de banque qui marchait devant lui et sans s'en rendre un compte très exact, il le saisit par le bras. Au geste effaré que fit l'homme, il se rejeta en arrière, balbutia des excuses et sauta en voiture pour rentrer chez lui sans avoir rempli le but de sa course. Il était atterré. Il se précipita sur sa seringue, une injection de deux centigrammes amena en quelques minutes un calme complet des phénomènes amorphiniques ; mais l'inquiétude du malade ne faisait que s'accroître par la répétition des accidents. Il résolut de se faire débarrasser de la morphine. Il ne voulait pas se soumettre à la séquestration. Nous en étions réduits à la méthode lente de diminution graduelle. On diminua la proportion des solutions mais on conserva d'abord les heures des injections. On suppléait à la morphine par le bromure de potassium dès que le

malade commençait à s'exciter sous l'influence de la privation. Le vingt et unième jour on avait réduit à 10 centigrammes la dose de morphine et celle de bromure s'était élevée à 8 grammes. On faisait cinq piqûres. Il y avait eu un peu de diarrhée la veille, cependant on profita du dimanche 5 décembre pour supprimer une demi-piqûre dans la journée ; c'était une diminution équivalente à celle des deux jours précédents.

Un de ses amis, prévenu des accidents possibles, devait passer la journée avec lui et me prévenir s'il se passait quelque-chose de particulier. La piqûre de 3 heures fut diminuée de moitié ; on ne devait faire la suivante qu'à 7 heures, avant le dîner. A 5 heures et demie, le malade avait commencé à s'agiter, à changer de place. Il avait des tintements d'oreilles, de l'érythropsie, puis vint l'excitation génitale. Il regardait par la fenêtre. « Il ne passera donc pas un militaire ? Laissez-moi donc sortir. » On eut grand'peine à l'empêcher de sortir, en effet. Le pouls et la respiration étaient normaux, il y avait un peu de pâleur et du tremblement : l'injection de morphine ne fut pas avancée, mais on donna d'un coup 4 grammes de bromure en plus à 6 heures, puis la piqûre ordinaire fut faite à l'heure habituelle, à 7 heures. Ce n'est qu'alors que l'excitation, qui avait pu être contenue d'ailleurs, cessa complètement. La dose ordinaire de bromure fut prise au repas du soir, et la piqûre à 10 heures et demie. Le lendemain matin, au lieu de se réveiller à 6 heures, comme les jours précédents, pour se précipiter sur sa morphine, il resta endormi lourdement jusqu'à 8 heures, dans un état de torpeur, soulevant difficilement ses paupières, la parole lente. On comprit qu'il serait incapable de se rendre à son bureau et on le fit excuser ; mais il put se lever, s'habiller, bien que faible sur ses jambes. Il ne réclama sa piqûre que vers 11 heures, c'est-à-dire avec cinq heures de retard. Le premier déjeuner avait manqué, le second fut pris avec dégoût, bien que la langue ne fût pas sale. La piqûre de 3 heures fut prise avec la même réduction que la veille, comme le bromure (4 gr.) avait été aussi pris au déjeuner. La même dose supplémentaire de bromure fut prise à 5 heures. Il n'y eut pas d'excitation, mais le malade réclama la piqûre à 7 heures. Au repas du soir, il n'accepta que du lait. Sitôt après le repas, il tomba

dans la torpeur, paraissant regarder sans voir, ne pas entendre ce qui se disait. La langue était restée humide. Il n'y avait pas d'élévation de température, le pouls était régulier comme la respiration. On le fit coucher sans lui faire de piqûre ; il était à peine capable de s'aider pour se déhabiller.

Il dormit pendant quatorze heures d'un sommeil profond et ininterrompu. Quand il se réveilla à 10 heures du matin, il présentait tout l'aspect de bromisme aigu. Les paupières se soulèvent à peine, le regard est vague, il ne se fixe ni sur les objets, ni sur les personnes qui l'interpellent; la face est atone, les mouvements des membres sont lents et sans énergie ; on est obligé de le soutenir pendant qu'il urine ; l'haleine est fétide, la langue est saburrale mais humide, la respiration et le pouls ont conservé leur régularité et leur rythme. Il n'y a pas eu de selles depuis 48 heures. Le malade prend un verre d'eau de Birmenstorff, du lait et ses quatre grammes de bromure. Il n'a nullement réclamé sa morphine. Dans l'après-midi, il a deux abondantes selles, à la suite desquelles il reprend un peu de spontanéité, s'informe de son état, disant qu'il ne comprend pas ce qui se passe. « C'est peut-être ma morphine », dit-il ; mais il ne la réclame pas. A 5 heures, il prend un demi-litre de lait avec deux grammes seulement de bromure, et à 7 heures les 4 grammes habituels avec un autre demi-litre de lait. Il a été somnolent toute la journée ; il s'endort à 8 heures et demeure immobile jusqu'au lendemain à 9 heures ; son sommeil est resté calme, mais plusieurs fois, pendant la nuit, on a observé un ralentissement momentané des mouvements respiratoires. La prostration est plus grande que la veille, le malade soulève à peine les paupières quand on l'appelle, il dit bonjour automatiquement, se lève difficilement pour uriner, on est obligé de le soutenir. Le pouls est régulier et n'est pas affaibli; la température est normale, mais la langue est sèche et fuligineuse. Il n'y a pas de garde-robe. On renouvelle le purgatif et on supprime le bromure. Le malade est resté somnolent pendant toute la journée, mais il a pu prendre du lait à trois reprises, un peu plus de deux litres en tout ; dans la soirée, la langue est redevenue humide.

Le sommeil de la nuit a encore été très profond, mais

sans modification de rythme respiratoire. Au réveil, à 9 heures, l'aspect du malade n'est pas notablement changé; il reste aussi indifférent : son haleine est toujours fétide, mais sa langue n'est plus sèche. Il vacille un peu moins quand on le met sur ses jambes ; il accepte du lait. Vers 11 heures, il veut quitter le lit ; il accuse la morphine de l'avoir mis en mauvais état, mais n'en réclame pas. Au déjeuner, il a accepté quelques aliments solides et a dit quelques mots, mais sitôt après il est retombé dans la torpeur. Vers 5 heures du soir, il s'excite un peu, veut se lever, se met debout seul; mais, au bout de quelques minutes, consent à se remettre au lit. Il fait quelques questions correctes sur sa maison. Le soir, il prend, outre un demi-litre de lait, le repas de la famille sans le pain. La somnolence est beaucoup moindre que la veille. Il ne s'endort que vers 9 heures et demie d'un sommeil troublé. Le 10 au matin, il se réveille à 7 heures, fait sa toilette, se plaignant seulement de lourdeur de tête, d'avoir mauvaise bouche, d'être fourbu et incapable de rester debout et il se recouche, ne veut pas manger, mais se rend bien compte qu'il va mieux et qu'on a dû lui faire quelque chose d'extraordinaire pour le débarrasser de la morphine, dont il ne sent plus le besoin. Eau de Birmenstorff, lait seulement au déjeuner. Vers 3 heures, effet purgatif, le malade ne veut plus se recoucher et reste assis ; il se plaint de lourdeur de tête, de courbature, de douleurs lombaires. L'inappétence est plutôt plus marquée que la veille. Il ne prend guère qu'un litre de lait au repas du soir. Après dîner, il parle plus facilement, fait des projets de reprendre son travail. La nuit a été bonne. Le 11 au matin, il se lève sans éprouver le moindre malaise à 7 heures du matin ; il a grand appétit ; il prend son déjeuner habituel du matin, mais sitôt après il se sent fatigué et doit renoncer à son projet de sortir; ses jambes le portent encore mal et il ne se sent pas la tête libre. Cependant il est capable de s'occuper, de lire le journal. A partir de ce moment, les troubles gastriques matinaux, l'état saburral, la constipation ont cessé. Il a repris ses repas régulièrement. Le lundi suivant, c'est-à-dire après une semaine de repos, il a pu reprendre son travail. Depuis, il n'a plus repris de morphine. Dans les premiers jours, pourtant, il éprouvait vers 5 heures du

soir une sensation vague de malaise, mais n'éveillant pas l'idée d'injection.

Cette observation mérite d'être prise en considération à plus d'un titre. On peut être bref sur la morphinomanie qui s'est développée chez un névropathe avéré, comme c'est le cas le plus habituel, et n'a commencé à présenter un phénomène particulier que dans la période où l'amorphinisme s'est manifesté. En général, le morphinisme, après une légère excitation génitale, amène une atténuation considérable et souvent l'annulation complète de la fonction génitale. L'excitation génitale peut être excessive quand le malade a été débarrassé de sa morphine, mais cette excitation est rare dans les périodes de besoin au cours du morphinisme. D'autre part, on voit assez souvent sous l'influence de la privation de morphine se manifester des hallucinations et des impulsions, mais ordinairement ces impulsions sont relatives au besoin de se procurer de la morphine, impulsion au mensonge, au vol [1]. Dans le cas actuel, il s'agit d'impulsions indépendantes du besoin et caractérisées par une perversion de l'instinct sexuel, inconnu jusque-là dans la vie du malade. Cette particularité est intéressante au point de vue de l'histoire légale du morphinisme, elle l'est aussi au point de vue de la physiologie des perversions sexuelles et de l'inversion qui, dans d'autres circonstances encore, se montre accidentelle sous l'influence d'un état morbide général ou local.

Les perversions sexuelles peuvent être liées aussi à des conditions locales en apparence sans importance.

En général, la brièveté du frein de la verge est un vice de conformation qui ne présente aucun inconvénient ; toutefois quand elle est très prononcée, elle peut gêner le

(1) Rodet. *Morphinomanie et morphinisme*, 1897, p. 93.

coït ou produire une déviation telle du méat que la fécondation en soit gênée. Ce n'est guère qu'en raison de ces inconvénients qu'on a reconnu la nécessité d'une intervention chirurgicale[1]. Cette nécessité peut encore s'imposer en raison d'un autre trouble, l'hyperesthésie génitale.

L'hyperesthésie génitale dont il s'agit, consiste dans une perversion de la sensibilité spéciale ayant pour résultat l'explosion prématurée de l'orgasme vénérien ; lorsqu'elle est très marquée, elle peut rendre impossibles les rapports sexuels, l'éjaculation se produisant *ante portam*. Cette forme d'hyperesthésie ou plutôt de dysesthésie génitale est de nature à troubler profondément la vie morale de ceux qui en sont atteints, non seulement parce qu'elle porte obstacle à l'exercice d'une fonction naturelle et peut éloigner tout espoir de procréation, mais encore parce qu'elle est capable de conduire à l'acquisition de perversions qui peuvent entraîner toutes les conséquences des perversions congénitales. Un individu chez qui des excitations banales suffisent à provoquer le plaisir sexuel peut être facilement amené à s'en contenter et à les rechercher. L'exemple suivant est de nature à faire comprendre ce danger.

Observation XI. — *Hyperesthésie génitale en rapport avec la brièveté du frein de la verge*[2]. — J'ai observé depuis plusieurs années un industriel habitant la banlieue d'une ville de l'Ouest, qui se plaignait de troubles importants de la fonction génitale qui ont fait le tourment de sa vie, mais qui l'auraient peut-être mené plus loin s'il avait vécu dans un autre milieu.

C'est un homme de 30 ans appartenant à une famille où les névropathies ne sont pas inconnues : une tante maternelle a du délire du toucher, une autre a peur du sang et a eu des

(1) Demarquay. *Maladies chirurgicales du pénis*, 1877, p. 566.

(2) Ch. Féré. *Une hyperesthésie génitale en rapport avec la brièveté du frein de la verge* (*Revue de chirurgie*, 1895, p. 333. Paris, F. Alcan).

attaques convulsives. Lui-même est un homme de haute taille, bien constitué, à l'air robuste et viril ; il ne présente aucun vice de conformation grossière, il a seulement la face un peu moins volumineuse du côté gauche, et présente de ce côté un petit fibrome pré-auriculaire ; il a quelques taches pigmentaires sur l'abdomen et une déviation en arrière du gland tenant à une brièveté du frein de la verge. Son système pileux est bien développé, ses testicules volumineux ; à part sa malformation de la verge, ses caractères sexuels sont plutôt accentués. Il mène une vie active et conduit une affaire importante nécessitant une grande énergie. C'est du reste un homme cultivé, au courant du mouvement scientifique et littéraire. On ne peut pas soupçonner chez lui d'anomalie intellectuelle ou morale. Forcé par ses occupations de vivre hors de la ville et avec une discipline rigoureuse, depuis qu'il a quitté les bancs du collège, il n'a jamais fait aucun excès. A part des fièvres éruptives dans son enfance, il n'a jamais eu aucune maladie. Il affirme que, dans son adolescence, il ne s'est livré que rarement à la masturbation qui aboutissait rapidement à l'éjaculation, et ne lui a guère procuré que des sensations pénibles.

A l'âge de 17 ans, il a commencé à rechercher les femmes, mais il n'a jamais réussi à réaliser son désir. Très peu de temps après que l'érection était complète, l'éjaculation se produisait avant que l'introduction eût pu s'effectuer. Ses essais infructueux ont fini par déterminer une véritable répugnance pour les femmes. Depuis l'âge de 22 ans, il a renoncé à toute tentative. Sa vie sexuelle se résumait en pollutions nocturnes qui n'étaient plus comme autrefois provoquées par des représentations visuelles ou tactiles de femmes, qui avaient disparu de ses rêves où elles avaient été remplacées par des hommes. Le plus souvent c'étaient des hommes se livrant à un travail violent et en particulier à la manœuvre d'un cabestan qui joue un rôle important dans son usine.

Il se rendait bien compte d'ailleurs que, sans aucune nécessité, il se sentait poussé à aider à cette manœuvre et qu'il y éprouvait une excitation sexuelle qui s'objectivait par des érections violentes. L'excitation se manifestait surtout avec intensité lorsqu'il se livrait à cet exercice, la température du local

étant assez élevée et qu'il se trouvait à côté d'un homme en partie dévêtu, les bras et la poitrine nus. Il attribuait à l'odeur de la sueur une efficacité particulière. Ces excitations diurnes étaient ordinairement suivies de représentations nocturnes de même ordre. Dans les rêves il ne s'agissait que de contacts des parties sexuelles contre les membres postérieurs ou le tronc, les aisselles ; et notre sujet y jouait constamment le rôle actif.

Pendant plusieurs années, les choses sont restées en cet état. Il y a deux ans, pendant l'été, il était un jour penché sur un ouvrier qui travaillait assis devant lui, et il examinait son ouvrage, lorsqu'il sentit une érection très violente qui aboutit vite à l'éjaculation. Depuis cette époque, il éprouve une satisfaction évidente à se rapprocher de cet ouvrier, à le toucher sous un prétexte quelconque, et lorsque le contact est assez durable l'orgasme se produit avec les sensations qu'il comporte. Ces phénomènes avaient déterminé tout d'abord une certaine inquiétude. Peu à peu il s'y habitua et se laissa aller sans résistance à ses impulsions. L'individu qui les provoque n'a aucun caractère de féminisme, ni dans ses formes ni dans ses allures, ni dans ses mœurs ; il est brun, barbu, très vigoureux, il est marié et père de trois enfants, il a une physionomie peu intelligente ; ses habitudes d'ivrognerie et sa grossièreté de langage en font un homme peu attrayant. M... ne peut s'expliquer le rôle qu'il joue que par l'odeur de la sueur qui rappelle celle du bouc.

Ces faits étaient complètement ignorés de la famille de M... qui avait toujours su éviter d'attirer l'attention sur ce qu'il comprenait être une sorte de monstruosité. Sa famille le poussait au mariage : il résistait, convaincu qu'il serait incapable d'en remplir les obligations. Il était complètement résigné à son état et l'idée ne lui serait pas venue de consulter un médecin sans une circonstance qui était bien de nature à l'effrayer.

Un jour que l'ouvrier qui provoquait ces excitations était entré dans son bureau pour lui demander un renseignement, il sentit une impulsion subite à se précipiter sur lui, l'érection s'était produite instantanément : il reste convaincu que si un contremaître n'était pas entré à cet instant, il n'eût pas résisté. Il fut très effrayé des conséquences possibles d'une impulsion

de ce genre ; la crainte de la folie s'installa dans son esprit. C'est peu de jours après que je le vis pour la première fois.

Je ne compris pas la valeur de son anomalie à laquelle il n'avait fait aucune attention, je cherchai des symptômes de neurasthénie. Avec beaucoup de peine, je découvris quelques vertiges avant les repas, des traces de céphalée, une certaine indécision, et comme, en somme, il s'agissait sûrement d'une perversion acquise, je n'hésitai pas à le rassurer, et lui prescrivis un traitement tonique. Pratiques régulières d'hydrothérapie froide, fer, arsenic, et j'ajoutai du bromure de potassium à prendre le soir à la dose de 4 grammes. Je le voyais chaque mois, il se sentait mieux parce qu'il n'éprouvait plus d'excitation diurne au contact des hommes ni même de l'homme qui avait failli provoquer l'explosion. Mais, dans ses rêves, c'étaient toujours les hommes qui tenaient la place qu'auraient dû tenir les femmes. Il avait essayé des rapports sexuels ; mais bien que, à l'en croire, il fût arrivé plus près du but, l'éjaculation prématurée s'était encore produite comme autrefois. En réalité l'excitabilité sexuelle anormale avait diminué, mais n'avait pas disparu, et la perversion acquise, quoique latente, persistait. Il est probable que mon intervention serait restée insuffisante si je n'avais pas eu occasion, à propos d'une recherche faite à un autre point de vue, de lire en détail les observations de la *Psychopathie sexuelle* de Krafft-Ebing, où je trouvai l'autobiographie d'un médecin atteint d'hermaphrodisme mental (obs. 108, 7e édition), et qui présentait une brièveté du frein qui le gênait dans le coït. Après la section qu'il fit lui-même, il remarqua que l'éjaculation était retardée et la sensation diminuée de beaucoup. Je pensai que cette opération pourrait bien être utile à mon malade ; et, à sa première visite, je lui conseillai de se faire couper le frein. Il se défendit d'abord ; mais à la visite suivante je lui fis comprendre qu'il ne s'agissait vraiment pas d'une opération, et qu'on pouvait demander cette section en raison de la gène mécanique qu'elle occasionnait. Il se décida. Sitôt que sa plaie fut cicatrisée, il y a déjà près de six mois, il fit une tentative de coït qui réussit pleinement. L'hyperexcitabilité a rapidement disparu ; les rapports sexuels se font normalement et s'accompagnent de sensations normales ; les

femmes sont revenues à l'exclusion des hommes dans ses rêves, et il n'a plus qu'un reproche à se faire : c'est de mettre un peu trop de zèle à rattraper le temps perdu.

L'évolution des troubles nous montre que l'hyperexcitabilité sexuelle peut donner naissance à une perversion de l'instinct sexuel dont les manifestations rappellent celles de l'inversion sexuelle congénitale. Cette hyperexcitabilité peut être la conséquence d'une condition mécanique réalisée par une anomalie congénitale, la brièveté du frein de la verge. La cessation de l'hyperexcitabilité et de ses conséquences, à la suite de la section du frein, montre bien les rapports de la cause à l'effet. L'action du débridement est double : il supprime une tension irritante, et il donne du jeu à l'érection en favorisant la dilatation complète des organes érectiles.

Le rôle de la brièveté du frein de la verge dans la pathogénie des troubles de la fonction sexuelle est d'autant plus intéressant à connaître que cette anomalie est assez fréquente chez les dégénérés et que les troubles de la fonction sexuelle ont une importance considérable, et souvent dissimulée, dans un bon nombre d'affections hypocondriaques et mélancoliques.

Ces quelques faits montrent qu'en dehors des perversions acquises par l'habitude, il existe des perversions secondaires, liées à des états pathologiques dont elles suivent l'évolution. Dans les perversions acquises il y a un grand intérêt à rechercher non seulement les conditions hygiéniques ou morales, mais aussi les conditions pathologiques qui peuvent être l'objet de mesures efficaces.

CHAPITRE X

TROUBLES SOMATIQUES ET PSYCHIQUES ACCOMPAGNANT OU SUIVANT LES RAPPORTS SEXUELS

La fonction sexuelle peut être troublée non seulement dans sa manière de se manifester mais encore par les phénomènes anormaux qui accompagnent ou suivent sa manifestation. L'exercice de la fonction sexuelle doit laisser les autres fonctions intactes. S'il en est autrement c'est que la fonction sexuelle n'est pas normale, et que son activité constitue une cause de danger pour l'individu et pour sa descendance; le sexe est en voie de dissolution.

Il existe des troubles de ce genre qui peuvent se manifester soit pendant les rapports sexuels soit à leur suite et qui peuvent affecter aussi bien les fonctions des nutritions que les fonctions de relation.

Les anciens avaient saisi une analogie entre le spasme cynique et l'accès d'épilepsie; *amor, epilepsia brevis* est une formule qui a été souvent répétée. Le fait est que l'analogie peut se vérifier par la ressemblance de quelques phénomènes moteurs communs aux deux paroxysmes [1]. Des associations sensorielles peuvent rendre l'analogie

(1) Ch. Féré. *Contrib. à la physiologie du sphincter de l'anus* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1885, p. 437). — *Les épilepsies et les épileptiques*, 1890, p. 263. (Paris. F. Alcan.)

plus frappante. J'ai déjà signalé un épileptique dont l'aura était constituée par des phénomènes d'érythropsie, qui se reproduisaient à chaque rapport sexuel au moment du spasme cynique[1]. J'ai observé depuis[2] un autre épileptique qui présentait des phénomènes du même genre, mais les sensations associées sont des sensations olfactives. Chez le premier malade, les sensations visuelles ne s'étaient associées à l'acte génital qu'après s'être manifestées dans l'aura épileptique, et elles ont disparu avec les attaques épileptiques. Chez le second, les sensations olfactives ont présenté une marche différente et qui n'est pas sans intérêt.

OBSERVATION XII. — *Épilepsie. — Sensations subjectives de l'odorat pendant les rapports sexuels et figurant plus tard dans l'aura de l'attaque d'épilepsie.* — Il s'agit d'un homme de 34 ans dans la famille duquel on ne découvre pas d'antécédents névropathiques. Son enfance s'est passée sans aucun trouble convulsif, son développement a été normal, il n'a souffert que d'une rougeole et d'une scarlatine jusqu'à l'âge de 28 ans. Il était marié depuis un an. Sa femme était accouchée depuis deux mois ; quand il reprit les rapports sexuels, il fut surpris d'éprouver, au moment du paroxysme, la sensation d'une odeur infecte qu'il compare à celle d'un fromage pourri. Il chercha naturellement, en dehors de lui, la cause de cette émotion qui se renouvelait à chaque rapprochement. Il s'en était suivi un dégoût profond et une répugnance presque invincible. Il n'avait pas eu de rapports depuis près d'un mois lorsqu'une après midi, à son bureau, il sentit tout à coup l'odeur infecte bien reconnaissable. Cette sensation ne s'accompagnant d'aucune sensation génitale et, en apparence au moins, d'aucun autre symptôme. Il y avait environ six mois que la sensation associée s'était manifestée pour la première fois. A partir de ce moment, qu'il eût des rapports sexuels ou non, les hallucina-

(1) *Les épilepsies*, p. 284.

(2) *Note sur des sensations subjectives de l'odorat chez un épileptique* (*C. R. Soc. de Biol.*, 1896, p. 1036).

tions olfactives isolées se reproduisaient tous les dix ou douze jours sans cesser de se manifester à titre d'association.

Pendant plus d'un an, les mêmes accidents se reproduisirent sans modification. Un soir, en rentrant d'une course un peu longue, mais qui n'avait pourtant pas provoqué une grande fatigue, la sensation olfactive se produisit tout à coup et s'accompagna bientôt d'une obnubilation de la vue presque aussitôt suivie d'une perte de connaissance. Le malade se mordit la langue, urina dans ses vêtements : des convulsions très violentes ne durèrent que peu de temps, mais elles furent suivies d'une période de sommeil bruyant avec état asphyxique, qui se prolongea plus de deux heures. Le malade ne sortit que peu de temps de ce sommeil, fit quelques questions et se rendormit sitôt qu'on l'eut débarrassé de ses vêtements et placé sur son lit. Ces attaques se sont renouvelées depuis, avec la même aura, environ toutes les six semaines ou tous les deux mois, en laissant persister les anciens accidents.

Divers traitements bromurés, à doses suffisantes, sont restés sans résultat pendant près de trois ans. Sous l'influence de doses quotidiennes et graduellement croissantes, les troubles se sont éloignés et atténués. Depuis dix-huit mois que le malade a atteint et dépassé la dose de 12 grammes de bromure de potassium par jour, il ne s'est produit que deux crises convulsives, la dernière remonte à dix mois ; les hallucinations olfactives isolées ont disparu, mais ces hallucinations ne manquent jamais d'accompagner le spasme cynique qui, d'ailleurs, en aucune occasion, ne s'est accompagné de spasme.

Ce fait peut servir à l'étude des rapports si fréquents qui existent entre l'odorat et le sens génital.

Dans l'histoire des perversions sexuelles, nous avons distingué un groupe que Krafft-Ebing[1] comprend sous le nom de *sadisme* et caractérisé par l'association d'actes de cruauté ou de violences aux plaisirs vénériens. Un grand nombre de ces pervertis ont besoin d'effusion de sang,

(1) Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis.* — Berger. *Étude sur la cruauté*, th. Bordeaux, 1894.

ce sont les *sanguinaires* de Ball[1]; quelques-uns augmentent leur plaisir en suçant le sang des plaies qu'ils ont faites, ou en dévorant les chairs de leurs victimes, ce sont les *vampires*. D'autres sont incapables d'éprouver aucun plaisir sexuel s'ils n'imposent un supplice plus ou moins atroce à leur partenaire, qui peut être de l'un ou de l'autre sexe ou même d'une autre espèce. Souvent le besoin de cruauté se manifeste en même que les désirs vénériens, auxquels il semble indissolublement lié, et il se traduit par des actes qui précèdent l'explosion génitale; ces actes sont en quelque sorte le prélude nécessaire de l'orgasme. D'autres fois, les actes de cruauté suivent l'acte vénérien; ils constituent un complément de la décharge. Si, en général, c'est l'excitation génitale qui entraîne les impulsions violentes, d'autres fois c'est la vue du sang ou l'exécution d'un acte violent qui provoque les désirs vénériens. Chez quelques malades les actes de brutalité remplissent toute la scène, et le plaisir est réalisé sans que les conditions spécifiques normales se manifestent; le sadisme coïncide assez souvent avec l'impuissance. Il est remarquable que les diverses manifestations du sadisme sont de beaucoup plus rares chez la femme que chez l'homme; c'est que dans l'accomplissement de l'acte sexuel, la femme joue à l'état physiologique un rôle passif, tandis l'homme joue un rôle actif, agressif si on peut dire. Dans certaines espèces animales les rapports sexuels ne s'accomplissent jamais sans lutte, et c'est le mâle qui attaque. Quelques actes de violence qui accompagnent l'acte sexuel chez les sujets excitables qui mordent, égratignent et vocifèrent des mots inconnus, comme l'Andalouse de Musset, ne peuvent pas être considérés comme les manifestations de perversions sexuelles. L'impatience du désir constitue un état pénible et pro-

(1) B. Ball. *La folie érotique*. 1888.

voque une émotion sthénique secondaire[1], une véritable colère, qui se traduit par ses manifestations propres. Que la colère érotique ait pour point de départ une phase pénible du processus, c'est un fait qui n'est pas sans importance au point de vue de l'intelligence de quelques faits de sadisme qui coïncident sinon avec l'impuissance, du moins avec des perversions du mécanisme de la fonction génitale.

Le fait que je vais rapporter est de nature à mettre en lumière le rôle d'une phase pénible de l'acte génital dans la genèse de la colère, mais il mérite surtout l'attention à un autre point de vue[2].

Observation XIII. — *Ivresse érotique.* — M... a actuellement 34 ans[1]. On relève dans sa famille l'existence de troubles névropathiques : son père, qui est mort récemment à 65 ans, ne pouvait supporter l'obscurité; un oncle paternel est mort dans un asile d'aliénés, de même qu'un grand-oncle : son unique frère est agoraphobe. Lui-même a eu des convulsions dans sa première enfance, et vers 17 ans, il a présenté des éblouissements qui, sous la direction de Legrand du Saulle, ont cédé au bromure de potassium. C'est un homme bien constitué en apparence, velu et à l'aspect viril, mais maigre. Il a fait un an de service militaire. Cependant, on remarque une asymétrie faciale très marquée aux dépens du côté droit; l'iris droit est plus foncé et la corectopie est plus forte de ce côté; dentition irrégulière, voûte palatine ogivale, exostose médio-palatine. Les organes génitaux ne présentent aucune anomalie. Il n'existe aucun trouble grossier de la sensibilité. En dehors des faits dont il va être question, l'intelligence *paraît* saine à tous égards, et on ne remarque aucun trouble important de l'émotivité, sauf une certaine crainte des lieux élevés : aux étages supérieurs, l'aspect de la rue suffit à de certains jours pour causer une angoisse intense. M... exerce avec succès des fonctions importantes et obtient un avancement au choix. C'est un

(1) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 350.

(2) Ch. Féré. *L'ivresse érotique* (*Revue de médecine*, 1895, p. 553).

homme d'un caractère calme et facile à vivre. L'interrogatoire le plus minutieux ne peut relever aucune perversion instinctive du côté de la fonction génitale. On constate chez lui quelques troubles neurasthéniques, tels que céphalée en casque, vertiges, une certaine indécision, surtout le matin à jeun, etc.

Les fonctions sexuelles paraissent avoir évolué tardivement. Ce n'est que vers 20 ans qu'il a commencé à avoir des sensations sexuelles et des pollutions nocturnes. Il n'avait alors qu'un faible penchant pour les femmes ; il fit quelques tentatives d'onanisme qui le jetèrent dans un état d'agitation extrême, se terminant par une sorte de colère dont l'explosion entraînait la cessation de l'érection. Ce n'est que vers 23 ans qu'il essaya des rapports sexuels. L'entrée dans la maison de tolérance lui avait inspiré un profond dégoût, il resta plutôt par curiosité que pour satisfaire un désir éteint. Ses tentatives furent longtemps vaines, puis il finit par entrer dans un état d'exaltation violente, se mit à chanter, à danser, à gesticuler ; l'activité génitale avait disparu sans éjaculation, il bouscula la femme qui voulait achever son initiation, il la brutalisa, brisa plusieurs objets, puis tomba comme étourdi sur un fauteuil ; il se sentait comme pris de boisson, avait des éructations et des nausées. Il se laissa piteusement expulser après avoir payé les pots cassés. Cet essai malheureux ne fut pas renouvelé pendant deux ans. Il avait assez souvent des érections spontanées, rarement des pollutions nocturnes qui le réveillaient et le laissaient dans un état d'agitation; et le reste de la nuit il était condamné à l'insomnie. Il résolut de faire une nouvelle tentative dans une maison publique; mais le contact des femmes nues le mit dans un tel état d'exaltation qu'il redouta une nouvelle explosion. Il rentra chez lui, où il resta toute la nuit sans sommeil; le lendemain il était fourbu. Mais il était si humilié par l'idée d'impuissance qu'il voulut tenter un nouvel essai ; le soir il prit le chemin d'une autre maison publique. Cette fois la tentative réussit, mais l'orgasme tardant à venir, il se sentit exaspéré, et il mordit sa partenaire à l'épaule assez violemment pour qu'il en résultât une querelle.

Ces deux épisodes caractérisent l'état morbide qui a persisté. Les tentatives de rapports sexuels qui suivent une période de

continence et de repos aboutissent constamment à un accès d'ivresse qui commence à se manifester peu de temps après que l'érection est devenue complète ; les phénomènes d'exaltation générale, psychique et physique dominent rapidement la scène, l'exaltation sexuelle tombe. En général il s'agit d'une ivresse gaie, hilarante ; mais s'il éprouve une résistance, il devient furieux, brise et frappe. Les nausées manquent rarement ; à peu près dans un tiers des cas, l'explosion se termine par un vomissement.

Lorsque au contraire les tentatives ont lieu le lendemain de la scène précédente ou à la suite d'une fatigue, d'une insomnie, les rapports sexuels s'accomplissent naturellement et s'accompagnent de sensations normales ; mais le plus souvent, si l'orgasme tarde à se produire, il survient une excitation pénible, qui confine à la rage suivant que la décharge nerveuse tarde plus ou moins. Dans ces actes de fureur, il lui est arrivé plusieurs fois de blesser des femmes qu'il a dû indemniser. Peu à peu, il s'est étudié à obtenir le degré de fatigue convenable pour rester en mesure de maîtriser son exaltation.

En réalité, il n'avait pas de besoins fréquents ; mais il était poursuivi par l'idée du mariage et il voulait arriver à régler en quelque sorte ce qu'il avait dû reconnaître comme une anomalie. Quand il avait décidé une cohabitation, il s'y préparait par une veille volontaire. il restait debout jusqu'à deux ou trois heures du matin ou faisait une marche prolongée dans la soirée et se faisait réveiller à sept heures comme d'ordinaire. Grâce à cette sorte d'entraînement, il était arrivé à n'éprouver que très rarement des accidents, sauf quelques actes de brutalité et qui pouvaient passer pour des bizarreries de tempérament.

Après plus de dix ans d'apprentissage il résolut de se marier. Depuis longtemps, il avait un penchant pour une personne de quelques années moins âgée que lui et qui depuis son enfance vivait dans l'intimité de sa famille et le payait de retour. Le mariage eut lieu. Il comptait sur l'efficacité de ses précautions habituelles. Mais sous l'influence sans doute de l'émotion nouvelle qu'il éprouvait, l'excitation provoquée par les premières caresses dégénéra rapidement en une scène d'ivresse qui se ter-

mina plus vite que d'ordinaire par l'évacuation gastrique suivie d'une période de plusieurs heures d'étonnement. A la sortie de cet état, une nouvelle tentative fut couronnée de succès : à part quelques vociférations intempestives, tout se serait passé normalement. A partir de ce moment les relations conjugales ont donné lieu aux mêmes faits que les rapports sexuels antérieurs. mais les crises d'ivresse étaient beaucoup plus fréquentes et les rapports effectifs étaient beaucoup plus souvent accompagnés d'actes de brutalité que dans les dernières années de l'entrainement. Ces excès étaient suivis de scènes de désespoir, mais l'expression des regrets ne suffisait pas à calmer la jeune femme chez qui la révolte avait fini par succéder à l'étonnement. Bien qu'il y eût entre les époux une entente complète à tous les points de vue et une conformité de goûts remarquable, et que l'affection survécût, on convint que la vie en commun était impossible s'il n'y avait pas de remède à ces accidents.

M... a parfaitement conscience de ses emportements morbides ; mais il n'en éprouve, tant s'en faut, aucune satisfaction ; ses actes impulsifs n'ont aucun rapport avec un plaisir de faire souffrir, et il n'en résulte aucun accroissement du plaisir sexuel qui est au contraire obnubilé : ils n'ont rien à faire avec les manifestations sadiques. Quant aux accès d'ivresse, ils se manifestent au moment le plus inattendu, quand l'excitation génitale est arrivée rapidement à son maximum d'intensité.

Les troubles commencent par une sensation d'étourdissement vague, les représentations sexuelles se sont évanouies en même temps que l'érection ; l'excitation spéciale est remplacée par une scène d'hilarité dont la terminaison varie ; mais en tout cas cette exaltatation ne complète pas l'excitation sexuelle, elle la supplée.

Bien que le patient ait une hérédité assez chargée. les troubles dont il souffre n'ont pas les caractères formels de la perversion instinctive congénitale. On pourrait en l'absence d'autres phénomènes de dégénérescence soupçonner cette faiblesse irritable d'être liée à un état neurasthénique susceptible d'amélioration sinon de guérison.

A la suite d'une cure hydrothérapique à l'eau froide et d'une médication tonique où figuraient le fer et l'arsenic et des doses de bromure de potassium (4 gr.) prises chaque soir, en même temps qu'il se produisait un léger embonpoint, l'irritabilité qui aboutissait aux crises d'ivresse s'est rapidement atténuée et a disparu, mais les accès d'exaltation qui accompagnaient l'orgasme trop tardif continuent à se reproduire, bien que moins intenses et plus rares. Mais si le traitement a pu améliorer l'état de faiblesse irritable et la nutrition en général, il est certain que les anciennes précautions prises par le malade et l'habitude ont joué un rôle important dans le retour à une situation tolérable, puisque le malade avait déjà pu obtenir une condition très analogue avant son mariage. Cependant il renoncerait très difficilement au bromure.

En somme, ce malade qu'on pourrait considérer au premier abord comme atteint d'une perversion de l'instinct sexuel ne présente pas les caractères décrits par les auteurs, et en particulier par Krafft-Ebing, des diverses formes de cette affection ; jamais on ne trouve la satisfaction liée aux actes de brutalité ou de violence.

Les troubles qu'il présente paraissent plutôt liés à une faiblesse congénitale du système nerveux. Suivant qu'il est en repos ou dans un état de fatigue relatif, l'excitation génitale s'accompagne d'un état d'exaltation générale qui se traduit par une sorte d'ivresse, ou d'un état pénible d'impatience qui provoque des réactions de colère plus ou moins intenses, et qu'on pourrait rapprocher, surtout en raison des éblouissements antérieurs, de l'épilepsie.

Ces derniers phénomènes sont bien connus, ils touchent à la physiologie normale de l'homme, et on les observe assez souvent chez les animaux qui vivent dans l'intimité de l'homme. Le fait actuel ne fait qu'éclairer un point de leur genèse, le rôle d'une phase pénible d'impatience.

Quant aux phénomènes d'ivresse, s'ils n'ont jusqu'ici

pas fait l'objet, à ma connaissance du moins, d'une description précise : ils ne sont pas de nature à exciter l'étonnement. A l'état physiologique, l'activité psychique trouve un excitant dans la mise en jeu de l'activité physique [1] ; ou, pour mieux dire, ces deux aspects de l'activité sont inséparables. Chez certains individus particulièrement excitables, chez bon nombre de névropathes, les effets généraux et en particulier les effets psychiques de l'activité musculaire s'accentuent au point de constituer un état vraiment pathologique, en tout comparable à ceux de l'ivresse bachique, et qui méritent bien le nom d'ivresse mécanique (Bain) ou d'ivresse de mouvement. Ces faits ne sont pas sans importance au point de vue de la psychologie morbide, car il n'est pas douteux qu'un bon nombre de bouffées délirantes des dégénérés, d'accès de folie dite instantanée, de décharges psychiques des épileptiques et des hystériques, puissent reconnaître pour cause l'excitation provoquée par un violent exercice musculaire. J'ai observé des faits d'ivresse mécanique chez des paralytiques généraux[2]. Les émotions morales peuvent aussi être le point de départ de phénomènes d'ivresse [3], ou d'accès d'excitation passagère de même ordre que celles qu'on voit se produire à la suite d'activités physiques intenses. Il n'y a pas lieu d'être surpris que la mise en activité de la fonction génitale, qui met en jeu en même temps des activités physiques et des activités psychiques, soit capable de provoquer des phénomènes d'ivresse chez des individus qui souffrent d'une faiblesse irritable du système nerveux.

(1) *Sensation et mouvement*, 1887. — *La pathologie des émotions*, 1892, p. 101.

(2) *Note sur l'ivresse du mouvement chez les paralytiques généraux* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1892, p. 779).

(3) Ch. Féré. *L'ivresse émotionnelle* (*Revue de médecine*. 1888. p. 937). — *La pathologie des émotions*, p. 223.

L'ivresse érotique peut se présenter sous la forme gaie ou hilarante et sous la forme furieuse. Cette dernière forme pourrait donner lieu à des actes de violence capables de rappeler certaines formes du sadisme. Il est vraisemblable qu'autant par sa gravité que par sa nature elle diffère des perversions sexuelles proprement dites, et qu'on peut espérer de bons effets d'un traitement convenable.

Les troubles psychiques qui accompagnent l'acte sexuel ne se manifestent pas seulement par des émotions subjectives ou de l'ivresse, mais aussi par des paroxysmes angoissants, susceptibles d'interrompre la tension locale et par conséquent de faire manquer le but, la fécondation [1].

Les excitations du sens génital déterminent un état d'éréthisme général du système nerveux qui se traduit par une exaltation de la plupart des activités physiologiques. Cette exaltation dure tant que l'orgasme ne s'est pas produit. Appuyé par une observation de Haller, Debreyne avait déjà relevé que la rétention du sperme est une source de force et de vigueur soit pour le corps, soit pour l'esprit [2], et Mattéi [3] avait affirmé son action tonique chez la femme. Aussi Brown-Séquard n'hésitait pas à conseiller à ceux qui ont à exécuter un important travail physique ou intellectuel, de se mettre dans un état de vive excitation sexuelle en évitant l'éjaculation [4]. Les effets immédiats de cette pratique sont incontestables. Ils

(1) Santarel. *Des obsessions inhibitoires et en particulier de l'inhibition génitale*, th. Bordeaux, 1898.

(2) Debreyne. *Mœchialgie*, etc., p. 24, 208.

(3) Mattéi. *De la résorption de la liqueur séminale, de son action tonique, excitante sur l'homme et sur la femme : nombreuses conséquences pour la physiologie et l'hygiène*, in-8°, Paris, 1878.

(4) Brown-Séquard. *Seconde note sur les effets produits chez l'homme par des injections sous-cutanées d'un liquide retiré des testicules frais de cobaye et de chien* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1889, p. 420).

concordent avec des faits bien connus : on sait bien le rapport qui existe entre le développement des organes génitaux et l'énergie physique et morale ; on n'ignore pas l'influence des mutilations génitales, etc. Toutefois la répétition des excitations sans conclusion est loin d'être inoffensive : à la longue la pratique préconisée par Brown-Séquard peut amener l'impuissance comme je l'ai déjà relevé [1], et à longue échéance des lésions anatomiques comme l'hypertrophie prostatique (Reliquet) [2]. Le coït incomplet, les fraudes matrimoniales sont fréquemment, aussi bien chez l'homme que chez la femme, mais surtout chez cette dernière, la cause déterminante d'une excitabilité nerveuse qui se traduit par des émotivités morbides de formes les plus diverses. Le coït réservé joue un grand rôle dans la production de la neurasthénie et en particulier de la neurasthénie sexuelle [3]; si l'effet n'est pas constant, il ne peut pas être nié.

La suractivité physique et psychique qui accompagne l'éréthisme génésique s'accompagne chez un certain nombre d'animaux d'actes de violence qu'il faut distinguer des actes de cruauté qui se manifestent dans cer-

(1) Ch. Féré. *Quelques remarques à propos de la méthode de M. Brown-Séquard* (*C. R. Soc. de Biologie*, 1893, p. 580).

(2) A. Guépin. *Pathogénie et causes de l'hypertrophie sénile de la prostate* (*la Tribune médicale*, 1899, p. 610).

(3) Bouchut. *Du nervosisme aigu et chronique*, 2e éd., 1877, p. 34. — Peyer. *Der unvollständige Beischlaf* (*congressus interruptus, onanismus conjugalis*) *und seine Folgen beim männlichen Geschlechte*. Stuttgart, 1890. — Eulenburg. *Ueber coïtus reservatus als Ursache sexualer Neurasthenie bei Männern* (*Intern. Central. f. d. Phys. u. Path. d. Harn. und sexual Organe*, 1893, p. 3). — E.-L. Crutchfield. *Moral considerations regarding coitus among the married* (*The medical Bulletin*, 1896, XVIII, p. 283). — J.-A. de Armand. *Coition in the role of body wrecker* (*ibid.*, 1897, XIX, p. 96.) — Crutchfield. *Incomplete copulation detrimental to health* (*ibid.*, 1897, XIX, p. 180). — W. v. Tschisch. *Epilepsie in Folge von Coitus interruptus* (*Neurol. Centralbl.*, 1897, p. 699). — L. Loewenfeld. *Sexualleben und Nervenleiden*, Wiesbad, 1899, p. 416.

taines perversions sexuelles. Ces actes de violence qui précèdent ou accompagnent l'acte caractérisent souvent une phase d'un état spécial qui mérite le nom d'ivresse érotique. Chez quelques individus la dépression consécutive s'accompagne d'une véritable antipathie sexuelle qui peut être assez intense pour se manifester par des violences.

L'excitation générale qui accompagne l'acte génital peut provoquer un grand nombre de troubles nerveux.

Le coït peut provoquer l'épilepsie : Sauvages cite une personne chez laquelle il était constamment suivi d'un accès ; Zimmermann a connu un jeune homme qui avait un accès chaque fois qu'il s'était livré à l'onanisme [1]. Krafft-Ebing cite un fétichiste qui avait des accès d'épilepsie à propos d'onanisme et en touchant les bottines des femmes au service desquelles il était. Hammond parle d'un inverti qui avait un accès pendant l'acte pédérastique ; Mauriac cite un chien qui était atteint d'épilepsie chaque fois qu'il s'accouplait [2], Guersant, un nourrisson qui était pris de crises convulsives, chaque fois que sa mère, très impressionnable, lui donnait le sein après s'être livrée au plaisir conjugal. Du reste chez quelques individus, certains phénomènes sensoriels, érythropsie, vision colorée, sensations subjectives de l'odorat, se manifestent à la fois dans l'attaque épileptique et dans l'acte vénérien, et certains phénomènes moteurs sont communs aux deux formes d'orages. Quelquefois les manifestations épileptiques et les excès vénériens marchent de pair, les premières commencent et disparaissent avec les seconds [3].

(1) Esquirol. *Maladies mentales*, t. I, p. 301.

(2) Ch. Mauriac. *Onanisme et excès vénériens* (*Dict. de méd. et de chir. pratiques*, 1877, t. XXIV, p. 528).

(3) Morel. *Traité des maladies mentales*, 1860, p. 176. — Ch. Féré. *Excès vénériens et épilepsie* (*C. R. Soc. de Biologie* 1897, p. 331).

D'autres névroses peuvent encore être provoquées par les rapports sexuels : la migraine, l'angine de poitrine, l'asthme (Salter)[1] qui affectent quelquefois un type menstruel[2], l'hystérie (Rosenthal, Grasset[3]).

La folie peut être la conséquence des premiers rapprochements sexuels (*post-connubial insanity* des Anglais), surtout chez les jeunes femmes prédisposées[4].

L'éréthisme général qui accompagne les excitations peut déterminer un certain nombre d'accidents liés aux conditions physiques du complexus. Pendant la phase tonique il peut se produire des troubles moteurs liés à l'exagération de la tension musculaire et qui peuvent se manifester non seulement dans le domaine des muscles de la vie de relation, mais aussi dans celui des muscles de la vie organique : tremblement local ou général, crampes, grincements de dents, toux, éternuement, borborygmes, éructations, émissions de gaz intestinaux, constriction pharyngée, etc. Brantome avait ouï parler d'une grande dame « que quand on lui faisait cela elle se compissait à bon escient ». Mac Gillieuddy cite une femme qui vidait sa vessie chaque fois que son mari l'approchait[5].

Farez[6] a observé un trouble analogue chez une hystérique qui présentait en même temps un trouble émotionnel de la miction caractérisé par l'impossibilité

(1) J.-Y. Sympson. *Clinical lectures on diseases of women*, 1872, p. 618.

(2) Salter. *On asthma*, 1868, p. 26. — J. Scheinmann. *Zur Diagnose and Therapie der nasalen Reflex neurosen* (*Berliner Klin. Wochens.*, 1889, p. 420).

(3) Petit. *De l'hystérie chez l'homme*, th. 1875.

(4) T.-S. Clouston. *Clinical lectures on mental diseases*, 2e éd., 1887, p. 615. — G.-H. Savage. *Insanity and allied neuroses*, 2e éd., 1886, p. 363.

(5) Mac Gillieuddy. *Functional disorders of the nervous system in women*, 1896, p. 110.

(6) P. Farez. *Un cas singulier d'incontinence urinaire spasmodique pendant le coït* (*L'indépendance médicale*, 1899, p. 244).

d'uriner devant témoin si familier soit-il (von Bechterew).

L'éréthisme sensoriel se traduit quelquefois par des sensations subjectives qui peuvent se manifester sur les différents sens : sur la vue, par la photopsie, par l'érythropsie ; sur l'ouïe par des bourdonnements, par des tintements d'oreilles ; sur l'odorat par des sensations d'odeurs variées ; sur la sensibilité générale, par des sensations de prurit qui ne sont probablement pas étrangères à la production de certains spasmes laryngés et de l'éternuement. Després signale la fréquence d'une douleur réflexe à la gorge [1].

L'augmentation de la tension artérielle peut expliquer l'hémorragie cérébrale qui se produit quelquefois chez les vieillards [2] et chez les artério-scléreux qui sont aussi sujets aux syncopes. L'hémorragie cérébrale sous l'influence du coït n'est pas spéciale à l'homme ; Larcher en signale la fréquence relative chez les oiseaux domestiques [3]. Les épistaxis sont fréquentes à la suite des excès du coït comme à la suite des excès de masturbation : chez quelques individus on les voit se produire après chaque acte vénérien [4]. Chez les tuberculeux les rapports sexuels peuvent provoquer les hémoptysies (Valleix, Daremberg, Walshe, Moncorgé [5]). Quelquefois l'excitation génitale s'accompagne d'hypercrinies : chez quelques individus une

(1) A. Després. *Sur les conséquences du coït chez les vieillards et chez les urinaires* (*Revue de thérap. méd. chir.*, 1879, p. 310).

(2) Sélignac. *Des rapprochements sexuels dans leurs rapports étiologiques avec les maladies*, th. 1861.

(3) O. Larcher. *Memoire sur les affections du système nerveux chez les oiseaux* (*Journ. de l'anat. et de la phys.*, 1877, p. 433).

(4) Grayson. *Some notes concerning the influence of sexual excitement upon intra-nasal diseases* (*The journ. of amer. med. ass.*, 1898, XXX, p. 404). — J. Noland Mackenzie. *The physiological and pathological relations between the nose and the sexual apparatus of man* (*Journ. of laryngology* etc., 1898, t. XIII, p. 109).

(5) Moncorgé. *Hémoptysies tuberculeuses et rapports sexuels* (*La médecine moderne*, 1899, p. 289).

sueur profuse se produit sous forme de crises brusques qui interrompent l'éréthisme vénérien. Vickery cite les excès sexuels comme cause de diarrhée[1].

La suractivité ne survit guère aux paroxysmes : si quelques individus sont capables de l'utiliser, ils sont exceptionnels[2] ; et en général les hommes adonnés aux travaux de l'esprit plus encore que ceux qui doivent utiliser leurs bras peuvent s'en rapporter à l'opinion du pythagoricien Clinias, dont parle Plutarque dans les *Symposiaques*, qui, lorsqu'on lui demandait quel était le temps le plus favorable pour se rapprocher de sa femme, répondit : « Lorsqu'on veut se nuire. » En général lorsque l'excitation génitale a dépassé son acmé, on voit se produire une dépression physique et morale : *Post coïtum animal triste, nisi gallus qui cantat.* Cette dépression, ce collapsus[3], comme dit Robin, passagère dans les conditions physiologiques, devient continue à la suite d'excès répétés.

Les anciens auteurs signalaient le danger du coït pendant le travail de la digestion ; chez certains individus le coït après le repas provoque un épuisement des activités gastriques et tous les phénomènes de l'indigestion. Chez divers mammifères on observe une inappétence qui dure des jours et même des semaines[4] ; Double[5] attribuait encore à la pratique exagérée ou intempestive de cet acte les accidents pernicieux des plaies et les complications des fièvres.

(1) Vickery. *Sexual excess, a cause of diarrhea* (*Boston med. and surg. journ.*, 1890, CXXII, p. 287).

(2) Feuchtersleben. *The principles of medical psychology*, ed. Lloyd, 1857, p. 181.

(3) Ch. Robin. Art. FÉCONDATION (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 4e sér., t. I, 1877, p. 326).

(4) Ch. Robin. *Loc. cit.*, p. 329.

(5) Double. *Séméiologie générale*, 1817, t. II, p. 313-314.

L'orgasme génital est suivi d'une diminution brusque de la tension artérielle qui peut amener la syncope et la mort subite. Le refroidissement périphérique qui se manifeste souvent à la langue et aux lèvres peut aller jusqu'à la production du doigt mort. On peut observer encore d'autres troubles de la circulation qui se traduisent par la polyurie, par la congestion pulmonaire avec ou sans hémoptysie.

Hutchinson [1] cite un malade qui, à la suite du coït, éprouvait une sensation effroyablement douloureuse derrière la tête, se sentait menacé de mort, et restait quelques minutes inconscient. Un autre éprouvait une sensation analogue dans les reins [2]. Ces phénomènes douloureux qui diffèrent par l'intensité, sont signalés par plusieurs neurasthéniques qui se plaignent aussi de l'apparition du casque, de la rachialgie. Chez les hystériques, qui sont aussi plus sujets à l'exagération de la dépression consécutive à la décharge, on peut relever l'amblyopie capable d'aller jusqu'à la cécité complète, l'obtusion ou l'abolition passagère de l'ouïe, l'anesthésie cutanée. C'est surtout chez ces deux catégories de sujets aussi qu'on observe le sommeil invincible, stuporeux, narcoleptique [3]. Une hystérique, qui ne peut que rarement arriver à l'orgasme parce que l'éréthisme provoque presque toujours des hallucinations visuelles ordinairement terrifiantes, tombe constamment alors dans un sommeil comateux, dont elle ne sort qu'au bout de plusieurs heures avec amnésie rétroactive comprenant plusieurs heures avant l'acte. Le même sommeil comateux peut s'observer encore chez les paralytiques généraux dans la période de préparation, chez les diabétiques.

(1) J. Hutchinson. *Arch. of Surgery*, vol. V, p. 262.
(2) J.-H. Robertson. *The Lancet*, 1832, t. I, p. 527.
(3) Ch. Féré. *Le sommeil paroxystique* (*La Semaine médicale*, 1893, p. 465).

La sensibilité peut être affectée d'ailleurs en dehors de l'hystérie. Plusieurs neurasthéniques signalent une obtusion générale des sens, principalement de l'ouïe et de la vue ; mais on peut observer une véritable amaurose qui se fait remarquer par la brusquerie de son début et sa courte durée [1].

Ces effets du coït chez les individus dont le système nerveux est déprimé méritent d'être rapprochés de ceux qu'on observe chez un certain nombre d'insectes. On pensait autrefois que si l'abeille meurt pendant la copulation, c'était que la reine la tuait par ses coups. En réalité elle meurt d'épuisement provoqué par l'éréthisme ; et elle meurt aussi bien lorsqu'on provoque l'érection artificiellement par un contact approprié sur les ailes ou sur le dos. La mort subite ou rapide qui se produit chez plusieurs insectes après l'oviparturition paraît aussi due au choc, à l'épuisement. Le hanneton mâle est aussi dans une torpeur profonde après la copulation, et cette torpeur en fait une victime facile pour d'autres mâles.

Aux phénomènes d'épuisement physique correspondent des phénomènes d'obnubilation intellectuelle qui peuvent présenter une systématisation remarquable : un neurasthénique perd pour un temps la mémoire des formes des organes génitaux de l'autre sexe, et le toucher est incapable de la réveiller.

Parmi les éléments les plus intéressants de cet épuisement, il en est un qui mérite une place particulièrement distinguée et que nous avons laissé de côté pour lui prêter une attention plus spéciale.

J'ai déjà relevé que, chez des hystériques, on a pu noter à la suite de la copulation un relâchement des muscles qui peut aller jusqu'à la paralysie et atteindre les muscles

(1) J. Hutchinson. *Post-marital amblyopia* (*Arch. of Surgery*, 1892, IV, p. 200).

de la vie de relation sous forme d'hémiplégies et de paraplégies, ou les muscles de la vie organique sous forme de météorisme plus ou moins persistant[1], de relâchement des sphincters. Hammond cite deux femmes atteintes de paralysie des membres inférieurs à la suite de rapports multiples pendant une même nuit.

Ces phénomènes, plus fréquents chez les hystériques, ne leur appartiennent pas exclusivement.

Un certain nombre de neurasthéniques, après les rapprochements sexuels, éprouvent des modifications du timbre et une diminution d'amplitude de la voix, du nasonnement, indiquant une modification de la tonicité musculaire du voile du palais, du pharynx et du larynx. A la suite d'excès, ces manifestations peuvent se produire chez des individus parfaitement normaux d'ailleurs. Mais on peut voir survenir dans les mêmes circonstances des troubles paralytiques plus graves, sans parler de ceux qui sont liés à des maladies chroniques du système nerveux, de l'ataxie locomotrice, des myélites, dans l'étiologie desquelles on voit souvent combinées à l'influence du coït, celles de l'alcoolisme, de la syphilis, des traumatismes, etc. Au point de vue des lésions médullaires, on a surtout incriminé le coït debout[2].

Chez les hystériques ces paralysies post-paroxystiques ne font que mettre en évidence une impotence habituelle qu'elles exagèrent. Ce que font les rapports sexuels, la fatigue, une émotion morale vive, une intoxication peuvent le reproduire. Les sujets qui se plaignent d'engourdissement, de parésie, à la suite des rapports sexuels, avaient éprouvé en général ces mêmes symptômes dans d'autres circonstances, avec la même localisation des

(1) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 100.

(2) Bourbon. *De l'influence du coït et de l'onanisme dans la station sur la production des paralysies*, Th. 1859. — Marius Carre. *Nouv. recherches sur l'ataxie locomotrice*, 1865, p. 257.

troubles ; c'est-à-dire que l'acte sexuel ne faisait que mettre en évidence une prédisposition bien établie. C'est du reste ce qu'on observe aussi dans les paralysies émotionnelles.

Cette prédisposition générale et locale se retrouve chez d'autres sujets capables de présenter les mêmes troubles dans les mêmes circonstances.

OBSERVATION XIV. — *Epilepsie, hémiplégie transitoire consécutive aux accès ; — hémiplégie transitoire consécutive aux rapports sexuels* [1]. — M... avait 20 ans quand il est entré dans mon service pour la première fois en 1887.

Son père est mort à 75 ans d'une affection des voies urinaires ; il avait eu trois fils d'un premier lit actuellement encore bien portants ; d'un second lit il avait eu trois enfants dont un est mort du croup, et une autre fille est mariée et se porte bien, et notre malade, qui est né quand son père avait 60 ans. La mère est morte du diabète à 68 ans. Elle racontait qu'elle avait été effrayée par un fou qui avait fait irruption dans sa boutique pendant qu'elle était grosse de son dernier enfant.

M... cependant est né à terme, bien conformé, s'est développé normalement jusqu'à 6 ans, époque à laquelle ses accès auraient débuté. Ils étaient d'abord nocturnes, annoncés par un tremblement du membre supérieur gauche qui réveillait l'enfant ; il avait le temps d'appeler ; ses accès étaient constamment accompagnés de miction involontaire. Ils n'étaient pas alors suivis de paralysie. Au bout de quatre ans les accès qui se renouvelaient tous les deux ou trois mois se sont suspendus pour dix-huit mois ou deux ans. Ils ont reparu à 12 ans, se manifestant alors aussi bien le jour que la nuit. L'attaque était annoncée par une sensation de bourdonnement dans l'oreille gauche, par un tremblement dans le membre inférieur gauche et dans la face du même côté. Quand le membre inférieur commençait à trembler, l'enfant perdait connaissance. Son

(1) Ch. Féré. *Contrib. à la pathologie des rapports sexuels, paralysies post-paroxystiques* (*Revue de médecine*, 1897, p. 620).

frère raconte que quelquefois il se levait brusquement d'un air égaré et tombait à la renverse en poussant un cri. Il était uniformément raide, puis surgissaient des convulsions qui le laissaient dans un état de torpeur profonde, existant d'ailleurs après les accès précédés de prodromes. Il est en outre sujet à des vertiges qui se sont manifestés à partir de la prise de 12 ans.

Il ne présente aucun stigmate hystérique, aucun trouble latéral de la sensibilité cutanée, ni de la sensibilité spéciale. L'acuité auditive est diminuée également des deux côtés. Il existe une légère parésie faciale du côté gauche et le dynamomètre donne 34 à la main gauche au lieu de 49 à la droite. Le réflexe patellaire est plus fort à gauche; mais il n'y a pas de diminution appréciable du volume des membres de ce côté. Nystagmus latéral, augmentant à la suite des accès; iris gauche plus foncé et pupille plus étroite de ce côté, mais aussi mobile que l'autre. Vitiligo de la verge.

Pendant la première année que le malade a passée à Bicêtre, il avait trois ou quatre accès par mois, quelquefois cinq (49 en douze mois), les vertiges étaient un peu plus fréquents. Les révulsifs appliqués sur le côté droit de la tête n'ont amené aucune modification des accès, qui alors n'étaient pas suivis des troubles apparents de la motilité.

Soumis à la bromuration progressive, ses accès ont diminué de nombre, les vertiges ont disparu. Mais à mesure que les accès s'éloignaient, ils devenaient plus intenses, et ils étaient suivis de paralysies transitoires du côté gauche. Ces paralysies qui ne s'accompagnaient d'aucune modification grossière de la sensibilité duraient d'une heure à vingt-quatre heures après le réveil de l'attaque. Quand l'attaque était survenue dans la soirée, la paralysie pouvait persister après le sommeil naturel de la nuit. La paralysie était tout à fait flasque; les mouvements commençaient à revenir dans le pied; dans la main ils restaient souvent maladroits plusieurs heures après que le malade avait repris son activité. Les réflexes tendineux restaient quelquefois exagérés pendant plusieurs jours du côté gauche, de même que le nystagmus. En 1891, le malade n'ayant plus eu que deux accès dans l'année, demanda et obtint sa sortie.

Depuis cette époque il continue son traitement bromuré ; il a encore de un à quatre accès par an, souvent nocturnes et toujours suivis d'une hémiplégie transitoire.

A plusieurs de ses visites, il a attiré notre attention sur un phénomène nouveau. Il avait eu avant son entrée des rapports sexuels qui ne s'étaient accompagnés d'aucun trouble. Mais depuis sa sortie chaque acte sexuel est suivi d'une paralysie temporaire qui rappelle en tous points les paralysies qui suivent ses accès d'épilepsie, sauf qu'elles sont un peu moins durables, au moins quand l'acte est accompli dans la position horizontale : elles ne dépassent guère une demi-heure ou trois quarts d'heure. Il lui est arrivé une fois d'avoir un rapport dans la station ; il est resté huit heures sans mouvement dans le côté gauche et n'a pu regagner son domicile qu'au matin.

Les anciens avaient remarqué entre le spasme cynique et l'accès d'épilepsie des analogies qui peuvent se vérifier par l'étude de quelques phénomènes moteurs et sensoriels. Il n'y a guère lieu d'être surpris de voir ces deux genres de paroxysmes suivis de phénomènes analogues et ces phénomènes présenter la même localisation, dans les parties les plus faibles.

Observation XV. — *Retard de la marche. Exhaustibilité des membres inférieurs. Neurasthénie. Paraplégie transitoire consécutive aux rapports sexuels.* — M. P..., 48 ans, est issu d'une famille de paysans dans laquelle les accidents nerveux étaient inconnus. Son père et sa mère ont succombé à 64 et 68 ans, l'un à une affection pulmonaire, l'autre à un cancer de l'utérus. Il n'a qu'un frère, qui est de deux ans plus âgé et d'une santé vigoureuse; il a trois fils aussi bien portants. P... n'avoue aucun antécédent morbide personnel ; cependant il n'aurait marché que vers deux ans, et pendant toute son enfance il était sujet à faire des chutes, surtout quand il courait; ses camarades disaient : il a les pieds ronds. Étant jeune homme, quand il lui est arrivé de prendre un peu plus de vin que de coutume, c'étaient ses jambes qui payaient, dit-il ; il trébu-

chait facilement. Il a toujours été incapable de grandes marches. Cependant il a mené une vie très active, étant presque constamment debout. Il s'est marié à 34 ans ; il n'a jamais rien remarqué de spécial dans ses rapports sexuels, il paraît du reste avoir toujours été assez réservé à cet égard. Il a deux filles qui ne présentent aucune tare apparente. Il y a trois ans, à la suite de préoccupations, il a commencé à éprouver des troubles neurasthéniques, insomnie, céphalée, courbature matinale, indécision. Puis sont survenus des troubles gastriques, inappétence, flatulences, somnolence après le repas. Sous l'influence d'un repos de deux mois en 1895, il s'était à peu près remis; le sommeil était revenu, mais était resté peu réparateur. L'impotence matinale était toujours marquée. Trois semaines après son retour, il fit une perte d'argent importante, mais insuffisante pour changer rien à sa situation ; il en fut affecté outre mesure, il le reconnaît, et les troubles neurasthéniques s'accentuèrent. Aux anciens symptômes s'ajoutèrent des vertiges, des sensations subjectives auriculaires, une sensation d'angoisse à chaque bruit inattendu, une émotivité considérable, des colères inusitées. Il suivit divers traitements où les phosphates, la kola, la coca tinrent les principaux rôles, mais sans aucun bénéfice. Pendant cette période, ses rapports sexuels, qui ne se renouvelaient guère que toutes les trois semaines ou tous les mois, étaient suivis d'un engourdissement des membres inférieurs avec picotement aux extrémités, sensations de froid, et une faiblesse des jambes telle que la station était impossible ; lorsqu'il essayait de se tirer du lit, ses jambes fléchissaient, et il était obligé d'y renoncer ; au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes les sensations subjectives et l'impotence s'atténuaient graduellement. Comme il restait généralement couché d'ailleurs, il n'était pas précisément renseigné sur la durée des troubles, qui le laissaient le lendemain dans l'état ordinaire. Il faisait le possible pour dissimuler cet état et il y réussit pendant plusieurs mois : à la fin de mai 1896, sa femme ayant entendu du bruit voulut le faire lever ; sitôt qu'il eut mis les pieds sur le parquet, il s'effondra et fut incapable de se relever. Sa femme dut se faire aider pour le remettre au lit. Il fallut bien avouer que chaque rapport était

suivi de troubles semblables, à l'intensité près. Le lendemain, après sept ou huit heures de sommeil, la marche était redevenue possible. Quand je le vis pour la première fois, deux jours plus tard, il ne restait plus trace de paraplégie, mais les réflexes rotuliens étaient très exagérés et le redressement de la pointe du pied provoquait un légère trépidation épileptoïde. La sensibilité cutanée n'était pas altérée aux membres inférieurs pas plus que sur les autres parties du corps ; les testicules ne sont pas sensibles, ni les régions funiculaires et hypocondriaques. Entre la onzième et la douzième apophyses épineuses, il existe un point douloureux spontanément et à la pression profonde ; la sensibilité cutanée n'est pas affectée à ce niveau. Les sens spéciaux ne présentent qu'une diminution légère d'acuité ; mais l'ouïe et la vue sont atteintes d'une dysesthésie bien marquée ; l'éclairage trop intense, mais surtout les bruits déterminent une véritable douleur avec des réflexes exagérés. Il a de l'insomnie, de l'impotence matinale, des vertiges avant les repas, de la céphalée en casque, des craquements occipitaux, de l'inappétence, de la flatulence, du météorisme, de l'indécision, un état panophobique bien marqué, et surtout une préoccupation anxieuse relative à l'impuissance et à ses conséquences. Il avait maigri de douze livres depuis la rechute de sa maladie.

Après quatre mois de solitude à une altitude de 1 200 mètres dans les Alpes vaudoises, malgré le mauvais temps, M. P... est revenu débarrassé de ces troubles neurasthéniques, et depuis son retour les rapports conjugaux se sont effectués aux mêmes intervalles sans aucun des troubles anciens.

Dans cette observation, nous retrouvons la même localisation des troubles dans les parties désignées par une faiblesse congénitale. Cette localisation élective est propre à illustrer une fois de plus les rapports qui existent entre la malformation et la prédisposition morbide[1].

(1) Ch. Féré. *La famille névropathique, théorie tératologique de l'hérédité et de la prédisposition morbides et de la dégénérescence*, 1898, 2e éd., p. 208.

Quelquefois chez les névropathes, on observe à la suite des orages sexuels des troubles trophiques des cheveux ou des poils qui tombent ou se dessèchent ou se fendillent comme on le voit à la suite des attaques hystériques ou épileptiques [1]. Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls troubles trophiques observés ; Ferrand note le retard de la cicatrisation des plaies [2].

Les phénomènes d'épuisement ne se bornent pas aux fonctions motrices sensorielles et végétatives ; on peut les observer dans le domaine de l'intelligence et du sentiment, comme dans toutes les conditions de fatigue. Après la satisfaction du besoin certains individus éprouvent pour leur partenaire un « sentiment contraire », leur sympathie fait momentanément place à un sentiment qui peut varier du dégoût jusqu'à la haine.

Les troubles somatiques ou psychiques qui accompagnent ou suivent les rapports sexuels rappellent quelquefois des phénomènes qui s'observent à l'état normal chez d'autres organismes ; mais ils n'ont rien à faire avec l'atavisme et constituent des caractères de dissolution, tout comme les anomalies de l'appétit sexuel.

(1) Ch. Féré. *Note sur un trouble trophique des cheveux survenant à la suite des attaques chez les hystériques* (*C. R. soc. de Biologie*, 1885, p. 594). — *La pelade post-épileptique* (*Nouv. Icon. de la Salpêtrière*, 1895, p. 217).

(2) Debreyne. *La théologie morale*, etc., p. 56.

CHAPITRE XI

LA PRÉDISPOSITION ET LES AGENTS PROVOCATEURS DANS L'ÉTIOLOGIE DES PERVERSIONS SEXUELLES

La plupart des auteurs, avec Casper, Krafft-Ebing, Moll, Kiernan, admettent que l'inversion sexuelle est congénitale, qu'elle peut se manifester spontanément, en dehors de toute anomalie anatomique et physiologique. On l'a expliquée par un phénomène d'atavisme sous prétexte qu'il existe des animaux inférieurs bisexués (Kiernan) ou qu'à l'origine l'embryon humain est bisexué ; on a imaginé un cerveau femelle dans un corps mâle (Magnan, Gley) ; on a invoqué une hérédité de tendances (Krafft-Ebing) ; enfin l'association des idées provoquées par les circonstances des premières émotions sexuelles a paru pouvoir rendre compte à elle seule de la perversion. La théorie de Mantegazza basée sur une anomalie supposée de la distribution des nerfs des organes génitaux au rectum n'avait guère chance de faire fortune. Dans ces dernières années von Schrenk-Notzing a soutenu que l'inversion n'est ni héréditaire ni congénitale, mais que les héréditaires et les dégénérés offrent une faiblesse d'esprit et une diminution de la résistance aux influences extérieures qui peuvent jouer un rôle dans son développement.

L'hérédité directe est rare, elle peut être rendue vrai-

semblable par les faits dans lesquels on voit la tendance s'accentuer dans la descendance ; mais ces faits sont rares et complexes : l'existence de perversions sexuelles chez un idiot issu d'un inverti ne prouve pas du tout la transmission héréditaire de l'inversion.

L'atavisme n'est pas mieux établi par l'existence d'animaux bisexués dont l'organisation est très différente de celle de l'homme. On a admis que, chez un grand nombre d'animaux, la pédérastie se manifestait à l'état de nature; mais si on fait, comme nous l'avons vu, la critique expérimentale des faits invoqués, on voit que l'inversion ne se manifeste que dans le cas d'isolement sexuel et sous l'influence de conditions diverses qui peuvent tromper le pédéraste actif et diminuer la résistance du passif : un hanneton ou un bombyx mâle, à la suite d'un rapport normal, excite un mâle neuf par l'odeur de femelle qu'il conserve, et il oppose peu de résistance ; cette résistance diminuera encore si on lui fait subir un traumatisme comme la section des antennes. La perversion est subordonnée à des conditions bien déterminées qui excluent la spontanéité instinctive. L'existence de la pédérastie chez la plupart des peuples, et en particulier chez les anciens, ne prouve rien de plus que la pédérastie accidentelle chez les animaux ; il ne faut pas confondre habitude vicieuse et perversion instinctive. Il est facile de prouver l'existence d'habitudes vicieuses chez les Grecs, mais il n'existe pas de documents capables de prouver l'existence chez eux de l'inversion sexuelle congénitale.

On a invoqué en faveur de la spontanéité instinctive du caractère normal dans une certaine mesure de l'inversion, la soi-disant indécision sexuelle de la puberté; mais pour que cette indécision sexuelle puisse servir d'argument, il faudrait d'abord en prouver l'existence en dehors des conditions capables de pervertir l'instinct, comme l'isolement sexuel.

L'argument atavique, pas plus que l'argument embryologique, n'est capable de démontrer l'existence d'une inversion congénitale. Van Beneden et Boveri ont prouvé que les substances nucléaires paternelles et maternelles se distribuent également aux deux premières cellules, et les travaux plus récents de Hœcker, Ruckert, Herla, Zoja, établissent qu'il y a une grande probabilité, que cette égale distribution se continue dans les divisions ultérieures. Le noyau reçoit donc la même quantité de chromatine paternelle et maternelle [1].

L'hermaphrodisme embryonnaire paraît être un fait commun, même aux animaux unisexués : l'état unisexué est une différenciation consécutive ; ce n'est qu'assez tard que les organes d'un sexe se développent tandis que ceux de l'autre s'atrophient. On prétend que tous les animaux supérieurs passent par une période hermaphrodite au début de l'évolution [2], chez le poussin, d'après Laulanié, l'hermaphrodisme serait constatable entre le septième et le neuvième jour de l'incubation [3].

Mais cette évolution ne prouve pas qu'il y ait à aucune époque du développement une véritable indifférence sexuelle. La tendance à la spécialisation peut exister dès l'époque de la fécondation ; les caractères sexuels peuvent n'être pas confinés dans un seul groupe d'organes, mais se rencontrer dans tous les éléments de l'organisme. Que la détermination du sexe puisse précéder même la fécondation, on peut en voir la preuve dans le développement des abeilles et dans la production de plantes mâles ou femelles dans différentes conditions de nutrition [4].

(1) Edm.-M. Wilson. *The cell in developement and inheritance*, 1898, N.-Y., p. 134.

(2) Le Dantec. *La sexualité*, 1899, p. 71.

(3) Laulanié. *Sur l'évolution comparée de la sexualité dans l'individu et dans l'espèce* (C. R., 1885, CI, p. 393.

(4) P. Geddes et A. Thompson. *L'évolution du sexe*, trad. H. de Varigny, 1892.

Les conditions du développement normal ne donnent pas l'explication de la production de l'inversion sexuelle.

La possibilité de l'acquisition peut se baser sur plusieurs circonstances principales [1].

C'est à tort qu'on pourrait croire qu'on se rappelle toutes les circonstances qui ont accompagné dans l'enfance le développement de la fonction sexuelle, un grand nombre de circonstances ont pu déterminer des excitations sans laisser de trace dans le souvenir ; et ces excitations peuvent avoir déterminé des associations qui persistent. L'influence des circonstances extérieures dans la formation et la direction des idées est toute-puissante. L'excitation des sentiments sexuels anormaux peut avoir des causes extérieures très diverses et qui peuvent être oubliées depuis longtemps. L'environnement peut donc agir sur l'évolution anormale du sens génital. La génération est en somme, rappelons-le, le résultat d'un excès de nutrition. Le besoin génésique est dominé par l'état de l'organisme tout entier : toutes les causes d'affaiblissement général peuvent atténuer ce besoin, toutes les causes d'excitation peuvent l'exalter. Aussi toutes les excitations sensorielles, sur quelque sens qu'elles portent, comme tous les excitants diffusibles, sont susceptibles d'exalter le besoin génésique, indépendamment de toutes les associations préalables capables d'agir sur l'appétit sexuel. Il y a, à cet égard, des variations individuelles considérables. Ce n'est que lorsque l'organisme est dans un état général convenable que les besoins sexuels peuvent être éveillés normalement par des excitations portant directement sur les organes génitaux ou par des excitations sensorielles qui déterminent par association des représentations équivalentes.

(1) Morton Prince. *Sexual perversion or vice ? A pathological and therapeutic inquiry* (*The journ. of nervous and mental diseases*, 1898, nº 4, p. 248).

Le besoin génésique, a-t-on dit, peut être considéré comme un besoin d'évacuation ; le choix est déterminé par les excitations ou par les représentations qui rendent l'évacuation plus agréable. A l'état physiologique la tension locale des organes spéciaux est subordonnée à la tension générale ; mais dans certaines conditions d'évolution défectueuse ou dans certaines conditions pathologiques, elle peut être indépendante. Un vice d'évolution localisé des centres nerveux ou une irritation locale périphérique peut réaliser la formation d'un centre cérébral irritable, susceptible d'être mis en jeu en dehors des conditions normales. Dans ces conditions d'irritabilité anormale, les associations les plus étranges peuvent s'établir. Le rôle de ces associations n'est guère douteux : les premières émotions sexuelles peuvent se lier définitivement dans le souvenir aux circonstances qui les ont accompagnées.

On a été conduit à admettre que l'éducation peut favoriser la tendance homosexuelle comme elle peut favoriser la folie du doute, les phobies, etc.

Mais de ce que les circonstances extérieures peuvent influencer le développement des perversions sexuelles en général, il ne ressort pas que ces circonstances peuvent à elles seules déterminer la perversion. Un grand nombre d'individus sont soumis aux mêmes conditions extérieures et bien peu succombent de la même manière à leur influence. On sait bien d'ailleurs que les phobies, par exemple, auxquelles on a comparé les perversions sexuelles, sont le plus souvent, en dehors des états neurasthéniques ou hystériformes, des stigmates de la dégénérescence.

Le rôle des circonstances extérieures ne prouve pas qu'il n'y a aucune condition organique en jeu : il montre seulement que la condition organique a besoin d'un agent provocateur. Si l'inverti acquiert sous l'influence d'une condition physique, c'est qu'il a apporté en naissant une aptitude à acquérir qui lui est personnelle et qui

manque à ceux qui ont traversé les mêmes circonstances sans faire la même acquisition. Quand on admet qu'une inversion sexuelle peut avoir été provoquée chez un garçon de neuf ans par le fait d'avoir été à cheval sur le genou d'un homme, qu'un autre a tiré des goûts de pédérastie du spectacle d'un accouplement de chiens, on peut bien élever un doute sur le rôle prédominant de la cause extérieure. Nous avons eu à peu près tous dans notre enfance les joies de cette chevauchée et l'étonnement de ce spectacle, et cependant l'inversion sexuelle et la pédérastie restent l'exception : c'est qu'il faut une condition prédisposante. Les mauvais exemples n'agissent pas non plus chez tous. Les excès d'onanisme peuvent modifier la sensibilité sexuelle : von Schrenk-Notzing cite avec raison des individus qui, après avoir éprouvé des sensations sexuelles normales, cessent de les éprouver à la suite d'excès de masturbation : mais les excès de masturbation n'ont pas toujours ni même fréquemment cet effet, et d'autres conditions physiques que la dépression résultant des excès de masturbation peuvent produire le même effet, et les excès de masturbation sont déjà souvent la marque d'une tare.

Les tares de l'instinct sexuel se rencontrent souvent chez des individus mal développés et anormaux à d'autres points de vue, chez des névropathes héréditaires ou congénitaux, sous l'influence d'excitations qui n'auraient nul effet chez des sujets normaux. Ces mêmes provocations peuvent avoir le même effet chez des individus en apparence normaux mais en état d'infériorité physiologique accidentelle : on peut alors voir la perversion sexuelle cesser avec la condition physique qui la favorisait. La guérison de ces perversions ne prouve pas du tout que la condition physique en jeu était la seule condition de la perversion puisque cette condition physique est fréquente alors que la perversion est rare. Là encore, nous retrou-

vons la trace d'une prédisposition qui peut ne trouver aucun appui dans les antécédents personnels ou héréditaires.

On a considéré les cas de fétichisme[1] comme les plus propres à illustrer le rôle des causes provocatrices et des associations; mais les circonstances qui déterminent le fétichisme en s'associant aux premières impressions sexuelles sont le plus souvent propres à démontrer l'impressionnabilité anormale du sujet. J'ai cité l'observation d'un fétichiste qui s'était spécialisé pour les femmes rousses; il suivait indifféremment toutes les femmes rousses, jeunes ou vieilles, belles ou laides, élégantes ou sordides. Il attribuait ce goût à ce que la première femme qu'il avait aimée était rousse. Ce malade a été cité depuis à l'appui du rôle exclusif de l'association; mais il était sujet à d'autres troubles nerveux, et il était pourvu de plusieurs stigmates physiques : il ne peut pas compter parmi les sujets normaux.

Le rôle des associations dans l'étiologie des perversions sexuelles a été admis dans les formes les plus diverses de perversion : homosexualité, fétichisme, onanisme, pédérastie, sadisme, masochisme, etc.[2].

Le rôle exclusif de l'association n'explique pas la précocité sexuelle si fréquente chez les anormaux.

Chez les sujets normaux, il y a un rapport constant entre l'évolution morphologique et physiologique des organes génitaux et celle des besoins, de l'appétit sexuel. Ce rapport est établi par des faits bien constatés : les modifications des organes génitaux, sous l'influence de la puberté, de l'âge, de la castration, coïncident généralement avec des modifications corrélatives des besoins

(1) A. Binet. *Étude de psychologie expérimentale*, 1888. — P. Garnier. *Les fétichistes*, 1896.

(2) A. Niceforo. *Le psicopatie sessuali acquisite e i reati sessuali*, Roma, 1897.

sexuels. Toutefois, la castration ne supprime pas nécessairement les besoins sexuels, pas plus chez la femme que chez l'homme ; quelquefois même elle est suivie d'une excitation manifeste. Si après la castration tout continue à se passer comme s'il partait encore des excitations périphériques de l'organe amputé, on peut l'attribuer à ce que ces nerfs peuvent encore être excités dans le tissu de la cicatrice et donner lieu à des sensations spéciales, analogues à celles qu'on observe chez les amputés qui sont quelquefois pour leur vie sujets aux illusions que l'on connaît bien [1]. La ménopause peut, comme la castration, laisser subsister les besoins sexuels, et quelquefois même les exagérer. On pourrait faire intervenir une dégénérescence involutive des organes sexuels susceptible de déterminer des irritations analogues à celles que nous avons admises après la castration. Mais on sait bien que lorsqu'un organe est devenu le siège d'une activité normale ou anormale, sous l'influence d'excitations externes ou internes, cette activité ne disparaît pas toujours par le seul fait de la disparition de la cause d'irritation. Dans les folies dites sympathiques, par exemple, quand la cause excitatrice a disparu, le cerveau est devenu le siège d'une affection tellement propre, comme disaient les anciens, qu'elle est devenue indépendante. On a donné comme preuve de l'indépendance des besoins sexuels de l'état des organes génitaux, la persistance du besoin sexuel après que les organes génitaux ont été satisfaits et sont même dans l'impossibilité de renouveler l'acte sexuel [2]. Cette persistance peut s'expliquer par la persistance de l'irritation locale provoquée par la congestion liée au fonctionnement de l'organe, aussi bien que par la persistance de l'irritation centrale. On n'a pas du tout établi par ces

(1) Pitres. *Étude sur les sensations illusoires des amputés* (*Ann. méd. psych.* 1897, 8e série, t. V, p. 5 et 117).

(2) J. Roux. *Psychologie de l'instinct sexuel*, 1898, p. 21.

faits que les organes génitaux ne soient pas indispensables au besoin sexuel.

L'apparition des besoins sexuels chez l'enfant avant l'âge de la fécondation possible, la précocité sexuelle en général, quelque définition qu'on en donne, peut s'expliquer aussi bien par une anomalie de développement des organes génitaux susceptibles de devenir le siège d'une irritation locale, que par une anomalie de développement cérébral. Chez les idiots, qui montrent quelquefois une précocité sexuelle remarquable, on observe souvent des anomalies morphologiques des organes génitaux : or, les anomalies morphologiques coïncident souvent avec des anomalies histologiques. D'autre part un certain nombre d'invertis se sont fait remarquer par la régularité du développement de leurs organes génitaux, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que la structure de ces organes ait été normale.

Si l'influence des causes extérieures, le plus souvent banales, est insuffisante à elle seule pour produire l'inversion, si d'autre part il est impossible de nier l'existence d'une anomalie alors même qu'il n'existe pas d'anomalie morphologique grossière, on est mal fondé à subordonner l'anomalie congénitale, ou la condition pathologique probablement acquise, qui, dans l'espèce, peuvent l'une et l'autre constituer la condition prédisposante, à la condition extérieure et à l'association.

J'ai recueilli quelques faits qui me paraissent propres à illustrer la valeur respective de la prédisposition et de l'agent provocateur.

Observation XVI. — *Hérédité névropathique homosexuelle. — Attraction jalouse pour des mamelles maternelles. — Répulsion pour le sexe masculin provoquée par un choc moral. — Tendances homosexuelles.*

Mme G... a 44 ans. Elle appartient à une famille où les femmes sont souvent nerveuses. Son grand-père paternel est mort

à 92 ans, du cœur, ayant toujours joui d'une santé parfaite ; la grand'mère est morte à 50 ans, d'un cancer des organes génitaux internes. Deux oncles vivent encore et se portent bien, comme son père d'ailleurs, qui a actuellement 72 ans. Le grand-père maternel est mort à 66 ans, d'une affection ancienne du cœur ; la grand'mère est morte dans une maison d'aliénés, à 58 ans, après six mois de séjour. La mère était migraineuse, a eu plusieurs crises de chorée dans son enfance, et une dernière crise de chorée, dans sa grossesse, a été suivie d'un accès maniaque. Elle a actuellement soixante-huit ans et se porte bien. Un oncle maternel se porte bien, n'a jamais été nerveux ; une tante plus jeune que la mère a dû être séquestrée plusieurs fois pour des accès de mélancolie avec idées de suicide. Les parents de Mme G... ont eu deux autres filles qui sont mortes en bas âge, de convulsions : l'une avait une anomalie du cœur avec cyanose congénitale. Enfin elle a une sœur plus jeune qu'elle de quatre ans, que j'ai eu occasion de voir à plusieurs reprises pour des accidents hystériques et qui est pourvue de chaque côté d'un fibro-cartilage préauriculaire.

Mme G... est née à terme, bien constituée et s'est développée d'une façon régulière dans les premiers mois : elle a été propre de bonne heure, a marché et parlé aux époques normales ; la dentition a évolué sans accidents. Au moment du sevrage, qui eut lieu au quatorzième mois seulement, on fut frappé de son attitude. On eut beaucoup de peine à lui faire abandonner le sein maternel, bien qu'elle eût depuis longtemps l'habitude d'autres aliments ; elle ne se calmait qu'au contact de la poitrine de sa mère, qu'elle serrait avec une expression singulière. Plusieurs fois par jour il fallait que la mère consentît à se livrer à ses caresses, sous peine de colères violentes. Elle devait mettre ses deux seins à nu et l'enfant les embrassait et les caressait alternativement ; c'était à grand'peine qu'on pouvait la calmer. Au bout de huit mois, la mère étant devenue enceinte, comprit la nécessité de faire cesser cette anomalie ; on n'y arriva qu'à grand'peine et au prix d'explosions telles qu'on les accuse d'avoir provoqué l'avortement au troisième mois. On tâcha néanmoins de conserver le terrain conquis ; mais la tendance continua à se manifester fréquemment ; et

un jour, l'enfant, qui avait bien trois ans, entra dans la chambre de sa mère au moment où son mari l'aidait à détacher un vêtement ; elle fut prise d'une colère violente criant : « C'est à moi ! c'est à moi ! » et on eut grand'peine à l'emporter et à la calmer. A partir de ce moment elle fut plusieurs mois à refuser d'embrasser son père, et même à se laisser toucher par lui. La mère, étant de nouveau devenue enceinte, restait souvent à la maison, prenait son temps pour l'adoucir ; elle parvint à la faire revenir à de meilleurs sentiments pour son père. Vers le terme de sa grossesse, sa mère lui ayant annoncé qu'elle allait avoir un petit frère, elle répondit : « Je l'aimerai bien s'il a une nourrice, mais s'il touche à mes nounous, je le tuerai. » La mère était décidée à nourrir son enfant; mais bien convaincue que si sa fille s'en apercevait elle se livrerait à des violences insupportables, elle fit jouer le rôle de nourrice par une femme de chambre et mit la petite fille en pension une partie de la journée. On parvint à dissimuler pendant toute la durée de l'allaitement; elle aimait sa petite sœur, s'en amusait pendant tout le temps qu'elle passait à la maison ; mais de temps en temps, elle était prise de soupçons, et sa mère devait se soumettre à ses caresses pour la rassurer. Elle avait bien près de 8 ans lorsqu'elle manifesta pour la dernière fois ses exigences bizarres.

Peu de temps auparavant une domestique lui avait affirmé que sa petite sœur avait été nourrie comme elle par sa mère; elle entra dans une colère violente et voulut se précipiter sur sa sœur; comme la domestique n'était à la maison que depuis quelques mois, on put la contredire; mais elle fut surtout convaincue par cette circonstance que sa sœur ne manifestait jamais son affection pour sa mère par la recherche des mêmes caresses. Elle reconnaît elle-même que sa passion pour le sein de sa mère a persisté longtemps, jusque vers la puberté, mais qu'à partir de 8 ans, elle la dissimulait par amour-propre, et parce qu'elle souffrait des refus de sa mère. Jusqu'à cette époque aussi elle n'avait jamais pu vaincre sa jalousie vague à l'égard de son père : elle s'efforçait de lui faire oublier, par ses prévenances, la répugnance qu'elle dissimulait mal pour ses caresses. Cette répugnance d'ailleurs n'était pas limitée à son père, elle se montrait pour tous les hommes quel que fût leur

âge ; elle ne faisait exception que pour de tout jeunes garçons et surtout pour ceux qui avaient un aspect plus féminin. Un de ses cousins, qui avait joui de ce privilège, vit la sympathie dont il était l'objet se changer tout à coup en antipathie dissimulée lorsqu'il commença à présenter des caractères bien marqués de puberté.

Les confidences de ses camarades de pension lui avaient fait comprendre de bonne heure qu'elle ne sentait pas comme les autres ; elle était étonnée des idées qu'elle entendait exprimer.

Elle a été réglée à 13 ans et demi, sans troubles particuliers du caractère ni de la santé, et d'emblée avec exactitude. La puberté ne paraît pas avoir modifié sa répulsion pour les hommes, mais à mesure qu'elle était mieux renseignée sur la fonction sexuelle, elle était plus consciente et plus frappée de son anomalie. C'est alors qu'elle commença à éprouver pour quelques jeunes filles des sentiments plus vifs et un besoin de contact. Quand il lui arrivait de danser avec ses compagnes préférées, elle remarquait que le frôlement de sa poitrine contre la leur lui procurait une excitation spécialement agréable et qui s'accompagnait d'érection des mamelons. Elle avait 16 ans lorsqu'il lui arrivera pour la première fois de sentir ses parties génitales prendre part à cette excitation et se mouiller à la suite d'un exercice de ce genre. C'est à partir de ce moment qu'elle commença à avoir des rêves voluptueux dans lesquels il s'agissait toujours de jeunes filles. Elle croit qu'à la pension qu'elle ne quitta qu'à dix-sept ans, il n'y avait aucune jeune fille qui pensât comme elle ; elle n'en a jamais connu qui ait paru rechercher les mêmes sensations et à qui elle eût osé faire part des siennes.

Quand elle fut sortie de pension, elle rencontra, dans une famille amie, une jeune fille de son âge qui comprit tout de suite ses tendances, l'attira dans sa chambre et l'initia aux attouchements vulvaires. Elle éprouva une répugnance pour ces attouchements et elle évita de nouvelles occasions. Cependant cette même jeune fille figura souvent par la suite dans ses rêves voluptueux. C'est, affirme-t-elle, la seule circonstance dans laquelle elle ait pratiqué des attouchements génitaux ; mais souvent depuis elle a éprouvé des sensations voluptueuses,

au contact de jeunes filles et plus souvent de jeunes femmes fortement pigmentées et remarquables par des sécrétions odorantes de la peau. Elle ne sentait aucune attraction pour les jeunes gens, mais elle n'éprouvait guère de répulsion bien marquée que pour les hommes à caractères sexuels accentués, barbus, à la voix grave. Elle avait 19 ans quand on lui proposa pour la première fois un mariage ; plusieurs propositions suivirent, qui furent accueillies par le même refus immédiat, sans autre raison que la répugnance sexuelle. Elle se rendait parfaitement compte de l'anomalie de cette répugnance, qu'elle ne retrouvait chez aucune de ses compagnes et qu'elle cherchait à vaincre sans succès. Elle imaginait bien que le rôle d'une femme est de devenir mère de famille, et elle voulait se marier ; chaque fois qu'une jeune fille de sa connaissance et plus jeune qu'elle se mariait, elle éprouvait un vif dépit, mais elle était incapable d'accepter les propositions qu'on lui faisait, si avantageuses fussent-elles.

Elle avait 22 ans, quand on lui présenta un homme de 28 ans, d'une situation convenable, mais chétif, presque imberbe, et ayant d'ailleurs la réputation d'avoir été élevé à la manière des filles, et sans avoir jamais quitté le jupon maternel. Elle pensa qu'elle ne retrouverait pas une pareille occasion de satisfaire à la fois ce qu'elle croyait la raison et sa famille. Elle accepta d'emblée, et montra même un empressement à hâter la solution définitive qui surprit. Elle n'éprouvait aucune attraction sexuelle, mais elle jugeait que c'était l'homme le plus convenable à l'aider à remplir son devoir. Elle avait pour son mari une estime bien méritée d'ailleurs depuis par une carrière fort honorable.

Les actes sexuels ont toujours été pour elle répugnants et n'ont jamais réussi à provoquer l'excitation qu'elle éprouvait facilement auprès de jeunes femmes. Elle s'est habituée à les subir par devoir, par complaisance, par dévouement à son mari, qu'elle aimait comme un frère et qu'elle aidait de son travail et de ses encouragements. Il lui est arrivé rarement d'éprouver dans ses bras une jouissance sexuelle, et ce n'était que par l'évocation d'images féminines.

Jusqu'aujourd'hui elle a été réglée avec une exactitude absolue

tous les vingt-huit jours, sans douleur et sans aucun trouble quelconque : c'est-à-dire qu'elle n'a jamais eu rien qui indique ni la fécondation ni un commencement de grossesse. (Les éléments manquent pour éliminer l'hypothèse de la stérilité du mari.) Elle a toujours vécu en bonne intelligence avec son mari, et il ne lui arrivait guère de se préoccuper de son état que lorsqu'elle avait eu des rêves de femmes ou lorsqu'il lui arrivait d'avoir des sensations sexuelles au contact de femmes ; elle souffrait alors de n'être pas comme les autres femmes, de n'avoir pas d'enfants. Toutefois ces réflexions n'entrainaient que des chagrins passagers et jamais d'accès mélancoliques durables.

Huit mois environ avant sa première visite, elle avait fait une chute de voiture qui lui avait causé plus de peur que de mal, mais à la suite de laquelle elle éprouva une série de troubles neurasthéniques : céphalée, dyspepsie, insomnie, indécision ; puis apparurent des obsessions relatives à sa culpabilité. Elle s'accusait principalement de n'avoir pas, dans son enfance, fait tout ce qu'elle aurait pu pour vaincre la répugnance que lui inspirait son père : c'est là, pense-t-elle, la cause de tous ses maux ; elle aurait dû avouer son anomalie et se faire soigner, etc. De temps en temps, elle a des craintes obsédantes de céder à l'idée de suicide. C'est surtout pendant les périodes de digestion pénible que ces obsessions relatives au suicide se manifestent ; mais elles se montrent aussi sous l'influence d'autres conditions physiques, telles que l'abaissement de pression atmosphérique, la fatigue.

A la suite d'une cure d'air et de repos qui a duré près de cinq mois, les accidents neurasthéniques, y compris les obsessions, ont disparu ; mais l'anomalie de l'instinct sexuel n'a subi aucune modification.

Chez cette malade nous voyons que l'anomalie instinctive relative au sexe a été précédée par une répulsion que lui inspirait son père. Mais cette répulsion était liée à un sentiment de jalousie dont le caractère morbide n'était guère douteux. Cet attachement jaloux pour les mamelles maternelles peut déjà être considéré comme un stigmate.

Le choc produit par la vue de son père, soupçonné d'un contact avec ces organes, a été l'occasion d'une répulsion générale pour le sexe opposé, et on a vu consécutivement se développer des tendances homosexuelles. Le spectacle qui a produit le choc est d'une banalité telle qu'on pourrait presque dire qu'aucun enfant ne l'a évité. L'acquisition d'une perversion instinctive sous son influence n'a pu se produire qu'en raison d'une aptitude spéciale à acquérir. Si le rôle de l'excitation extérieure et de l'association est évident, il n'en est pas moins secondaire. Bien que l'examen n'ait pas été complet au point de vue de la recherche des caractères tératologiques, l'interrogatoire a paru démontrer qu'il n'existe pas chez cette femme d'anomalies grossières des formes ; la régularité de la menstruation semble aussi indiquer l'absence de malformations spéciales des organes génitaux : mais ces faits négatifs ne suffisent pas pour permettre de nier des anomalies de structure qui constituent la condition anatomique de la prédisposition morbide. On sait bien que les agénésies et les hétérotopies dans les centres nerveux ne s'accompagnent pas toujours de malformations extérieures.

Observation XVII. — *Hérédité psychopathique. — Incontinence d'urine. — Terreur non motivée provoquant la répulsion pour l'autre sexe. — Tendances homosexuelles. — Illusion de recul dans le temps. — Épilepsie.* — M. P..., 41 ans, est le fils unique d'un père mort à 74 ans, d'une attaque d'apoplexie cérébrale. Le père avait 63 ans à sa naissance. il s'était marié à 62 ans à une fille de 26 ans, qui est d'ailleurs morte à 31 ans dans une maison d'aliénés et sur la famille de laquelle on ne possède aucun renseignement.

Il a été élevé par un oncle de quinze ans moins âgé que son père et qui est mort au même âge, à quelques mois près et de la même manière. Cet oncle était célibataire. Il n'a connu personnellement aucun autre parent.

On ne sait rien de ses premières années, si ce n'est qu'il avait des terreurs nocturnes et de l'incontinence d'urine qui ont

duré jusqu'à 12 ans. Sa mère le réveillait à des heures fixes pour tâcher d'éviter les pertes d'urine ; on n'obtenait ainsi qu'un succès partiel. De temps en temps il arrivait qu'il ne pouvait pas se rendormir; elle le prenait alors près d'elle pour le calmer. Une nuit, il arriva qu'en s'agitant sa main se porta au contact du corps de sa mère dans une région pourvue de poils ; ce contact éveilla brusquement l'idée d'un animal. Il se jeta hors du lit avec des cris de terreur, ne voulut plus se laisser coucher que dans son propre lit et ne se calma que longtemps après. En prenant comme point de repère le début de la maladie de sa mère, il est certain qu'il avait moins de 3 ans. A partir de ce moment, quand sa mère et plus tard la nourrice qui était restée à son service, le prenait dans son lit, il faisait tous ses efforts pour qu'on ne le remît plus dans le sien. Il était poursuivi par l'idée de se renseigner sur la cause de cette sensation qui l'avait tant effrayé et sur laquelle il n'avait pas eu d'explication suffisante. Il simulait le sommeil pour surveiller les mouvements de sa nourrice pendant qu'elle faisait sa toilette. Il fut plusieurs mois avant de découvrir « la bête ». Mais la connaissance de son siège ne l'éclairait guère sur sa nature ; ses questions ne firent que rendre plus étroite la surveillance ; il finit par renoncer à obtenir des éclaircissements de son entourage, mais sa préoccupation ne s'effaçait pas. Il avait près de 8 ans lorsqu'un livre d'anatomie commença à le renseigner d'une manière un peu confuse. Et il comprit que toutes les femmes devaient être pourvues du même objet, qu'elles ne l'aimaient pas comme sa nourrice et qu'elles ne le défendraient pas contre le danger. Il commença à manifester de la répugnance pour le contact des femmes ; il ne pouvait pas supporter qu'une femme autre que sa nourrice l'appuyât sur ses genoux, tandis qu'il montait spontanément sur ceux des hommes. Les jeunes filles jusqu'à 13, 14 ou 15 ans ne lui produisaient pas la même répulsion, il jouait avec elles sans aucune réticence. Il ne présentait aucun autre trouble nerveux que l'incontinence nocturne qui persistait en s'atténuant, mais il était sans cesse préoccupé de l'origine de sa répulsion pour les femmes. Il risquait de temps en temps une question aux filles de service et à ses camarades qui

ne lui donnèrent que des réponses plus propres à exciter sa curiosité qu'à la satisfaire.

Il avait près de 12 ans quand il arriva à mettre la main sur un traité de maladies vénériennes à l'usage des gens du monde, où il trouva enfin une description qui suffit à l'éclairer, mais non pas à lui enlever sa répugnance. Il commença à refuser de se laisser embrasser par sa nourrice ; son contact lui donnait une angoisse très pénible. L'incontinence avait cessé. Il commença à se masturber avec plusieurs camarades sans qu'il s'établit un lien exclusif. Ce n'est que vers 15 ans qu'il éprouva un sentiment très vif pour un garçon de 17 ans qui était pourvu de caractères sexuels très marqués, musculature bien développée, barbe naissante, voix sonore. Ce sentiment eut pour effet de l'éloigner de tous les autres liens accidentels.

Mais comme ce garçon paraissait, au moins en ce qui le concernait, n'avoir aucune tendance du même genre, il n'eut jamais avec lui que des rapports d'affection très intimes qui ont continué d'ailleurs après la sortie du collège. Il pense que son camarade n'a jamais pu soupçonner ses tendances. Il ne se masturbait qu'à de longs intervalles, mais avait assez souvent des rêves érotiques où ne figuraient que des garçons.

Il avait 22 ans quand son ami s'éloigna de lui par nécessité. C'est seulement à partir de ce moment qu'il a commencé à rechercher l'occasion de voir des hommes à caractères sexuels très marqués dans les gymnases, dans les salles d'armes, dans les bains publics. Il éprouvait à ces spectacles une certaine excitation sexuelle, mais pas telle qu'il ait été poussé à des attouchements ou à des manœuvres provocatrices quelconques. Il n'avait reconnu chez personne ses tendances, qu'il n'avait pas même l'espoir de rencontrer. Il se rendait bien compte qu'il n'était pas comme les autres hommes vis-à-vis des femmes; mais n'y pouvait rien et trouvait très ridicule l'aventure de la « bête » et la longue crainte qui s'en était suivie et qui ne jouait aucun rôle, à son avis, dans sa répugnance. Il souffrait de n'être pas comme les autres de ne pouvoir espérer se marier, devenir père de famille. Cependant il s'était acquis une bonne situation dans l'industrie, mais il était dans l'obliga-

tion de résider assez loin d'une ville ; il manquait de toute distraction ; l'idée du mariage l'obsédait. C'est alors, il avait 27 ans, qu'il résolut l'expérience de sa virilité ; pour la première fois il tenta un rapport sexuel dans une maison publique à l'occasion d'un voyage d'affaires. Malgré sa décision il épuisa successivement la complaisance de trois filles sans résultat ; une quatrième ne réussit que parce qu'il appela à son secours le souvenir de son ami de collège. Il n'eut d'ailleurs aucune satisfaction, et ce succès incomplet le laissa dans une prostration profonde et tout à fait différente de la fatigue qu'il avait quelquefois éprouvée à la suite de ses plaisirs solitaires ou partagés avec d'autres garçons. Pendant quelques mois il fit à plusieurs semaines d'intervalle de nouveaux essais dont le succès ne fut réalisé qu'au moyen du même stratagème. Chaque nouvelle épreuve l'avait laissé dans un état de prostration plus marquée et plus durable. Il était d'ailleurs devenu sujet depuis ces tentatives à des troubles qu'il n'avait jamais connus jusqu'alors. De temps en temps, il lui arrivait d'avoir un obscurcissement brusque de la vue ; il continuait à distinguer les objets qui l'entouraient, mais à travers un brouillard ; il entendait bien ce qu'on disait autour de lui, mais aurait été incapable de répondre. Ces obscurcissements ne duraient qu'un instant, mais le laissaient avec une illusion qu'il appelle assez justement d'ailleurs un « recul du passé ». Il lui semblait que les événements récents, du jour surtout, s'étaient éloignés, que le temps écoulé depuis ces événements s'était subitement allongé et qu'il était en retard de tout ce qu'il avait à faire. Il ne paraît pas avoir perdu connaissance au cours de ces éblouissements; plusieurs fois il en a été pris dans son bureau et a pu constater en fixant la pendule qu'ils ne duraient que quelques secondes ; cependant, quand les sens avaient repris leur acuité, les faits immédiatement antérieurs lui paraissaient éloignés de plusieurs heures, et bien qu'il fût en mesure de vérifier l'existence d'une illusion il éprouvait le besoin de se presser, de regagner le temps perdu. Ces troubles se sont produits environ une fois par mois pendant les années suivantes.

Depuis qu'il a renoncé à ses projets de mariage, il s'est astreint à un travail continu pour éviter autant que possible

toute excitation sexuelle. Cependant, il est resté sujet aux rêves érotiques où figurent exclusivement des hommes. Il a éprouvé plusieurs fois une attraction très intense pour des hommes, mais comme il ne pouvait espérer aucune réciprocité, ses velléités étaient restées sans suites.

Au printemps 1895, à la suite de fatigues, ses éblouissements sont devenus plus intenses, il lui est arrivé plusieurs fois de perdre connaissance. Ces pertes de connaissance étaient suivies d'une amnésie rétroactive totale comprenant une période d'une heure ou deux, puis le souvenir revenait avec un recul semblable à celui qui existait seul précédemment.

C'est cette aggravation des accidents qui l'amena à demander un secours à la médecine. Il les attribuait à la continence, qu'il expliquait par la narration des faits qui précèdent.

C'est un homme de haute taille (1m,73), d'une bonne conformation générale apparente. Cependant il a été réformé pour une déformation du thorax qui consiste en une disposition en gouttière de la région sternale, avec aplatissement latéral à gauche. Il présente en outre une asymétrie cranio-faciale bien marquée aux dépens aussi du côté gauche, une asymétrie chromatique des iris, une inversion antérieure des deux épididymes et une douzaine de taches pigmentaires sur le tronc. A part l'inversion, les organes génitaux externes sont normaux comme forme et comme volume. Il est bien musclé, bien pourvu de poils et de barbe.

Il présentait une teinte subictérique, un état saburral bien marqué et de la constipation habituelle. L'usage de laxatifs fit disparaître en quelques semaines les troubles gastriques et ramena les éblouissements à leur intensité ancienne. Satisfait de cette amélioration, il négligea de faire suivre cette médication préalable du traitement bromuré qui lui avait été conseillé.

A la fin de novembre de la même année il se réveilla une nuit avec une céphalée intense provoquée par l'odeur d'une lampe qui avait fumé. Vers 8 heures du matin, en arrivant à son bureau il perdit tout à coup complètement connaissance. Il ne revint à lui que deux heures plus tard, dans son lit ; il ne se souvenait plus de s'être levé le matin. Il s'était mordu la langue,

avait uriné dans ses vêtements et les contusions qu'il portait sur différentes régions du corps montraient les traces de convulsions violentes. Il s'est soumis depuis à un traitement bromuré qui lui a évité de nouveaux accès convulsifs et a éloigné les éblouissements ; mais son anomalie sexuelle reste ce qu'elle était.

Nous voyons encore dans cette observation l'inversion sexuelle se manifester à la suite d'une répugnance pour l'autre sexe provoquée par une circonstance banale qui n'aurait aucun effet sur un sujet non prédisposé. Mais la prédisposition s'affirme par des tares physiques et par des troubles fonctionnels préalables comme les terreurs et l'incontinence nocturne : elle est confirmée par l'apparition ultérieure des manifestations épileptiques qui coïncident assez souvent d'ailleurs avec l'inversion sexuelle (Westphal, Tarnowsky, etc.). Ici encore la cause provocatrice est bien subordonnée à l'état constitutionnel.

Plusieurs circonstances étrangères à notre sujet méritent d'être relevées ; d'abord l'épuisement disproportionné à la suite des rapports normaux antipathiques au malade, par rapport à celui qui succède aux manœuvres anormales, plus sympathiques au malade. Les anciens n'ignoraient pas que l'épuisement qui suit les rapports sexuels est plus grand quand on y prend moins de plaisir[1].

C'est surtout dans les rêves que l'inversion est bien caractérisée. C'est un fait qui est fréquent et peut être même constant chez les invertis précoces ; il paraît même exister des cas dans lesquels l'inversion est exclusivement limitée aux rêves. M. Hurpy, de Dieppe, m'a communiqué, il y a quelques années, une note sur un individu qui avait horreur des femmes, n'avait jamais réussi au coït normal, ne s'était jamais senti aucune tendance homo-

(1) Tissot. *Œuvres*, nouv. éd., Lausanne, 1784, t. I (*l'Onanisme*), p. 118.

sexuelle à l'état de veille, mais avait la nuit des éjaculations provoquées par des rêves de baisers masculins sans aucune représentation de rapports actifs ou passifs.

L'illusion de la mémoire, l'illusion du recul des événements qu'on observe à la suite des équivalents épileptiques mérite d'être opposée à une autre illusion de la mémoire, la fausse réminiscence que Hughlings Jackson et Crichton Browne ont observée dans l'aura de l'accès d'épilepsie et qu'on observe aussi dans l'aura de l'accès de migraine [1].

Observation XVIII. — *Sadisme et hystérie. — Descendance névropathique.* — B..., 37 ans, mégissier. — Son père est âgé de 77 ans et se porte bien, mais il a séjourné aux colonies pendant plusieurs années, et il y a eu des fièvres intermittentes dont il sentait encore de temps en temps les atteintes à l'époque de son mariage et de la naissance de ses enfants. Il a eu deux frères qui sont morts célibataires, d'affections aiguës. — Sa mère à 68 ans, se porte bien, fait encore son ménage. Elle a un frère bien portant.

B... a eu deux frères nés avant lui et morts de convulsions en bas âge. Lui-même a eu des convulsions à plusieurs reprises jusqu'à l'âge de 8 ans. Il a parlé et marché aux époques normales, et a été propre de bonne heure. Il a eu la rougeole et la scarlatine. A la suite de la scarlatine, à 10 ans environ, il a eu pendant plusieurs mois des mictions nocturnes involontaires. Il était intelligent pour son âge, avait des prix à l'école. Depuis l'âge de 9 ans, il avait commencé à se masturber à des intervalles éloignés; il avait rarement pratiqué la masturbation en commun. A 14 ans, à l'époque de la puberté, sa voix muait, dit-il; il avait eu avec une fillette du voisinage une intrigue qui s'était terminée par une aspersion bien ménagée par le père de la fille, qu'il rend responsable de la fièvre typhoïde dont il fut pris quelques jours plus tard. A cette époque il n'y a pas apparence d'anomalie sexuelle.

A la suite de la fièvre typhoïde, on l'envoya à la campagne

(1) Ch. Féré. *La fausse réminiscence dans l'aura de la migraine* (*Journ. de Neurologie*, 5 sept. 1898).

chez son oncle maternel. Un beau-fils de cet oncle à peu près de son âge le provoqua à plusieurs reprises. Un jour qu'ils étaient assis au haut d'un talus dominant la montée assez rude d'une route et qu'ils étaient en train de se livrer à leurs manœuvres réciproques, un lourd chariot vint à monter péniblement traîné par quatre chevaux. Le charretier criait, fouettait, les chevaux tiraient par secousses, écorchaient le sol, et faisaient feu des quatre pieds. Ce spectacle exaltait chez B... l'excitation sexuelle déjà près de son paroxysme ; elle arrivait à son apogée quand un cheval s'abattit tout à coup. B... n'avait jamais éprouvé une sensation génitale aussi intense ; il en resta comme abasourdi et s'endormit presque aussitôt. Depuis cette époque la vue de chevaux tirant avec effort sur une montée détermine chez lui un état d'éréthisme génital très marqué ; il recherche les occasions de ce spectacle. Il connaît les endroits où on peut à de certains jours voir arriver à une montée des chevaux traînant des pierres de taille, et il aspire au moment où ils vont donner le coup de collier. Lorsqu'il les voit excités par le fouet, s'arc-bouter sur leurs jarrets, il commence à s'exciter : l'érection est permanente, mais il n'arrive à l'orgasme que lorsque les étincelles jaillissent sous les pieds des chevaux ou lorsqu'ils s'abattent. L'éjaculation se produit sans aucune autre provocation. Lorsque la montée s'effectue avec peine, mais sans efforts bruyants, il éprouve une excitation qui l'a poussé plusieurs fois à la masturbation ou à la recherche d'une femme. La vue de chevaux au repos ou à une allure tranquille ne lui produit aucun effet, pas plus celle d'aucun autre animal ; ce qui l'excite, c'est le spectacle de l'effort pénible.

Jusqu'à son départ pour le service militaire, ce genre de perversion instinctive a été le seul qu'il ait éprouvé. Quand il ne rencontrait plus les occasions propices, il lui arrivait, entraîné d'ailleurs le plus souvent par des camarades, de fréquenter des filles et les rapports se sont effectués normalement. Son ancienne excitabilité n'avait pas disparu ; elle se manifestait toujours à chaque occasion dont il pouvait profiter. Quand il eut quitté le service, il reprit ses anciennes habitudes. Il s'est marié à 28 ans avec une femme sans tares

nerveuses personnelles ou héréditaires, pour laquelle il avait une affection sincère. Il a eu en quatre ans trois enfants. L'aîné, un garçon, est mort de convulsions au septième mois ; les deux autres, un garçon et une fille, se sont bien portés jusqu'en 1898. Au mois de février, le garçon, qui avait alors 6 ans, à la suite d'une chute dans un escalier, où il ne s'était fait aucun traumatisme local grave, se mit à maigrir très rapidement, et au bout d'une semaine commença à commettre des maladresses et à faire des grimaces inaccoutumées. Le père s'imagina que ces troubles étaient en rapport avec des habitudes vicieuses, et c'était pour s'en assurer qu'il venait consulter. Il appuyait ses soupçons sur ses propres antécédents, reconnaissant qu'il n'avait pas changé malgré son mariage : il ne cherche pas les occasions parce qu'il aime sa femme et qu'il n'a pas de temps à perdre pour nourrir les petits ; mais il est incapable de résister quand elles se rencontrent. L'enfant était au début d'une chorée moyenne qui a évolué en cinq ou six semaines ; on n'a pas eu de bonnes raisons pour croire qu'il eût de mauvaises habitudes ni qu'il présentât d'anomalie sexuelle. Cependant la chorée du fils a été la cause déterminante chez le père d'une obsession de culpabilité, puis d'accidents hystériques multiples, attaques de suffocation et de pleurs, hyperesthésie rachidienne, anesthésie et dysesthésies en plaques, sensibilité du testicule gauche. Ces accidents ont cessé de s'aggraver peu de temps après la guérison de l'enfant, puis ils ont diminué lentement. Quatre mois après la guérison de l'enfant nous avons revu le malade, qui présentait encore de la sensibilité testiculaire à gauche et une plaque de dysesthésie rachidienne.

Il n'y a jamais eu d'hémi-anesthésie sensitivo-sensorielle à gauche, ni d'amyosthénie bien marquée de ce côté. Il ne présente pas de difformités grossières, mais plusieurs stigmates qui ne sont pas sans intérêt : double tourbillon des cheveux, apophyses lémuriennes volumineuses, olygodactylie cubitale bilatérale, mais plus marquée à gauche, fossette sacro-coccygienne, épispadias, une vingtaine de nævi pigmentaires et pileux, sur la région dorsale.

Il ne s'agit pas chez cet homme d'un penchant anormal

pour les animaux, de bestialité, mais d'une variété de sadisme. Le sadisme, en effet, consiste à trouver un plaisir sexuel à infliger, à faire infliger ou à voir infliger une souffrance ; le plus souvent la souffrance doit être infligée à un être humain, mais la qualité de la victime peut varier.

A première vue on peut penser encore que cette perversion sexuelle reconnaît une cause accidentelle, qu'elle est acquise : mais l'acquisition a été favorisée par une prédisposition névropathique qui s'affirme par l'existence de convulsions infantiles, d'une incontinence d'urine post-infectieuse et ultérieurement d'accidents hystériformes, et enfin de troubles névropathiques chez les enfants.

Observation XIX. — *Antipathie familiale. — Autoféticbisme. — Attaques hystériques. — Agoraphobie. — Descendance névropathique.* — Mme M..., 29 ans. Son père est mort phtisique un an après la naissance de sa fille : il n'avait aucun antécédent nerveux personnel, mais on n'a pas de renseignements sur sa famille. La mère est bien portante, comme ses deux sœurs, vigoureuse, ne s'est jamais couchée que pour ses accouchements, nullement nerveuse. Elle a trois frères, dont le dernier a 34 ans, et qui se portent bien, sont sobres, rangés, sont mariés, ont chacun plusieurs enfants qui ne présentent rien de particulier; un seul en a perdu un du croup. C'est dans l'intervalle de la naissance du dernier frère et de la sienne que le père est devenu phtisique, à 38 ans.

Elle est née à terme, mais chétive; elle ne pesait que cinq livres; la mère qui avait nourri ses trois autres enfants, ne put lui faire accepter le sein. On attribua ce refus à la faiblesse de l'enfant, qu'on arriva cependant à nourrir artificiellement. La personne qui en prenait soin était très dévouée, mais on ne remarquait pas de sa part de démonstration spéciale de tendresse ; elle avait elle-même d'ailleurs plusieurs jeunes enfants. Cependant dès que l'enfant parut faire preuve de reconnaissance, on remarqua qu'elle se laissait difficilement approcher

par sa mère, qu'elle accueillait par des cris et des mouvements répulsifs. Elle accueillait bien, au contraire, non seulement la personne qui la soignait, mais aussi ses deux tantes, et même d'autres femmes, son père et ses oncles. La mère cherchait vainement la cause de cette répulsion : la femme qui soignait l'enfant fut remplacée à son treizième mois; mais son attitude relativement à sa mère ne fut nullement modifiée. Il en fut encore ainsi pendant plusieurs mois. La mère ne pouvait l'embrasser que de vive force et elle n'en obtenait aucune caresse. A mesure que l'enfant comprit mieux la valeur des gâteries et des gourmandises, la mère arrivait plus facilement, moyennant récompense, à faire accepter ses caresses, mais elle n'en obtenait toujours rien. Elle ménageait l'enfant, qui, à partir de 2 ans, avait souvent des terreurs nocturnes et de temps en temps dans la journée des pâleurs subites qui lui faisaient craindre des convulsions. L'enfant avait 4 ans passés lorsqu'un jour la mère, qui souffrait difficilement cet état de choses, prit son enfant à partie, lui fit des remontrances et les promesses les plus touchantes; l'enfant parut se décider à donner un baiser à sa mère : elle approchait ses lèvres sans pouvoir dissimuler sa répugnance; tout à coup elle interposa sa main droite entre sa bouche et la joue de sa mère qui la serrait dans ses bras. Ce fut le dos de sa propre main qui reçut le baiser de l'enfant qui s'écria : « Je ne peux, je ne peux pas. » La mère dut renoncer à obtenir satisfaction. Elle avait à diriger non seulement sa maison, mais une industrie importante ; elle réglait tout avec une discipline sévère; la petite fille se soumettait doucement à toutes les règles de la maison, donnait sans contrainte même des marques de respect, d'affection, de prévenance envers sa mère, mais elle resta réfractaire aux caresses.

Peu de temps après la tentative de la mère à laquelle il vient d'être fait allusion, on avait entendu la nuit des bruits de baisers dans la chambre de l'enfant et on se rendit compte qu'en dormant, elle embrassait le dos de sa main droite ; le même fait fut constaté de temps en temps. A mesure que l'enfant grandissait, on remarquait chez elle une tendance de plus en plus prononcée à la contradiction soit vis-à-vis de ses

frères, soit vis-à-vis de sa mère ; cette tendance contrastait singulièrement avec la conciliation dont elle faisait preuve dans ses rapports avec les étrangers, enfants ou adultes, et avec les domestiques. Elle avait 8 ans quand on s'aperçut que de temps en temps elle se retirait dans une pièce inhabitée ou dans un coin du jardin, et qu'elle y restait longtemps à embrasser le dos de sa main. On la surveilla et on constata que cette opération s'accompagnait d'un état singulier d'excitation. L'enfant rougissait pendant un certain temps, puis pâlissait tout à coup et les baisers cessaient ; on la voyait ensuite rester comme abasourdie. Les plaisanteries de ses frères parurent la débarrasser de cette manie, comme on l'appelait, qui n'était en réalité que mieux dissimulée.

Elle a été réglée à treize ans, péniblement les trois ou quatre premières fois et sans douleur depuis. Quelques mois plus tard, elle fut atteinte d'une névralgie faciale du côté droit qui dura plusieurs mois, et à laquelle succéda à quelques semaines d'intervalle une névralgie intercostale droite qui dura à peu près le même temps. Ces névralgies, dont on ne saisit pas la cause, avaient aigri son caractère au point que pendant et depuis il ne se passait guère de repas sans une querelle. Elle restait d'ailleurs la personne la plus accommodante du monde dès qu'elle se trouvait en présence d'étrangers ou même de domestiques. Un jour qu'elle s'était attaquée successivement à sa mère et à ses trois frères, l'aîné trouva piquant de raconter les mœurs du coucou relativement à l'incubation de ses œufs, et termina en appelant sa sœur « mademoiselle Coucou ». Elle se leva furieuse en s'écriant : « Bien sûr que je ne suis pas votre sœur ; c'est ma chair qui vous déteste. » Mais subitement elle tomba à la renverse dans une crise convulsive avec contorsions et vociférations ; puis tout à coup sa bouche se jeta sur sa main droite, qu'elle se mit à baiser avec une sorte de rage. Au bout de quelques minutes, elle pâlit et les baisers cessèrent ; elle paraissait comme hébétée, mais au bout de quelques minutes elle était remise ; elle se leva et alla s'enfermer dans sa chambre.

Depuis cette crise convulsive, la seule qu'elle ait jamais eue, son attitude changea complètement ; on peut dire que ce fut

un changement à vue. A partir du moment où elle reparut devant les siens, il ne fut plus question de contradiction ; elle affecta avec sa famille une affabilité uniforme qu'elle ne manifestait autrefois qu'avec des étrangers. Elle réprimait les mouvements d'impatience qui lui avaient toujours échappé jusque-là à chaque caresse de sa mère, mais elle ne réussissait pas à lui en accorder aucune.

Elle saisit la première occasion de se marier. Elle épousa à 19 ans un industriel de neuf ans plus âgé qu'elle, pour lequel elle montra une grande affection et son mariage a paru tout de suite des plus heureux. Depuis son mariage, elle entretient avec sa mère et avec ses frères des relations correctes, mais sans aucune sympathie. Elle n'exprime jamais à son mari son opinion sur sa propre famille, mais il ne lui est pas difficile de deviner que tout ce qui lui vient d'elle lui est antipathique. Elle se surveille pour éviter tout reproche. Elle a eu quatre enfants pendant les six premières années de son mariage. Les deux aînés, deux fils, sont morts de convulsions ; les deux derniers, deux filles, qui ont 5 et 4 ans respectivement, ont eu aussi des convulsions à propos de l'éruption des dents. L'aînée a encore de temps en temps des mictions nocturnes; mais la dernière paraît actuellement tout à fait normale. (Renseignements incomplets sur le père et sa famille.)

Elle a allaité ses quatre enfants, et n'avait eu aucun trouble nerveux ou mental pendant les allaitements pas plus d'ailleurs que pendant les grossesses et les accouchements. Depuis le dernier allaitement, elle a même pris un embonpoint notable.

A la suite d'un empoisonnement par des coquillages au mois de juin 1895, elle présenta des troubles neurasthéniques divers, et au bout de trois semaines, à propos d'un accident de voiture dont elle ne fut témoin qu'à une assez grande distance, elle manifesta de l'angoisse dans la rue, la peur de la mort en état d'impénitence, puis refusa de sortir.

Elle était triste, retirée; son mari la surprit plusieurs fois les lèvres appliquées sur le dos de la main droite ; et il fut d'autant plus frappé du fait qu'il l'avait déjà vu souvent se produire dans une circonstance qui n'avait pas été sans l'inquiéter.

Mme B..., très émue par les craintes qui étaient venues l'assaillir, fit le récit des faits qui donnaient l'explication des observations faites par sa mère et par son mari. Depuis le jour où sous la pression de sa mère elle avait été sur le point de lui donner un baiser, recueilli par sa propre main, elle avait éprouvé un plaisir singulier à baiser cette main, et exclusivement la face dorsale de la région métacarpienne qui avait reçu le baiser. Elle avait à peu près 8 ans lorsqu'elle commença à éprouver pendant ces caresses des sensations sexuelles et un éréthisme des organes génitaux se terminant par un véritable orgasme qui peu à peu s'est accompagné de sécrétions vulvaires. Quand on a eu connaissance de « sa manie », elle a dissimulé, mais pendant toute son adolescence et jusqu'à son mariage elle n'a cessé de se livrer à cette sorte de masturbation. Bien qu'elle aimât son mari et que ses sens se fussent éveillés à son contact, elle n'a jamais eu de satisfaction complète dans les rapports conjugaux jusqu'au moment où elle eut recours pendant le coït à son ancien stratagème : il fallait qu'elle baisât le dos de sa main droite pour que l'orgasme se produisît. Son mari avait été frappé de la violence avec laquelle elle interposait sa main et du spasme caractéristique qui s'ensuivait. Il n'avait commencé à soupçonner cette manœuvre que depuis qu'il l'avait vue dans sa dépression récente caresser sa main avec une expression choquante.

Plusieurs cures appliquées aux accidents neurasthéniques ont réussi à modifier et à faire disparaître les troubles somatiques, mais l'agoraphobie persiste à un certain degré, et aussi l'idiosyncrasie.

Il n'existe pas de malformation grossière, mais l'examen morphologique est resté incomplet.

Les antécédents héréditaires de cette malade ne paraissent pas présenter de traces de neuropathies; mais le père était infecté au moment de la conception. C'est un fait qui mérite d'être relevé, bien qu'il soit très anciennement connu des psychiatres qui se sont occupés de l'hérédité morbide et qui ont constaté la fréquence de la phtisie et de la scrofule dans les familles de névropathes.

L'autofétichisme, l'amour d'une partie de son propre individu s'est manifesté à propos d'une circonstance accidentelle : elle semble acquise ; mais en réalité elle repose sur une anomalie préalable bien évidente, la haine charnelle contre sa mère, qui s'est augmentée plus tard d'une antipathie familiale bien manifeste. Le tempérament névropathique s'affirme encore plus tard par l'apparition de troubles nerveux et par les tares névropathiques des enfants.

Observation XX. — *Masochisme. — Juvénilisme. — Sénilité précoce.* — M. V..., 38 ans, distillateur. La famille de son père paraît tout à fait indemne de tares nerveuses : le grand-père et la grand'mère sont morts âgés, d'affections aiguës ; le père a 66 ans et s'est toujours bien porté ; deux oncles plus âgés que lui n'ont jamais non plus eu de troubles nerveux. La mère se porte bien aussi ; mais de ce côté la grand'mère et une tante ont eu plusieurs attaques de mélancolie. Il a deux sœurs qui ont présenté à plusieurs reprises des accidents hystériques. Lui-même a souffert dans son enfance de troubles nerveux divers : il a eu des convulsions à la première dentition, a été sujet à des terreurs nocturnes et à de l'incontinence d'urine jusqu'à la puberté ; et jusqu'à présent il est sujet de temps en temps, surtout à la suite de fatigues ou de mauvaises digestions, à des réveils angoissants au commencement de la nuit. Au cours de ses études il s'est toujours montré laborieux et intelligent ; il avait deux baccalauréats avant 18 ans. Au lycée, où il était demi-pensionnaire, en raison de son infirmité nocturne, on l'appelait « Mademoiselle V... » à cause de sa complexion grêle, de la finesse de sa peau, de son expression efféminée. Il ne partageait d'ailleurs jamais les jeux bruyants de ses camarades et aimait la solitude. Il affirme très nettement que tant qu'il fut au collège il n'a jamais éprouvé aucun désir sexuel : il a eu de très rares pollutions nocturnes sans accompagnement de représentations, ni plaisir, qui le fatiguaient, et augmentaient sa répugnance instinctive aux conversations de ses camarades ayant trait aux fonctions génitales. Il ne s'était jamais senti aucune attraction particulière pour les garçons avec lesquels il

était en contact et la présence de jeunes filles lui causait depuis la puberté une véritable angoisse, surtout celles de jeunes filles qui lui prêtaient volontiers attention à cause de la délicatesse de sa personne et de ses manières. L'angoisse s'accompagnait de rougeurs qui se reproduisaient sous l'influence du souvenir. Il avait 18 ans lorsqu'il eut pour la première fois une excitation sexuelle accompagnée d'une sensation voluptueuse. Il faisait une promenade avec une famille nombreuse dans une sorte de char à bancs trop petit pour permettre à tout le monde d'y rester assis ; plusieurs enfants étaient restés debout entre les rangs de personnes assises. Une jeune fille d'une douzaine d'années s'était trouvée devant lui et peu à peu s'était placée entre ses jambes, lui tournant le dos. Il avait d'abord été très gêné, puis, ne se sentant pas observé s'était rassuré. Le frottement provoqua bientôt l'érection. En piétinant, l'enfant lui marchait sur les pieds, et il remarquait que ces pressions augmentaient la sensation voluptueuse et l'excitation. A la suite d'une secousse de la voiture qui provoqua des pressions plus intenses des pieds, l'éjaculation se produisit. Il éprouva une satisfaction sexuelle complète qui ne fut pas suivie du sentiment pénible qui accompagnait d'ordinaire les pollutions nocturnes. Au retour de la promenade, ce fut une autre enfant qui prit devant lui la place de la jeune fille. C'était une petite de cinq à six ans, qui ne se gênait guère de s'appuyer sur lui et n'épargnait pas ses pieds. L'excitation génitale se reproduisit encore avec un vif sentiment de plaisir, mais sans arriver cette fois jusqu'à l'orgasme. Ce défaut de détente le laissa dans un état d'excitation permanent pour le reste de la journée ; il était sans cesse obsédé par ces sensations délicieuses que lui avait produites la pression des pieds. Depuis, ces obsessions ce sont souvent renouvelées en s'accompagnant d'une sensation de chatouillement et de refroidissement des pieds. A partir de ce moment la vue et le contact des femmes ont cessé de provoquer les sentiments d'anxiété qu'il éprouvait autrefois ; mais elles n'excitaient chez lui aucun besoin sexuel. Les pollutions nocturnes, qui étaient autrefois très rares et ne laissaient après elles aucun souvenir de rêve, s'accompagnaient constamment de représentations de filles jeunes qui lui marchaient sur les

pieds. Depuis la promenade en char à bancs, il n'avait pas eu l'occasion de voyager en commun en courant les mêmes risques de l'encombrement, et il ne lui était plus arrivé d'éprouver la même excitation réelle. L'anomalie ne s'est manifestée pendant plusieurs années que par l'absence d'attraction pour le sexe opposé et par ces rêves et ces obsessions.

Mais depuis qu'il est arrivé à Paris, à 27 ans, il est souvent exposé, en circulant en omnibus, à être piétiné par les personnes qui passent devant lui. Tout d'abord l'excitation sexuelle ne se produisait que dans les rues pavées, où elle était préparée par l'action mécanique de la trépidation. Peu à peu les mêmes effets se sont manifestés même dans les tramways. Ce furent d'abord les jeunes filles qui déterminaient seules l'effet qu'il ne cherchait pas. Puis toutes les femmes eurent le même privilége, et il se mit à chercher l'occasion de ces excitations, bien qu'elles fussent toujours insuffisamment prolongées pour déterminer l'orgasme. Souvent ces excitations provoquaient la nuit suivante des rêves qui le fatiguaient de plus en plus.

Un jour qu'il était assis dans un omnibus, il vit que la plateforme était exclusivement tenue par des femmes qui la remplissaient. Il céda sa place à l'une d'elles, moins par complaisance que pour pouvoir se rapprocher des autres. A chaque inégalité du sol, à chaque changement de direction, la succussion faisait osciller les corps et déplacer les pieds. Il éprouva une satisfaction intense : il était bien fixé sur la valeur du piétinement qu'il recherchait spécialement ; au bout de peu de temps l'orgasme se produisit. Il prit l'habitude de se placer dans les voitures publiques le plus près possible de l'entrée et tenir ses pieds en saillie lorsqu'une femme se préparait à passer devant lui. C'était pour lui une déception lorsqu'elles l'évitaient ou lorsqu'elles interrompaient sa satisfaction en s'excusant : il fait remarquer d'ailleurs que cette déception est plus rare qu'on ne pourrait le croire, les femmes ne se gênant guère et s'excusant peu. Quand le piétinement se répète il lui arrive quelquefois d'éprouver complète satisfaction. Il avait un peu plus de 31 ans quand l'idée lui est venue pour la première fois à la suite d'excitations inefficaces, d'avoir des rapports normaux, plutôt, il le reconnaît spontanément, pour satisfaire sa

curiosité que poussé par un instinct normal. La tentative eut lieu dans une maison publique : l'éjaculation, difficilement obtenue, fut suivie d'une lassitude très pénible et d'un dégoût irrésistible. Ce dégoût est d'autant plus digne de remarque que la fille que le hasard lui avait livrée avait su lui inspirer par un récit émouvant de ses malheurs une sympathie et un enthousiasme momentané dont il s'étonne encore. Il ne réussit pas plus tard une nouvelle tentative : désespéré de son insuccès, il se fit marcher sur les pieds par la fille, mais sans résultat. Il semble que ce genre d'excitation ait un effet spécifique seulement lorsqu'elle est imprévue dans une certaine mesure et lorsqu'elle s'effectue en public. Depuis cet échec répété il était attristé par l'idée de n'être pas comme tous les autres hommes, que peut-être on s'en apercevait, et il soupçonnait surtout les femmes ; sujet à des accès de dépression mélancolique, il a abondonné en 1894 ses occupations. Il s'est adonné aux boissons alcooliques, sans grand excès cependant ; mais bientôt il est devenu sujet à des insomnies et a eu plusieurs accès épileptiformes nocturnes. Quand il sut que l'alcool pouvait être la cause de ce nouveau mal, il y renonça brusquement ; cessa en même temps toute relation et se retira à la campagne, où il vit dans la solitude, occupé exclusivement de pratiques religieuses.

A l'époque où il a eu ses crises épileptiformes, il avait 34 ans. Sa petite taille, sa voix eunuchoïde, sa peau glabre, ses cheveux blonds pouvaient le faire prendre à distance pour un tout jeune homme. Cependant il était bien proportionné, ne présentait pas de déformations, sauf une palmure de deux et trois orteils aux deux pieds. Ses organes génitaux présentaient un volume moyen, sans déformation ; les aisselles et le pubis étaient assez fournis de poils, mais tout le corps était glabre, et la face n'était pourvue que de quelques poils au menton. Depuis qu'il est tombé dans la mélancolie, il a pris l'aspect d'un vieillard, il s'est voûté, sa peau s'est flétrie et ridée, son regard est devenu terne.

Dans ce fait comme dans les autres nous avons affaire à un névropathe chez lequel la sénilité précoce succédant à la juvénilité persistante montre bien la tare congénitale.

L'association du plaisir sexuel à des sensations douloureuses, l'algophilie, n'a pu encore être provoquée par une circonstance accidentelle que grâce à la prédisposition névropathique. La banalité des causes déterminantes, de même que l'association de l'obsession qui n'est pas rare d'ailleurs dans les perversions sexuelles [1], suffirait à démontrer l'importance de la prédisposition; et la précocité même des manifestations devait déjà mettre en éveil.

La prédisposition, qui ne s'explique guère que par une malformation évidente ou latente, ne constitue qu'une aptitude à acquérir. Ce n'est que cette aptitude qui est héréditaire, congénitale ou développementale. L'anomalie qui ne peut être acquise qu'en conséquence de cette aptitude à acquérir n'en est pas moins liée au vice de conformation héréditaire, congénital ou développemental. L'anomalie acquise dans ces conditions ne diffère pas pratiquement d'une anomalie héréditaire, congénitale ou développementale ; on ne peut guère la distinguer des perversions précoces dont l'origine accidentelle ne peut être découverte. Les perversions soi-disant acquises de l'enfance ont ordinairement la même fixité que celles qui peuvent passer pour congénitales.

Si je pense qu'il y a lieu de restreindre le rôle des causes extérieures en général et de l'association, ce n'est pas que je le veuille nier : on peut admettre que bon nombre de prédisposés échappent faute d'agent provocateur approprié. J'ai déjà insisté ailleurs sur la valeur des émotions dans l'étiologie des troubles mentaux [2] et j'ai relevé en particulier l'influence qu'elles peuvent avoir

(1) H. Berbez. *Obsession avec conscience, aberration du sens génital* (*Gaz hebd. de méd. et chir.*, 1890, p. 222).

(2) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 226, 286, 325, 421, 424. — *Contrib. à l'étude du choc moral chez les enfants* (*Bull. de la Soc. de méd. mentale de Belgique*, 1894). — *Note sur la réminiscence dans l'aura de l'attaque d'épilepsie* (*Journ. méd. de Bruxelles*, 1897, n° 22).

sur les enfants qui conservent quelquefois toute leur vie l'empreinte d'une émotion dans leurs manifestations psychopathiques : j'aurai à revenir sur ce sujet. Il n'est pas douteux que des impressions peuvent laisser des traces pathogènes chez des enfants qu'on pourrait croire incapables d'en conserver : ce n'est pas seulement dans cette direction que les impressions de l'enfance ont une influence sur les sentiments de l'adulte [1], on a pu reconnaître la trace de la conservation prolongée d'une impression produite sur une enfant de neuf mois [2].

Les réactions prématurées et anormales ne peuvent guère s'expliquer que par une irritabilité anormale liée à une anomalie de développement. Cette irritabilité anormale liée à un retard ou à une anomalie de développement, on peut la retrouver dans toutes les conditions d'évolution anormale ou troublée, aux époques des crises physiologiques ou à la suite de troubles morbides de la nutrition. L'indécision sexuelle, assez fréquente à l'époque de la puberté pour que Max Dessoir ait pu la considérer comme normale, peut se reproduire dans des conditions de dépression physique, dans la convalescence de certaines maladies, dans les crises neurasthéniques, etc.

L'importance de la prédisposition, de la tare constitutionnelle, rend compte des nombreux insuccès thérapeutiques. Toutefois, les faits dans lesquels les troubles de la fonction sexuelle s'effacent à la suite de la condition physique qui lui avait donné naissance, montrent qu'un tel trouble n'est pas nécessairement installé pour toujours. On est donc en droit de chercher à utiliser les conditions morales aussi bien que les conditions physiques qui sont capables d'avoir une action sur les manifestations de la perversion et sur la perversion elle-même.

(1) P.-F. Thomas. *L'éducation des sentiments*, 8°, 1899, p. 34. (Paris, F. Alcan.)

(2) J. Sully. *Études sur l'enfance*. 1898, p. 98. (Paris, F. Alcan.)

CHAPITRE XII

LA DESCENDANCE DES ANORMAUX SEXUELS

Dans ces dernières années, les perversions sexuelles ont beaucoup préoccupé les médecins et les moralistes. Si, comme la plupart des névropathies et des psychopathies [1], elles paraissent plus fréquentes qu'autrefois, c'est peut-être parce qu'on les a étudiées avec plus de soin. Leur multiplication pourrait s'expliquer par la sympathie au moins relative avec laquelle on les accueille. L'existence de l'inversion sexuelle telle qu'on l'entend chez l'homme ne peut pas être prouvée chez les animaux ; il n'est guère douteux que les conditions différentes de la sélection chez l'homme et chez les animaux soit capable d'expliquer cette différence, d'autant qu'en fait de perversions sexuelles acquises les animaux ne se laissent pas dépasser par l'homme.

Le plus grand nombre des perversions sexuelles peuvent se développer sous l'influence de l'éducation, de l'imitation, de l'imagination, d'une irritation locale ou d'un trouble de nutrition. Au premier abord on peut penser que lorsque le mal est sous la dépendance de causes dites psychiques, on peut intervenir utilement en agissant sur

(1) Ch. Féré. *Civilisation et névropathie* (*Revue philosophique*, 1896, t. XLI, p. 400).

les conditions de milieu, sur l'imagination, sur la volonté. Toutefois si on parcourt les ouvrages des auteurs les plus autorisés qui ont usé de la suggestion, on peut conserver des doutes sur la réalité de leurs succès. L'hypnose, même « forcée », paraît en général inefficace [1]. Ce n'est pas toutefois qu'on puisse nier absolument la guérison des perversions acquises ; mais celles qui guérissent se sont en général développées en conséquence de conditions organiques sur lesquelles on peut exercer une action efficace, ou bien elles suivent l'évolution favorable d'un état morbide. La réalité de ces guérisons peut faire comprendre le mécanisme de la perversion et la possibilité de la guérison des perversions acquises quelles qu'elles soient.

A côté des perversions acquises qui peuvent se développer à tout âge, suivant les circonstances, il faut distinguer d'autres perversions dont on retrouve les premières manifestations à l'époque de l'éveil de la fonction génitale, et même souvent avant ; il s'agit de perversions dites congénitales.

Cette anomalie peut, tout comme le daltonisme, la nyctalopie, ou toute autre anomalie fonctionnelle, tant qu'elle n'abolit pas la fonction sexuelle, se transmettre héréditairement, soit au même degré, soit en s'aggravant ; d'autres fois elle se manifeste chez plusieurs individus d'une même génération sans qu'on puisse remonter à un ascendant commun atteint à un degré atténué. L'analogie de ces familles avec les familles tératologiques est frappante.

C'est l'intérêt que présente le caractère héréditaire ou familial de l'inversion sexuelle qui m'a engagé à reproduire ici quelques réflexions que j'ai déjà exposées ailleurs [2].

(1) L. Schwartz. *Contribution à l'étude de l'inversion sexuelle*, thèse Montpellier, 1896, p. 34.

(2) *La descendance d'un inverti*, *contribution à l'hygiène de l'in-*

L'inversion sexuelle, l'attraction spontanée sensuelle, sentimentale ou intellectuelle pour un individu du même sexe est considérée par la plupart des médecins comme un stigmate de dégénérescence. Krafft-Ebing admet que cette anomalie instinctive est liée à l'évolution des organes génitaux, qui sont en réalité bisexués jusqu'au troisième mois de la vie intra-utérine. Cet auteur pense qu'au début de l'évolution les centres cérébro-spinaux doivent aussi être bisexués. Quand la spécialisation génitale est déjà réalisée, la spécialisation cérébrale est encore latente. On peut comprendre que la spécialisation qui s'effectue le plus lentement ait plus de chances d'être troublée et qu'il arrive que, malgré une spécialisation génitale régulière, la spécialisation cérébrale soit en défaut, pervertie ou invertie. Le fait est qu'on rencontre un certain nombre d'individus atteints d'inversion instinctive du sens génital qui ne présentent aucune anomalie somatique grossière et en particulier aucune malformation des organes génitaux internes ou externes.

Plusieurs auteurs, et en particulier Max Dessoir, ont considéré l'indécision sexuelle comme normale pendant les premières années de la puberté ; on peut déduire de cette circonstance que l'inversion est un arrêt de développement (Ellis) favorisé par le milieu scolaire. Toutefois, il s'en faut que l'anomalie coïncide constamment avec un retard d'évolution ; souvent elle est en relation avec une précocité remarquable [1].

Pour Havelock Ellis, l'inverti est caractérisé par une anomalie prédisposante congénitale ou un complexus de petites anomalies qui lui rendent difficile ou impossible

version sexuelle (*Revue générale de clinique et de thérapeutique, journal des praticiens*, 1896, n° 36, p. 561). — *Contrib. à l'ét. de la descendance des invertis* (*Arch. de Neurologie*, 1898, n° 28).

(1) F. Péloli. *De la précocité et des perversions des instincts sexuels chez les enfants*, Thèse de Bordeaux, 1897.

l'attraction sexuelle vers l'autre sexe, facile au contraire l'attraction pour son propre sexe. Cette anomalie peut apparaître spontanément, ou être mise en activité par des circonstances accidentelles[1]. Cette conception ne diffère pas au fond de celle de Krafft-Ebing et des auteurs qui admettent que l'inversion est un caractère de dégénérescence. L'inversion sexuelle est souvent liée, comme le reconnaît bien Ellis, à un tempérament névropathique. Elle peut être liée d'ailleurs à des anomalies des caractères sexuels.

L'existence d'invertis, normaux au point de vue morphologique, peut justifier à première vue l'opinion des dissidents qui admettent que les invertis peuvent n'être ni des dégénérés, ni des criminels, ni des malades. Raffalovich[2], qui défend l'intégrité intellectuelle et morale des invertis supérieurs, établit à juste titre des distinctions parmi les invertis ou uranistes. Il y a des chastes, des modérés, des sensuels et des vicieux. Il y a parmi les uranistes virils des catégories, les uns qui recherchent l'homme pour ses qualités viriles, soit au point de vue psychique, soit au point de vue sensuel, ou à la fois au point de vue psychique et au point de vue sensuel ; d'autres qui recherchent dans un autre mâle une sensibilité plus délicate que celle de l'homme ou de la femme, d'autres enfin qui aiment le mâle comme des individus normaux aiment la femme. Ce ne sont guère ces sujets que les médecins ont eu en vue dans leurs descriptions. Ils se sont surtout attachés aux invertis dont les amours sont des amours de femme, qui miment la femme dans ses goûts, dans sa tenue, aussi bien que dans son attitude dans l'acte sexuel lorsqu'ils le recherchent. On pourrait

(1) Havelock Ellis. *Studies in the psychology of sex*. 1897, t. I, p. 140.

(2) M.-A. Raffalovich. *Uranisme et unisexualité. Études sur les différentes manifestations de l'instinct sexuel*, 1896.

établir les mêmes distinctions chez la femme, dont les inversions sexuelles sont beaucoup moins connues.

Quelle que soit la forme de l'inversion sexuelle, si elle est congénitale elle résiste à tous les traitements. Si, sous l'influence de la suggestion ou d'un traitement tonique et excitant, l'inverti peut arriver à vaincre sa répugnance pour l'autre sexe, le résultat obtenu est bien plutôt la perversion de l'inverti que la guérison de l'inversion. Il est donc permis de mettre en doute l'utilité du traitement et même la légitimité de la tentative.

L'inverti qui n'est pas l'esclave de son instinct sexuel, celui qui est chaste, soit par tempérament, soit parce qu'il est assez maître de lui pour ne pas se mettre en dehors d'une loi qu'il reconnaît être celle de la nature, est inoffensif au point de vue social. Celui qui est capable de faire dériver dans un travail utile l'énergie d'une tendance qu'il reconnaît comme morbide ou comme hors de la loi naturelle, peut être un homme non seulement inoffensif, mais un homme utile. L'inverti qui obéit à ses impulsions devient au contraire nécessairement un agent de corruption.

Il n'y a que la longue habitude qui soit capable de lutter contre l'instinct. La résistance aux instincts sexuels contraires a d'autant plus de chances de pouvoir être développée que les tentatives de dérivation sont faites à un âge plus tendre. Ce n'est donc pas sans raison que Raffalovich appelle l'attention sur l'utilité que peut avoir l'étude de l'instinct sexuel chez les enfants.

L'entraînement des invertis à la chasteté est l'indication fondamentale de leur éducation. Les tentatives de redressement de l'instinct sexuel ne peuvent aboutir qu'à faire de l'inverti un débauché ou un mari malheureux, tandis que, par la chasteté, il peut tendre aux buts les plus nobles. Il doit apprendre qu'on ne sert pas seulement la société en lui donnant des enfants : nombre d'hommes

des plus utiles à l'humanité ont vécu dans le célibat et dans la chasteté. On a pu dire que le génie est célibataire [1].

Mais ce genre d'éducation ne peut réussir que chez des individus à tendances modérées ; chez les invertis à impulsions violentes, il manque à coup sûr son but, et les médecins qui tendent à faire de l'inverti un coureur de filles qui ne sont plus à corrompre et qui ne se reproduisent guère, pour lui éviter de devenir un coureur de garçons honnêtes, travaillent en somme pour le moins mal.

D'ailleurs, il ne faut pas croire que tous les invertis soient résignés à leur sort. Ils montrent bien qu'ils sont incapables d'éprouver des sensations et des sentiments normaux, mais ils en souffrent. Ils souffrent d'être autrement que les autres, ils souffrent de ne pouvoir tenir la même place dans la société. Il y a souvent intérêt pour l'anormal et pour son entourage à lui laisser une illusion, un espoir éloigné.

Mais si l'entraînement à la chasteté est souvent impossible, si souvent l'inverti est réduit à recourir à une dérivation sexuelle, faute de mieux, parce qu'il n'est pas capable de poursuivre un but plus élevé, d'atteler sa charrue à une étoile ; il n'en est pas moins hors de doute que l'entraînement à la chasteté doit rester l'idéal du médecin aussi bien que de l'éducateur. Et la raison fondamentale en est que l'inverti, si supérieur soit-il, est toujours un dégénéré. La perversion de l'instinct sexuel est un caractère de dégénérescence au premier chef, puisqu'elle a pour suite nécessaire la dissolution de l'hérédité. M. Raffalovich, qui admet l'inversion sans dégénérescence, se sert d'un argument qui donne la mesure de sa critique : « Mais l'unisexualité n'entrave pas la conservation de la race, puisqu'elle s'est trouvée dans tous les temps, dans

(1) P. Garnier. *Célibat et célibataires*, 1887, p. 72.

tous les pays du monde. » Quoi qu'en puisse dire cet auteur, il y a une distinction absolue entre l'homme hétérosexuel et l'homme homosexuel, au moins au point de vue des chances de reproduction ; si la race se perpétue, les invertis n'y contribuent guère.

Si l'on pouvait établir par des faits que l'inverti supérieur n'est pas un dégénéré et qu'il peut fournir une descendance qui rentre dans la loi en bénéficiant de l'hérédité de ses qualités, l'entraînement à la chasteté ferait fausse route. Mais ce genre de preuves de l'absence de dégénérescence, M. Raffalovich, économe d'ailleurs de documents originaux, ne nous la donne pas.

L'absence de stigmates morphologiques n'exclut pas la dégénérescence. Darwin a fait remarquer à juste titre que la fonction sexuelle est la plus délicate de toutes ; il est permis d'admettre qu'elle puisse être atteinte à l'exclusion des autres, et que, surtout, son altération puisse ne pas se trahir par des malformations extérieures.

En admettant que l'inversion sexuelle soit aussi fréquente chez les hommes remarquables qu'on veut bien le dire, on ne peut pas en conclure que l'inversion est un phénomène normal : il y a coïncidence de deux anomalies.

La fonction sexuelle comporte la mise en jeu de deux éléments de sexe différent. Quand l'un des éléments fait défaut à la conjonction, la fonction ne s'exerce pas, il y a abolition bien plutôt qu'anomalie de la fonction. On donne improprement le nom de perversions sexuelles aux perversions de la recherche du plaisir procuré par l'excitation des organes génitaux et lié à la fonction sexuelle, aux perversions de l'appétit vénérien. Quand les perversions de l'appétit vénérien ne sont pas les signes extérieurs de la dissolution congénitale de la sexualité, ils deviennent les agents d'une dissolution acquise. La pédérastie n'est pas une fonction sexuelle pervertie, ce n'est

pas du tout une fonction sexuelle, c'est une perversion de l'appétit vénérien. Ce qu'on appelle instinct sexuel contraire est, en somme, la négation de l'instinct sexuel ; l'expression d'homosexualité qu'on lui applique est parfaitement appropriée à l'idée fausse qu'on se fait de la chose, étant aussi illogique.

La dégénérescence de l'inverti capable de se reproduire peut s'objectiver dans les défauts de la descendance.

Observation XXI. — *Inversion sexuelle ; descendance dégénérative.* — Je soigne depuis une dizaine d'années un jeune homme épileptique qui a maintenant 18 ans et ne présente plus, depuis quatre ans, aucune attaque convulsive ; mais il est resté sujet à des crises d'excitation violente de formes diverses. Il est d'ailleurs à peu près imbécile (1896).

Ce jeune homme est le fils aîné de la famille : deux frères de 2 et 4 ans moins âgés que lui sont tout à fait idiots ; une sœur, née deux ans plus tard, a succombé aux convulsions à l'âge de 6 mois. La mère est morte d'accidents puerpéraux en accouchant de cette fille ; elle était vigoureuse et bien portante, n'avait jamais éprouvé de troubles névropathiques ; elle a deux sœurs qui ont chacune des enfants normaux comme elles. Quant au père, c'est un homme remarquable autant au point de vue morphologique qu'au point de vue fonctionnel ; c'est un homme d'une intelligence supérieure. On ne connaît non plus aucune tare névropathique dans sa famille ; il n'a jamais eu qu'un frère d'un an plus âgé, qui a aujourd'hui 47 ans, et a fourni une carrière brillante ; il est célibataire. Ce frère ne présente aucune tare physique, mais on n'a aucun renseignement sur ses fonctions génitales. Pendant la période où ils ont eu leurs enfants, le père et la mère n'ont eu aucune maladie infectieuse reconnue, ni aucune intoxication qui ait frappé l'attention, et ils n'ont été victimes d'aucun accident ; ils n'ont pas eu à souffrir de tourments dignes d'être signalés pour donner une explication de la dégénérescence de la génération actuelle.

La pathogénie s'est éclaircie il y a quelques mois. Notre jeune impulsif était devenu depuis quelque temps singulière-

ment attentionné pour son frère cadet ; on l'avait surpris plusieurs fois se livrant sur lui à des attouchements qui ne laissaient aucun doute sur ses intentions ; enfin, dans un accès d'excitation plus intense, il fit une tentative de pédérastie. Ce garçon montre une antipathie marquée pour les filles ; mais on n'a pu en tirer aucune confidence. Le père fut très ému, et, en venant me demander conseil sur les précautions à prendre, fut amené à me faire des confidences qui n'avaient pas été motivées jusqu'alors.

Dès l'âge de 6 ans, il avait plaisir à voir les hommes, principalement les hommes munis des caractères sexuels accessoires bien marqués, barbus, à voix forte ; plus tard, il recherchait l'occasion de voir des hommes nus, et ces premières excitations génitales se manifestèrent à cette vue. Lorsque la puberté vint, ses goûts s'accentuèrent, il recherchait les camarades plus âgés que lui et paraissant les plus développés ; dans ses rêves érotiques, c'étaient de ces garçons qu'il s'agissait. D'ailleurs, depuis, pendant ses longues périodes de continence, il n'a jamais eu de rêves lubriques où une femme ait figuré à un titre quelconque. Dans ses rêves il s'agissait de contacts, de baisers, mais jamais de rapports sexuels. Il s'est livré à la masturbation, mais jamais en commun. Il se sentait poussé à rechercher des contacts, mais une sorte de terreur invincible le retenait. Ce n'est qu'à l'âge de 16 ans qu'il comprit qu'il différait de ses camarades. Il s'en ouvrit à son confesseur, qui le rassura et l'encouragea à la chasteté. Livré à lui-même, il resta assujetti aux mêmes penchants ; la recherche des contacts le préoccupait moins qu'au collège, mais il éprouvait toujours les mêmes sensations, aussi bien dans le rêve que dans la veille.

Il comprit, dans certaines lectures, qu'il s'agissait d'un état morbide et que la médecine pourrait lui être de quelque secours. Mais il lui répugnait de découvrir ce qu'il considérait lui-même comme une tare. Il avait renoncé à la masturbation, il se sentait de force à rester chaste, il avait besoin de travailler, il garda son secret. Sa famille lui conseillait le mariage qui devait améliorer et assurer sa situation. Il consulta un médecin qui lui conseilla de s'exercer au coït, et lui affirmant que le goût lui en

viendrait; on lui prescrivit l'hydrothérapie et un régime excitant.

Ses idées religieuses se joignant à une répulsion instinctive, il fut longtemps à se décider. Mais la honte de ne pas pouvoir être père de famille, ni remplir ses devoirs sociaux, et peut-être aussi la curiosité, finirent par l'emporter. Il fit plusieurs essais infructueux : d'abord le dégoût l'empêcha de pousser la tentative jusqu'au bout ; puis, malgré sa bonne volonté, la défaillance se produisait au moment d'arriver au but. Une répugnance invincible suspendait ses essais. Il fut plus de six mois avant de réaliser un rapport complet. Ceux qu'il eut plus tard constituaient pour lui une tâche pénible. Il pensa que dans le mariage la plupart des raisons qu'il cherchait à se donner de ses répugnances n'existerait plus, il se maria. Mais sa femme est restée pour lui un objet de répulsion qu'il ne put dissimuler qu'au prix d'efforts dont il ne comprend plus la possibilité ; les caresses qu'il ne lui accordait que par devoir lui coûtaient des dégoûts et des efforts inénarrables ; les rapports complets ont été très rares, guère plus nombreux qu'il n'en a fallu pour obtenir les produits qu'il déplore. Ses penchants homosexuels se sont manifestés dans plusieurs circonstances où il fut en relation avec des hommes dont l'aspect correspondait à ses préférences ; mais jamais il ne s'est laissé aller à une démonstration quelconque. Depuis qu'il est veuf, il a toujours résisté à ses désirs, et il ne doute pas qu'il eût été capable de conserver le même empire sur lui-même avant son mariage, si on ne l'avait pas encouragé à vaincre son instinct.

Cet homme, qui a 46 ans, a tous les attributs de la virilité, il est vigoureux, barbu et n'a aucune anomalie appréciable de l'intelligence ou du caractère.

L'opinion fausse que l'inversion sexuelle est une perversion de l'imagination sans base organique et qu'il faut la vaincre par la persuasion et par tous les moyens susceptibles de favoriser l'accomplissement de l'acte sexuel, a été pour cet homme une cause de maux irréparables liés à l'infirmité de ses enfants. Il dirige un établissement industriel considérable où il a fait preuve d'une grande intelligence et d'une grande puissance d'application. Il

s'occupe activement de sociologie appliquée et d'œuvres de bienfaisance. Sa vie actuelle montre bien qu'il pouvait facilement vivre dans la chasteté et se contenter de satisfactions intellectuelles ; et il faut reconnaître que ce n'est pas sans raison qu'il accuse ses conseillers.

L'observation suivante présente la plus grande analogie avec la précédente; il s'agit d'une femme, circonstance qui n'est pas sans intérêt, car l'inversion sexuelle chez la femme n'a fait l'objet que de peu nombreuses publications. Cependant Havelock Ellis a pu en réunir un certain nombre d'exemples, et il est possible que la rareté qui paraît indiquée par la pauvreté de la littérature médicale, soit plus apparente que réelle. L'existence plus retirée de la femme se prête mieux à la dissimulation. L'association moins fréquente chez elles de la perversion sexuelle avec la criminalité commune se prête moins à la formation de groupes qui, par la variété de leur délinquence, ont chez l'homme plus de chances de frapper l'attention.

Observation XXII. — *Fille épileptique dont une sœur suicidée paraît avoir été atteinte d'inversion sexuelle et dont la mère est atteinte d'inversion sexuelle.* — J'ai été consulté au mois de juin 1897 pour une jeune fille de 24 ans qui présente depuis l'époque de l'apparition des règles, à 13 ans, des absences très courtes, se répétant à des intervalles variables, tantôt plusieurs fois dans une journée, tantôt seulement après une suspension de plusieurs mois, et constituées par une pâleur subite avec fixité du regard, suspension de l'acte commencé, tiraillement dans la commissure labiale gauche, avec perte de connaissance durant seulement quelques secondes. Ces absences ne sont suivies d'aucune obnubilation, d'aucune fatigue, et ne paraissent pas avoir affaibli l'intelligence. A ces absences se sont ajoutés depuis le mois de décembre dernier des accès mélancoliques précédés d'irritabilité pendant quelques heures et à début subit. La malade se plaint de la tristesse de la vie, de la prédominance des circonstances malheureuses, de la mal-

veillance dont elle est entourée : la mort est ce qui peut arriver de mieux. Ces accès durent une heure ou deux, puis disparaissent aussi subitement qu'ils étaient apparus. Sa mère est d'autant plus inquiète de ces accès qu'une autre de ses filles s'est suicidée. En dehors de ces paroxysmes qui se sont produits 14 fois, de décembre 1896 à juin 1897, et des absences, cette jeune fille jouit d'une santé parfaite ; elle est grande et bien constituée, plutôt jolie et avec une expression sympathique. Jusqu'à la puberté, elle n'avait présenté aucun accident nerveux et n'avait souffert d'ailleurs que de quelques angines et de la rougeole à 10 ans. Sa menstruation est toujours régulière. Elle ne présente aucun trouble important de la sensibilité ni de la motilité, son intelligence est normale ; elle parait d'une grande indifférence sexuelle, mais ne manifeste pas de répulsion anormale comme sa sœur en avait présenté. J'ai considéré les absences et les accès mélancoliques comme appartenant à la série épileptique et leur éloignement sous l'influence du traitement parait donner raison à ce diagnostic.

Cette jeune fille avait eu deux sœurs aînées. La première avait succombé aux convulsions au sixième mois. La seconde, qui s'est suicidée en novembre 1894, avait eu aussi des convulsions dans l'enfance à plusieurs reprises ; elle avait marché tardivement, elle n'avait pas parlé distinctement avant 3 ans, et elle avait eu des mictions nocturnes involontaires jusqu'à 7 ans; à partir de cette époque elle s'était bien développée, elle avait été réglée à 12 ans et demi sans aucun trouble et la menstruation avait toujours été régulière et sans douleur.

Elle était d'une intelligence moyenne, affectueuse avec ses parents. Mais depuis l'âge de la puberté on remarquait qu'elle manifestait un éloignement marqué pour les hommes jeunes, tandis qu'avec les jeunes filles elle se montrait communicative et tendre. Depuis l'âge de 16 ans, elle s'était particulièrement liée avec une jeune fille de son âge, avec laquelle elle se rencontrait chaque jour plusieurs fois, et à laquelle elle trouvait toujours un prétexte pour écrire une lettre au moins chaque soir. Son amie, qui paraissait lui rendre son affection, lui écrivait très rarement, et, dans quelques lettres qu'on a retrouvées plus tard, on n'a rien saisi qui indiquât de sa part un senti-

ment anormal. A 20 ans, cette jeune amie fut l'objet d'une demande en mariage, qui fut d'ailleurs rejetée. L'idée d'une possibilité de mariage de son amie détermina chez elle une émotion profonde suivie d'insomnie, et quatre jours après d'une attaque de chorée généralisée, avec un état mélancolique bien marqué qui dura cinq mois. La défense d'écrire n'avait pas arrêté la correspondance qui était même devenue plus abondante. L'amie avait été plusieurs fois recherchée depuis ; mais elle l'avait dissimulé avec soin. Cependant elle avait été elle-même plusieurs fois l'objet de recherches qu'elle avait repoussées avec une sorte d'horreur, et sa mère avait renoncé à lui communiquer celles qui se produisirent plus tard. On verra que sa mère était bien disposée à ne pas contrarier ses sentiments. Au mois de novembre 1895, c'est-à-dire quatre ans après l'éventualité qui avait provoqué l'attaque de chorée, l'amie répondit par une acceptation à une offre accueillie par sa famille, et la dissimulation ne fut pas longtemps possible. A une crise de pleurs qui dura plusieurs heures, on vit succéder une attitude de résignation qui parut de bon augure ; la jeune fille déclara que, puisque son amie se mariait, elle ne pouvait plus lui inspirer que du dégoût, qu'elle ne la reverrait plus. La mère, qui surveillait l'insomnie et l'absence d'alimentation à peu près complète, n'était pas sans inquiétude ; on épiait ses mouvements particulièrement la nuit. Mais le troisième jour au matin, elle sortit avec une tranquillité apparente pour une promenade qui n'inspira pas d'inquiétude. Quelques heures plus tard, on la retrouvait morte dans un puits abandonné.

La mère ne connaissait à sa fille morte pas plus qu'à sa fille vivante aucune anomalie somatique et en particulier aucune anomalie des organes génitaux ou des organes sexuels accessoires ; les hanches étaient bien développées, les seins plutôt volumineux. Cependant elle ne doute pas qu'il ait existé chez celle qui s'est suicidée, des anomalies des sentiments sexuels. Cette opinion s'appuie sur certaines particularités qu'elle avait remarquées chez sa fille et qu'elle avait éprouvées elle-même.

Elle a 53 ans. Elle appartient à une famille qui a toujours vécu à la campagne et composée de gens qui paraissaient sains au point de vue mental : son père est mort à 56 ans d'une

fluxion de poitrine ; un oncle paternel vit encore à 72 ans et se porte bien, mais est affecté depuis au moins vingt ans d'un tremblement des mains. Une tante paternelle, vivante aussi, est atteinte de rhumatisme chronique depuis l'âge de 48 ans ; la mère est morte d'un cancer utérin, à 55 ans. Elle avait une sœur jumelle morte l'année suivante de la même affection. Un oncle paternel est d'une santé parfaite à 62 ans. Parmi ses collatéraux, elle ne connait pas d'aliénés, ni de gens excentriques ; mais dans la ligne maternelle il y a plusieurs jumeaux.

Elle-même est jumelle : sa sœur est morte du croup à 3 ans, de même qu'un frère d'un an plus jeune. Elle était bien conformée et s'est développée normalement. Elle a eu des mictions nocturnes jusqu'à 8 ans ; mais, en dehors de ce trouble, elle n'a souffert d'aucun accident nerveux jusqu'à la puberté qui s'est établie normalement à 11 ans et demi sans jamais avoir été troublée depuis en dehors des grossesses. Dans son enfance, elle n'avait présenté aucune particularité qui pût être considérée comme un signe précurseur d'anomalies sexuelles : elle jouait volontiers avec les petites filles, se livrait à des ouvrages et des amusements de fille, n'éprouvait aucune gêne ni aucune répulsion vis-à-vis de ses cousins ni des petits garçons au contact desquels elle pouvait se trouver. C'est seulement quelques mois avant l'apparition des premières règles, qu'elle a commencé à éprouver vis-à-vis des garçons ou des hommes jeunes, une gêne pénible, puis une répulsion invincible qu'elle ne sentait nullement en face d'hommes plus âgés, et en particulier en face d'hommes qui avaient atteint l'âge de son père. Vers la même époque, elle se trouvait entraînée à des caresses dont l'idée ne lui était pas venue jusque-là envers plusieurs jeunes filles, et en particulier envers une qui en peu de temps devint l'objet exclusif de sa tendresse. Elle travaillait pour elle, lui écrivait de longues lettres à tout propos, tâchant d'en obtenir à titre de souvenir les objets les plus intimes, qu'elle conservait dans des sachets confectionnés à cette intention ; elle lui prodiguait les baisers, mais sans en venir jamais à des attouchements sexuels, de telle sorte qu'elle reste convaincue que cette jeune fille n'a jamais su quelle était la véritable nature de ses sentiments. Elle-même ne les ignora pas longtemps, car il lui arriva d'avoir des

pollutions nocturnes à propos de rêves où il se produisait des contacts, ou diurnes même à propos du contact de certaines régions en particulier du cou et de la nuque. Ces pollutions s'accompagnaient de sensations de plaisir sexuel très vif, mais étaient immédiatement suivies d'un sentiment pénible de honte vague, de sorte qu'elle les redoutait et qu'elles ne se produisaient qu'en raison de contacts involontaires, pendant les caresses auxquelles elle se laissait emporter. Elle avait 16 ans : il y avait plus de quatre ans que ces phénomènes se produisaient sans qu'elle s'en inquiétât. Un jour qu'elle avait entendu une conversation de jeunes femmes qui lui avait ouvert l'attention, elle s'adressa à son confesseur, qui était ami de la famille. Non seulement il lui ordonna de cesser toute relation avec son amie, mais il arrangea un éloignement forcé. Elle eut un grand chagrin à la fois de la séparation et de la découverte de quelque chose qui la rendait différente des autres. Son ancienne amie reparaissait de temps en temps dans ses rêves ou dans ses rêveries; mais lorsqu'elle rencontrait une autre jeune fille qui l'attirait, elle luttait contre son désir et évitait tout ce qui pouvait ressembler à une caresse ou à une marque d'intimité. Cependant il lui arriva plusieurs fois, rien qu'au contact de la main, d'éprouver brusquement une pollution avec sensation très vive suivie d'un sentiment de honte qui lui laissait au front une violente rougeur. Cette réaction s'est produite au contact de quatre personnes différentes.

Le contact des hommes lui causait toujours une répulsion violente; et lorsqu'elle entendait parler de l'éventualité du mariage, elle éprouvait une agitation pénible et restait plusieurs nuits sans dormir. Les conversations des jeunes femmes ou des jeunes filles mieux renseignées qu'elle, la mettaient dans un état d'agitation particulièrement pénible. Elle rejeta plusieurs demandes en mariage qui se présentaient dans les conditions les plus favorables. Elle refusa d'abord systématiquement, disant qu'elle ne se marierait jamais ; mais comme on supportait fort mal cette décision, elle donna des prétextes plus ou moins justifiés, basés sur des défauts individuels ou sur des conditions accessoires plus ou moins futiles. Elle avait 24 ans, quand elle fut l'objet d'une demande qui se présentait dans de telles

conditions de convenances que les parents insistèrent vivement. Elle sentait bien qu'il faudrait un jour arriver à une solution, et elle-même d'ailleurs se sentait humiliée de ne pas se marier, de ne pas devenir mère de famille, bien que la maternité lui inspirât une répulsion au moins aussi grande que les actes sexuels préalables. Elle consulta son confesseur : il lui conseilla le mariage, qui d'après lui devait faire cesser toutes ses mauvaises tendances ou au moins lui rendrait plus facile la résistance aux tentations avec l'aide de son mari auquel elle devait se soumettre sans restriction. Elle consentit. Les fiançailles et leurs suites furent pour elle l'occasion d'une série d'angoisses. La consommation du mariage lui inspirait une véritable terreur; elle ne pouvait supporter qu'en s'armant de tout son courage le contact de son fiancé. Mais la honte qui revenait sans cesse de ne pas être comme les autres, l'excitait à se laisser faire : c'est ce qui eut lieu. Les premiers rapprochements sexuels n'avaient pu s'accomplir qu'après une crise d'angoisse qui détermina une syncope. Mais la délicatesse de son mari, pour lequel à défaut d'amour elle avait de l'estime et de l'affection, finit par triompher de ses répugnances physiques; elle s'habitua à ses caresses qu'elle toléra comme une nécessité, mais qui n'ont jamais provoqué chez elle autre chose qu'une sensation pénible qu'elle ne supportait que par devoir.

Elle eut successivement trois grossesses qui se passèrent sans autre accident que des vomissements d'ailleurs peu durables. Les accouchements se firent aussi normalement et n'eurent aucune suite fâcheuse; mais dans aucun des trois cas il ne se produisit de sécrétion lactée, ni aucun gonflement des seins.

Les organes paraissaient assez volumineux, mais en réalité la graisse remplissait la place des glandes, qui étaient peu développées. Il n'est pas douteux qu'elle ait élevé ses enfants avec beaucoup de soin et qu'elle les a toujours et en toutes circonstances traités en bonne mère; mais elle prétend qu'elle n'a jamais éprouvé les joies de la maternité qu'elle a entendu exprimer autour d'elle. Les grossesses et les accouchements n'ont amené aucun changement ni dans les sensations ni dans les sentiments sexuels. Ses tendances homosexuelles se révélaient de temps en temps soit dans les rêves soit dans la veille

à propos de contacts et ils se traduisaient par les mêmes phénomènes qu'autrefois. Elle prétend que quand elle a perdu son enfant elle a été moins affectée que par la mort de son père ou de sa mère ; elle souffre autant de n'être pas une mère comme les autres que de n'être pas une femme comme les autres. Son mari est de douze ans plus âgé qu'elle [1] ; les rapports sexuels se sont éloignés de bonne heure, sa froideur aidant, et depuis l'âge de 38 ans elle n'en a plus eu aucun ; mais elle est encore sujette, bien que la menstruation ait fait défaut depuis deux ans, à des pollutions nocturnes ou diurnes dans les mêmes conditions qu'autrefois.

Elle voit dans le suicide d'une de ses filles la preuve de l'hérédité directe de son anomalie sexuelle, et dans les accidents nerveux des deux autres son inaptitude génératrice ; elle s'accuse d'avoir, malgré ses soins, mal répondu à l'affection de son mari et elle conclut qu'elle aurait fait moins mal si elle ne s'était pas mariée. Elle affirme qu'elle aurait pu continuer à résister aux actes qu'elle considère comme coupables, puisqu'elle ne s'était jamais senti d'impulsions de ce genre.

Comme chez l'homme de l'observation précédente, la conscience d'une anomalie sexuelle est très évidente chez cette mère ; elle souffre de n'être pas comme les autres femmes, tant au point de vue de l'appétit sexuel qu'au point de vue de l'amour maternel.

M. Raffalovich a prétendu que c'était une grossière erreur de croire que les invertis ont conscience de leur anomalie[2]. Cette croyance pourtant pouvait s'appuyer sur un bon nombre de faits d'invertis qui sont allés consulter des médecins. Il est vrai que M. Raffalovich, qui accueille volontiers les faits divers[3] des journaux, conteste la valeur des observations médicales. Pourtant il me semble

(1) C'est actuellement un homme de soixante-cinq ans, paraissant plus jeune que son âge, sobre, n'ayant eu aucune maladie depuis son mariage.

(2) *Annales de l'unisexualité*, 1897, p. 37.

(3) *Ibid.*, p. 47 et suivantes.

que la raison concorde avec l'observation pour faire admettre qu'un bon nombre d'invertis ont conscience qu'ils sont anormaux. Les invertis peuvent penser qu'ils sont dans leur droit de sentir comme ils sentent, ils peuvent même n'avoir aucune hésitation à réclamer le droit de s'accoupler suivant leur instinct, ils peuvent même se croire supérieurs à ceux qui sentent et pensent autrement; mais quand ils voient faire ceux qui les entourent ils ne peuvent pas croire qu'ils leur ressemblent, qu'ils sont dans la règle, qu'ils sont normaux en un mot, sans être à la fois des invertis et des fous. J'ai observé des invertis qui étaient bien convaincus que leur manière d'être était tout aussi normale que l'autre, mais ce n'était pas leur seule manifestation de folie.

Quant à l'hérédité de l'inversion sexuelle, elle n'est pas suffisamment établie dans ces observations : l'inversion est tout au plus vraisemblable chez la fille suicidée; quant à l'idiot, il ne peut servir de preuve, car chez les idiots, les perversions sexuelles sont fréquentes, en dehors de toute hérédité similaire. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que cette mère invertie a donné naissance à une fille qui a succombé aux convulsions, à une autre névropathe suicidée, et à une autre qui présente au moins de grandes ressemblances avec une épileptique. On peut être de son avis et admettre que la reproduction n'était pas plus désirable pour elle que pour la communauté. Son observation concorde tout à fait avec la précédente, où on voit un inverti donner naissance à quatre enfants défectueux.

Je me trouve donc autorisé à persévérer dans l'opinion que j'ai déjà exprimée, et qui se trouve appuyée par plusieurs observations plus récentes qui figurent dans le chapitre précédent.

En résumé, si les perversions acquises sont susceptibles d'être efficacement traitées par des moyens qui s'adressent aux conditions pathogènes, l'inversion congénitale est en

dehors du champ d'action de la médecine ; il n'est pas plus possible de restaurer le sens sexuel chez un inverti congénital que de restaurer la vision des couleurs chez un daltonien. Les tentatives que l'on fait pour les faire rentrer dans la règle n'aboutissent qu'à une perversion ; elles peuvent être excusables lorsqu'il s'agit d'impulsifs qui ont chance de devenir des agents provocateurs de perversion si on les laisse suivre leur instinct. Quant à ceux qui sont susceptibles d'être maintenus dans la continence, une initiation contre nature ne peut leur être d'aucune utilité même momentanée. C'est justement parce que les invertis sont des dégénérés et que, lorsqu'ils ont été entraînés ou plutôt invertis avec succès, ils peuvent laisser une descendance pathologique, qu'il faut les laisser vivre en dehors du mariage.

Il n'est pas douteux que les anomalies de la fonction sexuelle peuvent être familiales et héréditaires, et quelquefois on peut saisir la progression de l'anomalie dans deux générations successives. Il y a donc intérêt à éloigner du mariage tous les individus qui présentent de ces anomalies à un degré quelconque.

CHAPITRE XIII

ÉDUCATION ET HYGIÈNE SEXUELLES

A la naissance, les cellules de l'écorce cérébrale et les prolongements qui établissent des communications entre elles sont en voie de développement. Ce développement ne se complétera qu'après des mois et des années : c'est dire que l'association fait défaut chez le jeune enfant et que le raisonnement et le sentiment n'ont rien à faire dans son éducation. Son éducation doit consister essentiellement dans la discipline des réflexes destinée à régulariser les fonctions de nutrition, l'alimentation, les excrétions. Dans ces dernières années on a mis en valeur la discipline de l'allaitement au profit de la mère et de l'enfant. La discipline a le même avantage dans toutes les activités de l'enfant. La commodité qu'il en éprouve lui fait reconnaître par la suite d'une manière automatique la nécessité de l'autorité parentale et le profit de l'obéissance auxquelles il s'habitue sans peine. Ce n'est que lorsque la discipline a établi l'obéissance comme la réaction la plus avantageuse que la sympathie filiale peut se développer d'une manière conforme au milieu.

Les enfants ne sont pas des miniatures d'hommes adultes [1] ; ils en sont très différents par la morphologie et

(1) Nathan Oppenheim. *The development of the child*, 1898, ch. II, III.

la structure de la plupart de leurs organes, par l'état rudimentaire de certains organes qui se développeront plus tard et par l'activité d'autres organes destinés à s'atrophier. Il ne faut pas les traiter au point de vue physique ni au point de vue psychique comme des adultes, et il ne faut pas leur attribuer des idées et des jugements d'adultes. Ces réserves sont particulièrement applicables à la direction de l'instinct sexuel.

Comme on l'a fait remarquer [1], l'ignorance est à la fois force et faiblesse. Elle n'est pas toujours négative de l'activité, tant s'en faut. L'ignorant confiant dans ses jugements, sans scrupule sur leur contenu et sur leur portée, sans timidité dans l'exécution, ne trouve aucun obstacle à la satisfaction de ses désirs. L'ignorance est le terrain le plus favorable au développement du vice. On n'est pas étonné d'entendre déplorer l'absence d'éducation relative à la fonction sexuelle : on peut dire en effet qu'actuellement l'enfant ne peut en général rien apprendre que s'il est témoin du vice. Les parents souvent ignorants eux-mêmes, laissent aux camarades le soin d'instruire leurs enfants ; et dans cette direction, ce sont les plus pervers qui ont le plus de tendance à parler et à agir. Les enfants sont envoyés sans avertissement dans les écoles où ils s'instruisent par la participation au mal, par de mauvaises conversations, par de mauvaises lectures ; et les conclusions qu'ils tirent des découvertes collectives sont nécessairement erronées et nuisibles. Des notions justes leur inspireraient l'horreur de l'impureté et de ses conséquences pour eux-mêmes, pour ceux à qui ils devront s'associer et pour leur descendance.

La plupart des moralistes et des éducateurs gardent sur cette matière un silence qu'ils croient prudent. Jou-

(1) Gérard Varet. *L'ignorance et l'irréflexion*, essai de psychologie objective, 1899. (Paris F. Alcan.)

bert libère la famille de tout devoir et aussi les éducateurs : « Il ne faut pas, dit-il, que les pères ni que les maîtres paraissent se mêler de l'animalité des jeunes gens. Renvoyez cette sale et importante matière au confesseur qui peut seul la traiter sans souillure pour l'élève et pour lui, parce que Dieu intervient et se place entre eux [1]. » C'est le même pour qui « toute vérité n'est pas bonne à dire, car dite seule et isolée elle peut conduire à l'erreur et à de fausses conséquences ; mais toutes les vérités seraient bonnes à dire si on les disait ensemble et si on avait une égale facilité de les persuader toutes à la fois [2]. » Il me semble que sur l'hygiène sexuelle on peut réunir assez de vérités pour qu'elles paraissent, même aux ennemis des vérités isolées, bonnes à dire.

Chez les sujets prédisposés par une hérédité défectueuse ou une débilité congénitale, à une excitabilité morbide, on peut craindre les effets d'une éducation précoce. Mais il faut avoir présent à l'esprit que si une éducation précoce peut présenter des dangers, des surprises précoces sont aussi à craindre.

Lorsqu'il y a une quinzaine d'années [3], Lasègue donna le nom de *cérébraux* aux individus qui à la suite d'un traumatisme céphalique présentent des bizarreries de caractère ou bien ce qu'il appelait le délire par accès, on a pu croire qu'il avait découvert des faits nouveaux ; en réalité il n'avait trouvé qu'un nom. Le rapport des perversions instinctives avec les traumatismes cérébraux était bien connu des aliénistes : Prichard [4], entre autres, l'avait signalé d'une façon bien expresse ; et il avait même relevé

(1) J. Joubert. *Pensées*, 9e éd., titre XXII.

(2) Ibid., titres XI, XVIII.

(3) Lasègue. *Les cérébraux* (*Arch. gén. de médecine*, 1880 ; *Études médicales*, 1884, t. I, p. 567).

(4) Prichard. *On the different forms of insanity in relation to jurisprudence*, 1842, p. 61.

que les familles ne s'y trompaient pas. Que ce rapport soit une notion populaire depuis longtemps, c'est un fait qui s'est inscrit dans notre langue.

Le verbe *toquer* est une ancienne forme de toucher, et est comme lui synonyme de blesser, offenser, frapper, aussi bien au propre qu'au figuré ; il s'applique d'ailleurs encore à des traumatismes particuliers de la tête : les béliers, les chevreaux se toquent. La science populaire s'est encore fixée dans une autre formule métaphorique. L'expression « il a reçu un coup de marteau sur la tête » peut servir à constater qu'un individu est touché au cerveau ou toqué, ou que dans telles conditions de choc moral il a eu un ébranlement capable de changer son fonctionnement cérébral : il a été frappé. Au point de vue de l'histoire de la psychiatrie, les *toqués* sont bien légitimement les ancêtres des *cérébraux*, et au point de vue de l'étiologie et de la clinique, ce sont leurs frères.

Le sens de l'expression de « toqués » est plus étendu que celui que Lasègue a attribué à celle de « cérébraux », puisqu'elle comprend les victimes du choc moral comme le constate bien précisément le langage vulgaire ; on se toque d'une idée, d'un sentiment, d'une personne.

C'est donc une notion courante que les chocs moraux aussi bien que les chocs physiques, peuvent provoquer des troubles mentaux, qui diffèrent de la folie habituelle, délirante, incohérente, violente, et qui caractérisent les toqués et les cérébraux.

En faisant ailleurs [1] l'histoire du rôle que jouent les émotions dans l'étiologie des troubles mentaux, j'ai déjà relevé la part importante qu'elles prennent à la production de la folie et des émotivités morbides ; j'ai déjà relevé l'influence particulièrement active qu'elles peuvent avoir

(1) Ch. Féré. *La pathologie des émotions*, 1892, p. 226, 286, 325, 421 et 424.

chez les enfants qui, à la suite d'une émotion peuvent rester pour la vie sujets à une émotivité morbide permanente. Actuellement, je voudrais appeler l'attention sur des faits d'un ordre particulier.

Les petites filles qui figurent dans les affaires d'attentats aux mœurs sont souvent prédisposées en quelque sorte à ces accidents par des conditions héréditaires ou congénitales particulières, qui se trahissent dans leur physionomie et dans leur allure par une précocité qui, par son contraste avec le développement général, paraît exercer un attrait particulier sur les débauchés qui viennent à les rencontrer. Mais en dehors de cette catégorie de victimes désignées d'avance, et qui assez souvent ne se plaignent guère d'un accident qui n'a fait chez elle qu'accélérer le développement du vice, si elles n'y sont pas forcées par les circonstances, il en est d'autres qui sont surprises dans la placidité absolue de l'innocence, et chez lesquelles non seulement une tentative coupable, mais un simple contact ou la vue d'une scène imprévue constitue un traumatisme qui ébranle définitivement leur être intellectuel et moral [1].

Observation XXIII. — Mme B... a 35 ans, elle est mariée depuis 14 ans. On ne relève dans sa famille aucun antécédent névropathique. Son père et sa mère vivent en bonne santé, ainsi que ses trois frères. Elle a eu deux enfants, un garçon âgé de 13 ans et une fille de 11 ans. La petite fille a eu la danse de Saint-Guy il y a deux ans, à la suite d'une frayeur. Le garçon n'a jamais eu de troubles nerveux caractérisés, mais le père l'accuse d'une timidité morbide.

Mme B... est née à terme bien conformée, et elle n'a jamais eu aucun trouble nerveux dans son enfance, a été propre de bonne heure, a marché et parlé à un temps convenable, elle a été réglée à 13 ans et toujours régulièrement depuis. A partir

(1) Ch. Féré. *Contrib. à l'histoire du choc moral chez les enfants* (*Bull. de la Soc. de méd. mentale de Belgique*, 1894, p. 333).

de l'âge de 15 ans, on a remarqué chez elle des périodes de dépression qui se renouvelaient à propos d'une émotion, d'une fatigue, d'une indisposition, etc., et sur lesquelles son mari n'a obtenu des éclaircissements que depuis peu d'années. Il avait remarqué que dans ces périodes de tristesse, elle semblait éprouver en face de lui un sentiment de crainte. Il se décida à l'interroger et voici ce qu'il apprit après de longs détours. Mme B... avait à peine 3 ans, lorsqu'elle fut un jour laissée à la garde d'un jardinier, déjà âgé, qui avait toute la confiance de la famille. Après l'avoir caressée comme il en avait l'habitude, cet homme lui prit la main qu'il introduisit dans son pantalon, Bien qu'elle ne pût rien comprendre à ce contact, elle fut prise d'une terreur violente et s'enfuit en poussant des cris. Elle se calma cependant assez vite, et elle croit elle-même avoir oublié ce qui s'était passé ; cependant à partir de cette époque elle avait une répulsion inconsciente pour la société d'un homme seul, et elle n'exceptait pas son père. Elle croit que jusqu'à l'époque de la puberté, le souvenir de cette scène ne s'était jamais représenté à son esprit. A cette époque, à la suite d'une déception à une distribution de prix. il lui vint l'idée qu'elle ne serait jamais bonne à rien faire comme les autres et pour la première fois elle se souvint de l'ancien attentat; ce souvenir fut tout de suite suivi de l'idée qu'elle n'était pas pure et qu'elle ne devait pas se marier. Elle tourna dans ce cercle d'idées tristes pendant quelques jours ; puis tout se dissipa.

Mais à partir de cette époque, chaque fois qu'elle eut à souffrir d'une émotion pénible, d'un trouble digestif, d'une indisposition quelconque, d'une fatigue, le même cortège d'idées d'indignité se reproduisit avec accompagnement de troubles de dépression générale, d'inappétence, d'insomnie, de refroidissement des extrémités, plus ou moins intenses et plus ou moins durables. Quelquefois ces accidents durèrent deux semaines ; c'était surtout lorsque la cause occasionnelle coïncidait avec la période menstruelle. C'est dans une de ces crises que, sous l'influence de l'angoisse, elle alla trouver son confesseur, qui eut la prudence de la rassurer, en lui disant qu'il ne savait pas quel mal elle avait pu faire, que d'ailleurs sa volonté n'y avait été pour rien et qu'elle n'avait qu'à ne plus penser à cette

aventure mystérieuse. Elle fut quelques mois plus tranquille, et put subir plusieurs contrariétés assez intenses sans que la crise mélancolique avec idées d'indignité se reproduisisît. Elle avait 17 ans quand elle fit cet aveu. Peu à peu les choses reprirent leur cours et trois ans plus tard, lorsqu'il s'agit de mariage, les accidents prirent une nouvelle intensité. Cependant le prêtre qui avait réussi pour un temps à vaincre ses craintes intervint de nouveau spontanément et parvint à la convaincre encore que non seulement elle n'avait rien à se reprocher, mais qu'elle n'avait à faire aucun aveu qui ne pouvait servir qu'à provoquer un scandale. Pendant les premières années qui suivirent son mariage, il ne se produisit aucun accès de dépression, les idées d'indignité n'avaient même pas reparu à propos de ses deux accouchements. Ce n'est que deux ans plus tard qu'à propos d'une angine de son fils, elle fut obligée de passer des nuits sans sommeil : sous l'influence de la fatigue et des préoccupations, le souvenir du jardinier s'imposa de nouveau avec intensité et depuis ce moment les périodes de dépression sont devenues plus durables, quelques-unes se sont prolongées plusieurs mois. Ce sont les accidents qui atteignent ses enfants qui ont l'action la plus manifeste sur la durée et l'intensité des accès. C'est dans un de ceux-là qu'elle se résolut à s'accuser à son mari qui l'interrogeait vainement depuis longtemps. Les consolations qui lui furent prodiguées et la négation de toute culpabilité déterminèrent une nouvelle accalmie de 18 mois. Mais les accès se sont reproduits depuis, et bien que les affirmations de son mari la soulagent manifestement, Mme B... reste encore pendant plusieurs jours à souffrir d'une dépression des plus pénibles. Ces manifestations se produisent toujours dans des conditions d'affaiblissement physique. Pourra-t-on, en se préoccupant de ces conditions physiques, réussir à détruire les effets du choc? C'est ce que l'avenir montrera seul, mais l'intérêt du fait au point de vue psychologique ne peut pas être altéré par la marche ultérieure.

Observation XXIV. — Mlle G... a 29 ans. Elle appartient à une famille arthritique ; son père est goutteux et sa mère a du rhumatisme déformant, son oncle maternel est diabétique. On ne connaît pas d'exemples de névropathies ni de psychopathies

dans la famille, ni aucun cas tératologique. M[lle] G... est fille unique, son père avait 31 ans et sa mère 29 quand elle est née. Elle est venue à terme dans de bonnes conditions et bien conformée ; elle s'est bien développée, a marché et parlé à l'âge voulu, a été propre de bonne heure et n'a présenté aucun trouble névropathique dans ses premières années ; elle a été réglée à 12 ans, et l'a toujours été depuis régulièrement et sans douleurs.

C'est une grande belle fille, d'une physionomie remarquablement régulière sans aucune malformation accessible ou connue de sa famille, sauf à chaque oreille une pointe de Darwin bien marquée. Jusqu'à la puberté elle n'avait fait aucune maladie ; c'est entre 16 et 18 ans qu'elle a eu la rougeole et la scarlatine. Mais depuis la deuxième menstruation, elle est plongée dans un état de dépression mélancolique qui subit des atténuations et des exacerbations, mais n'offre jamais de rémissions complètes. Le début en a été brusque et d'autant plus frappant qu'auparavant elle était gaie, enjouée et d'une intelligence remarquable.

Elle était au troisième jour de ses règles, le dernier si on considère son habitude ultérieure, lorsqu'on rapporta à la maison son père qui venait de faire une chute : il avait une simple entorse et l'émotion qu'elle éprouva ne fut pas très intense ; elle avait antérieurement éprouvé des émotions assez fortes dans des circonstances plus graves. A partir de ce moment elle conserva, suivant l'expression de sa mère, un air réfléchi et on ne la vit plus sourire, elle répondait correctement et doucement, mais ne prenait guère part spontanément à la conversation ; elle paraissait avoir conservé son intelligence, mais son institutrice remarquait un défaut d'attention qui ne tarda pas à influencer ses progrès. On pensa que tout ce changement devait être mis sur le compte de l'arrêt des règles qui s'était produit au moment de l'accident ; mais les époques suivantes n'amenèrent qu'une légère recrudescence, et aucune amélioration ne leur succéda. Sa conduite vis-à-vis de ses proches ne subit aucune altération, elle était douce, facile à vivre comme autrefois ; on remarqua seulement qu'elle remplissait ses devoirs religieux avec un soin inaccoutumé, qu'elle mettait

plus de soin à se rendre utile, qu'elle cherchait l'occasion de donner aux pauvres, de rendre des petits services à des personnes dont elle ne paraissait pas se soucier autrefois. Ce ne fut qu'après plusieurs mois, avec bien des prières et bien des larmes, que sa mère put obtenir une confidence.

Elle avait 5 ans et quelques mois lorsqu'un jour on la laissa seule avec une bonne pour laquelle elle avait une antipathie invincible et avec laquelle elle ne restait qu'à regret ; dès qu'elle était seule avec elle les jeux cessaient, rien ne pouvait la distraire. Cette fille finit cependant ce jour-là, à force de caresses, à la maintenir sur ses genoux et elle se livra sur elle à des attouchements que l'enfant supporta quelques instants, puis tout à coup elle s'échappa et alla s'enfermer dans une pièce d'où elle ne sortit que lorsqu'elle entendit sa mère rentrer. Le chagrin qu'elle parut éprouver fut attribué à l'antipathie bien connue et on l'oublia d'autant plus facilement que la domestique trouva un prétexte pour partir au bout de quelques jours.

L'enfant semble avoir oublié complètement cette scène qui ne se reproduisit plus dans son esprit pendant des années. Au moment où on rapporte son père blessé, l'idée lui vint tout à coup que c'était le châtiment, qu'elle s'était prêtée à une infamie, qu'elle n'avait plus droit à aucune joie, qu'une vie d'abnégation et de dévouement pouvait seule racheter sa faute.

Depuis cette époque sa mère a tout fait pour provoquer de la part des personnages les plus autorisés, les remontrances et les démonstrations les plus propres à rassurer sa conscience, rien n'a changé. Les conseils médicaux les plus judicieux ont été suivis avec ponctualité sans aucun succès. Le seul changement qu'on ait obtenu, c'est que Mlle G... a pris des habitudes de travail; elle s'occupe sans cesse du ménage, des travaux d'aiguille, de lecture d'œuvres d'histoire ou de piété ; elle entoure sa famille et ses amis des attentions les plus dévouées; mais toute joie lui est interdite, elle se rachète. Elle obéit sans réserve aux désirs de ses parents, soigne sa toilette, fréquente au besoin les lieux de plaisir; il n'y a guère qu'un point sur lequel sa résistance est formelle, c'est le mariage.

Ces deux faits concordent pour montrer qu'un choc

moral, même lorsque ses effets immédiats ont été à peu près nuls, peut à longue échéance, principalement à l'époque de la puberté, être ravivé en quelque sorte par un choc moral d'une nature tout à fait différente, ou par des conditions de dépression physique et entraîner des troubles qui pour être tardifs n'en sont pas moins permanents.

Les chocs moraux de l'enfance peuvent encore avoir pour effet d'influencer la marche d'affections mentales qui en paraissent indépendantes. Une dame que j'ai observée avec le docteur Bénard avait été victime d'attouchements coupables vers l'âge de cinq ans. Cet attentat qui avait paru ne laisser aucune trace et qui était resté ignoré, manifesta son influence au cours d'une attaque de folie puerpérale pendant laquelle il a provoqué plusieurs tentatives de suicide par empoisonnement et par précipitation dont la dernière a réussi. Il existait dans ce cas une hérédité très chargée.

Les conclusions à tirer de ces faits sont complexes. Le pronostic des chocs moraux de l'enfance doit être tout aussi réservé que celui des chocs traumatiques. Dans l'appréciation des responsabilités matérielles d'un attentat on ne doit pas tenir seulement compte des effets primitifs, mais aussi des chances qui restent à courir. Mais l'enseignement le plus urgent qui s'en dégage c'est que les enfants trop jeunes pour comprendre et se défendre ne doivent pas être perdus de vue par leurs parents.

A mesure qu'ils se développent, il n'est pas douteux qu'il devient plus sage de les prémunir par des avertissements opportuns. Mais c'est justement de cette opportunité qu'il est difficile de donner la formule, en raison de la difficulté d'établir une entente sur cette question entre un adulte et un enfant.

L'évolution de l'instinct a fait la fonction sexuelle la plus privée de toutes ; l'éducation du sexe doit être faite

dans la famille. Il est plus facile de rendre par l'éducation les enfants capables de résister à la tentation que de supprimer les causes de la tentation ; mais il faut se garder de provoquer la tentation par des avis donnés mal à propos.

Un enseignement collectif relatif à l'instinct sexuel serait nécessairement déplorable puisqu'il aurait pour premier effet d'affaiblir à un degré quelconque le caractère privé de la fonction sexuelle. S'il est dangereux en ces matières d'exciter la curiosité individuelle [1], il est encore plus dangereux d'exciter la curiosité collective.

Des avis relatifs à la fonction sexuelle paraissent hors de propos tant que l'instinct sexuel n'est pas éveillé. Cependant il n'est pas douteux que les perversions sexuelles sont souvent éveillées avant l'établissement de la fonction, avant la puberté. Sous prétexte qu'ils n'ont pas d'instinct sexuel et qu'ils ne peuvent pas se procurer de véritables sensations sexuelles, on traite souvent les enfants comme s'ils n'avaient pas du tout d'organes sexuels.

L'enfant imite les gestes avant de comprendre la parole ; il reste plus sujet à l'influence de l'exemple qu'à celle du conseil. Il faut lui éviter tout spectacle qui puisse appeler son attention sur une fonction qu'il ignore. Ce n'est pas la crainte qui est la base de l'obéissance légitime et féconde au point de vue de l'évolution ; c'est la sympathie. La sympathie est la force la plus irrésistible dont dispose l'éducation. Cette sympathie, l'enfant ne peut l'acquérir que dans l'atmosphère de calme et de douceur dont seule sait l'entourer la tendresse maternelle. C'est dans cette atmosphère où tout lui sourit et le caresse, qu'il s'imprègne de confiance. C'est par leurs gestes que la bonté et la sincérité sont contagieuses. L'enfant assez

(1) J.-B. Bouvier. *Dissertatio in sextum decalogi præceptum et supplementum ad tractatum de matrimonio*, 15e éd., 1858. p. 72. — Debreyne. *Mœchialogie*, etc., p. 198.

confiant pour ne rien cacher parce qu'il aime ceux qui l'aiment, peut être préservé des écarts de la nature, et il peut apprendre de bonne heure la gravité de la fonction sexuelle. Aujourd'hui, dans l'enseignement le plus élémentaire, on apprend le rôle de l'œuf dans la reproduction des plantes et des insectes, on apprend que la génération est suivie de mort dans un bon nombre d'espèces ; on est préparé à comprendre par analogie la génération des espèces supérieures et à se laisser pénétrer de l'idée que l'amour n'est pas un jeu. Les écarts accidentels peuvent servir de prétexte aux développements propres à illustrer cette notion. Ces écarts, il ne faut ignorer ni leur existence, ni les circonstances dans lesquelles ils se produisent, ni leurs conséquences.

L'onanisme qui se manifeste fréquemment chez les très jeunes enfants, provoque souvent des troubles importants de la santé générale, et il est souvent le point de départ de perversions sexuelles ultérieures. La prévention de mauvaises habitudes est plus facile que leur guérison. Les parents qui laissent se développer une tendance commettent une lourde faute. Elle est souvent provoquée par les nourrices qui trouvent commode de calmer l'agitation par des chatouillements. Des irritations locales, dues à la longueur et à l'étroitesse du prépuce qui laisse accumuler des produits de sécrétion, à la présence d'impuretés par défaut de propreté, peuvent provoquer des réflexes qui aboutissent par la répétition à des habitudes. Une surveillance étroite est nécessaire. Les enfants peuvent apprendre que des mouvements de défense ou de réaction quelconque contre une irritation locale sont malpropres ou inconvenants, et qu'ils ne doivent pas faire seuls ce qu'ils ne se permettent pas de faire devant les autres. Mais lorsque les tendances se sont manifestées, il faut se défier des goûts de solitude. « Le défaut de soins et le désordre affectent d'abord le corps puis l'âme de

l'homme. Les gens soigneux sont délivrés de beaucoup de tentations [1]. » Les habitudes d'hygiène, surveillées avec discrétion, peuvent permettre un contrôle souvent efficace.

Le travail de la puberté, qui éveille de nouvelles émotions et de nouvelles idées, entraîne souvent un trouble de l'équilibre mental et des curiosités malsaines. Tout malaise entraîne un besoin d'agitation. L'onanisme est plus souvent un symptôme qu'une cause de malaise. Les risques sont d'autant plus grands que les impressions sexuelles plus fortes que toutes les autres peuvent déterminer des associations susceptibles de pervertir à jamais l'instinct sexuel. Les pollutions sont bien faites pour exciter la curiosité. Leur constatation mérite de provoquer des explications au même titre que les premiers signes de menstruation. C'est le moment de ne pas laisser perdre de vue que le contrôle des instincts est le commencement et la fin de l'éducation. Les tendances à la provocation doivent être prévenues par des avertissements sur les inconvénients ou les dangers de l'onanisme. J. Paget enseigne que la masturbation ne fait ni plus ni moins de mal que le coït pratiqué dans la même fréquence, dans les mêmes conditions de santé générale, d'âge et de circonstances [2]. Ce qui revient à dire que chez les adolescents elle n'est pas justifiée et qu'elle est dangereuse parce qu'elle passe facilement à l'état d'habitude, et que cette habitude court de grands risques de mener aux excès les plus désordonnés, parce que le moyen de satisfaction est sans cesse à la disposition du sujet. L'excitation doit être combattue par l'exercice physique et par l'occupation de l'esprit qui provoquent un sommeil profond. On doit éviter le

(1) S.-T. Dutton. *Social phases of education in the school and the home*. N. Y., 1899, p. 32.

(2) J. Paget. *Clinical lectures and essays*, 1875, p. 284.

séjour au lit sans sommeil, le décubitus dorsal, certains exercices comme l'équitation, les aliments et les boissons excitantes, la constipation et la réplétion de la vessie. Les habitudes d'onanisme, dont on a peut-être exagéré les inconvénients immédiats, qui sont loin d'être constants, mais sont souvent liés à des conditions individuelles[1], ont surtout pour effet une dépression physique ou psychique plus ou moins intense[2]. Les plus optimistes reconnaissent que la masturbation cause fréquemment la neurasthénie. Ces états de dépression jouent un rôle important dans le développement des névroses chez les sujets prédisposés[3]. On les voit constituer un véritable état de confusion mentale, et ils jouent un rôle important dans les folies de l'adolescence, les *hébéphrénies*. Ils ne sont pas non plus sans conséquences locales ; Gross les accuse de provoquer les pollutions fréquentes, la spermatorrhée, la spermatorrhagie, l'irritabilité du col de la vessie ; Ricord, Philips, Lallemand[4] et d'autres[5] les ont accusés de produire des rétrécissements de l'urètre.

La masturbation est aussi nuisible à l'adulte. Chez la femme elle présente des accidents locaux variables suivant la localisation des attouchements (clitoris, vagin, utérus).

Sous le nom d'auto-érotisme, Havelock Ellis[6] a décrit des phénomènes d'émotion sexuelle spontanée, éveillée en l'absence de stumulus provenant soit directement, soit indirectement d'une autre personne. Cette émotion

(1) Deslandes. *De l'onanisme et des autres abus vénériens dans leurs rapports avec la santé*, 1835, p. 54.

(2) S.-H. Rowe. *The physical nature of child*, 1899, p. 130, 139.

(3) Jacobi. *On masturbation and hysteria in young children* (*Am. journ. of obstetrics*, 1876, VIII, p. 395, IX, p. 218.

(4) Lallemand. *Des pertes séminales involontaires*, I, p. 479.

(5) Gross. *A practical treatise on impotence and sterility*, etc., 1887, p. 23.

(6) Havelock Ellis. *Studies in Psychology of sex.*, t. II.

autochtone se manifeste généralement par la masturbation. Ellis reconnaît que les phénomènes auto-érotiques sont anormaux parce qu'ils s'écartent de la fin naturelle, mais qu'en l'absence de moyens naturels de satisfaction ils sont inévitables et que l'indulgence s'impose. Cette manière de comprendre l'auto-érotisme qui amène à considérer la masturbation comme normale me paraît s'appliquer strictement aux animaux qui n'ont pas su soumettre leurs réflexes et leurs instincts. Mais elle ne s'applique pas à l'homme qui n'est arrivé à son développement actuel que parce qu'il a adapté ses réactions aux nécessités du milieu. *Vitium hominis natura pecoris*, a dit saint Augustin : ce qui est vice en l'homme est naturel à la bête. L'homme qui est incapable de résister à un instinct à la fois nuisible à l'individu et à l'espèce, montre qu'il n'a pas profité de l'expérience de l'espèce. La fréquence d'une pratique et son innocuité relative ne prouvent pas sa légitimité. Ceux qui ne séparent pas l'utilité de la morale et qui ne sont pas convaincus que la masturbation puisse être conseillée au nom de l'hygiène ne peuvent pas manquer de considérer les phénomènes de l'auto-érotisme comme des phénomènes de dissolution.

On ne guérit pas le vice par le vice. C'est dans l'abstinence que la masturbation doit trouver le remède, et non dans la prostitution ou dans l'adultère. J. Paget déclare qu'il n'est pas plus disposé à prescrire les rapports illégitimes qu'à prescrire le vol ou le mensonge ; Ribbing se refuse aussi à les conseiller. Pour l'individu continent, les pollutions nocturnes constituent une sauvegarde contre la turbulence sexuelle morale et intellectuelle ; elles peuvent augmenter de fréquence chez ceux qui prennent peu d'exercice, dorment beaucoup, ont une diète trop abondante, usent de café, de tabac ou d'alcool, et se laissent aller à des rêveries ou à des lectures érotiques.

Il ne faut pas oublier que l'habitude a une grande influence sur le caractère et sur le contrôle individuel; il faut développer l'amour de l'activité, de la vérité et de la compassion. Le vice n'entre pas dans un esprit occupé; l'oisiveté au contraire abaisse la moralité. L'habitude de laisser aux jeunes gens plus de loisir et de liberté les rend plus incapables de contrôle sur eux-mêmes. Le loisir ne peut être une source de bénéfices que pour ceux qui ont à cœur leur développement intellectuel et moral : pour les autres il a bien plus de chance d'être une cause de déficit. Il faut chercher à éloigner des jeunes gens la tentation jusqu'à l'âge où ils sont capables de comprendre la valeur des délits sexuels; mais on ne peut apprendre à résister à la tentation qu'à ceux qui ne sont pas habitués à dissimuler et à tout sacrifier à leur satisfaction, et qui restent sans pitié pour ceux qui sont exposés à en souffrir. On ne peut pas contester que nombre d'individus peuvent vivre au sein de la perversion, sans être contaminés; ils montrent bien que la moralité sexuelle est subordonnée à la moralité en général.

La littérature moderne et, en particulier, la littérature scandinave, a cherché à appeler l'intérêt sur quelques personnages d'une précocité sexuelle anormale; mais elle n'a pas fourni d'arguments de nature à faire accepter ces exceptions comme des bases de prescriptions d'hygiène relativement à la satisfaction des instincts sexuels chez les jeunes gens. Affirmer que les jeunes gens abstinents sont atteints d'anomalies physiques ou psychiques et que la plupart des individus bien portants se conduisent autrement, c'est constater chez ces derniers un défaut d'éducation; mais ce n'est pas prouver qu'ils agissent pour le mieux de leur intérêt personnel et de l'intérêt social. Les mariages précoces au-dessous de vingt ans procurent une mortalité plus grande même chez l'homme.

A la maturité, le besoin sexuel se manifeste souvent

autrement que par les désirs romanesques et voluptueux de l'adolescence : le besoin d'une compagne conforme de sentiments et d'intelligence y tient souvent plus de place, et Acton remarque qu'il n'est pas rare de voir des femmes chez lesquelles le désir d'être mère ou de satisfaire leur mari se manifeste en dehors de tout désir sexuel. D'autres cherchent moins dans l'amour conjugal une satisfaction sexuelle que la preuve de l'amour de leur mari. Il n'est pas nécessaire de citer des faits exceptionnels pour prouver que le bien-être et le bonheur ne sont pas subordonnés à la satisfaction sexuelle.

La continence que l'on confond souvent avec la chasteté en diffère cependant. La chasteté est la conséquence d'une disposition naturelle à éviter les abus et les plaisirs illicites, qui n'a rien de pénible par conséquent, et est compatible avec le mariage. La continence (*continere*, retenir) suppose un effort et une victoire. Les médecins se sont montrés tantôt les défenseurs[1], tantôt les détracteurs[2] de la continence. Il s'en est trouvé pour la considérer comme physiologique[3] ; d'autres l'ont accusée des maux les plus divers[4], et en particulier de nombreuses névropathies ou psychoses. Cette opinion est surtout basée sur la fréquence relative de la folie chez les célibataires. Le curé que Buffon a accusé d'être devenu fou par continence était avant tout un scrupuleux qui s'était obstiné à lutter par l'insomnie contre les anges de la nuit et à refuser le secours de la nature. En réalité, comme l'a bien montré

(1) Barbey. *Consid. médicales et philosophiques sur la continence*, th. 1832, n° 151.

(2) Quesnel. *Rech. relatives à l'influence de la continence sur l'économie animale*, th. 1817, n° 201.

(3) J.-E. Dufieux. *Nature et virginité, consid. physiologiques sur le célibat religieux*, 1854.

(4) De Montègre. Art. Continence. *Dict. des sc. méd.*, VI, 1813, p. 104.

Verga, l'influence du célibat qu'il ne faut pas confondre avec la continence[1], malgré l'étymologie soutenue par Scaliger (κοιτη λειπω, je néglige le lit) sur la folie, n'est qu'apparente. Le célibat est plus souvent la conséquence que la cause de l'anomalie; il a moins de part dans les aliénations mentales des célibataires que le mariage dans les aliénations mentales des gens mariés soumis à une multitude de soucis évités aux célibataires. On peut en dire autant des autres plaies attribuées au célibat par Bertillon. Dans la discussion qui eut lieu à la Société de médecine de Lyon, à propos du livre de Dufieux[2] qui faisait l'apologie du célibat religieux, ses adversaires n'ont rien trouvé à objecter à la négation des maladies attribuées à la continence. Mantegazza, qui ne se fait pas remarquer parmi les apôtres de la continence, ne lui reconnaît cependant aucun inconvénient[3]. Les physiologistes, au contraire, lui ont trouvé des avantages. Harvey et Haller connaissaient ses effets heureux sur la longévité chez les oiseaux, et la physiologie moderne n'est pas en contradiction avec eux sur ce point[4]. La continence réalise une réserve de forces. L'économie sexuelle favorise la longévité et les diverses formes de l'activité intellectuelle.

On a souvent cité parmi les génies continents, Newton, Pascal, Leibniz, Kant, Beethoven; la continence n'exclurait pas la valeur guerrière: Scipion l'Africain et Bayard ont été rangés parmi les abstinents. On peut faire toutes les

(1) Heullard d'Arcy. *Le célibat et le mariage étudiés au point de vue de la morale, de l'hygiène et du ralentissement dans l'accroissement de la population* (*l'Abeille médicale*, 1867, p. 317, 329, 346, 353).

(2) Perrin, Diday, Devay, Brachet, Bonnet, etc. (*Annales de la Soc. de méd. de Lyon*, 1855, III, p. 171.

(3) P. Mantegazza. *L'hygiène de l'amour*, p. 232.

(4) E. Ray Lankester. *On comparative longevity in man and the lower animals*, London, 1870, p. 85.

réserves sur ces exemples légendaires, mais il n'est pas nécessaire d'appeler en témoignage, à l'exemple de Devay, tous les prêtres catholiques pour pouvoir affirmer que la continence est compatible avec la santé et qu'elle est généralement favorable à l'activité psychique, aussi bien qu'à l'activité physique. Ceux qui accusent la continence de causer tous les maux de la femme ne peuvent pas mieux faire que de préconiser le mariage comme le « remède universel [1] ». Ils font abstraction du sort du mari-médicament qui a intérêt à ne pas ignorer que l'obéissance impulsive aux besoins somatiques est négative des adaptations intellectuelles et morales.

On a reproché à la continence de réduire à leur minimum les désirs vénériens et l'activité des organes sexuels qui pourraient même s'atrophier; Galien rapporte que les chanteurs et les athlètes qui s'abstenaient, avaient les organes génitaux flétris comme des vieillards. Mais on a relevé que cette remarque ne concorde pas avec les faits bien observés. La continence somatique ne peut être nuisible que si elle coïncide avec une excitation psychique. L'impuissance n'est pas le produit de l'abstinence, mais bien souvent de l'abus. Hammond a bien montré que l'impuissance des Majerados du nouveau Mexique, et aussi peut-être celle des Scythes doit être attribuée surtout à l'onanisme [2].

La majorité des impuissants attribuent leur défaut aux excès sexuels et à l'onanisme, et les traités de l'impuissance ne citent guère de cas où la continence soit seule en jeu. Ce n'est même que chez des prédisposés que l'abstinence, coïncidant avec une excitation psychique d'origine

(1) J.-J. Virey, *De la femme sous les rapports physiologique, moral et littéraire*, 2e éd., 1825, p. 118, 127.

(2) Hammond, *The disease of the Scythians (morbus feminarum) and other analogous conditions* (*Amer. Journ. of neur. and psych.*, 1882, p. 339).

sexuelle peut provoquer des états neurasthéniques et secondairement l'impuissance.

C'est tout à fait sans nécessité qu'on se risque à conseiller une excursion à Cythère pour prévenir l'impuissance, ou dans tout autre but soi-disant hygiénique. Le conseil qu'on ne donne pas aux filles[1], on n'a aucune raison de le donner aux garçons. Les garçons préfèrent le vice à la réputation d'efféminé, mais ce sont les excès qui amènent l'effémination et non l'abstinence. Ceux qui les encouragent à jeter leur gourme, pourraient les avertir au moins des risques qu'ils encourrent. Si l'opinion de l'environnement agissant depuis l'enfance même pendant la période qui précède la mémoire, sert de base à l'idée de devoir, on comprend que l'idée du devoir de la chasteté soit assez vague. Le livre, le journal, le théâtre, la rue, se coalisent pour exalter l'indépendance de l'instinct sexuel et provoquer les excès. L'Académie française a le soin d'encourager la vertu en lui distribuant des prix ; un de ses membres se sert de son titre pour attirer un public illusionné à un spectacle négatif de toute vertu ; il fournit un argument aux philosophes qui soutiennent que la moralité générale suit l'évolution de la moralité sexuelle.

L'idée de chasteté ne trouve pas toujours un refuge dans la famille. On pourrait citer des mères qui gardent la chasteté de leurs filles avec un soin jaloux et intéressé, mais n'hésitent pas à déclarer qu'elles ne les donneraient pas à un homme qui ne serait pas dûment « déniaisé » et pourrait courir le risque d'une curiosité malsaine ; il va sans dire que leurs fils peuvent jeter leur gourme sans contradiction. Cette façon « fin de race » de comprendre la fonction sexuelle peut justifier les religions qui l'ont déclarée impure.

(1) M. Reilhac. *De la régulation de la menstruation par le mariage et la grossesse*, th. 1899.

Il n'est pas nécessaire de s'appuyer sur les religions pour mettre en évidence les mérites moraux de la chasteté en général, et en particulier de la chasteté en dehors du mariage. Il nous suffit de prendre en considération exclusive la morale utilitaire. La morale, si variable suivant les conditions de la vie sociale n'est autre chose que l'utilité dans le milieu : à ce point de vue qu'on accuserait à tort d'égoïsme. on peut affirmer sans hésitation que le défaut de chasteté est immoral.

Personne ne conteste que les excès vénériens soient aussi nuisibles à la santé morale qu'à la santé physique. Le mariage légal et le mariage religieux n'empêchent pas les excès d'avoir leurs effets naturels, et la chasteté s'impose aux gens mariés. On a souvent essayé de poser des règles à la fréquence des rapports conjugaux. Pour Ribbing, la pierre de touche, c'est qu'au jour qui suit leurs embrassements, les époux se trouvent l'un et l'autre frais, dispos et alertes de corps et d'esprit, plus encore s'il est possible qu'après les autres nuits. Ces conditions entraînent une chasteté périodique, et si on n'oublie pas que la famille est le but absolu de l'existence individuelle (Starcke), on comprendra que la grossesse et l'allaitement entraînent la nécessité de la chasteté. Les infractions à la règle comportent des sanctions naturelles.

Quant à l'exercice extra-matrimonial des fonctions sexuelles on ne peut nier que dans les conditions actuelles, il est dangereux; et non seulement c'est un danger individuel, mais c'est un danger social. C'est une notion qui résulte de l'étude scientifique des faits; mais elle préexistait à l'étude scientifique : dans la morale comme dans l'art, la pratique devance la théorie. Hésiode recommandait la chasteté et condamnait les relations des sexes en dehors du mariage.

L'onanisme constitue un danger, même en admettant que son usage modéré ne soit pas plus nuisible que le

coït pratiqué dans les conditions les plus compatibles avec l'hygiène, il reste dangereux parce qu'en raison de la facilité de son exécution l'usage devient facilement abus. On reconnaîtra bien qu'il est peu fait pour élever les sentiments, et que l'intempérance sous cette forme est particulièrement propre à montrer l'incapacité de lutter contre l'instinct et la faiblesse du caractère qu'elle tend à déprimer encore.

Chaque médecin sait que les rapports sexuels extra-matrimoniaux sont les causes les plus fertiles des maux privés et des maux sociaux.

La prostitution féminine peut avoir sa cause dans la misère organique, dans la misère physiologique ou dans la misère morale. Certains groupes de prostituées sont plus anormales que les groupes de criminelles qui leur sont comparées. Cependant, en raison de son rôle aggressif dans l'amour, c'est l'homme qui séduit. Tant que le séducteur n'a aucune responsabilité, on n'a aucune chance de diminuer les inconvénients de la séduction. Après l'abandon, la fille séduite est disqualifiée au point de vue matrimonial; il est plus difficile de s'arrêter sur le chemin où elle s'est engagée que de n'y pas entrer : c'est la promiscuité qui l'attend. Or, la promiscuité ne peut s'exercer qu'aux dépens de la femme. Mais les risques de la promiscuité et de la prostitution ne sont pas les seuls que courre la femme séduite. Si elle devient la mère d'un enfant illégitime et abandonné, elle en supportera la charge à moins qu'elle ne le tue avant ou après la naissance. S'il vit, elle sera misérable avec lui et sa santé périclitera un jour autant que sa valeur morale. Ce n'est pas sans raison que Scott conclut que la responsabilité du meurtre n'est pas plus légitime que celle de la procréation. Personne ne doute qu'on n'a pas le droit de se procurer des jouissances capables de provoquer chez ses semblables des peines ou des malheurs. Mais on oublie

ces risques quand l'entourage s'applique à les masquer ou à les traiter comme négligeables. L'égoïsme du débauché s'exerce aux dépens des intérêts les plus chers de l'humanité. Il ne risque pas seulement les intérêts matériels de la mère et de l'enfant, il risque leur santé et leur vie.

Je ne réfuterai pas l'opinion de ceux qui pensent qu'il n'y a pas d'intérêt à prendre à l'enfant illégitime comme si ce n'était pas un enfant[1].

La femme est moins coupable que l'homme de la promiscuité : elle en souffre plus ; mais tous ses inconvénients ne sont pas épargnés à l'homme. Si la promiscuité est une honte pour la femme, elle ne peut pas être un honneur pour l'homme. Elle obnubile chez lui les sentiments les plus délicats, diminue son respect pour la femme en général, provoque l'excès de désirs, pervertit le goût et le besoin, surtout chez les névropathes et favorise chez eux le développement des perversions. L'habitude des excitations supplémentaires qu'il trouve auprès des filles, des parfums, des vêtements luxueux, favorise une sorte de fétichisme. Les hommes habitués à la promiscuité deviennent incapables d'éprouver le plaisir de la possession exclusive. Une femme dont le mari a l'habitude des excitations multiples de la promiscuité a peu de chances d'obtenir sa fidélité ; et il n'a pas moins à souffrir de son incapacité.

Dans la promiscuité, l'homme aussi bien que la femme perd de sa valeur morale et de sa valeur physique et leurs produits sont plus exposés à la maladie et à la mort.

Les risques des rapports sexuels au point de vue de la fécondation ne peuvent être évités sans être compensés par d'autres risques. C'est à tort qu'on a pu croire avec

(1) Lombroso. *Le crime, causes et remèdes*, 1899, p. 497.

F.-A. Pouchet[1], Raciborsky[2], Courty[3], que la fécondation n'est possible que pendant les huit ou douze jours qui suivent la menstruation. Les spermatozoïdes qui sont par millions dans le liquide séminal, sont doués de mouvements qui leur permettent de pénétrer dans les voies génitales de la femme, même sans l'intromission de l'organe viril (on en a la preuve par la persistance d'un hymen à peine perforé au moment de l'accouchement) et peuvent y vivre pendant huit ou dix jours et probablement plus. On peut dire qu'il n'y a pas d'heure propice aux rapports inféconds, et les sacrifices à la porte du temple n'assurent pas la sécurité. C'est dire que les rapports interrompus ne garantissent pas la stérilité; et la dérivation est au moins aussi restrictive de l'instinct que l'abstinence : elle est beaucoup plus parente de la perversion sexuelle que l'abstinence et elle est beaucoup plus préjudiciable à la santé. L'usage répété du contrôle qui exige un effort considérable peut provoquer des accidents nerveux divers chez les individus prédisposés et la neurasthénie, même chez des sujets sains. L'habitude « d'épier le mascaret » (Brantome) et de se rendre maîtres de l'ajournement de l'orgasme, invite à prolonger les rapports ou à les diviser en plusieurs actes. Ces artifices amènent souvent un retard involontaire des réactions normales et même l'impuissance. D'autres fois ils provoquent une irritabilité habituelle, *disgenesia anticipans*, de Mantegazza, avec orgasme prématuré *ante portam*. Cette irritabilité concorde souvent avec des pollutions nocturnes fréquentes qu'on a accusées de déterminer des

(1) F.-A. Pouchet. *Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation*, 1849, p. 274.

(2) Raciborsky. *Traité de la menstruation*, 1868.

(3) Courty. *De l'œuf et de son développement dans l'espèce humaine*, p. 81.

troubles mentaux[1], mais qui prouvent déjà par elles-mêmes un état névropathique. Ce n'est pas seulement l'homme qui pâtit de ces excitations anormales prolongées, interrompues; la femme qui souffre à la fois du traumatisme et de l'excitation spécifique, s'expose aux affections locales les plus variées et aussi aux troubles névropathiques les plus graves qui peuvent rendre les approches impossibles. Il est arrivé que le vaginisme est venu opposer une barrière infranchissable au temporisateur. Il ne faut pas garder d'illusions sur l'infrangibilité de la baudruche, ni sur l'immobilité des éponges, ni sur la fidélité de l'irrigateur. Il va sans dire que le mariage, même religieux, ne met pas à l'abri de la pathologie des réserves sexuelles et des excès auxquels elles conduisent souvent.

En réalité, il n'y a pas de réserve sexuelle qui ne laisse courir aucun risque, il n'y a pas de moyen préventif assuré de la fécondation ; et quand la fécondation est accomplie, elle n'a plus de remède qui ne soit un crime ; le produit est vivant et viable à partir de la fécondation, le tuer est un meurtre. L'avortement est devenu d'une fréquence extrême dans les démocraties les plus civilisées, où il ne répugne pas aux personnes mariées [2], mais sa fréquence ne l'empêche pas d'être un crime. Ce n'est pas non plus parce qu'elle se généralise que la licence sexuelle est plus justifiable, pas plus pour un sexe que pour l'autre.

La prostitution n'est pas négative de la descendance seulement parce que la fécondation est limitée ou que ses fruits sont détruits avant la maturité [3] ; elle est encore nui-

(1) Lisle. *Des pertes séminales involontaires et de leur influence sur la production de la folie* (*Arch. gén. de méd.*, 1860, t. I, p. 257 et 409).

(2) Scott. *The sexual instinct*, etc., p. 229.

(3) L. Fiaux. *La prétendue stérilité involontaire chez les femmes ayant exercé la prostitution* (*la Tribune médicale*, 1892, p. 17).

sible par les maladies qui sont communes à toutes les formes de promiscuité. Ceux qui vivent dans la promiscuité échappent rarement aux maladies qui non seulement sont repoussantes dans leurs premières manifestations mais restent dangereuses pour l'homme, pour la femme et pour les enfants pendant une longue période. On peut dire que presque tous ceux qui vivent dans la promiscuité sont infectés par la blennorrhagie ou par la syphilis ou par les deux.

Il ne peut y avoir dans la promiscuité aucune garantie de sécurité. La police sanitaire est absolument insuffisante à cet égard. La surveillance des maisons de tolérance est tout à fait illusoire ; elles ne diminuent en rien les chances d'infection [1] ; les pensionnaires n'ont pas le choix de subir ou non des rapports trop fréquents pour que l'examen médical soit utile. Si l'inspection permet de découvrir des lésions grossières, elle laisse nécessairement passer des éléments d'infection soit blennorrhagique, soit syphilitique. Les moins bien renseignés savent que la syphilis reste longtemps contagieuse, qu'elle pourra se transmettre plus tard à la femme légitime, que la femme la transmettra à l'enfant qui pourra en faire part à sa nourrice. Aucun organe, aucun tissu n'est respecté par la syphilis héréditaire [2]. L'influence de la syphilis sur la mortalité des enfants et sur leur morbidité ne s'arrête pas à la première génération, elle se perpétue, et on peut dire que c'est un des facteurs les plus actifs de la dégénérescence. Demoor place avec raison la syphilis à côté de l'alcoolisme parmi les grandes causes des anomalies infantiles [3]. Ce n'est pas sans raison que l'on con-

(1) L. Fiaux. *Les maisons de tolérance, leur fermeture*. 3e éd. 1896.

(2) H. Seringe. *Le testicule dans la syphilis héréditaire*. th. 1899.

(3) J. Demoor. *Les enfants anormaux et la criminologie* (*Rev. de de l'Université de Bruxelles*, avril 1899).

sidère la syphilis comme un danger social [1]. Ce danger, elle le réalise, comme dit Fournier : 1° par les dommages qu'elle cause à l'individu ; 2° par le dommage collectif qu'elle inflige à la famille ; 3° par ses conséquences au point de vue de l'hérédité ; 4° par la dégénérescence de l'espèce qu'elle détermine.

La blennorrhagie a passé pour une maladie bénigne et locale, mais nous savons aujourd'hui que c'est une maladie générale [2] dont les manifestations peuvent être pour l'individu au moins aussi graves que celles de la syphilis. La blennorrhagie se propage par continuité aux organes génitaux et aux organes urinaires, aussi bien chez la femme que chez l'homme. Si chez l'homme l'épididyme, la vessie, le rein, le péritoine même peuvent être atteints; chez la femme, la vessie, l'utérus, les trompes, l'ovaire, le péritoine peuvent aussi être envahis. Les salpingites donnent souvent lieu à des affections douloureuses et longues qui nécessitent des opérations graves et entraînent la stérilité, sans compter des accidents nerveux et psychopathiques souvent incurables. La plupart des affections des organes génitaux internes chez la femme sont provoquées par le gonocoque. Comme pour la syphilis, l'infection ne pénètre pas seulement par les voies génitales ; la contagion peut se faire par la bouche, par les fosses nasales, par la muqueuse ano-rectale, par la conjonctive, par un contact sans aucun rapport avec la fonction sexuelle. L'infection gonococcique passe dans le sang [3] et peut envahir tout l'organisme; elle atteint les synoviales articulaires et tendineuses, la plèvre, l'en-

(1) Fournier. *Le danger social de la syphilis* (*La médecine moderne*, 1899, p. 297).

(2) Souplet. *La blennorrhagie, maladie générale*. th. 1893. — Marcel Sée. *Le gonocoque*, th. 1896.

(3) Ahman. *Zur Frage von der gonorrhoisches Allgemeininfection* (*Arch. fur Dermat. und syphil.*, 1897, XXXIX, p. 323).

docarde, les méninges cérébrales et médullaires [1], la moelle [2] et le cerveau [3]; elle ne respecte pas les gens mariés [4].

Si la gonococcie n'est pas héréditaire, elle peut se transmettre d'une manière précoce; la conjonctivite purulente des nouveau-nés a souvent pour origine les sécrétions vaginales qui se sont exaltées à l'occasion du traumatisme puerpéral [5]. Les écoulements vaginaux des enfants sont provoqués par le gonocoque dans une proportion qui varie de 35 à 100 p. 100, suivant les statistiques [6]; et ils ne sont pas exempts de complications graves [7]. Russell n'hésite pas à ranger la gonorrhée auprès de l'alcoolisme, de la tuberculose, de l'épilepsie, de la folie, parmi les maladies qui rendent indignes du mariage [8].

La blennorrhagie est souvent latente. La destruction du dernier gonocoque est difficile à obtenir; à la suite de circonstances variées, la maladie récidive sans contagion nouvelle. Elle reste souvent longtemps dans les régions profondes de l'urètre de l'homme, et non seule-

(1) H. Duval. *Contrib. à l'étude des complications méningo-médullaires de la blennorrhagie*, th. 1899.

(2) Spillmann et Haushalter. *Contrib. à l'ét. des manifestations spinales au cours de la blennorrhagie* (*Rev. de méd.*, 1891, p. 651). — C. Milian. *Forme myélopathique du blenno-rhumatisme* (*la Presse médicale*, 1899, n° 31, p. 201).

(3) Silvio Venturi. *Folie blennorrhagique et pyophrénies* (*Ann. méd. psych.*, 1895, 8e série, t. II, p. 196).

(4) G. Van Schaick. *The frequency of gonorrhœa in married women* (*New-York med. jour.*, 1897, II, p. 598).

(5) A.-H. Burr. *Gonorrhea as a factor in puerperal fever* (*Th. journ. of amer. med. ass.*, 1898, XXXI, p. 533).

(6) L. Bouvy. *Consid. bactériologiques cliniques et thérapeutiques sur la blennorrhée vulvo-vaginale des enfants*, th. 1899, p. 22.

(7) M. Rousseau. *La péritonite blennorrhagique chez les petites filles*, th. Bordeaux, 1899.

(8) Russell. *A plea for posterity* (*The Philadelphia med. journ.*, 1898, II, p. 421).

ment elle continue à être contagieuse pendant de longues années, mais elle provoque souvent par l'irritation locale des besoins d'une fréquence inusitée. Burr qui propose de subordonner la liberté du mariage à un certificat médical excluant les maladies contagieuses et héréditaires, n'hésite pas à classer la gonorrhée à côté de la syphilis [1].

La syphilis et la blennorrhagie ne sont pas les seules maladies contagieuses qui servent de châtiment aux rapports extra-conjugaux; mais il est inutile d'insister sur le chancre mou, les végétations, les affections pédiculaires, etc., qui ne sont que la menue monnaie de la sanction naturelle.

Autant au point de vue de la syphilis qu'au point de vue de la blennorrhagie, l'examen des prostituées est sans effet parce qu'il est nécessairement incomplet et pas assez fréquent. Comme il y a au moins trois ou quatre fois autant d'hommes que de femmes qui s'exposent aux dangers de la promiscuité sexuelle, et qui ne subissent aucun examen, on ne court aucun risque de limiter la contagion. Mauriac a déjà fait remarquer que si la santé publique est la loi suprême, les exigences de la loi doivent s'appliquer aux deux sexes. En hygiène publique, dit Martineau [2], les intérêts de tout le monde priment les intérêts de chacun, et c'est justice. Pourquoi n'aurions-nous pas de règle contre la contagion syphilitique comme nous en avons contre les autres contagions? Est-ce parce que, en pareil cas, l'individu contaminé ne l'est que par sa propre volonté? En l'absence de mesures générales, la surveillance est absolument inefficace. L'assurance d'une garantie ne préserve pas des maladies, mais elle augmente le vice. Les maisons de tolérance ne constituent pas une

(1) A.-H. Burr. *State regulation of marriage for the prevention of communicable and hereditary diseases* (*The journ. of amer. med. ass.*, 1898. XXXI, p. 1334).

(2) Martineau. *La prostitution clandestine*, p. 11.

garantie ; il est établi qu'elles ne diminuent pas la fréquence des maladies vénériennes ; mais si elles ne donnent que l'illusion de la sécurité, elles réalisent la certitude d'une satisfaction immédiate ; elles suppriment même le risque de la sélection qui reste à la prostituée libre ; elles laissent la plus complète assurance aux adolescents qui manquent encore des plus élémentaires moyens de conquête et qu'il importerait surtout de ne pas laisser s'engager dans une voie où on ne recule guère et aux gens mariés des deux sexes qui y trouvent un abri à toutes les formes de la débauche. Elles provoquent à la promiscuité qui n'est pas plus justifiée pour un sexe que pour l'autre, sans en atténuer les dangers ; elles sont encore nuisibles par la provocation à l'alcoolisme qui rend à la prostitution le service qu'il en reçoit en abolissant le self-control et le pouvoir de négation.

La lutte contre les maladies vénériennes est inséparable de la lutte contre la séduction et la corruption. Dans son rapport sur la prophylaxie publique de la syphilis, M. A. Fournier [1], après avoir insisté sur les dangers individuels, héréditaires et sociaux de l'infection souvent *imméritée* (nourrices, etc.), conclut à la répression de la provocation publique. Mais il s'agit dans cette conclusion d'une répression qui ne s'applique qu'à la provocation de la femme. Or c'est la provocation de l'homme qui est à la base de la prostitution. La prostitution féminine résulte de facteurs physiologiques et sociaux très complexes ; l'éducation élève beaucoup de femmes au niveau d'hommes d'une condition supérieure et les rend impropres à vivre avec ceux de la leur, mais l'observation montre (Martineau) que la plupart des prostituées ont été séduites par des individus de leur classe. Il y a plus d'hommes que de femmes qui vivent dans la promiscuité ; les hommes

(1) *Bull. acad. de médecine*, 1887, 2e série, t. XVII, p. 597.

ont le plus souvent le rôle agressif; on ne peut pas soutenir qu'ils prennent la plus petite part à la propagation des maladies contagieuses. On ne peut restreindre les maladies contagieuses qu'en restreignant la séduction et la corruption en général. On propose de fonder une ligue contre la syphilis; elle réussira sans doute à alimenter quelques fonctionnaires, mais elle n'aura aucune action sur la syphilis tant qu'on admettra que l'instinct sexuel ne doit subir aucune contrainte.

La prostitution et la promiscuité sont deux faits connexes. Dans l'état actuel de notre civilisation. l'amour de l'homme ne peut subsister qu'en raison de ce que vaut la femme en plus de ses caractères sexuels. Celle qui se contente de l'union libre prouve qu'il lui suffit d'être prise pour la satisfaction de l'instinct sexuel; et si même la pudeur ne consiste pas que dans la peur de dégoûter les autres ou de perdre quelque attraction sexuelle, comme le veut Havelock Ellis, elle ne se souciera du choix que tant que ses conditions sociales le lui permettront.

La connexité est telle que Ribbing n'hésite pas à dire que « pour que la prostitution puisse être logiquement qualifiée de délit, il faut que nos lois énoncent hautement que tout rapport sexuel en dehors du mariage est un délit [1]». Ribbing ajoute d'ailleurs qu'une loi semblable ne peut être proposée en dehors d'une législation appuyée sur des lois religieuses. Elle pourrait s'appuyer sur l'utilité privée et publique, sur l'utilité dans le milieu actuel qui est la morale actuelle. On objectera que les fautes sexuelles ont un caractère tellement privé que l'autorité publique ne peut avoir d'action contre elles qu'aux dépens de la liberté individuelle. A cette objection on peut répondre que la liberté individuelle n'est pas plus sacrée pour un sexe que pour l'autre, et que si elle ne peut pas être violée chez l'un,

(1) *Loc. cit.*, p. 215.

elle doit aussi être respectée chez l'autre ; la conclusion inévitable c'est la suppression des lois et règlements relatifs à la prostitution féminine.

On remarquera que les lois et règlements relatifs aux maladies contagieuses ne peuvent produire leur effet utile sans que la liberté individuelle ait à en souffrir. C'est que l'évolution sociale nécessite le sacrifice des intérêts individuels aux intérêts généraux. En fait de sexualité, l'évolution nous a amené à un respect progressif de la femme, respect qui se montre comme la marque distinctive de la civilisation, et à une forme d'union permanente, le mariage, qui réalise un lien perpétuel, puisque ses conséquences se perpétuent dans la postérité. Ce fait d'évolution qui paraît condamner d'une manière formelle la promiscuité sexuelle, la séduction en dehors de son but normal et la corruption sous toutes ses formes, ne peut-il pas servir de base à une loi ? On trouve la preuve d'une tendance dans cette direction dans l'élévation de l'*age of consent* qui s'introduit dans les lois d'un grand nombre d'États d'Amérique et qui a pour effet de prolonger jusqu'à dix-huit ans ou même plus la minorité sexuelle des filles, c'est-à-dire de les protéger plus longtemps contre le risque de délits sexuels. Cependant on ne peut pas admettre que, d'une manière générale, on puisse faire des applications légales de ce qu'on appelle les lois de l'évolution et qui ne sont pas du tout des lois de la nature, mais des lois déduites par les philosophes, d'une certaine succession de faits passés et ne pouvant pas engager l'avenir ; ces lois indiquent justement la spontanéité de l'évolution, dont les lois humaines ont été les effets et non les causes. La croyance que la nature est déterminée et due à une loi nécessaire du progrès ou de l'évolution, est impossible à soutenir par des preuves et tout à fait antiscientifique [1].

(1) Brooks. *The foundations of zoology*, 1899. p. 126.

Si la loi connue sous le nom de loi de l'évolution n'est pas une loi naturelle, si c'est une théorie philosophique qui rend peut-être mieux compte qu'aucune autre de l'état actuel, du présent, mais qui ne peut servir de base à aucune déduction pour l'avenir, les prévisions qui en déroulent sont tout aussi théoriques que la loi.

Si la réglementation de la promiscuité et de la prostitution ne trouve pas actuellement une base solide, on ne comprend guère la possibilité d'une application conciliable non seulement avec les mœurs, mais même avec la justice. La réglementation de la prostitution ne vise actuellement que le sexe qui a été le moins gâté par la partialité des lois et même un groupe restreint de personnes. Cependant elle est souvent l'occasion de méprises qui révoltent l'opinion à juste titre. On frémit à la pensée des abus que pourrait provoquer l'application d'une loi qui, s'adressant à la totalité de la population, nécessiterait un personnel beaucoup plus nombreux et par conséquent beaucoup plus mal approprié que celui que nous voyons fonctionner. Si la loi, négligeant les maladies contagieuses, ne s'adresse qu'à la provocation, il lui faudra dire où commence la provocation.

On ne peut guère agir avec sécurité que contre la provocation grossière qui saute aux yeux de tous, soit dans la rue, soit dans les lieux publics, soit dans la presse, soit dans la littérature. Si on peut combattre le scandale, on peut plus difficilement combattre la démoralisation. Réduire la publicité c'est déjà restreindre le mauvais exemple. Mais cette réduction, si légitime soit-elle, on ne peut guère l'espérer dans un régime qui a tant de respect pour la liberté individuelle et pour les industries qui agissent le plus sur le suffrage universel. On fait des lois pour restreindre l'alcoolisme, mais on encourage l'intempérance en l'autorisant à s'exposer au grand jour et même à encombrer les voies publiques; les terrasses des cafés

et les bars roulants des chemins de fer à court trajet n'ont guère de chances de développer le goût de la tempérance. On ne peut guère espérer des mesures plus efficaces pour propager la tempérance sexuelle, surtout dans les pays où on admet que la tolérance et la surveillance (c'est-à-dire une carte de garantie) de la prostitution sont considérées comme une nécessité corrélative de celle de l'armée permanente.

En réalité, l'hygiène et la moralité sexuelle ne peuvent pas, dans le milieu actuel, être pratiquement réglées par des lois. On ne peut agir que contre la brutalité et la publicité. C'est à la famille et à l'individu qu'il faut s'adresser, en donnant la preuve du danger absolu de la promiscuité sexuelle autant au point de vue social qu'au point de vue individuel, autant au point de vue moral qu'au point de vue physique. Que l'avenir soit aux sobres, on n'en peut guère douter par l'étude impartiale des faits. « L'amélioration des conditions de la vie, dit Tolstoï, l'accord de la réalité et de la conscience se fera non par une réorganisation violente de la société, mais par suite des efforts personnels d'individus isolés [1]. »

Si la nécessité des actes est commandée par l'hérédité et par les influences du milieu, si le libre arbitre doit être nié au nom de la psychologie scientifique, il n'en résulte pas que la liberté individuelle et la responsabilité soient illégitimes et sans utilité [2]. La nécessité des actes est un fait d'ordre biologique ; la nécessité de la liberté individuelle et de la responsabilité est une nécessité de la vie sociale. La responsabilité est une nécessité du milieu social capable de modifier la nécessité des actes ; la connaissance des

(1) Ossip-Lourié. *La philosophie de Tolstoï*. 1899, p. 136 (Paris. F. Alcan).

(2) A. Sutherland. *Necessity and responsability* (*The north amer. review.*, 1899. vol. 168, p. 269).

dangers du délit sexuel qui objectivent la responsabilité, est donc capable d'influer sur la conduite.

Les associations de tempérance qui préconisent l'abstinence, sont inefficaces parce qu'elles remplacent le contrôle individuel par l'appui des associés. L'engagement ou le vœu sont des appuis comme des béquilles ; mais c'est une force d'emprunt qui ne sert aux faibles que pendant un temps. Ce que les associations ne peuvent donner on ne peut guère l'espérer des asiles. C'est sur l'éducation individuelle qu'il faut compter. Mais pour obtenir la persévérance dans l'abstinence sexuelle aussi bien que dans la tempérance des boissons, il ne suffit pas d'en enseigner les avantages physiques et moraux, il faut encore enseigner la direction vers une catégorie de plaisirs exempte des dangers de l'incontinence et de l'intempérance. A côté des exercices physiques [1], on a souvent recommandé le travail intellectuel. Grimaux de Caux et Martin Saint-Ange conseillaient les sciences mathématiques comme l'un des moyens les plus efficaces pour calmer l'excitation sexuelle [2], et Broussais leur reconnaissait le même pouvoir [3]. Mais un moyen si exclusif serait de médiocre ressource. Une éducation tellement diversifiée qu'elle permette de mettre en lumière les aptitudes spéciales de chaque individu et lui fournisse l'occasion de montrer dans son milieu une supériorité si localisée qu'elle soit, tend seule au but, en réalisant le plaisir d'activité qui seul peut exclure la recherche des excitations malsaines. Mais pour prendre goût aux plaisirs d'activité, il faut être capable de réaliser avec succès une activité déterminée ; c'est justement ce qui est souvent refusé aux débiles qui sont poussés vers

(1) E.-J.-A. Monteilh. *L'équitation, ses effets physiologiques, psychiques et pédagogiques*, th. Bordeaux, 1899.

(2) Grimaux de Caux et Martin Saint-Ange. *Histoire de la génération de l'homme*, 1836, p. 183.

(3) Broussais. *Cours de phrénologie*, 1836, p. 183.

les excitants nuisibles. En variant les exercices, on peut arriver à mettre en valeur des aptitudes latentes, mais on ne peut pas s'attendre à en créer de toutes pièces[1]. La constance de l'intérêt dans diverses directions est la fin et le moyen de l'éducation (Herbart). Le moyen le plus sûr de la développer est l'enseignement manuel qui est le plus propre à remédier aux maux qui naissent de l'oisiveté, à développer la volonté et le courage et à s'opposer aux tendances dégénératives, à inspirer la chasteté sans abaisser le niveau intellectuel[2]. Si on peut espérer prévenir un grand nombre d'abus sexuels, on ne peut pas compter les faire disparaître, pas plus que la débilité physique et mentale.

Si les soins relatifs à la nutrition et à l'éducation peuvent être de quelque secours c'est dans le premier âge. Pendant la période de développement le système nerveux réagit plus facilement aux influences morbides. Cette période dure d'autant plus longtemps et est d'autant plus dangereuse que le développement est plus défectueux. Les tendances pathologiques héréditaires sont aussi favorisées par la lenteur du développement. Pendant toute la période de la croissance, un être vivant peut être considéré comme le produit de sa nutrition non seulement au point de vue physiologique mais aussi au point de vue morphologique. L'hygiène de l'enfance est aussi importante au point de vue de la prophylaxie de la dégénérescence que l'hygiène de la procréation. C'est un fait qu'il ne faut pas oublier dans la prévention des anomalies qui nous occupent.

Si la surveillance de l'éveil de l'instinct sexuel est indispensable chez les sujets normaux, elle est encore plus

(1) Ch. Féré. *Note sur un cas de toxicomanie variable* (*Journ. méd. de Bruxelles*, 1897, n° 48).

(2) C.-M. Woodward. *Manual training in education*, 1890, p. 31.

urgente chez les sujets qui appartiennent à des familles nerveuses, surtout s'il s'y est déjà manifesté des anomalies psychosexuelles. Il ne faut pas prendre du côté plaisant les tendances hétérosexuelles relatives aux jeux et aux vêtements, ni les autres bizarreries qui peuvent se relier à une anomalie du sexe. C'est le plus tôt possible qu'il faut s'opposer au développement de ces tendances pour résister à l'éclosion de l'anomalie qui est d'autant plus grave qu'elle est plus précoce. Les sympathies électives doivent être surveillées avec le plus grand soin. L'entourage doit être l'objet d'une sélection soignée : il suffit souvent d'un mot ou d'un contact pour éveiller une idée qui deviendra fixe et obsédante. L'onanisme est particulièrement dangereux chez les enfants, il s'associe à des représentations relatives à la tendance anormale et ne peut que la fortifier. La connaissance de la valeur de la chasteté doit être introduite dans leur esprit par tous les moyens possibles. Son action n'est pas sans chances de succès.

Un bon nombre d'invertis ou d'anormaux en général n'ont pas de véritables impulsions ; assez souvent ils sont capables de résister à leurs désirs, même sans évoquer les risques de la sanction pénale.

Les exercices physiques et les travaux intellectuels peuvent produire une utile diversion. La fatigue, quel que soit son mode de production, peut réaliser un obstacle invincible. Il existe des moyens assez efficaces pour combattre l'excitabilité sexuelle : l'hydrothérapie, les bains. Les bromures peuvent rendre à cet égard de grands services sans aucun danger. Il faut éviter particulièrement les boissons et les aliments excitants. L'alcool joue un rôle néfaste chez les pervertis sexuels de tout ordre : il diminue leur force de résistance. Aux invertis on a souvent conseillé de recourir aux rapports normaux quelle que soit la répugnance qu'elle leur inspire. Il est souvent possible d'influencer les malades dans cette direction. Les

habitudes hétérosexuelles chez les invertis, les rapports normaux chez les anormaux en général, constituent en réalité des manifestations de perversion vicieuse, puisqu'elles sont pour ces individus des manifestations contre nature, des excitations sans satisfaction et par conséquent ne remplissant pas un rôle physiologique. Ces excitations répugnantes pour eux déterminent souvent une fatigue plus grande que celles qu'ils préfèrent, si anormales soient-elles, et tendent par conséquent, à augmenter leur répugnance. Le changement imposé d'habitudes chez les anormaux peut modifier leurs tendances par le même mécanisme que les habitudes vicieuses chez des individus considérés comme normaux; mais ces changements, quel qu'en soit le sens, ne peuvent se produire que chez les indécis qui sont à la frontière de l'anomalie.

La suspension par substitution des manifestations de la perversion a été considérée comme un moyen de traitement de la perversion elle-même. Peu à peu l'inverti complètement systématisé peut prendre goût aux rapports qui ne lui inspiraient que de la répugnance et arriver à s'en préoccuper exclusivement, même dans ses rêves. Confucius pensait que l'habitude de gestes et d'attitudes convenables détermine nécessairement des sentiments convenables : le cérémonial qui joue un rôle si important dans la religion, et on peut dire dans la morale des Chinois, est basé sur ce principe. La même observation a été utilisée par les observateurs modernes [1], et elle est fort juste si on considère les sujets normaux ; s'applique-t-elle aussi aux dégénérés doués d'une émotivité anormale? c'est un fait dont on peut douter, même si on considère les attitudes et les gestes soumis à la volonté ; mais dans le cas actuel, il s'agit d'attitudes qui échappent à la volonté et qui ne se prennent guère au commandement.

(1) Ch. Féré. *Sensation et mouvement*, 1887. p. 15.

Aussi les applications de ce genre de traitement sont-elles d'une utilité très restreinte.

La suggestion prohibitive pendant le sommeil normal peut donner des résultats intéressants. Plusieurs mères ont à ma connaissance réussi à combattre l'onanisme par ce procédé.

On a appelé l'hypnotisme à la rescousse pour provoquer le changement d'aptitudes ; mais, comme doit en convenir M. Bernheim lui-même, tous les malades ne sont pas hypnotisables « si certains peuvent être endormis, la plupart ne peuvent pas l'être[1] ». Il faut le plus souvent se contenter de la suggestion à l'état de veille et de l'entraînement, qui n'a pas toujours une grande efficacité. Un bien petit nombre des observations que von Schrenk-Notzing a rapportées et sur lesquelles il a donné quelques renseignements complémentaires dans la traduction anglaise de son livre[2], sont capables d'entraîner la conviction. L'opinion du malade n'est pas suffisante pour permettre d'affirmer la guérison. Souvent les sujets atteints d'anomalies sexuelles veulent guérir à la manière des morphinomanes : ils aiment mieux se dire guéris que continuer la tentative de guérison. On sait d'ailleurs que les hypnotiques les plus sensibles sont capables de résister aux suggestions en opposition à un sentiment profond[3].

Toutes les tentatives capables d'aboutir à la répression de la manifestation des perversions sexuelles sont légitimes. J'ai déjà soutenu que la meilleure solution est fournie par la continence, qui seule supprime les dangers

(1) Bernheim. *Entraînement suggestif actif ou dynamogénie psychique contre les paralysies psychiques ou impotentes fonctionnelles* (*Revue de médecine*, 1898, p. 365).

(2) A. von Schrenk-Notzing. *Therapeutic suggestion in Psychopathia sexualis*, trad. Chaddock, 1895.

(3) Ch. Féré. *Les hypnotiques hystériques considérées comme sujets d'expérience en médecine mentale* (*Arch. de Neurologie*, 1883, t. VI, p. 133).

de la perversion. Mais l'anomal, inverti ou autre, traité par la substitution et étant devenu capable de rapports normaux, guéri en apparence, doit-il être considéré comme un sujet sain, apte à la reproduction ? C'est un point que laissent de côté les auteurs qui ont publié les cures les plus merveilleuses ; ils ne nous disent point si leurs sujets guéris sont devenus des reproducteurs dignes d'estime. Tout porte à croire qu'il n'en est rien. Les plus grands partisans du rôle prédominant des causes occasionnelles doivent reconnaître qu'elles sont surtout efficaces chez les sujets à tares névropathiques et appartenant à des familles de dégénérés dont ils portent les stigmates somatiques. Cette circonstance suffit à se défier des produits des invertis et les observations que j'ai données précédemment justifient cette défiance.

Le traitement doit se borner à la prévention de l'onanisme et à la répression des tendances anormales. L'idéal auquel il faut tendre dans les anomalies sexuelles dont il vient d'être question, ce n'est pas la réalisation de rapports normaux, c'est la continence.

Si chez les normaux la prescription des rapports illégitimes doit être réprimée, la même nécessité s'impose à plus forte raison chez les anormaux. Pousser les pervertis congénitaux au mariage ou aux rapports extra-conjugaux, c'est agir à la fois contre la loi naturelle de l'instinct, contre la loi morale de l'utilité et contre la loi philosophique de l'évolution.

La reproduction des dégénérés ne peut pas être proscrite d'une manière générale, parce qu'il est certain qu'on trouve dans la descendance des individus classés parmi les dégénérés, des produits utiles à l'évolution. Cette chance justifie la tolérance et l'assistance des dégénérés. Ceux qui présentent des signes de dissolution du sexe se font remarquer parmi les dégénérés par une tendance plus marquée à faillir à la reproduction. Ce n'est pas le rôle du

médecin de lutter par des procédés injustifiables d'ailleurs contre leur tendance naturelle à l'élimination.

Certaines perversions épisodiques se manifestent sous l'influence de conditions physiques déterminées et disparaissent avec ces conditions. Ces perversions sont nettement symptomatiques, et indépendantes d'une anomalie congénitale. Leur évolution naturelle éclaire la voie à suivre dans le traitement des perversions en général : chercher à rétablir les conditions physiologiques. Lorsque les mauvaises tendances ont disparu, soit sous l'influence du traitement physique, soit sous l'influence du traitement moral, si les instincts sexuels normaux reprennent sans provocation leur allure normale, quelles que soient les réserves qu'on puisse faire sur les risques d'une génération défectueuse, il ne reste qu'à laisser aller.

CHAPITRE XIV

LA RESPONSABILITÉ ET LES ANOMALIES DE L'INSTINCT SEXUEL

La physiologie et la psychologie ont fait justice de la volonté libre : « où donc placer la limite, dit Herzen, entre chimiotaxie et sensation, entre attraction et répulsion d'une part et choix d'autre part[1] ». « La folie, elle est dans les éléments cosmiques et leurs lois générales et non en nous », s'écrie Münsterberg[2].

La pénétration dans l'esprit public de la nécessité des actions humaines a déterminé une tendance à la diminution de la poursuite du délit et de la répression du crime, un abaissement de la pénalité, une indulgence sociale en général. Mais la nécessité des actions individuelles ne peut pas s'opposer à la responsabilité de ceux qui les commettent ; tout acte individuel, si nécessaire soit-il, entraîne en effet des réactions du milieu social dont la nécessité est aussi évidente. Les mesures légales, qui renforcent les motifs de ne pas céder aux impulsions nuisibles à la communauté, sont non seulement justifiées mais nécessaires.

En France, les rapports sexuels contre nature ne sont frappés par la loi que s'ils constituent un outrage public à la pudeur ou un attentat à la pudeur ; s'ils sont librement

(1) A. Herzen. *Causeries physiologiques*, 1899, p. 125. (Paris. F. Alcan.)

(2) H. Münsterberg. *Psychology and life*. 1899. p. 9.

consentis et accomplis à l'abri du regard, ils ne courrent aucun risque de répression. Il n'en est pas de même partout. En Allemagne, les actes contre nature commis *entre personnes du sexe masculin* ou avec des animaux, sont punis d'un emprisonnement ; ils peuvent entraîner la privation des droits civils; en Autriche le coït contre nature en général, c'est-à-dire avec les animaux et *les personnes du même sexe* est considéré comme un crime.

C'est surtout en Allemagne que depuis les publications d'Ulrichs [1], s'est éveillée la sympathie pour les invertis et un courant d'opinion pour la restriction de la pénalité relative aux perversions sexuelles. Cette sympathie est-elle justifiée?

Que l'on considère l'instinct sexuel comme la base de l'évolution morale ou comme une nécessité de la race, on doit convenir que ses perversions qui sont négatives du sexe aussi bien dans ses moyens que dans son but, sont nuisibles et par conséquemment immorales. Elles sont d'autant plus nuisibles et dangereuses, d'autant plus immorales qu'il s'agit de tendances remarquables par leur caractère impulsif; or l'imitation est plus menaçante quand il s'agit de tendances plus irrésistibles.

On est surpris d'entendre mettre en doute l'immoralité des perversions sexuelles. Cependant Moll dit : « ce qui pour l'un est moral paraît immoral à un autre et il est possible que l'acte homosexuel soit taxé d'immoralité pour la seule raison que c'est la minorité qui s'y livre [2]. » La moralité n'est pas relative à l'individu, elle est relative au milieu. Ce n'est pas parce qu'ils sont en minorité que les invertis sont nuisibles et immoraux, c'est parce qu'ils sont immoraux et nuisibles qu'ils resteront en minorité

(1) K.-H. Ulrichs a publié une série de travaux depuis 1864. *Inclusa* (1864), *Formatrix vindicta* (1865), *Ara spei* (1865), *Gladius furens* (1868), *Memnon* (1868), *Incubus* (1869).

(2) *Loc. cit.*, p. 291.

et que la majorité aura intérêt à se défendre contre eux et contre leur exemple.

Plusieurs auteurs allemands se plaignent que la loi poursuit les rapports homosexuels même lorsqu'il n'y a pas de publicité, sous prétexte qu'ils résultent d'une constitution congénitale dont les réactions sont inéluctables. On peut dire que ceux qui sont ainsi constitués en souffrent d'autant plus que leurs désirs sont souvent plus intenses que ceux des sujets normaux; que leur malheur s'accroît quand ils ont constaté qu'ils ne sont pas isolés et qu'il existe d'autres individus qui ont les mêmes instincts; quand ils ont éprouvé que la satisfaction du désir leur procure un bien-être consécutif, qu'on peut comparer à celui qui suit l'exécution des actes impulsifs chez les obsédés, pyromanes, dipsomanes, etc. Mais la société n'a pas à tolérer les uns plus que les autres puisqu'ils lui sont également nuisibles à des titres divers. Si on admet que l'habitude et l'exemple peuvent développer à eux seuls l'inversion, le simple contact des invertis est un danger social.

La société doit-elle s'imposer de ne pouvoir arrêter ceux qui ne peuvent manquer d'être ce qu'ils sont? La responsabilité n'est pas moins nécessaire que la liberté individuelle à l'évolution sociale : la nécessité des actes, l'absence de libre arbitre ne peut pas leur être opposé, c'est un fait d'ordre tout différent, biologique et non social.

Dans les mêmes conditions de milieu, les différences de conduite ne peuvent tenir qu'à des différences de constitution physique. Les anormaux cherchent leur satisfaction par des moyens qui leur paraissent parfaitement naturels et raisonnables. Ce n'est que la menace de la loi qui leur inspire des réserves sur l'opportunité de leurs actes[1]. Ils ne se distinguent pas en cela formellement des normaux. La distinction du malade et du criminel au

(1) Ellis Ethelmer. *Fear as an ethic force* (*The Westminster Review*, 1899, vol. 151, p. 300).

point de vue des mesures de défense n'a aucune base scientifique. Cette distinction ne peut reposer que sur l'opinion généralement admise d'ailleurs, que toute manifestation anormale de l'esprit a pour condition un fonctionnement anormal des éléments nerveux, lié lui-même à une anomalie de développement ou à un trouble de nutrition. Si la corrélation est nécessaire chez les aliénés, elle n'est pas moins nécessaire chez les individus qui passent pour sains d'esprit. Mais pour être autorisé à maintenir la distinction d'une catégorie de délinquants dispensés, pour cause de troubles d'évolution ou de nutrition du cerveau, de la soumission aux lois, il serait bon de démontrer qu'il existe des délinquants qui agissent indépendamment d'anomalies d'évolution ou de nutrition de leur cerveau. En ce qui concerne les perversions sexuelles, on a cherché à établir des différences au point de vue de la responsabilité entre celles qui auraient une origine périphérique et celles qui auraient une origine centrale[1]; elles sont difficiles à soutenir. La question du libre arbitre n'a pas de rapport avec la nécessité des réactions sociales et de la responsabilité individuelle. Le rôle du médecin n'est pas d'excuser les criminels, mais d'utiliser le temps de leur peine à traiter ceux qui sont susceptibles de guérison et à préconiser les mesures d'hygiène capables de restreindre les conditions héréditaires ou accidentelles favorables au développement des anomalies psychiques[2].

Les médecins ne discutent pas la nécessité de leur intervention dans la question de la responsabilité, mais

(1) F.-W. Anthony. *The question of responsability in cases of sexual perversion* (*Boston med. and surg. journ.*, 1898, CXXXIX, p. 288).

(2) Ch. Féré. *Dégénérescence et criminalité*, 1888, p. 117. — *Les épilepsies et les épileptiques*, 1890, p. 599. — *La pathologie des émotions*, 1892, p. 563). — *Les troubles mentaux de la fatigue* (*La médecine moderne*, 1898, p. 625).

ils s'accordent moins bien sur la manière de la résoudre [1]. Mercier pense qu'un voleur de profession qui devient fou et continue à voler doit être moins puni que s'il était sain d'esprit, mais doit être puni parce qu'il a agi en raison de ses habitudes [2]. Il y a là de quoi satisfaire les défenseurs du libre arbitre et ceux de la nécessité sociale. En général on admet que tout trouble de l'esprit ou de l'instinct entraîne l'absence de sanction légale ; cependant on doit bien reconnaître que les aliénés les plus avérés ne sont pas insensibles aux peines [3] qui en somme n'agissent sur tous qu'en renforçant les motifs d'éviter le mal.

Si la satisfaction des instincts ne peut pas être un crime, il n'y a pas de crime : « tous les êtres sont irresponsables [4] ». Si la nécessité d'une hygiène sociale s'impose : la loi doit avoir pour but d'assurer cette hygiène et de réprimer tout ce qui est nuisible à la société sans distinction d'individualités. La loi sans l'égalité n'est plus la loi. La tendance à l'inégalité a sa source dans la sympathie pour les dégénérés, dont les excès sont bien reconnus [5], et qui est à la fois un symptôme et un facteur de la dégénérescence.

Ce que j'ai voulu montrer c'est qu'il n'y a pas de raison physiologique pour que l'instinct sexuel ne soit pas soumis comme les autres, et que la morale utilitaire comme l'hygiène enseignent la nécessité et la restriction de ses écarts.

(1) *The journ. of mental science*, 1899, p. 53.

(2) *The journal of mental science*, 1899, p. 65.

(3) Th. Drapes. *Are primitive measures justifiable in asylums* (*The journ. of mental sc.*, 1899, p. 536).

(4) A. Hamon. *Déterminisme et responsabilité*, 1898, p. 237.

(5) A. Withe. *The cult of infirmity* (*The national review*, 1899, oct., n° 200, p. 235). — Frank A. Fetter. *Social progress and race degeneration* (*The Forum*, oct. 1899, p. 228).

Indépendamment de l'intérêt de l'espèce, l'amour reste le plus grand remède à tous nos maux [1]; mais ce n'est pas seulement le pessimisme qui, avec Leopardi, Schopenhauer, Nietzsche, soutient l'utilité de ses restrictions ; le sentimentalisme avec Michelet convient aussi que « l'amour est une puissance nullement indisciplinable [2] ».

(1) H. Fierens Gevaert. *La tristesse contemporaine*, 2e éd. 1899, p. 189. (Paris, F. Alcan.)

(2) J. Michelet. *L'amour*, 4e éd., 1859, p. 11.

TABLE DES CHAPITRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

RÉCENTES PUBLICATIONS MÉDICALES

BOUCHUT ET DESPRÉS. **Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale**, comprenant le résumé de la médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontotechnie, les maladies d'oreilles, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales et un formulaire spécial pour chaque maladie. 6e édit., très augmentée. 1 vol. in-4, avec 1001 fig. dans le texte et 3 cartes. — Broché, 25 fr. ; relié. . . . . . 30 fr.

CORNIL ET BABES. **Les Bactéries**, et leur rôle dans l'histologie pathologique des maladies infectieuses. 2 vol. gr. in-8, contenant la description des méthodes de bactériologie. 3e édit., avec 385 fig. en noir et en couleurs dans le texte et 12 planches hors texte . . . . 40 fr.

DAVID. **Les microbes de la bouche.** 1 vol. in-8, avec 113 fig. en noir et en plusieurs couleurs dans le texte, précédé d'une préface de M. PASTEUR . . . . 10 fr.

DÉJERINE. **Sur l'atrophie musculaire des ataxiques** (névrite périphérique des ataxiques), étude clinique et anatomo-pathologique. 1 vol. in-8. . . . . 3 fr.

DÉJERINE-KLUMPKE (Mme). **Des polynévrites et des paralysies et atrophies saturnines**, étude clinique et anatomo-pathologique. 1 vol. gr. in-8, avec gravures. . . . 6 fr.

DUCKWORTH (Sir Dyce). **La goutte,** hygiène et traitement, traduit de l'anglais par M. le Dr Rodet, et précédé d'une préface de M. le Dr Lécorché. 1 vol. gr. in-8, avec gravures dans le texte. . . . . 10 fr.

DUMAS (G.). **Les états intellectuels dans la mélancolie.** 1 vol. in-12 . . . . 2 fr. 50

FÉRÉ (Ch.). **Du traitement des aliénés dans les familles.** 1 vol. in-18, 2e édit., cart. . . . . 3 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Des épilepsies et des épileptiques.** 1 vol. gr. in-8, avec 67 gravures et 12 planches hors texte. . 20 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Pathologie des émotions, études cliniques et physiologiques.** 1 vol. gr. in-8, avec fig. . . . . 12 fr.

FÉRÉ (Ch.). **La Famille névropathique.** Théorie tératologique de l'hérédité et de la prédisposition morbides et de la dégénérescence. 1 vol. in-12, 2e édit., avec 25 grav. dans le texte, cart. à l'anglaise. . . . . 4 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Traité élémentaire de l'anatomie du système nerveux.** 2e édit. revue et augmentée. In-8. avec 242 fig. . . . . 10 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Dégénérescence et criminalité.** 1 vol. in-12. 2e édit. 2 fr. 50

FINGER (E.). **La Syphilis et les maladies vénériennes.** traduit de l'allemand, avec notes, par les docteurs Doyon et Spillman. 1 vol. in-8, avec 5 planches en chromolithographie hors texte. 2e édit . . . . 12 fr.

FINGER (E.). **La Blennorrhagie et ses complications,** traduit de l'allemand sur la 3e édition par le Dr Hogge. 1 vol. in-8, avec gravures et 7 pl. lith. hors texte. . . . . 12 fr.

FLEURY (M. de). **Introduction à la médecine de l'esprit.** 1 vol. in-8, avec fig. 5e édit. . . . . 7 fr. 50

GUINON (G.). **Les agents provocateurs de l'hystérie.** 1 vol. in-8. . . . . 8 fr.

GURNEY, MYERS ET PODMORE. **Les hallucinations télépathiques**, traduit et abrégé des « *Phantasms of the livings* » par L. MARILLIER, avec une préface de M. CH. RICHET. 1 vol. in-8, 3e édit. 7 fr. 50

HÉRARD, CORNIL ET HANOT. **De la phtisie pulmonaire**, étude anatomo-pathologique et clinique. 1 vol. in-8, avec 65 fig. en noir et en 7 couleurs et 2 pl., 2e édit. . . 20 fr.

ICARD (S.). **La femme pendant la période menstruelle.** 1 vol. in-8. 6 fr.

JANET (Pierre) ET PROF. RAYMOND (F.). **Névroses et idées fixes.** I. *Études expérimentales sur les troubles de la volonté, de l'attention, de la mémoire sur les émotions, les idées obsédantes et leur traitement*, par Pierre JANET. 1 vol. gr. in-8, avec 92 fig. 12 fr.

II. *Fragments des leçons cliniques du mardi sur les névroses, les maladies produites par les émotions, les idées obsédantes et leur traitement*, par F. RAYMOND et Pierre JANET. 1 vol. gr. in-8, avec 97 grav. . . . . 14 fr.

LABADIE-LAGRAVE ET LEGUEU. **Traité médico-chirurgical de gynécologie.** 1 vol. gr. in-8, avec 270 grav. dans le texte, cartonné à l'angl. . . . . 25 fr.

LABORDE (J.-V.). **Les tractions rythmées de la langue** (traitement physiologique de la mort). 2e édit. 1 vol. in-12, avec grav. . . . . 5 fr.

LAGRANGE (Fernand). **La médication par l'exercice.** 1 beau vol. gr. in-8, avec 68 gr. dans le texte et une carte coloriée hors texte. . . . . 12 fr.

LAGRANGE (Fernand). **Les mouvements méthodiques et la mécanothérapie.** 1 vol. in-8, avec grav. . . . . . 10 fr.

LANDOUZY ET DÉJERINE. **De la myopathie atrophique progressive** (Myopathie héréditaire sans névropathie, débutant d'ordinaire dans l'enfance par la face). 1 vol. in-8. 3 fr. 50

LÉVY (P.-E.). **L'Éducation rationnelle de la volonté, son emploi thérapeutique.** 1 vol. in-12, 2e édit. . . . 4 fr.

RILLIET et BARTHEZ. **Traité clinique et pratique des maladies des enfants.** 3e édit. refondue et augmentée par BARTHEZ et SANNÉ. — Tome Ier. *Maladies du système nerveux, maladies de l'appareil respiratoire.* 1 fort vol. gr. in-8. 16 fr.

Tome II. *Maladies de l'appareil circulatoire, de l'appareil digestif et de ses annexes, de l'appareil génito-urinaire, de l'appareil de l'ouïe, maladies de la peau.* 1 fort volume gr. in-8. . . . . 16 fr.

Tome III, terminant l'ouvrage. *Maladies spécifiques, maladies générales constitutionnelles.* 1 fort vol. gr. in-8. 25 fr.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Notices sur les volumes de cette Collection

Le Phtisique et son traitement hygiénique

SANATORIA — HOPITAUX SPÉCIAUX — CURE D'AIR

Par le Dr **E.-P. LÉON-PETIT**

Médecin de l'hôpital d'Ormesson, secrétaire général de l'Œuvre des Enfants tuberculeux

Préface de M. le Dr **HÉRARD**, membre de l'Académie de médecine

(*Ouvrage couronné par l'Académie de médecine*)

1 vol. in-12, cartonné à l'anglaise, avec 20 gravures dans le texte.................... 4 f

Le Dr Léon-Petit a examiné sur place les sanatoria et les hôpitaux consacrés spécialement au traitement hygiénique du phtisique dans les principaux pays d'Europe. Il a fait une étude comparée des traitements destinés à combattre les ravages de la tuberculose, lesquels sont basés sur des mesures, les unes prophylactiques, les autres curatives. Mais l'œuvre de défense contre ce fléau est loin d'être complète, et l'auteur qui a, dès la première heure, pris une part active à la lutte sociale contre la phtisie, présente, avec l'autorité que lui donnent ses travaux antérieurs, un programme qui ne peut être que recommandé à l'attention de tous.

Hygiène de l'Alimentation

dans l'état de santé et de maladie

Par le Dr **J. LAUMONIER**

1 vol in-12, cartonné à l'anglaise, avec gravures dans le texte. 2e édition............... 4 f

L'auteur explique à quelles conditions les aliments sont digestes, agréables et sains; il décrit les procédés de préparation et de cuisson; il apprend comment il faut les *stériliser* et comment on obtient les conserves Plusieurs chapitres sont consacrés à l'alimentation des personnes bien portantes suivant l'âge, le sexe, les occupations, le travail physique ou intellectuel qu'elles doivent fournir.

Enfin il s'occupe du régime alimentaire des malades. Les régimes généraux (régime lacté, régime surabondant, etc.), puis les régimes particuliers des obèses, des maigres, des goutteux et graveleux, des diabétiques, des albuminuriques, des dilatés, des dyspeptiques, des constipés, des fiévreux, des typhoïques, des phtisiques, des chlorotiques, des anémiques, des cardiaques, des neurasthéniques, etc., sont successivement étudiés avec détails et précision, et M. Laumonier les complète, quand il y a lieu, par l'indication des exercices physiques, des moyens hydrothérapiques et pharmaceutiques qu'il est bon d'adjoindre au traitement alimentaire.

L'Alimentation des Nouveau-nés

hygiène de l'allaitement artificiel

Par le Dr **S. ICARD**

(*Ouvrage couronné par l'Académie de médecine et par la Société protectrice de l'Enfance de Paris*)

1 vol. in-12, cartonné à l'anglaise, avec 60 gravures dans le texte..................... 4 f

Quelles sont les lois de l'allaitement artificiel? Quel est le lait que nous devons choisir pour remplacer celui de la mère? Le lait est-il la seule nourriture qui convienne à l'enfant? Que penser des produits industriels présentés comme succédanés du lait? Faut-il donner le lait pur ou coupé? Quelle doit être la ration quotidienne et quels sont les meilleurs procédés pour administrer le lait? Celui-ci doit-il être cru? bouilli ou stérilisé? La contamination est-elle possible par le lait cru? Quelles sont les différentes méthodes de stérilisation du lait? Quels sont les signes d'une bonne alimentation? A quel âge convient-il de donner à l'enfant une nourriture plus substantielle que le lait et quelle doit être la nourriture?

Telles sont les questions que l'auteur traite dans ce livre, questions capitales et auxquelles doit pouvoir toujours répondre tout médecin qui assume la responsabilité de faire élever un enfant à l'allaitement artificiel.

Envoi franco contre mandat-poste

De l'Exercice chez les Adultes

Par le Dr Fernand **LAGRANGE**, lauréat de l'Institut

1 vol. in-12, 3e édition, cartonné à l'anglaise.................................... 4 fr.

Les livres de M. Lagrange ont toujours beaucoup de succès auprès du grand public, à qui nous n'avons pas craint de recommander le présent volume d'une façon spéciale. Comme il n'est personne qui ne soit sinon arthritique, ou goutteux, ou obèse, ou dyspeptique, ou diabétique, ou essoufflé, ou quelque peu névrosé, du moins candidat à quelqu'une de ces petites infirmités avec lesquelles il faut passer une partie de l'existence, chacun voudra savoir comment il devra se comporter pour rendre cette partie la plus supportable et la plus longue possible.

(Revue Scientifique.)

Hygiène de l'Exercice
chez les Enfants et les Jeunes gens

Par le Dr Fernand **LAGRANGE**

1 vol. in-12, 4e édition, cartonné à l'anglaise.................................... 4 fr.

Les jeunes gens doivent pratiquer des exercices physiques destinés à fortifier leur santé, des exercices hygiéniques et non pas athlétiques. M. le docteur Lagrange développe cette saine doctrine en un charmant petit volume que je viens de lire avec le plus grand plaisir, et je le recommande aux méditations de toutes les mères de famille et même des pères qui ont le temps de s'occuper de leurs enfants.

Avec quel bonheur j'ai vu M. Lagrange proscrire aux écoliers la gymnastique de chambre et de gymnase, et l'escrime dans une salle d'armes, où l'on respire la sueur et l'haleine empoisonnante de ses voisins ou de ceux qui vous ont précédé. M. Lagrange veut que les exercices physiques des enfants soient effectués en plein air, que leurs poumons se dilatent pour appel du bon air... Ce sont les jeux qui sont les plus favorables au développement des enfants et des jeunes gens des deux sexes.

Dr G. Daremberg. (*Les Débats.*)

La Fatigue et l'Entraînement physique

Par le Dr **Philippe TISSIÉ,**

Chargé de l'inspection des exercices physiques dans les lycées et collèges de l'Académie de Bordeaux

Précédé d'une lettre-préface de M. le professeur **Ch. BOUCHARD**, membre de l'Institut

1 vol. in-12, avec gravures dans le texte, cartonné à l'anglaise........................ 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie de médecine*)

M. Tissié expose les recherches qu'il a faites et les observations qu'il a recueillies sur la psychodynamie de l'entraînement physique et sur les réactions mentales provoquées par l'entraînement intensif. Dans le cours de ces études, il a été conduit à trouver dans l'émission nerveuse profonde la principale cause pathologique de l'entraînement intensif chez les sujets sains et surtout chez les débiles nerveux, qu'il désigne sous le nom de *fatigués*, considérant la fatigue comme un phénomène neurique qui se manifeste par un abaissement plus ou moins rapide et intense du *potentiel* nerveux de chaque individu.

L'auteur traite successivement de l'entraînement physique, de l'entraînement intensif, de la fatigue chez les débiles nerveux (fatigue d'origine physique, fatigue d'origine psychique, hygiène du fatigué), des méthodes en gymnastique (méthode suédoise, méthode française, méthode psychodynamique qu'il a créée et qui repose sur les réactions nerveuses de chaque groupe d'individus), de l'entraînement physique à l'école, de l'hérédité.

Envoi franco contre mandat-poste

L'Éducation physique de la Jeunesse

Par **A. MOSSO**, professeur à l'Université de Turin

1 vol. in-12, cartonné à l'anglaise, précédé d'une préface du Commandant LEGROS...... 4 fr.

L'auteur aborde les problèmes scientifiques et sociaux les plus variés, sans en excepter les problèmes physiologiques pour lesquels sa compétence est universellement reconnue et appréciée. La préface du commandant Legros, montrant l'importance de ces questions au point de vue militaire, complète utilement les chapitres consacrés par l'auteur à l'éducation et au développement des forces physiques du soldat.

L'Hygiène sexuelle
et ses conséquences morales

Par le **Dr SEVED RIBBING**

Professeur à l'Université de Lund (Suède)

1 vol. in-12, cartonné à l'anglaise.. 4 fr.

Le professeur Ribbing a tâché d'écrire un traité de morale sexuelle. Il a pris pour base la physiologie des fonctions génitales et il est d'avis que les troubles purement physiques qui accompagnent la continence, aussi bien chez le jeune homme que chez l'homme marié ou le veuf, ne sont marqués chez les individus sains que par une sensation de pléthore sanguine, de tension, de légère pression, etc., et ces troubles ne seraient pas si gênants s'ils n'étaient exagérés chez les jeunes gens, si leur imagination n'était excitée à un degré extraordinaire par des livres, des images et des caricatures érotiques. Il fait remonter à la littérature moderne, sur laquelle il porte de sévères jugements, la responsabilité première des troubles sexuels chez les jeunes gens. Il étend avec justice son appréciation rigoureuse aux opérettes lascives et à tous les genres de cafés-concerts, bals publics, etc. Il accuse la Presse périodique d'avoir capitulé devant Sa Majesté l'Argent et devant tous les moyens dont le vice dispose pour arriver à ses fins. Il fait le procès de l'alcoolisme et de la grande part qui lui incombe dans l'entraînement de la jeunesse vers les plaisirs sexuels.

Le livre du Dr Ribbing, qui effleure tous les sujets, qui prend et étudie l'homme et la femme depuis leur naissance à la vie sexuelle jusqu'au déclin de leur virilité et de leurs facultés, sera lu avec un vif intérêt aussi bien par les médecins que par les personnes qu'intéressent les problèmes sociaux.

Ce petit ouvrage contient des documents statistiques et littéraires très bien dressés, et possède une allure que la nationalité de son auteur rend particulièrement piquante.

(Le Scalpel.)

La Mort réelle et la Mort apparente
Nouveaux procédés de diagnostic et traitement de la mort apparente

Par le **Dr S. ICARD**

1 vol. in-12, avec gravures, cartonné à l'anglaise.................................. 4 fr.

(Ouvrage récompensé par l'Institut)

M. Icard passe d'abord en revue tous les signes de la mort connus jusqu'ici; il en discute la valeur et l'importance. Puis il expose ses recherches personnelles et décrit une nouvelle méthode dont il est l'auteur; il en démontre la certitude par des preuves expérimentales et cliniques et en fait l'application au diagnostic des principaux états de mort apparente.

L'ouvrage se termine par l'étude de la mort apparente et par l'exposé des lois et des mesures administratives qui, chez les différents peuples et plus spécialement en France, président aux inhumations.

Envoi franco contre mandat-poste

La Famille névropathique

Théorie tératologique de l'hérédité et de la prédisposition morbides et de la dégénérescence

Par le Dr **Ch. FÉRÉ,** médecin de Bicêtre.

1 vol. in-12, 2e édition, avec 25 gravures dans le texte, cartonné à l'anglaise........... 4 fr.

M. Féré montre que les exceptions connues sous le nom d'hérédité dissemblable et d'hérédité collatérale, se retrouvent dans les familles tératologiques qui, souvent, sont aussi des familles pathologiques. Ce qui est héréditaire, ce sont des troubles de la nutrition de la période embryonnaire, entraînant des effets différents suivant l'époque à laquelle ils se produisent. Les troubles du développement commandent la prédisposition morbide, de nombreux faits le prouvent. Ces troubles héréditaires ou accidentels de l'évolution réalisent une destruction progressive des caractères de la race; la dégénérescence, quelle que soit sa cause, peut être définie une dissolution de l'hérédité, qui aboutit en fin de compte à la stérilité.

Un chapitre est consacré au caractère tératologique de la dégénérescence. L'auteur montre, par des expériences de tératogénie expérimentale, qu'il n'y a aucun rapport nécessaire entre une déformation et telle ou telle cause de dégénérescence; on reproduit dans des couvées artificielles les mêmes dissemblances que dans les familles tératologiques ou pathologiques. Des faits cliniques et expérimentaux semblent indiquer que l'on peut, en agissant sur la nutrition de l'embryon, résister aux influences dégénératives.

Hygiène des Gens nerveux

PRÉCÉDÉE DE NOTIONS ÉLÉMENTAIRES

Sur la Structure, les Fonctions et les Maladies du Système nerveux

Par le Dr **F. LEVILLAIN**

Ancien élève de la Salpêtrière, lauréat de la Faculté de médecine de Paris.

1 vol. in-12, avec figures dans le texte. 3e édition, cartonné à l'anglaise.............. 4 fr.

L'auteur a fait un choix judicieux des préceptes d'hygiène générale spécialement applicables aux gens nerveux et se livre à une étude rapide des principaux procédés de traitement usités contre les maladies nerveuses (hydrothérapie, électrothérapie, traitement psychique, hypnotisme et suggestion, médicaments).

Le Traitement des Aliénés dans les familles

Par le Dr **Ch. FÉRÉ,** médecin de Bicêtre

1 vol. in-12, cartonné à l'anglaise. 2e édition.. 3 fr.

Morphinomanie et Morphinisme

Par le Dr **Paul RODET**

(Ouvrage couronné par l'Académie de médecine, Prix Falret)

1 vol. in-12, cartonné à l'anglaise.. 4 fr.

L'auteur présente d'abord un historique complet du morphinisme, en faisant assistor le lecteur aux différentes étapes que cette affection a traversées avant d'être reconnue comme une véritable entité. Après avoir étudié les mœurs des morphinomanes, la morphinomanie à deux, sa propagation rapide, il aborde la symptomatologie et la théorie de l'abstinence qui constituent deux chapitres importants de son ouvrage. Puis il continue par l'examen des intoxications coexistant si communément avec la morphinomanie, en particulier de l'alcoolisme et de la cocaïnomanie, l'étude médico-légalo du morphinisme, et donne, pour terminer, une large place au *traitement*, exposant les diverses méthodes employées et appréciant leur valeur thérapeutique.

Envoi franco contre mandat-poste

L'Idiotie

Hérédité et dégénérescence mentale, psychologie et éducation mentale de l'idiot

Par le Dr **Jules VOISIN**, médecin de la Salpêtrière.

1 vol. in-12, avec 17 gravures dans le texte, cartonné à l'anglaise.................... 4 fr.

L'auteur, choisissant ses exemples parmi différents types d'idiots étudiés dans son service d'hôpital, examine leurs instincts, leurs sentiments, leurs lueurs d'intelligence et de volonté, ainsi que leurs caractères physiques. De là, il passe à l'éducation et au traitement qui doivent être appliqués à ces déshérités, pour qu'ils cessent d'être à charge à tous, et qu'ils deviennent utiles à eux-mêmes et à la société.

Éléments d'Anatomie
et de Physiologie génitales et obstétricales

PRÉCÉDÉS DE LA *Description sommaire du corps humain*

Par le Dr **A. POZZI**

Professeur à l'École de médecine de Reims, ancien interne des hôpitaux de Paris.

1 vol. in-12, avec 219 gravures dans le texte, cartonné à l'anglaise .... 4 fr.

M. Adrien Pozzi a condensé dans ce volume les matières de l'examen qui doit être subi à la fin de la première année d'études des sages-femmes. Il donne d'abord la description sommaire du corps humain, en dehors des organes génitaux de la femme, puis l'anatomie génitale de la femme et en particulier les recherches de Farabeuf, Pinard et Varnier sur le bassin obstétrical. Enfin, il présente l'histoire du produit de la conception jusqu'au moment où, se libérant des attaches maternelles, celui-ci va vivre d'une existence indépendante.

Manuel théorique et pratique
d'Accouchements

Par LE MÊME

1 vol. in-12, avec 138 gravures dans le texte, cartonné à l'anglaise.................... 4 fr.

Ce livre s'adresse aux praticiens, aux étudiants en médecine et aux sages-femmes. Ses principales divisions comprennent : *la symptomatologie et la physiologie générale de l'accouchement, l'étude clinique et pratique de la grossesse et de l'accouchement, une étude clinique des différentes présentations, en particulier la pathologie de la grossesse, la dystocie, les complications de l'accouchement et de la délivrance, la grossesse extra-utérine, les interventions obstétricales, la pathologie des suites de couches, les soins à donner à l'enfant, la pathologie du nouveau-né.*

Cet ouvrage répond, en outre, aux programmes des examens des sages-femmes et, avec *L'anatomie et la physiologie génitales et obstétricales,* du même auteur, correspond à l'enseignement complet des Maternités.

Envoi franco contre mandat-poste

Chirurgie de la face

En collaboration avec MM. **GUILLEMAIN**, chirurgien des hôpitaux
et **MALHERBE**, ancien interne des hôpitaux de Paris.

1 vol. in-12, avec 214 gravures dans le texte, cartonné à l'anglaise 4

Les différents chapitres traitent successivement de la chirurgie des maxillaires, des lèvres, joues, de la bouche et du pharynx, du nez, des fosses nasales et de leurs annexes les sinus de la fa

---

Chirurgie du cou

par les mêmes

1 vol. in-12, avec 101 gravures dans le texte, cartonné à l'anglaise.................... 4

TABLE DES MATIÈRES : I. *Chirurgie des voies aériennes*, laryngoscopie, cathétérisme et dilatat des voies aériennes, traitement endo-laryngé et extra-laryngé des polypes et tumeurs du lary laryngotomies, laryngectomies, trachéotomie. — II. *Chirurgie du corps thyroïde :* thyroïdecton exothyropexie, indications thérapeutiques du goître. — III. *Chirurgie de l'œsophage.* — IV. *C rurgie des vaisseaux, des ganglions lymphatiques des muscles et nerfs du cou :* ligature artères, anévrismes, torticolis, etc.

Chirurgie du cœur et du péricarde

En collaboration avec **M. E. REYMOND**, ancien interne des hôpitaux de Paris.

1 vol. in-12, cartonné à l'anglaise, avec 79 figures dans le texte 3

Les auteurs débutent par les généralités relatives à la chirurgie du péricarde; puis ils donn le manuel opératoire de la chirurgie du péricarde, les indications et les complications de la tho cocentèse; ils traitent ensuite de la péricardotomie avec ou sans résection des cartilages costa du manuel opératoire, des soins consécutifs et des indications.

Pour la *chirurgie du cœur*, ils étudient successivement le traitement des plaies, les pla abandonnées à elles-mêmes, leur traitement sans opérations, les sutures du cœur, les interventio sur le cœur en dehors des plaies, etc.

Accompagné de descriptions anatomiques précises et de nombreuses gravures, ce manuel utile non seulement aux chirurgiens, mais encore aux médecins appelés souvent, dans des c pressants, à pratiquer ce genre d'opérations.

OUVRAGES SOUS PRESSE

Chirurgie de la plèvre, par M. le professeur TERRIER, avec la collaboration du docte E. REYMOND. 1 vol. in-12, avec gravures.

L'instinct sexuel (*évolution, dissolution*), par le Dr CH. FÉRÉ. 1 vol. in-12.

La profession médicale (Devoirs et Droits), par le professeur MORACHE. 1 vol. in-12.

Les maladies de la vessie chez la femme, par le Dr KÖLLISCHER, traduit de l'allema par le Dr BEUTTNER (de Genève). 1 vol. in-12 avec gravures.

Envoi franco contre mandat-poste

13181. — L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

